

KEEPSAKE d'histoire naturelle. —

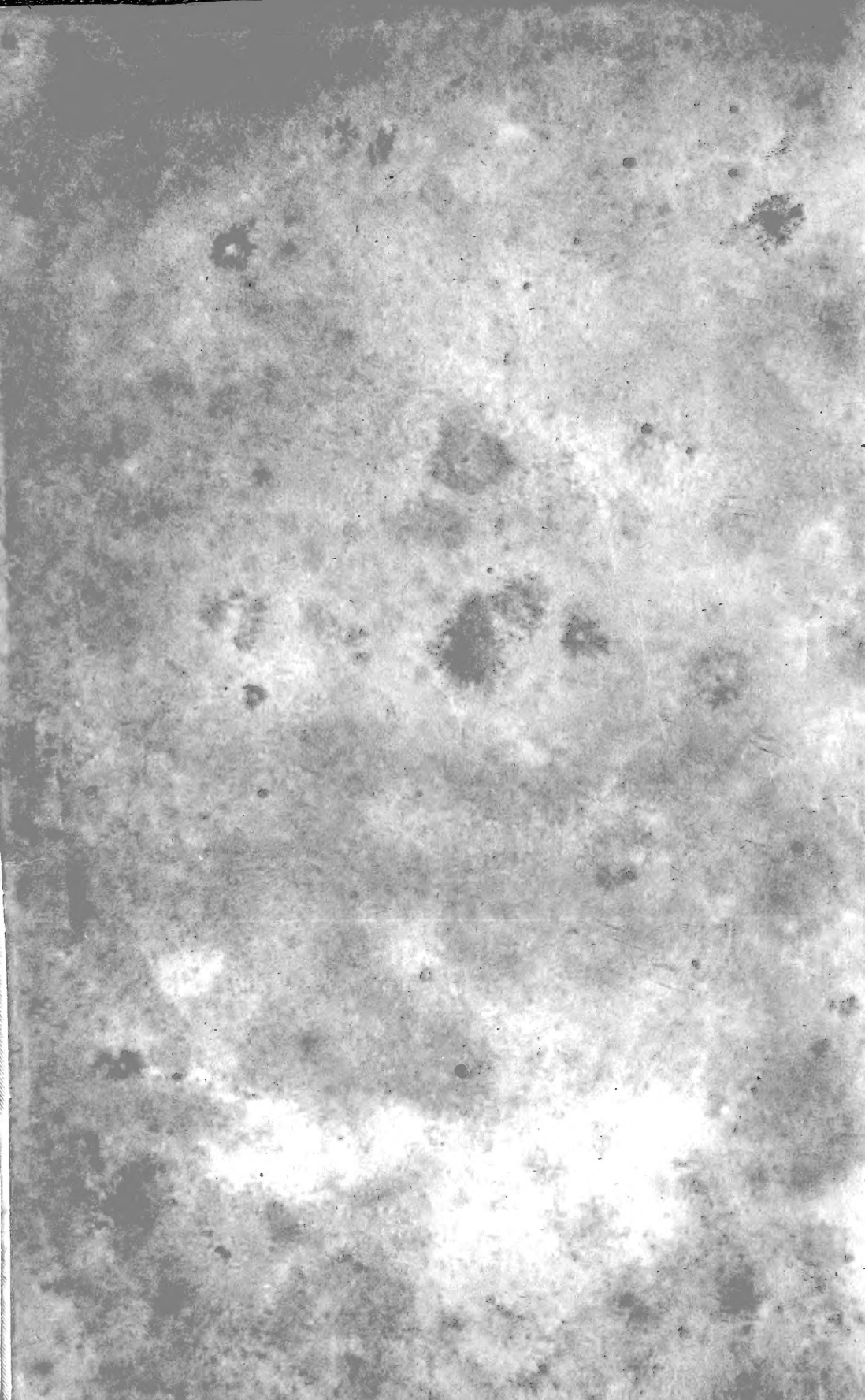
Description des oiseaux, suivie d'un exposé de l'art de les préparer et de les conserver. Classification de Cuvier, texte de Buffon, revue, réduit et précédé d'une introduction par Ach. Comte. Ouvrage illustré par 150 dessins de V. Adam. Paris, Bazouge-Pigoreau, s. d. (1839), gr. in 8, plein chag. rouge, dos orné en long, encadr. rocaille et fil, à froid droits et courbes, tr. dor. *Rel de l'époque.* 300 fr.

Frontispice et titre-frontispice *coloriés*, portrait de Buffon, gravé par T. Giroux. 38 pl. d'oiseaux, gravées et *finement coloriées*, par Beaupré, Guyard, Thiébault, Gelée, d'après V. Adam.

1839
M. Adam











Georges Louis Leclerc Comte de -

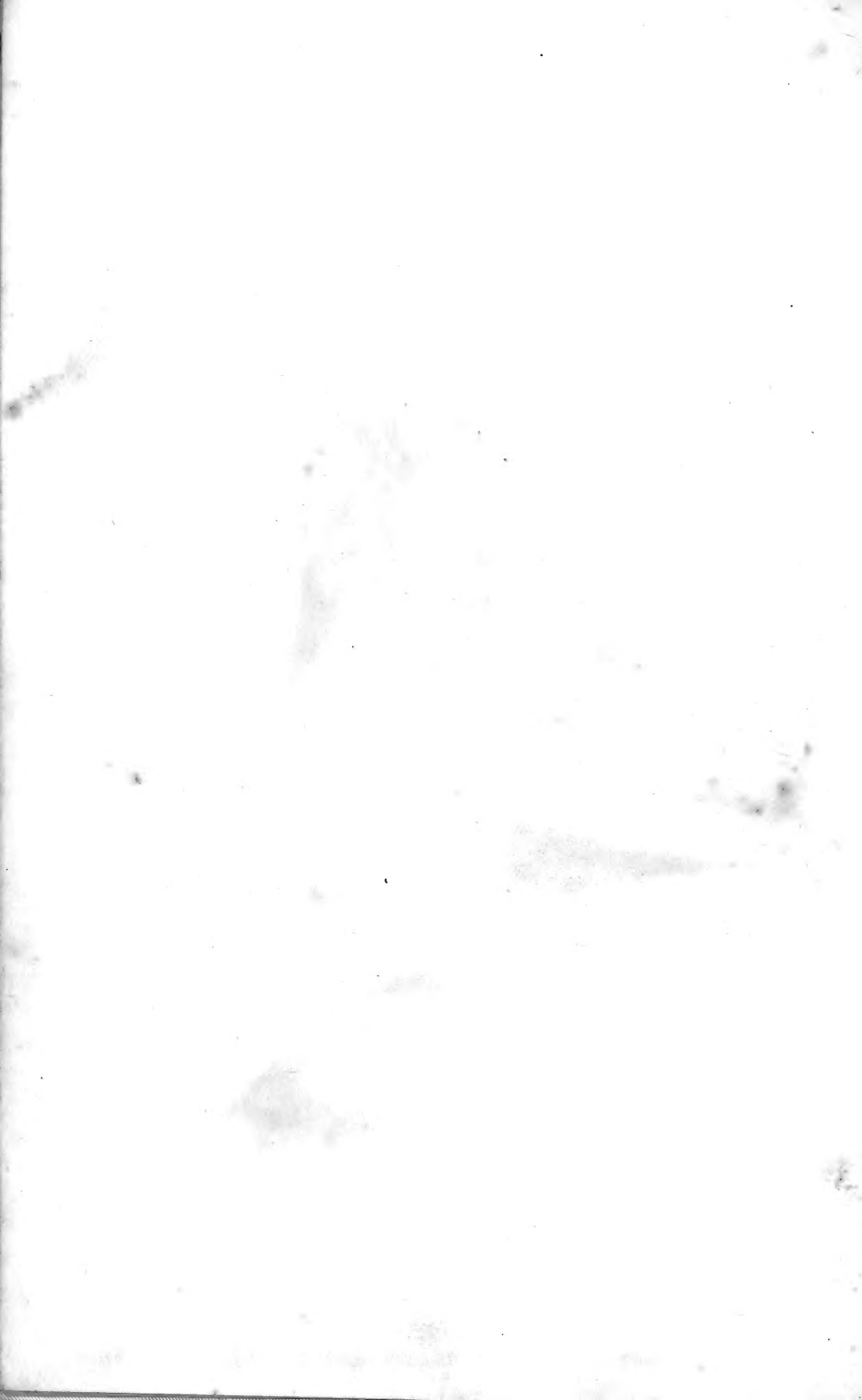
BUFFON,

Né le 7 Septembre 1707 - Décédé le 16 Avril 1788.

FRONTISPICE.



Le génie de la nature contemplant l'univers.



KEEPSAKE
D'HISTOIRE NATURELLE.

DESCRIPTION DES OISEAUX

SUIVIE D'UN EXPOSÉ

DE L'ART DE LES PRÉPARER ET DE LES CONSERVER.

Classification de CUVIER. -- Texte de BUFFON

REVU, RÉDUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR M. ACHILLE COMTE,

PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE A L'ACADÉMIE DE PARIS,
CHEF DU BUREAU DES COMPAGNIES SAVANTES ET DES AFFAIRES MÉDICALES
AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;

Ouvrage illustré par 150 Dessins

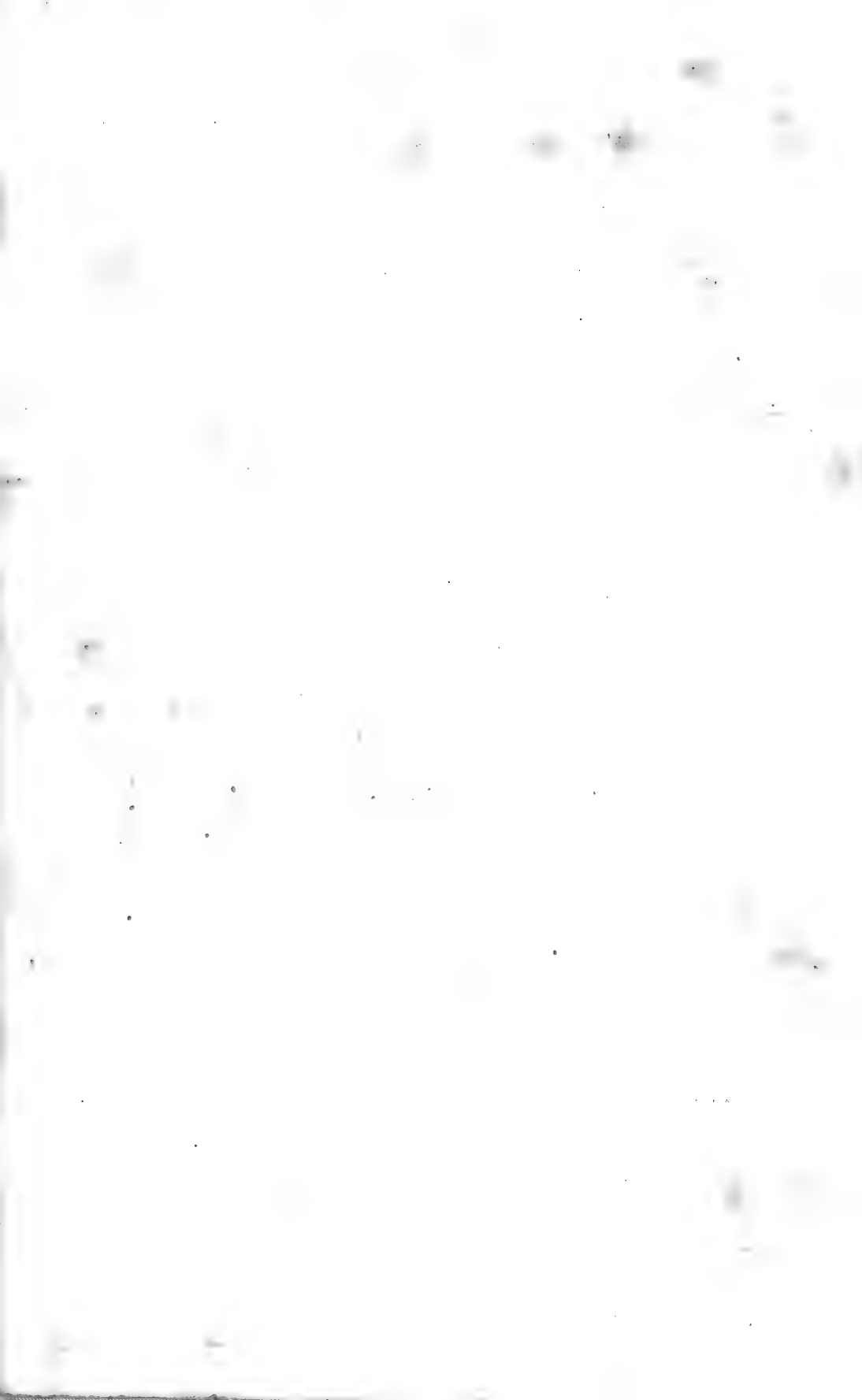
DE

VICTOR ADAM.

PARIS,
BAZOUGE-PIGOREAU, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 47 BIS.

LONDRES, ROBERT TYAS, Libraire, 50, Cheapside.



INTRODUCTION.

« Quand l'esprit de l'homme ignorait beaucoup, a dit un écrivain célèbre (1),
« quand tout était mystère autour de lui dans la nature, tout, pour ainsi dire,
« était fiction dans son esprit : faute de savoir, il imaginait sans cesse. Mais
« plus la réalité s'est dévoilée devant lui, plus l'invention est devenue dif-
« ficile. Encore quelques siècles d'observation, quelques progrès d'exacti-
« tude dans les sciences, quelques perfectionnemens dans la statistique et
« l'économie sociale, et la fiction deviendra la chose du monde la plus rare.
« L'esprit de l'homme ne saura plus qu'observer et décrire, et le prix de
« l'imagination devra s'accroître alors par la difficulté de ses efforts. »

Cette disposition des esprits grandit sans cesse dans notre siècle, et nous sommes peut-être condamnés à ne voir se produire, que rarement, ces hommes d'élite chez lesquels le savoir n'éteint pas l'enthousiasme ; qui donnent pour base à leurs travaux, des observations exactes, patientes et difficiles, sans chercher à résister aux inspirations de leur élan poétique ; et qui, pour raconter

(1) M. Villemain.

des découvertes qui honorent la science , ne se croient pas forcés de faire divorce avec l'élevation de la pensée et la pureté du style.

Nul écrivain n'a mieux offert , que Buffon , cette heureuse alliance de la fiction et de la vérité , lui qui a su plier à des descriptions toutes matérielles les mouvemens de sa fertile imagination , et qui regardé , dans son siècle , comme un prodige de science , restera , pour les siècles à venir , le plus parfait modèle d'éloquence , de naturel et d'harmonie.

Georges-Louis Leclerc , comte de Buffon , fut dès sa plus tendre jeunesse animé du desir d'étudier la nature et d'en pénétrer les secrets. Noble et riche , toutes les carrières lui étaient ouvertes et il pouvait espérer de s'y faire remarquer ; mais la Création et ses OEuvres lui parurent seuls mériter de fixer son ardeur et son activité , et il s'empara de l'Histoire Naturelle pour lui consacrer sa fortune et sa vie.

A Montbart , il s'était choisi une retraite silencieuse au milieu des délices de la campagne ; il s'y rendait seul au lever du soleil , et jamais nul importun n'y venait le troubler. C'est là qu'il étudiait avec ivresse les merveilles de la nature dont il était entouré , et c'est de là qu'il écrivit les pages éloqu岸tes qui protégeront à jamais ses travaux et sauveront sa mémoire de l'oubli. Pour mieux les apprendre , il les récitait à haute voix , comme il eût récité de beaux vers , et il les confiait encore à ses amis , pour profiter de leurs conseils et perfectionner ses ouvrages.

Buffon s'était nourri , dans son travail , de la lecture de Platon , d'Aristote et de Pline , ses auteurs favoris ; c'est en les approfondissant et en ajoutant ses propres expériences à leurs théories , qu'il devint mathématicien , physicien , naturaliste , philosophe et écrivain. Qu'on ne s'étonne point de cette aptitude égale et universelle à des ordres de connaissances en apparence si différentes et si séparées ; une fois que l'esprit de l'homme est arrivé à ces hautes régions de la pensée , il n'y a plus de poète , plus d'écrivain , plus de savant ; toutes ces distinctions scolastiques tombent et s'évanouissent ; la lumière qui brille aux yeux de l'âme est une lumière continue et universelle ; par elle les lois générales deviennent aussi claires que les faits particuliers , et l'homme qui a reçu son influence divine , trouve , sans effort , aux ordres de sa pensée , et comme les fruits naturels d'une organisation privilégiée , la sûreté infallible du jugement , la délicatesse exquise du goût , la simplicité sublime de l'expression.

Une grande fortune servit Buffon dans des recherches longues et difficiles qui avaient pour but d'éclairer des points douteux , ou de découvrir des lois in-

connues. Il voulut étudier la force et la durée du bois, et put appliquer à cet examen le produit de ses forêts étendues ; pour résoudre quelques problèmes sur l'action du feu, il eut à sa disposition des foyers immenses de flammes ; et l'humanité lui doit une reconnaissance particulière pour les perfectionnements pratiques qu'il apporta dans les méthodes agronomiques et, entre autres choses, dans la disposition des fers de la charrue.

En étudiant avec soin les diverses sciences, Buffon donnait pourtant tout son amour à une seule, à la science de l'Histoire Naturelle. Dès 1739, nommé intendant général du *Jardin du Roi*, il sut trouver dans cette position élevée, des occasions et des moyens plus faciles encore de nourrir sa passion pour l'étude de la Nature; ce fut cette circonstance qui décida l'occupation de toute sa vie et, s'il continua à cultiver les mathématiques et la physique, ce fut seulement dans leurs rapports avec l'Histoire Naturelle.

Après dix années d'un travail opiniâtre, Buffon offrit à la France étonnée son immortel ouvrage de l'*Histoire des Animaux*. Quand cet œuvre parut, une révolution soudaine et salutaire s'opéra dans les esprits; l'Europe savante montra le plus grand empressement de connaître cet important ouvrage, et bientôt, dans tous les points du monde où les sciences étaient en honneur, on voulut lire et méditer cette production dont la France s'enorgueillissait comme d'une conquête.

Il faut le reconnaître, en effet, jusqu'à Buffon, il n'existait aucun traité sur la *Nature* que l'on pût opposer aux ouvrages des anciens; ce grand écrivain en dotant son pays d'une richesse si enviée par toutes les autres nations, s'est fait, de lui-même, une place durable parmi les intelligences élevées qui dirigent les destinées de l'esprit humain. « L'Histoire Naturelle, disait-il, la seule
« et vraie science est la connaissance des faits : l'esprit ne peut y suppléer, et
« les faits sont, dans la science, ce qu'est l'expérience dans la vie civile.....
« L'histoire naturelle est l'étude des philosophes, elle est la source des autres
« sciences physiques et la mère de tous les arts. Toutes les idées des arts ont
« leurs modèles dans les productions de la nature; Dieu a créé et l'homme
« imite..... Ét il ajoutait : l'étude de l'Histoire Naturelle doit être présentée
« aux jeunes gens dans ce temps où la raison commence à se développer; dans
« cet âge où ils pourraient croire qu'ils savent déjà beaucoup, rien n'est plus
« capable de rabaisser leur amour-propre, et de leur faire sentir combien il y
« a de choses qu'ils ignorent.... »

Rendons grâce à Buffon d'avoir donné un élan si salutaire à l'étude de l'Histoire Naturelle. Sans lui, cette science serait restée le domaine de quelques

érudits, et ne serait jamais descendue dans des classes avides d'instruction, mais que rebutait la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts. Jusqu'à Buffon, l'on était réduit, dans l'étude des animaux, à des méthodes arbitraires qu'on ne pouvait suivre avec un intérêt soutenu, et dont le fond et la forme étaient souvent secs, diffus et inintelligibles. Ce fut lui qui sut nous intéresser à ces êtres, par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. C'est donc à ce grand écrivain que nous devons rapporter le goût que les hommes de toutes les classes prirent à l'Histoire Naturelle qui est reconnue, aujourd'hui, comme aussi indispensable dans l'éducation de la jeunesse, que toutes les connaissances qu'elle cultive pour former son esprit et son cœur. S'il est donné au travail de fortifier notre âme, quelle science plus propre à l'agrandir, en effet, que celle qui prouve, à chaque pas, une intelligence supérieure et conservatrice de toutes choses. Si l'homme pense ajouter à sa pensée et à son savoir, en s'initiant au savoir et à la pensée d'un autre homme, que doit-il augurer de son intelligence, lorsqu'elle le met en rapport avec les productions de la nature et que, par elle, il arrive à comprendre des secrets qui, par la profondeur où ils se cachent, devraient lui être à jamais voilés. L'homme qui a compris les deux mouvemens combinés de la terre et du soleil, et qui a suivi les astres dans leurs voyages célestes; celui qui a fouillé les entrailles de la terre et décrit ses innombrables productions; celui-là peut s'honorer de sa destinée dans ce monde, et se croire, sans vanité, doué d'une intelligence supérieure. Voilà la pensée que fait naître l'étude des sciences et la contemplation de la Nature, étude antipathique aux idées d'abaissement et de désordre que laissent, dans l'imagination, les doctrines grossières d'un matérialisme ignorant.

C'est pour avoir sagement compris les tendances de notre époque, qu'on a multiplié, sous tant de formes, des notions générales et élémentaires d'Histoire Naturelle, à l'usage de la jeunesse et des gens du monde; et qu'on a fait sa part à cette science, dans le plan des Etudes Universitaires. Depuis long-temps, déjà, cet enseignement a été reconnu comme une des occupations les plus utiles et les plus élevées de nos Ecoles; sans trop écouter ses scrupules, l'Université a pensé que la science de la nature pourrait étendre ses conquêtes, sans rien perdre de ce qu'elle a de moral et de religieux, et l'enfance et la jeunesse sont initiées aujourd'hui aux merveilles de la Création, pour qu'elles puissent concevoir et admirer la profonde sagesse du Créateur.

La description des Oiseaux, sujet de ce *KEEPSAKE*, est une des parties les plus attrayantes de l'*Histoire des Animaux*. C'est, peut être, dans cet ouvrage,

que Buffon a le mieux montré les qualités de son talent : élévation du point de vue , marche forte et savante des idées, majesté des images, noble gravité des expressions, harmonie soutenue du style.

Appelé à diriger la réimpression de ce savant ouvrage, j'en ai, à dessein, retranché les détails qui n'étaient pas purement descriptifs et beaucoup de développemens qu'on ne regrettera pas de n'y pas trouver. Pour rendre cette Ornithologie digne d'être mise aux mains de la jeunesse, je devais éviter des descriptions dont l'imagination ou la pudeur nese fussent pas accommodées, et je crois l'avoir fait en respectant cette chasteté naïve de l'âme qu'un souffle peut ternir et qu'on ne saurait effleurer sans danger.

Avant de passer aux peintures brillantes qui ont été choisies pour ce **KEEP-SAKE**, et pour mieux en faire apprécier l'intérêt et la vérité, nous devons consacrer quelques pages à l'étude de l'organisation des Oiseaux. On serait, en effet, privé de la plus belle partie de leur histoire, si l'on n'avait aucune idée des fonctions de ces animaux et du jeu de leurs organes. Les rapports nombreux qui se remarquent entre la structure particulière de chaque espèce et ses habitudes instinctives, font l'objet intéressant de l'Anatomie et de la Physiologie comparées; ils méritent d'être au moins esquissés dans des considérations générales, et le tableau que l'on en fait, quoique rapide et superficiel, prépare le lecteur à l'histoire des mœurs des animaux, et lui prête un secours précieux pour l'intelligence des descriptions.

CLASSE DES OISEAUX.

La classe des oiseaux réunit tous les animaux vertébrés le mieux organisés pour le vol. On les distingue facilement par la forme générale de leur corps, et par les plumes dont ils sont recouverts; mais la structure de leurs organes intérieurs, et la manière dont leurs diverses fonctions s'exécutent, sont leurs caractères les plus importants.

La forme générale des oiseaux ne varie que fort peu et elle est liée à la nature de leurs mouvemens. Ils n'atteignent presque jamais une grande taille. Leurs membres postérieurs sont spécialement destinés à la station et à la marche, tandis que leurs membres antérieurs, qui ne servent jamais ni à la mar-

che, ni à la préhension, ni au toucher, forment des espèces de rames très étendues que l'on a nommées ailes, et qui lui servent à frapper l'air, pour s'y soutenir et s'y mouvoir.

APPAREILS DES MOUVEMENTS.

Le squelette, qui détermine la forme générale du corps et qui est, en même temps, l'une des parties les plus importantes de l'appareil du mouvement, se compose à-peu-près des mêmes os que le squelette des mammifères; mais leur forme et leur disposition varient.

La tête est petite; les os du crâne se soudent entre eux de très bonne heure, et la face est fermée, presque entièrement, par les mâchoires qui s'allongent beaucoup et constituent le bec. La mandibule ou mâchoire supérieure s'articule avec le crâne, de façon à conserver quelque mobilité, et la mandibule inférieure est suspendue à un os mobile, nommé tympanique qui, lui-même, s'articule avec l'os temporal. Enfin, ces mandibules sont enveloppées dans une substance cornée qui tient lieu de dents.

L'articulation de la tête avec la colonne vertébrale est très mobile, et a lieu à l'aide d'une seule éminence arrondie. Cette disposition donne à l'oiseau la faculté de tourner sa face tout-à-fait en arrière.

Le cou des oiseaux a une grande flexibilité; comme ces animaux prennent en général leur nourriture à terre avec leur bec, il était nécessaire que cette partie de leur corps fût d'autant plus longue, qu'ils sont plus haut montés sur les pattes; c'est effectivement ce que l'on remarque presque toujours. Nous devons ajouter ici, que ces os sont toujours très mobiles les uns sur les autres, que le cou peut se plier en S et, par conséquent, s'allonger ou se raccourcir, suivant que ses courbures s'effacent ou augmentent.

La charpente osseuse du tronc est très solide. Chez les oiseaux qui volent (et ils volent tous, à un petit nombre d'exceptions près), les vertèbres du dos qui doivent soutenir les côtes et fournir, par conséquent, un point d'appui aux ailes, sont tout-à-fait immobiles et souvent même soudées entre elles.

Les côtes des oiseaux présentent, aussi, quelques particularités de structure qui tendent à augmenter la solidité du thorax; mais la partie la plus remarquable de la charpente osseuse du thorax des oiseaux est l'os sternum. Cet os donne

attache aux principaux muscles qui servent au vol, il prend un développement extrême, et constitue un vaste bouclier qui s'étend très loin en arrière sur l'abdomen, et présente presque toujours une espèce de carène longitudinale que l'on a nommée brechet.

Les os de l'épaule sont également disposés de manière à donner plus de puissance aux ailes; ils sont au nombre de trois : une omoplate très allongée, une clavicule qui se soude à celle du côté opposé, pour former un os en V et, enfin, une espèce de seconde clavicule qui prend une grande force et constitue un arc-boutant, placé entre l'articulation de l'épaule et le sternum. Ces doubles clavicules maintiennent les épaules écartées, malgré les efforts violens que le vol exige en sens contraire, et elles sont d'autant plus robustes que le vol doit être plus puissant.

L'aile de l'oiseau correspond au membre antérieur des mammifères, et, se compose comme lui de trois portions principales : le bras, l'avant-bras et la main. Le bras est formé d'un humérus; l'avant-bras, composé d'un radius et d'un cubitus, est d'autant plus long que l'oiseau est meilleur voilier; enfin la main est réduite à une sorte de moignon qui sert à l'insertion des grandes plumes de l'aile.

L'aile de l'oiseau et la nageoire du poisson diffèrent l'une de l'autre bien moins qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil. Voilà pourquoi, depuis les Naturalistes de la Grèce jusqu'à notre époque, le nom d'aile a été si souvent donné à cette nageoire. L'une et l'autre représentent une surface assez large, relativement au volume du corps et l'animal peut, suivant ses besoins, accroître ou diminuer cette surface : il n'a pour cela qu'à étendre sa nageoire ou son aile avec force, ou à les resserrer en plusieurs plis. La nageoire ainsi que l'aile, se prêtent à ces déploiemens ou à ces contractions, parce que, l'une et l'autre, elles sont composées d'une substance membraneuse, molle et souple. La surface qu'elles présentent toutes deux résiste avec précision et frappe avec force, car elle est soutenue par de petits cylindres réguliers ou irréguliers, solides, durs et presque inflexibles. Dans l'aile, cette surface est fortifiée par des plumes; dans la nageoire, elle est quelquefois consolidée par des écailles. On a pu dire avec raison, que les oiseaux nagent dans l'air, et que les poissons volent dans l'eau.

Les membres postérieurs des oiseaux qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont destinés à servir à la station et à la marche, deviennent quelquefois des organes de natation; d'autres fois aussi, les oiseaux s'en servent pour la préhension des alimens. Les os des hanches sont très développés, et sont soudés à la

partie voisine de la colonne vertébrale, de façon à ne former avec elle qu'une seule pièce. — La ceinture osseuse composée de cet assemblage, et que l'on nomme le bassin, reste presque toujours incomplète en avant; le fémur est court et repley en avant; le tibia est fort, et le péroné est réduit à n'être plus qu'un simple stylet osseux. Le tarse et le métatarse sont représentés par un seul os, dont la longueur détermine la hauteur de l'oiseau sur ses jambes. Enfin le nombre des doigts varie de quatre à deux; presque toujours il y en a trois qui sont dirigés en avant, et un en arrière; le nombre des phalanges va ordinairement en augmentant de deux à cinq, depuis le doigt postérieur (ou pouce) jusqu'au quatrième doigt.

Chez les oiseaux nageurs, les doigts sont palmés, c'est-à-dire réunis par des membranes assez larges pour permettre leur écartement et pour constituer des espèces de rames. Chez les oiseaux qui grimpent, deux des doigts sont dirigés en arrière et deux en avant; et chez ceux qui ont l'habitude de marcher à gué dans les rivières, les marais, etc., pour y chercher des poissons ou des vers, les tarses deviennent si longs que l'animal a l'air d'être monté sur des échasses. Enfin, chez tous ces animaux, existe un mécanisme particulier qui, lorsqu'ils sont perchés sur des branches, fait servir le poids de leur corps à la flexion de leurs doigts, et leur fait, par conséquent, serrer dans leurs pattes le support qu'ils ont saisi.

Les plumes dont le corps des oiseaux est couvert les protègent contre le froid et l'humidité : ce sont aussi des instrumens puissans de locomotion. Elles sont formées par des organes qui sécrètent une matière analogue à celle dont se composent les poils, et elles tombent, tantôt une fois, tantôt deux fois par an. Leurs couleurs varient extrêmement d'une espèce à une autre; dans le grand nombre, la femelle diffère du mâle par des teintes moins vives; et alors les petits ressemblent à la femelle : enfin, dans certaines espèces, le plumage d'hiver diffère par ses couleurs de celui de l'été.

Les grandes plumes raides qui sont implantées sur les membres antérieurs de ces oiseaux, donnent à ces organes une étendue très considérable, et en font des rames puissantes qui fendent l'air, et le frappent avec assez de force et de rapidité pour que le choc puisse lancer l'animal au-dessus du point frappé. Plus l'étendue des ailes est grande, plus les oiseaux ont de facilité pour se soutenir dans l'air et s'y mouvoir avec rapidité. Les plumes, qui sont les plus utiles pour le vol, sont celles qui sont fixées sur la main.

Les plumes de la queue servent aussi au vol, mais c'est d'une autre manière; l'oiseau s'en sert comme d'un gouvernail pour diriger sa course.

APPAREILS DES SENSATIONS.

Le sens du toucher doit être peu actif chez les oiseaux en raison de la nature de leurs tégumens. Le goût paraît être aussi très obtus chez la plupart de ces animaux; leur langue est, en effet, presque toujours dure et cornée. L'odorat, au contraire, est souvent très délicat; on voit des oiseaux de proie, guidés par ce sens, se diriger vers des animaux morts, placés trop loin d'eux pour qu'ils aient pu les apercevoir.

Le sens de la vue est, en général, plus développé chez les oiseaux que chez tous les autres animaux. On remarque au fond de leur œil une membrane plissée nommée peigne, qui s'avance de la rétine vers le cristallin, et qui paraît être de nature nerveuse. La face antérieure du globe de l'œil est renforcée par un cercle de pièces osseuses, et, outre les deux paupières ordinaires, il y a toujours à l'angle externe de l'œil une troisième paupière, qui peut s'étendre comme un rideau au-devant de cet organe.

Les oiseaux n'ont pas, comme la plupart des animaux vertébrés, un pavillon saillant au-devant de l'oreille; les oiseaux de nuit ont seuls une grande conque extérieure, mais qui n'est pas saillante, et l'ouverture de l'oreille est généralement cachée par des plumes à barbes effilées.

Le cerveau des oiseaux est moins développé que celui de la plupart des mammifères, et présente quelques différences importantes.

Enfin, pour terminer ce qui a rapport aux fonctions de relation, nous ajouterons que, chez les oiseaux, la voix se forme principalement dans un larynx inférieur, qui est situé à l'extrémité de la trachée-artère, au point où le conduit se bifurque pour constituer les bronches. Chez les oiseaux chanteurs, cet organe présente une structure très compliquée; on voit des membranes élastiques tendues dans son intérieur et un grand nombre de muscles destinées à mouvoir les pièces solides qui le composent; mais chez les oiseaux qui ne modulent pas les sons, sa structure est beaucoup plus simple.

APPAREILS DE LA NUTRITION.

Les organes destinés aux diverses fonctions de la nutrition sont à-peu-près les mêmes que ceux des mammifères.

L'appareil de la digestion présente, dans la classe des oiseaux, la plus grande uniformité de structure. Il n'existe jamais de dents; les alimens saisis par le bec sont en général avalés sans avoir été divisés, ils ne séjournent pas dans la bouche. La forme du bec varie beaucoup et change suivant la nature des alimens dont l'oiseau fait usage, aussi fournit-elle d'excellens caractères pour la classification de ces animaux.

La langue est, en général, peu charnue et recouverte de papilles cornées qui servent à retenir les alimens. L'os hyoïde, qui supporte cet organe, est très allongé.

Les glandes salivaires sont moins nombreuses que chez les mammifères; toutes sont placées sous la langue. La salive est en général épaisse et visqueuse.

L'œsophage descend le long du cou et présente, en général, vers sa partie inférieure une dilatation considérable, appelée jabot; cette poche constitue un premier estomac qui fait saillie au-dessus des clavicules; elle est très grande chez les oiseaux granivores, et elle se voit dans les rapaces; mais elle manque dans l'autruche et dans la plupart des oiseaux piscivores.

Au-dessous du jabot, l'œsophage se resserre et pénètre dans le thorax. Bientôt après il se dilate de nouveau pour former un second estomac appelé ventricule succenturié. Cette cavité est remarquable par les follicules qui sont logés dans ses parois, et qui servent à former un liquide propre à la digestion des alimens (le suc gastrique). Ce ventricule est beaucoup plus grand et beaucoup plus glanduleux dans les oiseaux qui manquent de jabot, que dans ceux qui en sont pourvus intérieurement; il s'ouvre dans un troisième estomac, le gésier, dont la forme est globuleuse et dont la structure varie suivant le régime de ces animaux. Dans les granivores, il présente des parois musculaires d'une force et d'une épaisseur extrêmes, et il est tapissé en dedans par une espèce d'épiderme dur et épais qui ressemble à de la corne; dans les oiseaux de proie diurnes, au contraire, ses parois sont extrêmement minces, et dans quelques oiseaux aquatiques, il ne forme qu'un seul sac avec le ventricule succenturié.

L'intestin des oiseaux est en général moins long que celui des mammifères ; chez la plupart de ces animaux , il n'a que deux ou trois fois la longueur du corps.

Du reste ce canal se divise en deux portions, savoir : l'intestin grêle et le gros intestin.

L'intestin grêle communique avec le gésier par l'ouverture du pylore qui est située très près du cardia.

La bile est versée dans cet intestin par deux conduits percés près de deux ou trois canaux par lesquels passe le suc pancréatique .

L'organe sécréteur de la bile , le foie , est généralement plus volumineux que chez les mammifères et divisé en deux lobes à-peu-près égaux. La vésicule du fiel est ordinairement grande , mais elle manque complètement chez quelques oiseaux , tels que le perroquet.

Le pancréas est également grand.

Enfin , le gros intestin est très court , et se termine par une dilatation appelée cloaque.

Le chyle provenant de la digestion des aliments est absorbé par des vaisseaux particuliers appelés chylifères , qui forment deux canaux thoraciques qui montent au-devant de la colonne vertébrale et vont s'ouvrir, près du cœur, dans les veines jugulaires.

Le sang des oiseaux contient des globules ovalaires comme celui des reptiles et des poissons ; la chaleur de ce liquide est plus grande que chez les mammifères.

La circulation se fait de la même manière que chez les mammifères ; elle est double et complète.

Le cœur présente dans son intérieur quatre cavités , savoir : un ventricule et une oreillette placés à gauche et autant du côté droit ; le sang est chassé par le ventricule gauche dans l'artère-aorte qui le distribue à toutes les parties du corps. Le liquide revient ensuite au cœur par les veines, et pénètre dans l'oreillette droite qui le pousse dans le ventricule droit situé au-dessous ; cette dernière cavité , en se contractant , envoie le sang aux poumons , par l'artère pulmonaire ; de l'artère pulmonaire , le sang passe dans les veines pulmonaires et arrive ainsi dans l'oreillette gauche ; enfin , l'oreillette gauche le verse dans le ventricule gauche , d'où nous l'avons vu sortir tout-à-l'heure pour se distribuer à tous les organes.

Les oiseaux se distinguent de tous les autres animaux vertébrés par leur mode de respiration qui est aérienne, comme chez les mammifères et les repti-

les ; mais qui a lieu non-seulement dans les poumons , mais aussi dans la substance de tous les autres organes. Chez les mammifères et les reptiles, les bronches se terminent dans des cellules qui sont toutes en cul-de-sac, et l'air qui entre dans les poumons ne peut aller au-delà ; tandis que chez les oiseaux, les bronches et les cellules pulmonaires communiquent avec de grandes cavités renfermées dans le tissu cellulaire, et ce fluide pénètre ainsi dans toutes les parties du corps, même dans l'intérieur des os. Ce qui donne de l'intérêt à cette circonstance, c'est que cet air a été respiré ; qu'ayant, par conséquent, perdu de son oxygène, il est devenu plus léger, et que, dilaté par la chaleur, il favorise la force ascensionnelle de l'oiseau. Le sang subit donc le contact de l'air dans tout le corps, comme en traversant les vaisseaux capillaires du poumon, et on peut dire que la respiration de ces animaux est double comme leur circulation. Aussi un oiseau consomme proportionnellement plus d'air qu'aucun autre animal, et périt plus rapidement lorsque sa respiration est interrompue.

La cavité du thorax qui loge le cœur et les poumons n'est pas séparée de l'abdomen par une cloison musculaire complète, comme chez les mammifères.

MOEURS DES OISEAUX.

Les Oiseaux sont ovipares, c'est-à-dire qu'ils pondent des œufs d'où sortent leurs petits.

L'œuf se forme d'abord dans un organe nommé ovaire, et sort du sein maternel en traversant l'*oviducte* : il consiste d'abord en un sac rempli du *jaune*, et ce n'est que dans l'*oviducte* qu'il s'entoure de *blanc*, puis d'une enveloppe plus solide, encroûtée de matière pierreuse la *coquille*. Sur la membrane du *jaune*, on aperçoit un point blanchâtre qui, en se développant, deviendra le jeune animal, dont la nourriture a été préparée d'avance, dans l'enveloppe qui le protège.

Pour que le jeune oiseau se développe dans l'intérieur de l'œuf, il faut que celui-ci soit maintenu à un certain degré de chaleur. Dans les pays extrêmement chauds, la chaleur du soleil suffit quelquefois, et certains oiseaux abandonnent leurs œufs à eux-mêmes ; mais le plus ordinairement, le père et la mère, ou la mère seulement, entretiennent sur leurs œufs la chaleur dont ils ont besoin, et les couvent avec leur corps.

La durée de l'incubation varie dans les différens genres d'oiseaux, mais elle est la même pour tous les oiseaux d'une même espèce : quarante à quarante-cinq jours pour les cygnes ; vingt-cinq pour les canards ; vingt-et-un pour les poules ; quinze à dix-huit jours pour nos serins domestiques ; douze jours seulement pour l'oiseau mouche, etc., etc.

Presque tous les oiseaux construisent un nid pour loger leurs œufs, et pour servir de demeure à leurs petits, qui pendant les premiers temps de la vie, sont en général dépourvus de plumes, et incapables de se mouvoir, et de se nourrir eux-mêmes.

En général, il règne dans ces constructions, un art, une adresse et une élégance qui excitent l'étonnement. Ce qui surprend encore, c'est la régularité avec laquelle toutes les générations successives exécutent les mêmes travaux, et bâtissent des nids exactement semblables, lors même que les circonstances où ces animaux ont été placés ne leur ont jamais permis de prendre de leçons de leurs parens. Ils semblent guidés par un instinct mystérieux à prendre une foule de précautions, dont ils ne peuvent pas apprécier d'avance toute l'utilité.

Chaque espèce d'oiseau apporte des différences dans la forme, la disposition et l'emplacement du nid. Celui des plus grands oiseaux de proie repose sur l'entablement que présentent quelques parties d'un rocher ou sur la plate-forme d'une tour élevée ; son étendue est très considérable, et chaque année contribue à son accroissement ; il est rare, en effet, que ces oiseaux abandonnent le premier monument de leur tendresse maternelle ; ceux qui le quittent y reviennent périodiquement déposer leurs œufs. Ce nid est souvent composé de pièce de bois si volumineuses qu'on hésiterait à croire qu'elles aient été apportées par l'oiseau, si l'on ne connaissait la puissance extraordinaire de ses muscles ; ces pièces de bois sont arrangées de manière à résister aux chocs des vents et elles supportent des branchages liés entre eux par une sorte de mastic formé de débris de nourriture. Les espèces qui n'emploient à cette construction que des joncs et des roseaux, les accumulent en si grande quantité, et les fixent si bien à la plate-forme, que les coups de vent ou les autres intempéries des saisons en occasionnent rarement la destruction.

Le plus grand nombre des oiseaux établissent leur nid sur les arbres entre la bifurcation des branches. Des brins de paille et de petites bûchettes que l'oiseau apporte, lie et entrelace avec son bec et son pied, constituent la charpente extérieure, qui maintient la mousse et le duvet dont se compose la couche. Quelques espèces ont aussi l'habitude de suspendre leur nid, plus artistement travaillé encore, à l'extrémité d'un rameau flexible. Ce berceau et la couveuse

qui l'habite, cèdent aux moindres influences du vent et sont bercés par un balancement presque continu.

La construction de certains nids ressemble à une véritable maçonnerie faite de bûchettes, de graviers ou de petites feuilles enduites d'un mastic, fait avec de la terre délayée par la salive de certains oiseaux ou simplement gâchée. Que de peine, que de voyages ! qui n'admirerait une semblable industrie, surtout lorsque l'on pense que l'oiseau n'a pour exécuter ce travail qu'un seul instrument, qui doit en même temps servir au transport des matériaux. Ces nids mastiqués ont ordinairement une forme ronde ou conique ; ils sont établis dans les angles des croisées, des cheminées, des murailles, et souvent dans les entablemens abrités par les rochers. Ils sont ou isolés, ou serrés les uns contre les autres ; l'ouverture se trouve ménagée, soit sur le haut, soit sur l'un des côtés, et même quelquefois dans la partie inférieure. L'intérieur offre assez souvent plusieurs compartimens. Quelquefois une espèce de vestibule est séparée du véritable nid par une cloison, et c'est dans cet espace que le mâle se retire après avoir pourvu aux besoins de la couveuse.

Un assez grand nombre d'oiseaux établissent leur nid immédiatement sur le sol, entre quelques mottes de terre, qui les garantissent de la submersion. Ces nids sont d'une construction beaucoup moins soignée : un duvet abondant, maintenu par des tiges flexibles et convenablement entrelacées, forme tout l'appareil de l'incubation. Il est des espèces qui se contentent d'arrondir une cavité dans la terre ou dans le sable pour y déposer à nu leurs œufs, qu'elles couvent assidument ou qu'elles abandonnent pendant le jour à la chaleur du soleil. Dans ce dernier cas, néanmoins, leur sollicitude les porte à recouvrir ces œufs d'une petite couche de sable, soit pour les soustraire aux regards des animaux qui en feraient leur nourriture, soit pour les protéger contre l'action trop vive des rayons solaires.

Je ne puis donner ici, comme je l'aurais désiré, une description complète de tous les nids curieux que les naturalistes ont observés, et je dois me borner à dire quelques mots de celles de ces ingénieuses constructions qui ont des titres particuliers à notre intérêt.

La Mésange à longue queue n'est guère plus grosse qu'un Roitelet ; son nid est fermé par le haut, bien serré partout ; il n'a qu'une ouverture circulaire tressée solidement, c'est la porte et la fenêtre du petit manoir. Mais comme le froid et quelques gouttes de pluie pourraient pénétrer par cette entrée, elle est garnie de rideaux assez serrés pour garantir de l'air et de la pluie, et assez transparents pour que la lumière ne soit pas interceptée ; ce sont de petites plu-

mes disposées tout autour de la porte, dirigées vers le centre, que l'oiseau force aisément, soit pour entrer, soit pour sortir, et que leur élasticité remet sur-le-champ en place.

L'extérieur de l'édifice a exigé l'emploi de deux sortes de matériaux, des herbes pour le tissu, et des mousses et des lichens pour le crépissage. Ces oiseaux se sont établis contre la tige d'un arbre; appuyés sur une branche, ils trouvent le moyen d'attacher leur construction à l'écorce de l'arbre, de la revêtir des mêmes plantes parasites dont cette écorce est couverte, et d'en continuer ainsi l'apparence, de sorte qu'un spectateur inattentif ne puisse rien soupçonner, et ne remarque point cette protubérance qui sera l'asile d'une vingtaine de jeunes Mésanges.

Une autre espèce de ce genre pousse encore plus loin les précautions de sûreté; comme elle fréquente les lieux aquatiques, elle suspend son nid à une branche flexible, pendante au-dessus des eaux; l'ouverture du nid est prolongée par un appendice ou tuyau, à travers lequel la couleuvre la plus leste ne pourrait essayer de s'introduire. Cette espèce de Mésange, que les Polonais nomment *Remiz*, est extrêmement rare en France, quoique notre climat ne la repousse pas, car on la trouve en Italie, en Allemagne, dans le nord de l'Europe, et même en Sibérie.

L'intérieur du nid de la Mésange à longue queue est garni d'une profusion de plumes propres à conserver la chaleur des œufs et des petits, durant les absences forcées du père et de la mère. L'édifice terminé est ordinairement de huit pouces de hauteur, sur plus de quatre pouces de diamètre: c'est une œuvre immense pour deux oiseaux d'aussi petite taille; ils l'ont commencée au milieu des rigueurs et des privations de l'hiver, et, en travaillant avec opiniâtreté, ils n'ont fini que vers le milieu du printemps. La femelle y dépose quelquefois jusqu'à vingt-deux œufs, produit d'une ponte long-temps continuée, en sorte que l'incubation commence pour quelques œufs, beaucoup plus tôt que pour ceux qui sont venus les derniers.

Les naissances suivent l'ordre de l'incubation; quelques petits sont en état de prendre l'essor, tandis que d'autres ne sont pas encore couverts de plumes. Il y a donc alors une surveillance à exercer, des soins à prodiguer au dehors et au-dedans; le père et la mère partagent entre eux ces pénibles fonctions. Enfin, toute la nombreuse famille quitte le manoir natal, et elle ne se disperse que pour former de nouvelles unions, et construire de nouveaux nids. C'est ainsi que le couple fondateur de cette petite colonie passe l'année entière au milieu de travaux assidus.

Voici un exemple de prévision dont l'homme serait tenté de croire qu'il est seul capable : c'est la Fauvette des roseaux qui nous le fournit. Cet oiseau justifie le nom qu'il porte, car il naît au milieu des roseaux, et ne s'en éloigne que lorsque des circonstances impérieuses l'y contraignent. Pour établir son nid, il choisit un espace entre des tiges qui croissent dans l'eau ; il attache à ces supports des liens qui lui serviront à suspendre l'habitation qu'il destine à sa progéniture. Ce nid, d'un tissu très serré, surtout vers le fond, prolongé dans le sens de sa hauteur, est à-peu-près à un pied au-dessus des eaux ; mais les constructeurs ont prévu le cas où quelque débordement pourrait l'atteindre, et le submerger ; le nid deviendrait alors une petite barque solidement amarrée et que le courant ne pourrait entraîner. La Fauvette des roseaux est, on le voit, une digne émule de la Mésange *Remiz*.

Le talent de bien construire un nid n'est pas réservé exclusivement aux oiseaux de la plus petite taille ; je pourrais citer ici la rondeur, le poli et la solidité du nid de la grive, l'adroite suspension de celui du loriot, mais l'espace me manque et je suis forcé de passer à la description du nid du Gros-bec du cap de Bonne-Espérance : ce que je vais en dire a été raconté par Vaillant dans l'Histoire de son voyage en Afrique.

Plusieurs centaines de ces oiseaux se réunissent pour construire, en commun, sur un arbre, une sorte de toiture tissue avec de grandes herbes, et tellement serrée, qu'elle est impénétrable à la pluie. Il paraît que la forme de cet abri dépend de la situation des branches qui le supportent. Lorsque ce travail est terminé, l'espace est distribué pour y placer des nids attachés à la surface inférieure du toit ; et il faut qu'un instinct particulier dirige les constructeurs de ces nids, car ils sont tous de même grandeur, tous contigus l'un à l'autre. Ces habitations privées sont à une certaine distance du bord du toit, et chacune a son ouverture ; cependant, il arrive assez souvent qu'une même porte donne entrée dans trois nids : l'un au fond et les autres de chaque côté ; quelquefois aussi deux voisins seulement ont établi entre eux cette sorte d'intimité. Ainsi, après avoir laissé entre le bord du toit et les nids, assez d'intervalle pour que la pluie ne puisse atteindre les minces parois des habitations privées, chaque oiseau se loge avec très peu de travail, car il profite des constructions mitoyennes.

Les nids, d'environ trois pouces de diamètre, sont faits avec des herbes plus fines que celles de la toiture, également bien serrées et garnies intérieurement de duvet. Lorsque la population augmente, les nouvelles habitations ne peuvent être placées que sur les anciennes, et dans ce cas, quelques-unes de ces cases

particulières, délaissées par leurs propriétaires, sont converties en voie publique pour arriver aux nouvelles constructions.

Vaillant se fit apporter un de ces édifices tout entier, toit et chambres; il y compta trois cent vingt nids. Si un couple d'oiseaux occupait chacune de ces petites demeures, l'édifice entier aurait contenu six cent quarante habitans; mais ce voyageur soupçonne que, dans ces Gros-becs, le nombre des mâles est plus petit que celui des femelles, circonstance qu'il a remarquée, dit-il, dans d'autres espèces de la même contrée, et surtout parmi les oiseaux qu'il a nommés *Républicains*, en raison de leur manière de vivre en sociétés nombreuses et permanentes; les Gros-becs, dont il s'agit, sont de ce nombre. Il serait intéressant de suivre, durant tout le cours d'une année au moins, une population aussi nombreuse et aussi bien unie, dans les momens consacrés aux soins de la génération naissante! Il est probable que l'hôtel ou la caserne demeure déserte lorsque les petits prennent leur volée, jusqu'à ce que les femelles viennent y faire une nouvelle ponte. On ignore comment l'association s'est formée, comment elle se reforme après avoir été dissoute ou suspendue: on n'a pas vu les ouvriers à l'œuvre, et ce qu'il y a de plus curieux et de digne d'être observé, est précisément ce que nous ignorons.

Je terminerai par l'histoire d'un nid qui figure, avec une importance égale, dans les annales de la Gastronomie et dans celles de la Zoologie. Je veux parler des nids de Tonquin, objets d'un commerce important dans les mers de la Chine et de l'Inde, et que les Hollandais considèrent comme l'un des meilleurs mets de leur cuisine. Ce comestible n'est autre chose que le nid d'une espèce de salangane, l'*Hirundo esculenta*. Ce nid, bâti dans la forme qu'ont à-peu-près les nids de toute cette famille, n'est pas composé, comme on l'a cru, d'œufs de poissons ou d'autres substances animales, mais des branches d'un fucus, décolorées et agglutinées ensemble par cette hirondelle. M. Lamouroux, à qui furent montrés les brins d'un de ces nids, a cru les reconnaître pour un varec de la mer des Indes, le *Fucus sacchariferus*, qui contient une grande quantité de sucre.

C'est surtout dans les cavernes des côtes, dans les îles de l'Océan qu'on va chercher les nids de Tonquin. Pour atteindre à l'entrée d'une caverne battue par la mer, il faut descendre un rocher à pic, de plusieurs centaines de pieds de hauteur, rester suspendu sur l'abîme, pendant plus d'une heure, sans autre soutien que les légères échelles de rotin ou de bambou qui, d'espace en espace, tapissent le rocher. Arrivé à l'entrée des grottes, on allume les flambeaux et l'on procède à la recherche des nids, placés le plus souvent dans des fentes et des crevasses où il faut pénétrer avec précaution; il y règne une nuit

éternelle, et l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des vagues qui se précipitent avec fracas au fond de ces abîmes. Il faut avoir le pied bien sûr et la tête bien calme, pour escalader, sans tomber, ces roches humides et glissantes ; une hésitation, un faux pas seraient suivis d'une mort certaine. Les accidens sont loin d'être sans exemples : quelquefois, au milieu du silence qui préside à la cueillette, un cri se fait entendre, un flambeau disparaît, et le bruit effroyable d'une portion de roche détachée qui roule au fond du précipice, et dont l'écho semblable au grondement du tonnerre se prolonge dans toutes les parties de la caverne, annonce aux chasseurs consternés la perte d'un de leurs camarades. Les nids les plus estimés sont ceux qu'on recueille dans les cavernes les plus humides et que les oiseaux n'ont pas encore salis par la couvée. Ils sont plus blancs, plus nets et plus transparens que les autres.

La cueillette se fait deux fois par an et, si l'on a soin de ne pas dégrader les roches en prenant les nids, le nombre est à-peu-près égal à chaque fois. On a essayé de ne descendre dans les grottes qu'une fois chaque année, mais on ne trouvait pas, au bout de ce temps, une quantité de nids plus considérable que celle qu'on recueille à chaque vente semestrielle.

La seule préparation que reçoivent les nids de Tonquin avant d'être livrés aux Chinois, est la dessiccation : on a soin d'y procéder à l'abri des rayons du soleil qui en détérioreraient la couleur et la qualité ; puis on les assortit en première, deuxième et troisième sortes, et on les emballe dans de petites boîtes en bois, de la contenance d'un demi-pécul ou de 30 kilogrammes environ. Les cavernes qui sont exploitées avec soin donnent environ 53 p. 100 des nids de première qualité, 35 de ceux de la seconde, et 11 de ceux de la troisième : ces derniers sont gâtés par les excréments des petits. Croirait-on que cette denrée est achetée à raison de 150 francs et plus la livre de première qualité.

On peut se faire une idée, d'après ces prix, du rang des consommateurs. Une quantité considérable de ces nids est destinée aux tables de la cour. Les Chinois disent que rien n'est plus stomachique, plus stimulant, plus salubre, que cette nourriture ; mais son seul mérite est certainement le prix auquel elle est vendue ; ce prix flatte la vanité des riches, qui en sont ainsi les seuls consommateurs. La quantité annuelle de ces nids qu'on importe en Chine s'élève à deux cent quarante-deux mille livres environ : en estimant chaque livre à une moyenne de 50 fr., on trouve que, pour ce seul article, les Chinois paient aux îles de l'Archipel plus de 12 millions de francs. C'est un monopole important pour les souverains des diverses îles où se trouvent les cavernes. Aussi la possession de ces lieux est-elle souvent la seule cause des guerres que se

font ces petits peuples. On conçoit qu'une marchandise si précieuse excite la cupidité ; aussi les cavernes qui sont le moins difficile à aborder, ont-elles été souvent exposées aux déprédations des flibustiers et des autres pirates, qui non-seulement enlevaient les nids, mais dégradèrent les roches, et diminuèrent, par ces dévastations, la récolte des années suivantes. Dans les lieux où règnent l'ordre et la tranquillité, et où l'accès des cavernes est difficile, on n'a pas ces accidens à craindre, et le revenu est assez régulier. Telles sont les cavernes de Goenong-Goetoe à Java : elles donnent annuellement près de sept mille livres de nids, qui valent, au prix du marché de Batavia, cent trente-neuf mille dollars espagnols ou près de 700,000 fr. Les frais d'exploitation, de curage, d'emballage, ne s'élèvent pas à plus de 10 à 11 p. 100.

Rien n'est admirable comme la constance avec laquelle les oiseaux couvent leurs œufs. Quelquefois les deux parens se partagent ce soin ; d'autres fois, le mâle se borne à pourvoir aux besoins de la femelle, pendant que celle-ci reste accroupie sur les œufs ; et, dans d'autres espèces encore, c'est la femelle qui s'occupe de l'incubation. En général, ce n'est qu'à regret que, poussée par la faim, la mère quitte ses œufs pendant quelques instans. Chez la plupart des oiseaux, la femelle prodigue les soins les plus tendres à ses petits, et long-temps après leur naissance. Elle les recouvre de ses ailes pour les garantir du froid, leur apporte une nourriture choisie, que souvent elle digère à moitié et dégorge ensuite dans leur gosier, pour la rendre mieux appropriée à leur estomac délicat. Elle guide leurs premiers pas, leur apprend à se servir de leurs ailes ; et lorsqu'un danger les menace, elle déploie pour les sauver autant de courage que d'activité.

Sous ce rapport, les mœurs des oiseaux sont bien intéressantes à étudier ; mais ce ne n'est pas encore ce qu'elles offrent de plus remarquable. Le phénomène le plus singulier de leur vie est, sans contredit, l'habitude qu'ont certaines espèces de faire, à des époques déterminées de l'année, de longs voyages, et de changer de climat suivant les saisons.

Quelques oiseaux voyageurs effectuent leurs émigrations isolément, ou seulement accompagnés de leurs femelles ; mais le plus grand nombre voyagent en commun. Pour ceux-ci, on admire l'instinct qui les porte à s'appeler, à se rassembler vers un point fixe, douze ou quinze jours avant celui du départ. Ce départ est ordinairement l'indice d'une variation météorologique ; car on remarque que les oiseaux en ressentent les influences assez tôt pour que, d'après leur maintien ou leurs habitudes, l'on puisse pronostiquer des changemens de température. L'on peut juger de l'ordre qui doit être suivi dans toute la route

par celui que nous sommes à même d'observer chez quelques grandes espèces telles que oies. La conduite de la troupe est confiée à un chef placé en tête des deux files, plus ou moins écartées, qui se rencontrent vers un point. Le chef est le sommet de cet angle mouvant; il ouvre la marche, porte les premiers coups à la résistance de l'air, fraie le chemin, et toute la bande le suit en observant l'ordre le plus parfait. Comme les efforts de ce chef sont très violens, et qu'il ne pourrait les supporter pendant tout le voyage, on le voit, lorsqu'il est fatigué, céder le poste à son plus proche voisin, et prendre rang à l'extrémité de l'une ou l'autre des deux files. Les oiseleurs qui, dans certains cantons, comptent sur le passage des oiseaux comme sur le revenu d'une rente, calculent d'avance l'époque et les chances de ce passage. Munis de leurs filets et de tous les appareils de la chasse, ils partent pour les gorges et les vallées par où les bandes doivent passer, et ils y arrivent à point nommé, peu d'instans avant elles. Ces bandes sont quelquefois si nombreuses, et les individus qui les composent tellement serrés les uns contre les autres, que le jour en est quelquefois très sensiblement obscurci.

La route que tiennent les oiseaux dans leurs migrations, et la nouvelle patrie qu'ils adoptent momentanément, sont presque toujours les mêmes chaque année. Il est cependant des oiseaux dont le voyage semble n'avoir aucun but apparent, et auxquels tous les climats peuvent convenir; ceux-là, doués d'ailes très longues, paraissent ne suivre aucune direction fixe; ils ne s'arrêtent que pour prendre un repos indispensable, et leurs apparitions sont constamment accidentelles; bien différens; sous ce rapport, d'un petit nombre d'espèces moins favorisées de la nature, qui sont privées des instrumens du vol, dont la démarche est lente et embarrassée et qui, condamnées à ne point quitter la roche qui les a vues naître, usent leur patience à attendre une proie que leur apporte le roulement des vagues.

Après que l'oiseau a passé la saison de la ponte, il perd ordinairement ses plumes: ce phénomène s'appelle la mue. Elle est le plus souvent double dans les oiseaux de rivage et dans les oiseaux d'eau ou les palmipèdes; aussi on doit toujours observer si l'oiseau est en plumage d'été ou en plumage d'hiver, quand on décrit une espèce qui appartient à l'un de ces ordres. L'oiseau perd aussi la voix éclatante et brillante qu'il avait prise avec sa puberté, qu'il semble perdre et renouveler chaque année.

Il y a plusieurs espèces qui changent de plumes dans le lieu même où elles ont élevé leurs petits; d'autres, au contraire, cherchent un pays plus convenable où elles trouveront une température plus chaude et une nourriture plus abon-

dante pour supporter l'état de maladie que leur cause la mue. Ainsi tous les oiseaux insectivores quittent de bonne heure les climats tempérés pour se porter vers le midi, tandis que nous voyons arriver, des provinces septentrionales, des bandes nombreuses de palmipèdes qui ont été faire leur ponte, pendant l'été, dans la zone glaciale. On connaît depuis long-temps les longues émigrations que font les hirondelles, les grues, les cailles; ces oiseaux traversent d'assez grandes étendues de mer. Les cigognes présentent même ce fait remarquable, qu'elles sont du nombre des espèces qui pondent deux fois, et qu'une de ces pontes a lieu en Europe, tandis que l'autre a lieu en Égypte.

L'époque des inondations, du débordement périodique des fleuves, influent sur l'époque du voyage des canards. C'est ce que l'on croit avoir observé en Amérique. D'autres espèces n'entreprennent pas des voyages aussi longs que celles que nous venons de citer. Les alouettes, les merles, les loriots, nous en offrent des exemples. Ces migrations sont ce que les chasseurs appellent le passage des oiseaux. Il dure plus ou moins pour chaque espèce, dont quelques-unes paraissent se disperser en plusieurs tribus, qui partent chacune à des époques différentes. Ainsi les alouettes, en Hollande, passent toujours en trois époques éloignées chacune de quinze à dix-huit jours.

La connaissance de la distribution géographique des oiseaux sur le globe, s'acquiert par une étude suivie de leurs migrations. Les oiseaux sont plus répandus à la surface de la terre que les quadrupèdes, soit à cause de la faculté avec laquelle ils se transportent d'un lieu dans un autre, soit à cause des températures différentes auxquelles ils peuvent se soumettre subitement, en s'élevant dans les régions supérieures de l'atmosphère. Toutefois on peut assigner pour quelques espèces certaines limites qu'elles ne sauraient dépasser.

Si l'on cherche à avoir un aperçu du nombre total des espèces d'oiseaux qui sont sur le globe, on est conduit à porter ce nombre à cinq mille.

Sur ces cinq mille, près de neuf cents sont confinées dans la Zone tempérée boréale; cinq cents dans l'Afrique australe; trois cents dans les régions équatoriales de l'Afrique; douze cents dans les Zones inter-tropicales de l'Amérique; cinq cents dans la péninsule de l'Inde; près de mille à Java, Sumatra et dans les autres îles de cet immense archipel sous l'équateur, et près de trois cents sur les côtes de la Nouvelle-Hollande.

CLASSIFICATION DES OISEAUX.

Les oiseaux diffèrent beaucoup moins entre eux que les mammifères. Ainsi à l'exception de quelques modifications dans le plumage, dans la forme générale du corps, dans la disposition du bec, et dans la conformation des pieds, ils offrent de grandes ressemblances. Leur classe est donc difficile à bien subdiviser; aussi, que d'efforts ont été faits pour atteindre ce but! on compte plus de quinze méthodes qui ont essayé de ranger ces êtres suivant leurs rapports les plus naturels, et de les grouper d'après leurs affinités ou leurs ressemblances. J'ai suivi, dans cet ouvrage, la classification créée par G. Cuvier dans son *RÈGNE ANIMAL*; c'est, de toutes, celle qui m'a paru la plus claire et la plus facile. Mais, avant de l'exposer avec détail, je crois qu'il est juste de rappeler rapidement les principales méthodes qui ont été proposées, et d'indiquer le nombre des genres qu'elles admettent.

- Méthode de Brisson .. 1760. Cent quinze genres.
- Méthode de Linné ... 1766. Quatre-vingt-sept genres.
- Méthode de Latham .. 1790. Cent un genres.
- Méthode de Lacépède. 1799. Cent trente genres.
- Méthode de Duméril.. 1806. Cent douze genres.
- Méthode d'Illiger..... 1811. Quarante-et-un genres.
- Méthode de Vieillot .. 1816. Deux cent quatre vingt-deux genres.
- Méthode de Temminck 1820. Deux cent deux genres.
- Méthode de Latreille.. 1825. Deux cent cinquante-deux genres.

La méthode proposée par M. de Blainville, en 1821, est tout anatomique et prend pour base de classification l'*Appareil sternal*: elle est encore incomplète.

Dans la classification des OISEAUX, comme dans celle des MAMMIFÈRES, G. Cuvier a établi les divisions d'*ordres* de *familles* et de *genres*, d'après les

modifications que présentent les organes de la mastication et de la locomotion, c'est-à-dire, le bec et les pieds. Il a fait servir à sa méthode tous les rapports de formes, d'organisation, de mœurs et de patrie des oiseaux ; elle permet de les déterminer sans difficulté, de les découvrir sans hésitation, et elle fait connaître les ressemblances plus ou moins grandes qui se remarquent entre eux. Les Divisions et les Subdivisions ont été établies de manière à ne placer dans chaque groupe, que des oiseaux qui fussent d'autant plus semblables entre eux, que leur groupe était d'un rang moins élevé dans la Classification, et appartenait à une Division moins générale. D'après la place qu'un oiseau occupe dans ce classement, on devine les traits principaux de son organisation et, par conséquent aussi, de ses habitudes instinctives.

Les oiseaux *Rapaces* correspondent aux *Accipitres* de Linné. Les *Passe-reaux* réunissent les deux ordres des *Passeres* et des *Picæ* de Linné, à l'exception des oiseaux à deux doigts devant et deux doigts derrière, dont il a composé son troisième ordre, les *Grimpeurs*. Les *Gallinacés* représentent les *Gallinæ* de Linné. Enfin les deux derniers ordres, les *Echassiers* et les *Palmipèdes* se rapportent aux deux ordres *Grallæ* et *Ansères* du naturaliste Suédois.

Les caractères de chacun de ces *Six ordres* sont exposés dans le tableau suivant.

ACHILLE COMTE.

OISEAUX

<p>Serres très puissantes, armées d'ongles crochus et pointus ; bec crochu et acéré.</p>	<p>Ordre des RAPACES.</p>
<p><i>Terrestres</i>, dont les pattes ne sont conformées ni pour la nage, ni pour marcher à gué dans l'eau; ayant les</p>	<p>Bec en général pointu et point vouté en dessus; ailes en général longues et corps svelte.</p>
<p>Doigts faibles et point armés d'ongles crochus et acérés.</p>	<p>Un seul doigt dirigé en arrière et trois en avant.</p>
<p><i>Aquatiques</i>, dont les pattes sont conformées pour</p>	<p>Deux doigts dirigés en arrière et trois en avant.</p>
<p>Marcher à gué dans l'eau, le tarse étant très long et le bas de la jambe nu.</p>	<p>Mandibule supérieure voutée; narines recouvertes en partie par une écaille molle et renflée; port lourd; ailes courtes.</p>
<p>Nager, les doigts étant palmés et les jambes courtes et insérées très en arrière du corps.</p>	<p>Ordre des GRASSEURS.</p>
	<p>Ordre des GRIMPEURS.</p>
	<p>Ordre des ÉCHASSIERS.</p>
	<p>Ordre des PALMIPÈDES.</p>

KEEPSAKE

D'HISTOIRE NATURELLE.

DES OISEAUX DE PROIE.

On pourrait dire que presque tous les oiseaux vivent de proie, puisque presque tous recherchent et prennent les insectes, les vers et les autres petits animaux vivans : mais je n'entends ici par oiseaux de proie que ceux qui se nourrissent de chair et font la guerre aux autres oiseaux ; et, en les comparant aux quadrupèdes carnassiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, servals, margais, chats sauvages ou domestiques ; celle des chiens, des chacals, loups, renards, isatis ; celle des hyènes, civettes, zibets, genettes et fossanes ; les tribus plus nombreuses encore des fouines, martes, putois, moufettes, furets, vansires, hermines, belettes, zibelines, mangoustes, surikatés, gloutons, pékans, visons, sousliks et des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers ; celle des roussettes, rougettes, chauves-souris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui, trop faibles pour attaquer les autres, se dévorent eux-mêmes. Tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, crécerelles, éme-

rillons, ducs, hiboux, chouettes, pies-grièches et corbeaux, qui sont les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé; et encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses et les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans.

Les oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de dégât sur la terre; mais en revanche, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques et les morses, qui vivent de poisson; au lieu qu'on peut compter un très grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance.

Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, et ne parlerons pas, dans cet article, de ces oiseaux qui ne sont que pêcheurs et piscivores; ils sont, pour la plupart, d'une forme très différente, et d'une nature assez éloignée des oiseaux carnassiers: ceux-ci saisissent leur proie avec les serres; ils ont tous le bec court et crochu, les doigts bien séparés et dénués de membranes, les jambes fortes et ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses, les ongles grands et crochus; tandis que les autres prennent le poisson avec le bec qu'ils ont droit et pointu, et qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes, les ongles faibles et les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, et séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles; tandis que, dans les quadrupèdes et dans les autres oiseaux, ce sont les mâles qui ont le plus de grandeur et de force. A la vérité, dans les insectes, et même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, et l'on en voit clairement la raison: c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps. Mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paraît, par le fait, que c'est tout le contraire: car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans et des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les

mâles : c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie. Ce mot est un nom générique ; et non pas spécifique, comme quelques auteurs l'ont écrit ; et ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet et d'un *tiers* environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle et commune le goût de la chasse et l'appétit de la proie, le vol très élevé, l'aile et la jambe fortes, la vue très perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux, les intestins moins amples et plus courts que les autres oiseaux. Ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans des trous de rochers ou sur les plus hauts arbres : l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens ; quelques-uns même ne paraissent pas avoir de climat fixe et bien déterminé. Enfin ils ont encore pour caractères généraux et communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés. Mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident : l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue et garnie d'un simple duvet ; et on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans et faucons, par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles et des vautours commence par une partie droite, et ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel et plus de férocité que les autres oiseaux ; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, et dans le temps qu'ils leur devraient encore des soins et des secours pour leur subsistance. Cette cruauté n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même et la nécessité.

Tous les animaux qui, par la conformation de leur estomac et de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair et de vivre de proie, quand même ils seraient nés doux, deviennent bientôt offensifs et méchants par le seul usage de leurs armes, et prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats. Comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, et qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une âme de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, et affaiblit même la tendresse maternelle. Trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment et sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus

grands : si la chasse se trouve difficile , et que la proie vienne à manquer, il les expulse , les frappe , et quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle et acquise est l'insociabilité. Les oiseaux de proie , ainsi que les quadrupèdes carnassiers , ne se réunissent jamais les uns avec les autres ; ils mènent , comme les voleurs , une vie errante et solitaire. Cependant le mâle et la femelle se réunissent , et comme tous deux sont en état de se pourvoir , et qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux , ils ne se séparent pas. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu , mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même se réunir en famille ; et ceux qui , comme les aigles , sont les plus grands , et ont , par cette raison , besoin de plus de subsistance , ne souffrent pas même que leurs petits , devenus leurs rivaux , viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent ; tandis que tous les oiseaux et tous les quadrupèdes qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre vivent en famille , cherchent la société de leurs semblables , se mettent en bandes et en troupes nombreuses , et n'ont d'autre querelle , d'autre cause de guerre , que celles de l'amour et de l'attachement pour leurs petits. Les femelles prennent même de la férocité pour leur défense.

Avant d'entrer dans les détails historiques qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie , nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnaître ces espèces , et les distinguer les unes des autres. Les couleurs , leur distribution , leurs nuances , les taches , les bandes , les raies , les lignes , servent de fondement à la distinction des espèces. Lorsque ces variétés sont grandes , ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées , on en conclut , sans hésiter , que ce sont des indices certains de la différence des espèces ; et en conséquence on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs. Cependant rien n'est plus fautif et plus incertain : nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles et triples emplois d'espèces faites par les nomenclateurs d'après cette méthode de la différence des couleurs ; mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique , et de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge , et les couleurs de leur plumage sont presque toujours , après cette première mue , très différentes de ce qu'elles étaient auparavant : ce changement de couleur ,

après le premier âge, est assez général dans la nature, et s'étend jusqu'aux quadrupèdes, qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, et qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage, à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il n'est pas étonnant que les nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné, comme des espèces diverses, le même oiseau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé et l'autre suivi la mue. Après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde et souvent encore à la troisième mue : en sorte que, par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois et celui de deux ans et demi, quoique le même, paraît être trois oiseaux différens, surtout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, et qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connaître, que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières : la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur ; il y a d'ailleurs des espèces qui, dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge et du sexe ; il y en a, et en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connaissance des oiseaux, et surtout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs et leurs distributions ; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondée sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.

DES AIGLES.

Il y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*Aigles* : les nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Brésil, une d'Afrique, et la dernière des Grandes-Indes. Ces onze espèces sont : 1° l'aigle commun, 2° l'aigle à tête blanche, 3° l'aigle blanc, 4° l'aigle tacheté, 5° l'aigle à queue blanche, 6° le petit aigle à queue blanche, 7° l'aigle doré, 8° l'aigle noir, 9° le grand aigle de mer, 10°

l'aigle de mer, 11° le jean-le-blanc. Mais les nomenclateurs modernes paraissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre et réduire au juste le nombre des espèces, que de les multiplier, chose bien moins difficile, et par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans : car la réduction des espèces suppose beaucoup de connaissances, de réflexions et de comparaisons ; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité : il suffit pour cela de parcourir les livres et les cabinets d'histoire naturelle, et d'admettre, comme caractères spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur ; et de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle et séparée de toutes les autres. Mais malheureusement, en augmentant ainsi très gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'histoire naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fautive, toujours particulière, et qui ne saisit jamais l'ensemble des caractères ; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères, et surtout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, et aussi de celle du naturel et des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous réservons de parler dans la suite, et rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom ; il me paraît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, et que, dans ces six espèces, il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'*aigles*, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont : 1° l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle* ; 2° l'aigle commun ou moyen ; 3° l'aigle tacheté, que j'appellerai le *petit aigle* : les trois autres sont l'aigle à queue blanche, que j'appellerai *pygargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces, dont il commence à s'éloigner par quelques caractères ; l'aigle de mer, que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglais, parce que ce n'est point un véritable aigle ; et enfin le grand aigle de mer, qui s'éloigne encore plus de l'espèce, et que, par cette raison, j'appellerai *orfraie*, de son vieux nom français.

Le grand et le petit aigle sont chacun d'une espèce isolée ; mais l'aigle commun et le pygargue sont sujets à varier. L'espèce de l'aigle commun est composée de deux variétés, savoir : l'aigle brun et l'aigle noir ; et l'espèce du pygargue en contient trois, savoir : le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue

blanche, et l'aigle à tête blanche. Je n'ajouterai pas à ces espèces celle de l'aigle blanc; car je ne pense pas que ce soit une espèce particulière, ni même une race constante et qui appartienne à une espèce déterminée: ce n'est, à mon avis, qu'une variété accidentelle, produite par le froid du climat, et plus souvent encore par la vieillesse de l'animal. On verra dans l'histoire particulière des oiseaux que plusieurs d'entre eux, et les aigles surtout, blanchissent par la vieillesse, et même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même que l'aigle noir n'est qu'une variété dans l'espèce de l'aigle brun ou aigle commun; que l'aigle à tête blanche, et le petit aigle à queue blanche, ne sont aussi que des variétés dans l'espèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche, et que l'aigle blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces.

Ainsi des onze prétendues espèces d'aigle, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen et le petit aigle; les quatre autres, savoir: le pygargue, le balbuzard, l'orfraie et le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, et porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces avec d'autant plus de fondement et de raison, qu'il était connu, dès le temps des anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers, et que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paraît avoir mieux connu qu'aucun de nos nomenclateurs les vrais caractères et les différences réelles qui séparent les espèces. Il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles; mais dans ces six espèces, il comprend un oiseau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours, et qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connaît sous le nom de *vautour des Alpes*. Ainsi reste à cinq espèces, qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigle que je viens d'établir, et ensuite à la quatrième et à la cinquième, qui sont le pygargue, et l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits ces deux derniers oiseaux; et c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne: car du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées; et je pense comme lui que l'orfraie (*ossifraga*), ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, et qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom.

PETIT AIGLE.

(Pl. 1.)

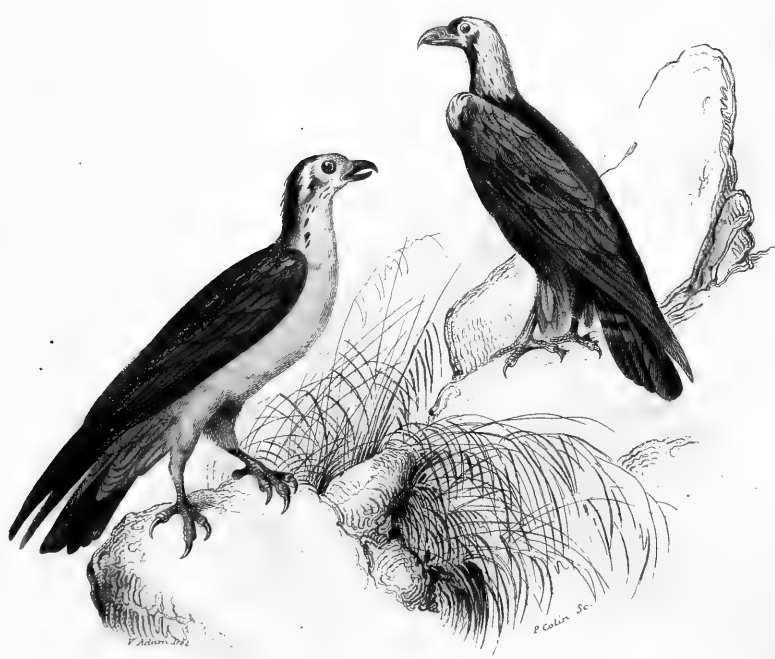
La troisième espèce est l'aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle* (1), et dont Aristote donne une notion exacte, en disant que c'est un oiseau plaintif, dont le plumage est tacheté, et qui est plus petit et moins fort que les autres aigles : et en effet, il n'a pas deux pieds et demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds ; et ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure. On l'a appelé *aquila planga*, *aquila elanga*, aigle plaintif, aigle criard ; et ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes et des cris lamentables. On l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence ; et *morphna*, parce que son plumage, qui est d'un brun obscur, est marqueté sur les jambes et sous les ailes de plusieurs taches blanches, et qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre.

C'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément ; il est plus faible, moins fier et moins courageux que les autres : c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech*, pour le distinguer du grand aigle, qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie ; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux, et des rats. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue partout, tant en Europe qu'en Asie, en Afrique, où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-Espérance dans ce continent : mais il ne paraît pas qu'elle soit en Amérique ; car, après avoir comparé les

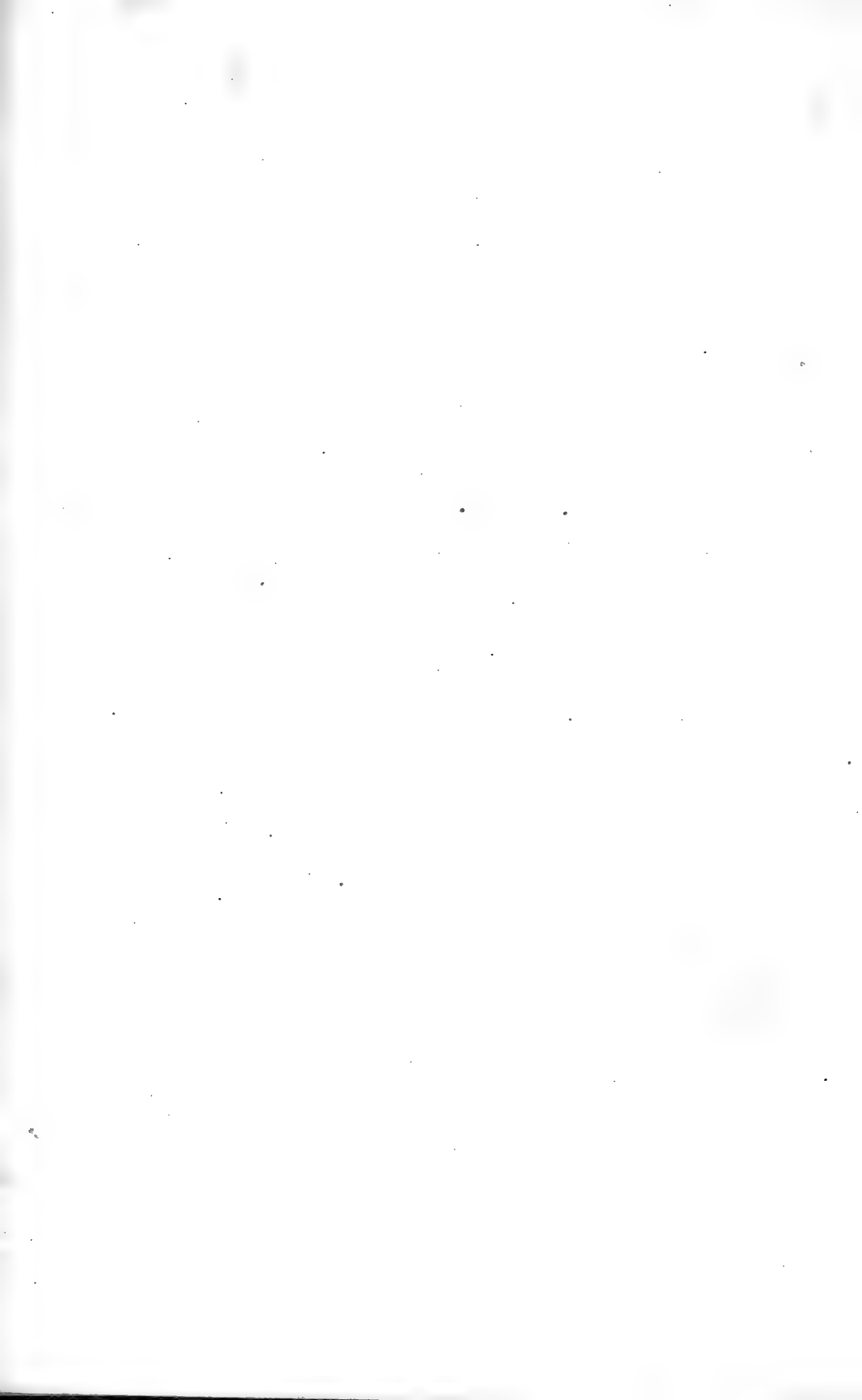
(1) En latin, *aquila nœvia* ; en allemand, *stein-adler*, *gause-aar* ; en anglais, *roughfooted eagle*.



Le Petit Aigle.



Le Ballyard, le Bergeruel.



indications des voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent *l'aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente. Si ce petit aigle, qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, et qui est aussi moins lourd sur le poing et moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'aurait pas manqué de s'en servir pour la chasse : mais il est aussi lâche que plaintif et criard ; un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre.

La femelle, qui, dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle et semble être aussi, dans l'état de liberté, plus hardie, plus courageuse et plus fine, ne paraît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité.

Dans l'état de nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits. Comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance et à celle de sa femelle : mais, dans tous les autres temps de l'année, le mâle et la femelle paraissent s'entendre pour la chasse ; on les voit presque toujours ensemble, ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage. Ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande, qu'on les perd de vue ; et, malgré ce grand éloignement, leur voix se fait encore entendre très distinctement, et leur cri ressemble alors à l'aboïement d'un petit chien.

Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, surtout dans l'état de captivité, lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piège à renard, avait passé cinq semaines entières sans aucun aliment, et n'avait paru affaibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua, pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts et les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continents, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avaient remarqué qu'on n'avait jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes ; ils regardèrent comme un prodige que, dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il était

logé. Les aigles ne font en effet que passer dans les îles sans s'y habituer; et lorsque les voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux et dans les îles, ce ne sont pas des aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards et les orfraies, qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui sont des oiseaux d'un naturel différent, et qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

BALBUZARD.

(Pl. 1.)

Le balbuzard (1) est l'oiseau que nos nomenclateurs appellent *aigle de mer*, et que nous appelons en Bourgogne *craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau pêcheur*. *Crau* ou *craw* est le cri du corbeau : c'est aussi son nom dans quelques langues, et particulièrement en anglais; et ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglais que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglais dans cette province, sous les règnes de Charles V, Charles VI, etc. Gesner qui, le premier, a dit que cet oiseau était appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom, faute d'entendre le jargon de Bourgogne : le vrai mot est *crau*, et non pas *eros*; et la prononciation n'est ni *eros* ni *crau*, mais *craw*, ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit; il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle : ses habitudes naturelles sont aussi très différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur; et ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire, c'est que sa chair en a une très forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang, jusqu'à ce qu'il aperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre, et l'emporter ensuite dans ses serres. Il a les jambes nues, et ordinairement de couleur

(1) En latin, *aquila marina*; en italien, *anguista piombina*; en allemand, *fisch-aller* ou *fised-ahr*; en anglais, *baldbuzard*.

bleuâtre, les ongles noirs, très grands et très aigus; les pieds et les doigts si raides, qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large, et la tête grosse et épaisse. C'est une erreur populaire, que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre; et c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant, M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer; et il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert-le-Grand, qui a écrit que cet oiseau avait l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, et l'autre semblable à celui d'une oie; ce qui est non-seulement faux, mais absurde et contre toute analogie : en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner, Aldrovrande, Klein et Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fausseté, l'aient accréditée, et qu'Aldrovrande nous dise froidement que cela n'est pas contre toute vraisemblance, puisque je sais, ajoute-t-il très positivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes et moitié pissipèdes, ce qui est encore un autre fait tout aussi faux que le premier.

Cet oiseau, au lieu d'habiter les rochers escarpés et les hautes montagnes, comme les aigles, se tient plus volontiers dans les terres basses et marécageuses à portée des étangs et des lacs poissonneux. Il est ordinairement très gras, et peut, comme les aigles, se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paraître affaibli. Il est aussi moins fier et moins féroce que l'aigle ou le pygargue; et l'on prétend qu'on peut aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

PYGARGUE.

(Pl. 1.)

L'espèce du pygargue (1) me paraît être composée de trois variétés, savoir : le *grand pygargue*, le *petit pygargue* et le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, et le dernier ne diffère presque en rien du premier, la grandeur étant la même, et n'y ayant d'autre

(1) En latin, *aquila albicilla*, *hinnularia*.

différence qu'un peu plus de blanc sur la tête et le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce, et ne dit rien des variétés ; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinnularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinnulos*), c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims et chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop faible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues et les aigles sont, 1° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2° la couleur du bec ; les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, et les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3° la blancheur de la queue, qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en dessus et en dessous dans toute son étendue. Ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles ; ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes : les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines et des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités.

Il paraît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe. Le grand pygargue est à-peu-près de la même grosseur et de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce, et moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir ; et l'on prétend que, sans le secours de l'orfraie, qui les prend alors sous sa protection, la plupart périraient. Son nid est une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, et qui est composé de petites perches et de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères et d'autres herbes. Ce sentiment contre nature qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, et qui est commun à l'espèce du pygargue, et à celles du grand aigle et du petit aigle tacheté, indique que ces trois espèces sont plus voraces et plus paresseuses à la chasse que celle de l'aigle commun, qui soigne et nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser et ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tout secours.

D'ailleurs, le naturel des petits tient de celui de leurs parens : les aiglons de l'espèce commune sont doux et assez tranquilles, au lieu que ceux du grand aigle et du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre et

de se disputer la nourriture et la place dans le nid , en sorte que souvent le père et la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat. On peut encore ajouter que, comme le grand aigle et le pygargue ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu , sans pouvoir les emporter; que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes, et que, ne gardant point de chair corrompue dans leurs nids, ils sont souvent au dépourvu; au lieu que l'aigle commun, qui tous les jours prend des lièvres et des oiseaux , fournit plus aisément et plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. On a aussi remarqué, surtout dans l'espèce des pygargues qui fréquentent de près les lieux habités , qu'ils ne chassent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, et qu'ils se reposent le matin , le soir et la nuit; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) est en effet plus va-leureux, plus diligent et plus infatigable.

LES VAUTOURS.

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours; mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts.

L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre et plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os : la corruption, l'infection les attire, au lieu de les repousser. Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux petits oiseaux montrent plus de courage; car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte, et refusent celle qui est corrompue.

Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, et on les reconnaîtra à la simple inspection, en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet, ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, et ceux des vautours étant plus courts et moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, et qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge, qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle, qui se tient fièrement droit, et presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour, dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps. On reconnaîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire plus de deux ensemble, et aussi parce qu'ils ont le vol pesant, et qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises avant de pouvoir prendre leur plein essor.

OISEAUX ÉTRANGERS QUI ONT RAPPORT AUX VAUTOURS.

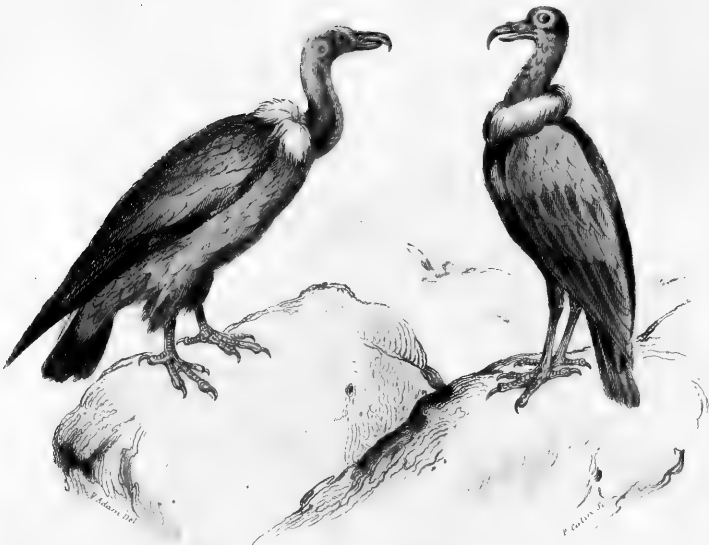
I. L'oiseau envoyé d'Afrique et de l'île de Malte, sous le nom de *vautour brun*, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours et qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenant au climat de l'Afrique, et surtout aux terres voisines de la mer Méditerranée.

II. L'oiseau appelé par Belon le *sacre d'Égypte*, et que le docteur Shaw





- Le Roi des Vautours.



- Le Griffon, l'Urbica.

indique sous le nom *achbobba*. Cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles et sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte : il se tient presque toujours à terre, et se repaît, comme les vautours, de toute viande et de chair corrompue. « Il est, dit Belon, oiseau sordide et non gentil; et « quiconque feindra voir un oiseau ayant la corpulence d'un milan, le bec « entre le corbeau et l'oiseau de proie, crochu par le fin bout, et les jambes « et pieds, et marcher comme le corbeau, aura l'idée de cet oiseau, qui est « fréquent en Égypte, mais rare ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques-uns en « Syrie, et que j'en aie, ajoute-t-il, vu quelques-uns dans la Caramanie. »

ROI DES VAUTOURS.

(Pl: 2.)

L'oiseau de l'Amérique méridionale, que les Européens qui habitent les colonies ont appelé *roi des vautours*, et qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre. C'est d'après celui qui est au Cabinet du Roi que M. Brisson en a donné une bonne et ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très bien décrit et dessiné. Nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs, et de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-même sur la forme et la nature de cet oiseau. C'est certainement un vautour; car il a la tête et le cou dénués de plumes, ce qui est le caractère le plus distinctif de ce genre : mais il n'est pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds ou de la queue; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle, et n'ayant pas les ailes à proportion si grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur. Le bec, qui est assez fort et épais, est d'abord droit et direct, et ne devient crochu qu'au bout; dans quelques-uns il est entièrement rouge, et dans d'autres il ne l'est qu'à son extrémité, et noir dans son milieu : la base du bec est environnée et couverte d'une peau de couleur orangée, large, et s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête; et c'est dans cette peau que sont placées les narines, de forme oblon-

gue, et entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée et mobile, et qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, selon le mouvement de tête que fait l'oiseau. Les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles. La tête et le cou sont dénués de plumes, et couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, et d'un rouge plus vif sur le derrière et plus terne sur le devant. Au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort et s'étend de chaque côté sous la gorge une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu et de rouge dans sa partie postérieure ; cette peau est rayée de petites lignes de duvet noir. Les joues ou côtés de la tête sont couverts d'un duvet noir ; et entre le bec et les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun. A la partie supérieure du haut du cou, il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, et l'espace contenu entre ces deux lignes est d'un jaune terne ; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge, qui se change, en descendant par nuances, en jaune. Au-dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces assez longues et d'un cendré foncé ; ce collier, qui entoure le cou entier et descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse, en se resserrant, y cacher son cou et partie de sa tête, comme dans un capuchon, et c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine* par quelques naturalistes. Les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, sont blanches, et teintes d'un peu d'aurore ; les plumes de la queue sont toujours noires, aussi bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris. La couleur des pieds et des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux : les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre, et les ongles noirâtres ; d'autres ont les pieds et les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts et peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale, et non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'on écrit : celui que nous avons au Cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne. Navarette, en parlant de cet oiseau, dit : « J'ai vu à Acapulco le roi des zopilottes ou vautours ; c'est un des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir, etc. » Cet oiseau vient uniquement de l'Amérique. Hernandès, dans son *Histoire de la Nouvelle-Espagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre ; Fernandès, Nieremberg et de Laët, qui tous ont copié la description de Hernandès, s'accordent à dire que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique et de la Nouvelle-Espagne : et comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus

légère indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique et de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre et particulier aux terres méridionales du nouveau continent, et qu'il ne se trouve pas dans l'ancien. On pourrait m'objecter que, puisque l'ouroutaran ou aigle du Brésil se trouve, de mon aveu, également en Afrique et en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi. La distance entre les deux continents est égale pour ces deux oiseaux ; mais probablement la puissance du vol est inégale, et les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours. Quoi qu'il en soit, il paraît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, et qui s'étendent du Brésil à la Nouvelle-Espagne ; car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds ; il craint le froid. Ainsi, ne pouvant traverser la mer au vol entre le Brésil et la Guinée, et ne pouvant passer par les terres du Nord, cette espèce est demeurée en propre au Nouveau-Monde, et doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux ; il n'attaque que les animaux les plus faibles, et ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens : aussi il a une très mauvaise odeur, et les Sauvages mêmes ne peuvent manger de sa chair.

GRIFFON.

(Pl. 2.)

C'est le nom que messieurs de l'Académie des sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours. D'autres naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge*, le *vautour jaune*, le *vautour fauve* ; et comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de *griffon*. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure, le corps plus gros et plus long que le grand aigle, surtout en y comprenant les jambes, qu'il a longues de plus d'un pied, et le cou, qui a sept pouces de longueur.

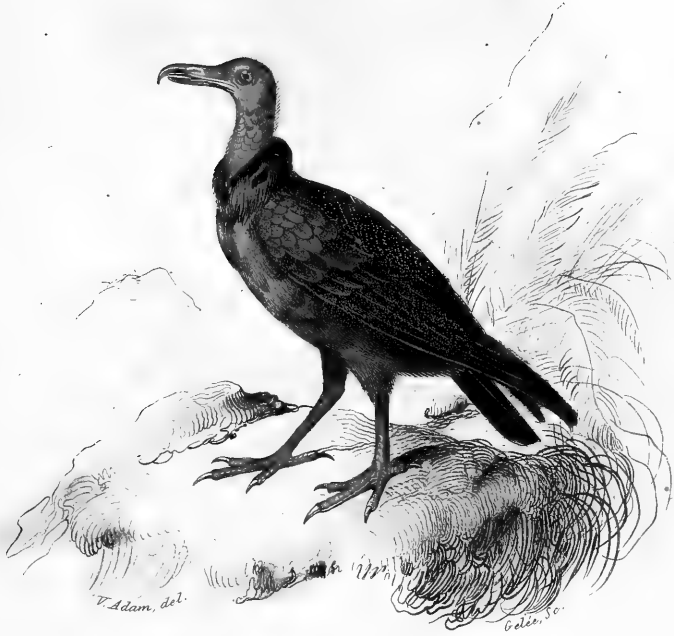
Je crois que le griffon est, en effet, le grand vautour d'Aristote.

Il me paraît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés : la première, qui a été appelée *vautour fauve*, et la seconde *vautour doré*, par les naturalistes. Les différences entre ces deux oiseaux, dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes et séparées ; car tous deux sont de la même grandeur, et en général à-peu-près de la même couleur ; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes, qui sont très longues, et par ce caractère qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours. Ces ressemblances ont même frappé d'autres naturalistes avant moi, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve *congener* du vautour doré : je suis même très porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon et le vautour doré, car ce vautour noir est de la même grandeur, et a le dos et les ailes de la même couleur que le vautour doré.

URUBU MALE ET FEMELLE.

(Pl. 2 et 3.)

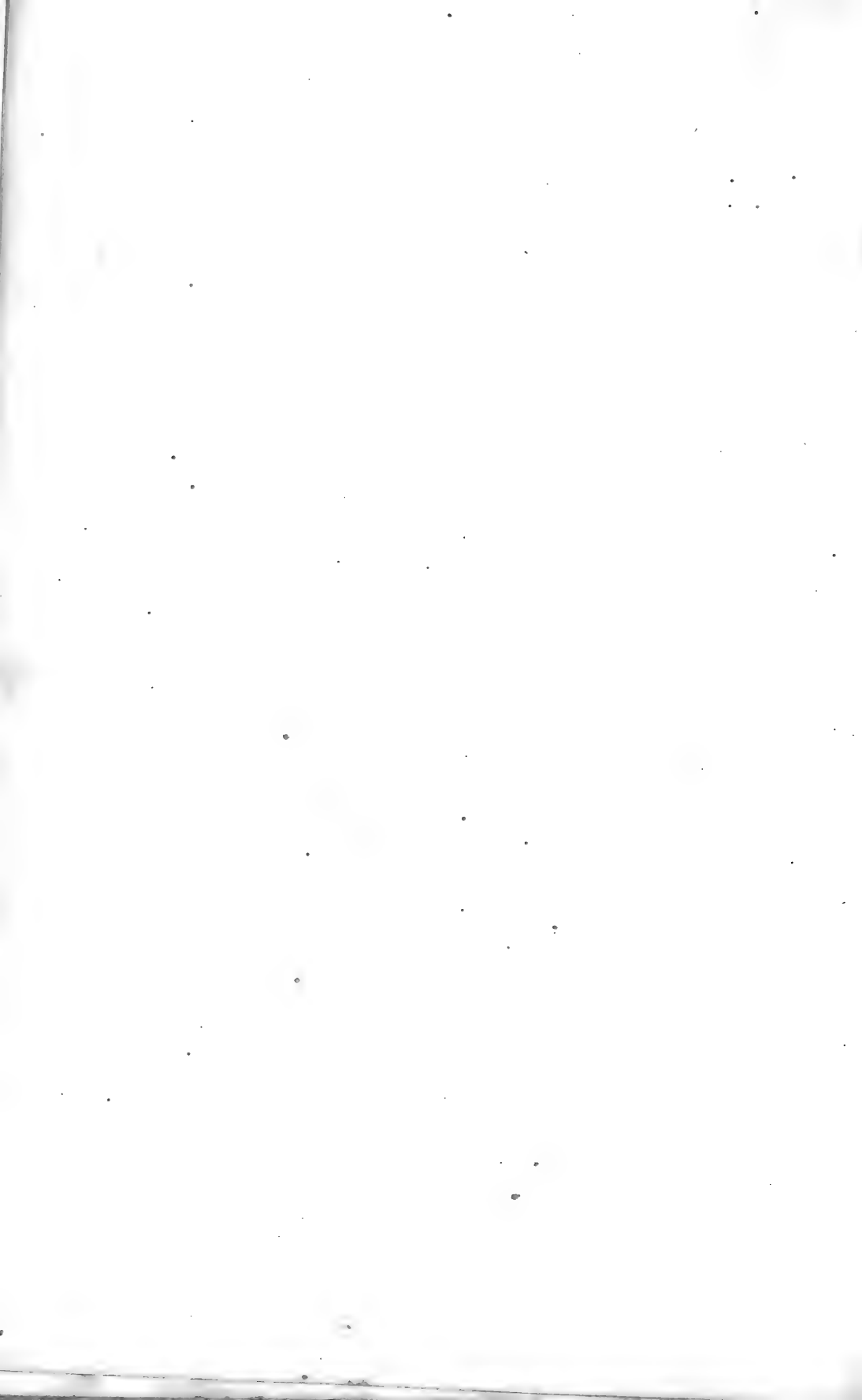
Cet oiseau est appelé *ouroua* par les Indiens de Cayenne, *urubu* (ourou-bou) par ceux du Brésil, *zopilott* par ceux du Mexique, et nos Français de Saint-Domingue et nos voyageurs lui ont donné le surnom de *marchand*. C'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours, parce qu'il est du même naturel, et qu'il a comme eux le bec crochu, et la tête et le cou dénudés de plumes, quoique, par d'autres caractères, il ressemble au dindon ; ce qui lui a fait donner par les Espagnols et les Portugais le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*. Il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage ; il paraît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, et semée seulement de quelques poils noirs assez rares : cette peau est raboteuse et variée de bleu, de blanc et de rougeâtre. Les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez



L'Urubu femelle.



L'Urubu sur un Roc.



longue. Le bec est d'un blanc jaunâtre, et n'est crochu qu'à l'extrémité ; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presque au milieu du bec, et elle est d'un jaune rougeâtre. L'iris de l'œil est orangé, et les paupières sont blanches ; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante, de vert et de pourpre obscurs ; les pieds sont d'une couleur livide, et les ongles sont noirs. Cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours ; il est aussi plus lâche, plus sale et plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte que de chair vivante : il a néanmoins le vol élevé et assez rapide pour poursuivre une proie, s'il en avait le courage ; mais il n'attaque guère que les cadavres ; et s'il chasse quelquefois, c'est en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le Marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du Cap*. Il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique et dans celui de l'Amérique méridionale, et, comme on ne le voit pas fréquenter les terres du Nord, il paraît qu'il a traversé la mer entre le Brésil et la Guinée. Hans Sloane, qui a vu et observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très possible qu'étant aussi légers de vol et de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continents. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux, et de matières immondes : qu'ils se rassemblent sur de grands arbres, d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes. Il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très haut et en grandes troupes ; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très perçante, et qu'ils voient de haut et de très loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture ; qu'ils sont très silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, et qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils sont très communs dans les terres de l'Afrique méridionale, et que leurs petits sont blancs dans le premier âge, et deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux, et, pour ainsi dire, couleur de rubis, la langue en gouttières et en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes, et toujours très haut ; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os, et qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol.

Ce sont ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poul-lazes*, « qui sont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la vue très perçante, et
« qui sont fort propres pour nettoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent au-
« cunes choses mortes. Ils suivent les chasseurs, surtout ceux qui ne vont à la
« chasse que pour la peau des bêtes : ces gens abandonnent les chairs, qui
« pourraient sur les lieux et infecteraient l'air sans le secours de ces oiseaux,
« qui ne voient pas plus tôt un corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les au-
« tres, et fondent dessus comme des vautours; en moins de rien ils en dévorent
« la chair, et laissent les os aussi nets que s'ils avaient été râclés avec un cou-
« teau. Les Espagnols des grandes îles et de la terre ferme, aussi bien que les
« Portugais, habitans des lieux où l'on fait des cuirs, ont un soin tout particu-
« lier de ces oiseaux, à cause du service qu'ils leur rendent en dévorant les
« corps morts, et empêchant ainsi qu'ils ne corrompent l'air : ils condamnent à
« une amende les chasseurs qui les tuent par méprise. Cette protection a extrê-
« mement multiplié cette vilaine espèce de coqs-d'Inde; on en trouve en bien
« des endroits de la Guiane, aussi bien que du Brésil, de la Nouvelle-Espagne
« et des Grandes Îles. Ils ont une odeur infecte. Il arrive souvent qu'un bœuf
« qu'on laisse retourner seul à son étable, après l'avoir ôté de la charrue, se
« couche sur le chemin pour se reposer : si ces oiseaux l'aperçoivent, ils
« tombent inmanquablement sur lui et le dévorent. Lorsqu'ils veulent atta-
« quer une vache ou un bœuf, ils se rassemblent et viennent fondre dessus
« au nombre de cent, et quelquefois davantage. Ces bêtes ont l'œil si excel-
« lent, qu'elles découvrent leur proie à une extrême hauteur, et dans le temps
« qu'elles-mêmes échappent à la vue la plus perçante; et aussitôt qu'elles
« voient le moment favorable, elles tombent perpendiculairement sur l'animal
« qu'elles guettent. Ces aigles sont un peu plus gros que les oies sauvages :
« leurs plumes sont en partie noires, et en partie d'un gris clair; mais la partie
« noire est la plus grande : ils ont le bec gros, crochu, et fort pointu : leurs
« serres sont grosses et aiguës. Et il y a du plaisir à être présent aux disputes
« qu'ils ont entre eux en mangeant. Un aigle préside souvent au festin, et les
« fait tenir à l'écart pendant qu'il se repaît. Ces oiseaux ont un odorat merveil-
« leux; il n'y a pas plus tôt un cadavre, qu'on les voit venir de toutes parts
« en tournant toujours, et descendant peu-à-peu, jusqu'à ce qu'ils tombent sur
« leur proie. On croit généralement qu'ils ne mangent rien qui ait vie; mais je
« sais qu'il y en a qui ont tué des agneaux, et que les serpens sont leur nourri-
« ture ordinaire. La coutume de ces oiseaux est de se jucher plusieurs ensemble
« sur de vieux pins et des cyprès, où ils restent le matin pendant plusieurs

« heures, les ailes déployées (1). Ils ne craignent guère le danger, et se laissent approcher de près, surtout lorsqu'ils mangent. »

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, et surtout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la nature. Nos animaux, et même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles; et c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que seraient celles de nos vautours, s'ils n'étaient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier et se nourrir en si grand nombre : ce sont là leurs mœurs primitives; partout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, et, comme des loups, aussi nuisibles pendant leur vie qu'inutiles après leur mort.

MILANS ET BUSES.

Les milans et les buses, oiseaux ignobles, immondes et lâches, doivent suivre les vautours, auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent, par leur grandeur et leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiseaux. Les milans et les buses, qui n'ont pas ce même avantage, et qui leur sont inférieurs en grandeur, y suppléent et les surpassent par le nombre. Partout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours, ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles; ils restent rarement dans les déserts; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, et que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de petits animaux, ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson. Sans être courageux, ils ne sont pas timides; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur

(1) Par cette habitude des ailes déployées, il paraît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

donne l'air de l'audace tranquille, et semble leur ôter la connaissance du danger. On les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours. Détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation : de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles, et rejetés de l'école de la fauconnerie ; de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, et la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent par le naturel, par la grandeur du corps, par la forme du bec, et par plusieurs autres attributs, le milan est néanmoins aisé à distinguer non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractère facile à saisir : il a la queue fourchue ; les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paraître un intervalle qui s'aperçoit de loin, et lui a fait improprement donner le nom d'*aigle à queue fourchue*. Il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces immenses ; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas : mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute : ses ailes longues et étroites paraissent immobiles ; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, et elle agit sans cesse ; il s'élève sans efforts, il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné ; il semble plutôt nager que voler ; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste comme suspendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat qu'une seule espèce de milan, que nos Français ont appelé *milan royal* (1), parce qu'il servait aux plaisirs des princes, qui lui faisaient donner la chasse et livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devraient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, et fuir devant l'épervier, beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant, et s'élevant comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre, moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

(1) En latin, *milvus* ; en italien, *milvio*, *nibbio*, *poyana* ; en espagnol, *milano* ; en allemand, *weihe* ou *weiber* ; en anglais, *kite* ou *glead*.

MILAN.

(Pl. 3.)

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres et demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure. La peau qui couvre la base du bec est jaune, aussi bien que l'iris des yeux et les pieds; le bec est de couleur de corne, et noirâtre vers le bout, et les ongles sont noirs. Sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur qu'il échappe à nos yeux, et c'est de là qu'il vise et découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance. Il n'attaque que les plus petits animaux et les oiseaux les plus faibles; c'est surtout aux jeunes poussins qu'il en veut: mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser et l'éloigner. Les milans sont des animaux tout-à-fait lâches.

Cette espèce de milan est commune en France, surtout dans les provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, et dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage; car ils font leur nid dans le pays, et l'établissent dans des creux de rochers. Les auteurs de la *Zoologie britannique* disent de même qu'ils nichent en Angleterre, et qu'ils y restent pendant toute l'année. La femelle pond deux ou trois œufs, qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule; ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale. Quelques auteurs ont dit qu'il faisait son nid dans les forêts, sur de vieux chênes ou de vieux sapins. Sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paraît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal. (1)

(1) Il paraît que le milan royal se trouve dans le Nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ, corpore ferrugineo, capite albidiore* (Faun. Sued. n° 59); et l'on voit aussi, par les témoignages des voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique.

BUSE.

(Pl 3.)

La buse (1) est un oiseau assez commun, assez connu, pour n'avoir pas besoin d'une ample description. Elle n'a guère que quatre pieds et demi de vol sur vingt ou vingt-et-un pouces de longueur de corps ; sa queue n'a que huit pouces ; et ses ailes , lorsqu'elles sont pliées , s'étendent un peu au-delà de son extrémité. L'iris de ses yeux est d'un jaune pâle et presque blanchâtre ; les pieds sont jaunes , aussi bien que la membrane qui couvre la base du bec , et les ongles sont noirs.

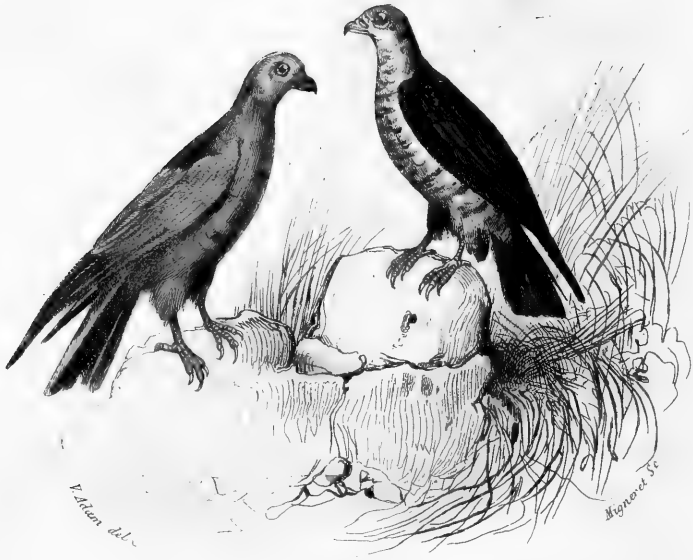
Cet oiseau demeure toute l'année dans nos forêts. Il paraît assez stupide , soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire, et même paresseux : il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches , et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève et soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie , qui , presque tous , les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément : M. Ray assure même que le mâle de la buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol ; il reste sur un arbre , un buisson , ou une motte de terre , et de là se jette sur le petit gibier qui passe à sa portée : il prend les levrauts et les jeunes lapins , aussi bien que les perdrix et les cailles ; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux : il se nourrit aussi de grenouilles , de lézards , de serpents , de sauterelles , etc. , lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier , au point que , si l'on compare cinq à six buses ensemble , on en trouve à peine deux bien semblables : il y en a de pres-

(1) En latin, *buteo* ; en italien, *buzza*, *bucciario* ; en allemand, *busz-hen*, *busant*, *buse*, *bushard* ; en anglais, *buzzard*, *common buzzard*.

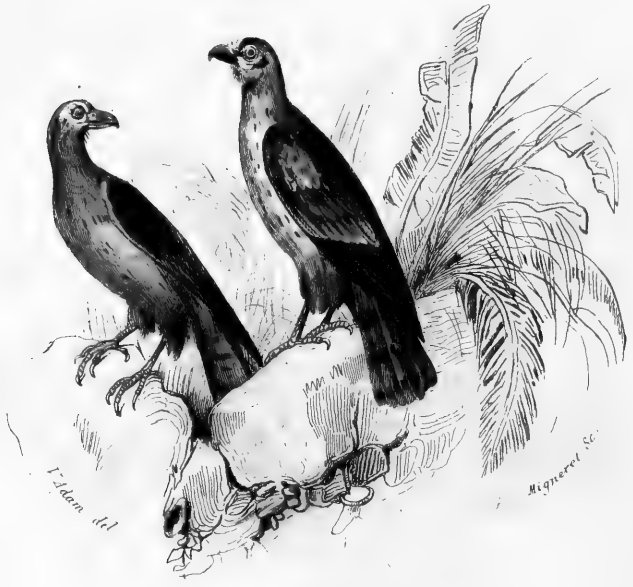




F. Lam del.

Mignot sc.

L'oiseau St. Martin, La Bondie.



F. Lam del.

Mignot sc.

Le Burard, La Toussaint.

que entièrement blanches, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc. Ces différences dépendent principalement de l'âge et du sexe; car on les trouve toutes dans notre climat.

OISEAU SAINT-MARTIN.

(Pl. 4.)

Les naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *faucon lanier* ou *lanier cendré*; mais il nous paraît non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon et du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé; il a les jambes longues et menues, en quoi il diffère des faucons, qui les ont robustes et courtes, et encore du lanier, que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon : mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc et à la soubuse. Il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, et qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie. Il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes : ce serait, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons que cet oiseau devrait être rangé; ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, et par les habitudes naturelles.

Cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre.

En comparant cet oiseau avec ce que dit Belon de son second oiseau Saint-martin, on ne pourra douter que ce ne soit le même; et indépendamment des rapports de grandeur, de figure et de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, et de chercher avec avidité et constance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons et aux autres oiseaux nobles qu'à la buse, à la harpaye, et aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles, et approchent de celles des milans.

BONDRÉE.

(Pl. 4.)

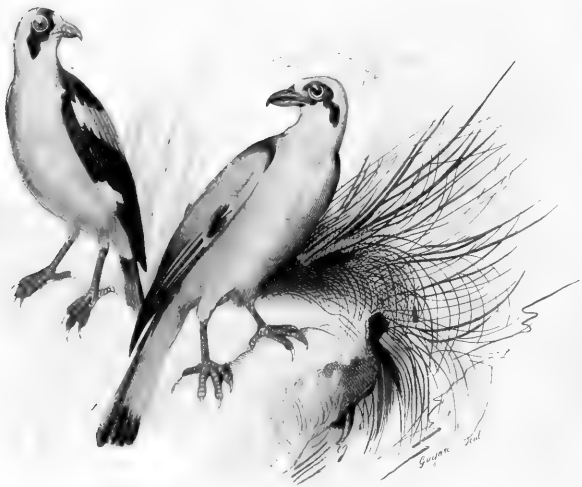
Comme la bondrée diffère peu de la buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens ; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes et séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, et pèse environ deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure. Son bec est un peu plus long que celui de la buse : la peau nue qui en couvre la base est jaune, épaisse et inégale : les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très large et de couleur jaune ; l'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts et noirâtres.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, et le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée, et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes : on a trouvé des têtes et des morceaux de guêpes dans un nid où il y avait deux petites bondrées. Elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, et la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles et des lézards entiers. La femelle est, dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle ; et tous deux piètent et courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vite que nos coqs de basse-cour.





L'Emerillon, la Crécerelle



la Pie, la Quiche Noire, L'Corcheux.

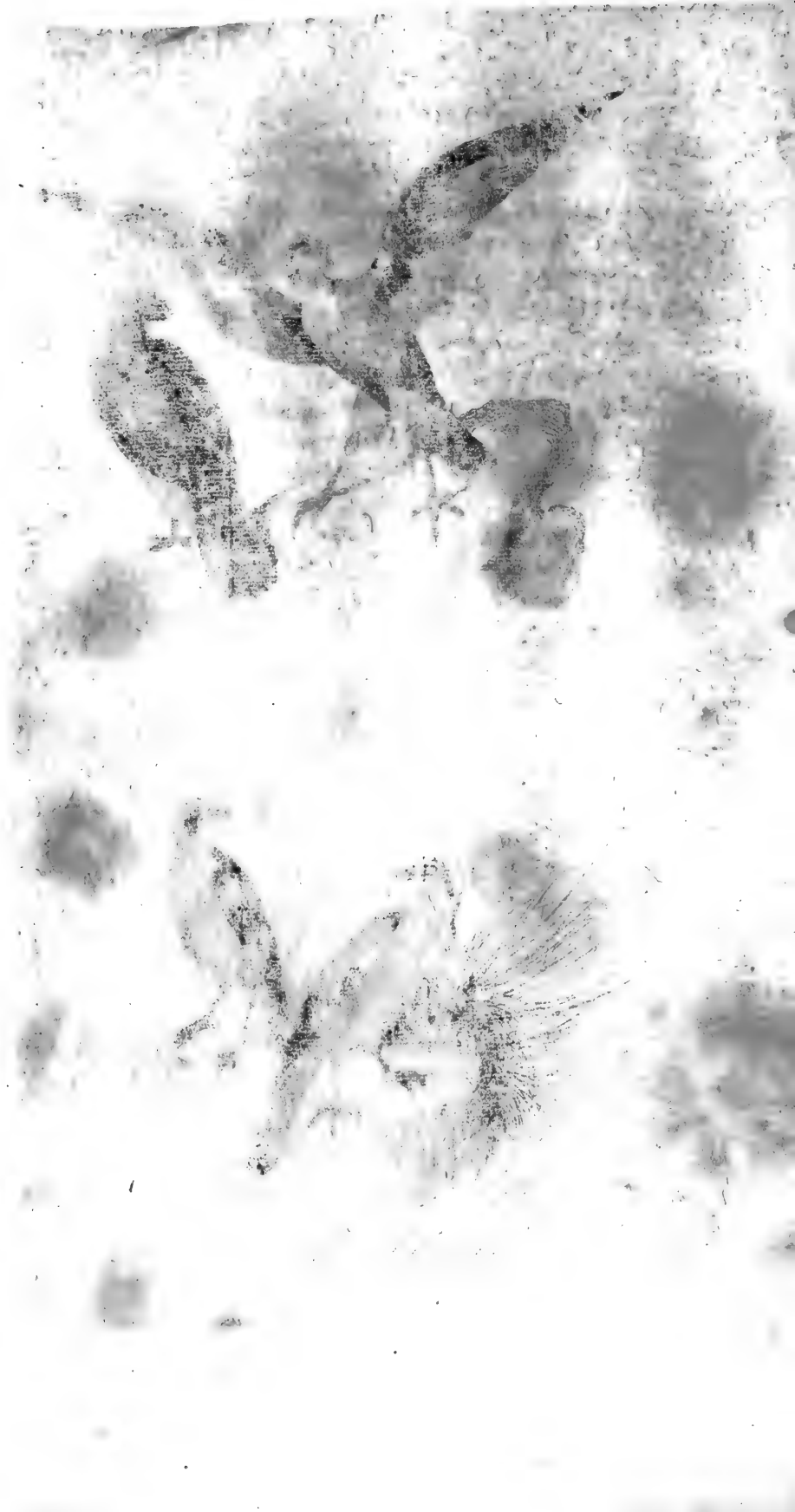
cent-

Le m... s... de proie, considérable... les ennemis... pas em... de p... mes... un caractère spécifique... mais la chose est certaine; et en... proportions entre... elle... la har-

entre des... nes, tel... har-... oi-... le poisson... le... le... le... il... and



mais... nos... les... le... il...



con à collier, et ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau Saint-martin*.

Le mâle, dans la *soubuse*, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer, en les comparant, qu'il n'a pas comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou. Cette différence, qui paraît être un caractère spécifique, portait à croire que ces deux oiseaux n'étaient pas le mâle et la femelle : mais la chose est certaine; et en y regardant de près, on trouve les mêmes proportions entre la queue et les ailes, la même distribution dans les couleurs; elle fait son nid sur des buissons épais. La *soubuse*, l'*oiseau Saint-martin* et la *harpaye*, forment un petit genre à part voisin des milans et des buses.

Harpaye est un ancien nom générique que l'on donnait aux oiseaux du genre des busards, ou busards de marais, et à quelques autres espèces voisines, telles, nous l'avons dit, la *soubuse* et l'*oiseau Saint-martin*, qu'on appelait *harpaye-épervier*. La *harpaye* a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : elle prend le poisson comme le *jean-le-blanc*, et le tire vivant hors de l'eau. Cet oiseau semble, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, et fréquente de préférence les lieux bas et les bords des fleuves et des étangs; et comme, pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

ÉMÉRILLON.

(Pl. 5.)

L'oiseau dont il est ici question n'est point l'émerillon des naturalistes, mais l'émerillon des fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos nomenclateurs : cependant c'est le véritable émerillon dont on se sert tous les jours dans la fauconnerie, et que l'on dresse au vol pour la chasse. Cet oiseau est, à l'exception des pies-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie,

n'étant que de la grandeur d'une grosse grive : néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble, et qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon ; il en a le plumage, la forme et l'attitude ; il a le même naturel, la même docilité, et tout autant d'ardeur et de courage. On peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alouettes, les cailles, et même les perdrix, qu'il prend et transporte, quoique beaucoup plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant de l'estomac sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espèce, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage et le naturel, ressemble néanmoins plus au hobereau par la figure, et encore plus au rochier : on le distinguera cependant du hobereau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, et qu'elles ne s'étendent pas, à beaucoup près, jusqu'à l'extrémité de la queue ; au lieu que celles du hobereau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité ; mais ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur et la longueur du corps, la forme du bec, des pieds et des serres, les couleurs du plumage, la distribution des taches, etc..., qu'on serait très bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émerillon, ou du moins comme une espèce très voisine.

Au reste, l'émerillon s'éloigne de l'espèce du faucon et de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux ; c'est que le mâle et la femelle sont dans l'émerillon de la même grandeur, au lieu que, dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle. Cette singularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui distingue les oiseaux de proie des autres oiseaux ; elle semblerait d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pies-grièches, qui sont encore plus petites que les émerillons, le mâle et la femelle sont aussi de la même grosseur ; tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons et les éperviers, le mâle est d'un tiers ou d'un quart plus petit que la femelle.

L'émerillon vole bas, quoique très vite et très légèrement ; il fréquente les bois et les buissons pour y saisir les petits oiseaux, et chasse seul sans être accompagné de sa femelle : elle niche dans les forêts en montagnes, et produit cinq ou six petits.

Mais, indépendamment de cet émerillon dont nous venons de donner l'histoire et la représentation, il existe une autre espèce d'émerillon mieux connue des naturalistes, dont M. Frisch a donné la figure, et qui a été décrite d'après nature par M. Brisson. Cet émerillon diffère en effet, par un assez grand nombre de caractères, de l'émerillon des fauconniers ; il paraît même approcher beaucoup

plus de l'espèce de la crécerelle. Mais ce qui semble appuyer notre conjecture, c'est que les oiseaux d'Amérique qui nous ont été envoyés sous les noms d'*émérillon de Cayenne*, et d'*émérillon de Saint-Domingue*, ne nous paraissent être que des variétés d'une seule espèce ; et peut-être l'un de ces oiseaux n'est-il que le mâle ou la femelle de l'autre : mais tous deux ressemblent si fort à l'émérillon donné par M. Frisch, qu'on doit les regarder comme étant d'espèces très voisines ; et cet émérillon d'Europe, aussi bien que ces émérillons d'Amérique dont les espèces sont si voisines, paraîtront, à tous ceux qui les considéreront attentivement, beaucoup plus près de la crécerelle que de l'émérillon des fauconniers. Lorsque ces oiseaux sont pris trop jeunes, ils sont souvent criards et difficiles à élever : il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils soient un peu grands ; ou, si l'on est obligé de les ôter de leur nid, il ne faut point les manier, mais les mettre dans un nid le plus semblable qu'on pourra au leur, et les nourrir de chair d'ours, qui est une viande assez commune dans les montagnes où on les prend, et, au défaut de cette nourriture, on leur donnera de la chair de poulet : si l'on ne prend pas ces précautions, les ailes ne leur croissent pas, et leurs jambes se cassent ou se déboîtent aisément. Les émérillons jeunes, et qui ont été pris en septembre, octobre et novembre, sont les meilleurs et les plus aisés à élever : ceux qui ont été pris plus tard, en hiver ou au printemps suivant et qui par conséquent ont neuf ou dix mois d'âge, sont déjà trop accoutumés à leur liberté pour subir aisément la servitude et demeurer en captivité sans regret, et l'on est jamais sûr de leur obéissance et de leur fidélité dans le service ; ils trompent souvent leur maître, et le quittent lorsqu'il s'y attend le moins.

On les prend tous les ans au mois de septembre, à leur passage dans les îles ou sur les falaises de la mer. Ils sont de leur naturel, prompts, propres à tout faire, dociles et fort aisés à instruire : on peut les faire voler pendant tout le mois de mai et celui de juin, parce qu'ils sont tardifs à muer ; mais aussi, dès que la mue commence, ils se dépouillent en peu de temps. Les lieux où l'on prend le plus d'émérillons sont non-seulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la Méditerranée, et particulièrement celle de Candie.

Comme les arts n'appartiennent point à l'histoire naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie ; on les trouvera dans l'*Encyclopédie*. « Un bon faucon dit M. Le Roy, auteur de l'article *Fauconnerie*, « doit avoir la tête ronde, le bec court et gros, le cou fort long, la poitrine « nerveuse, les mahutes larges, les cuisses longues, les jambes courtes, la « main large, les doigts déliés, allongés et nerveux aux articles, les ongles « fermes et recourbés, les ailes longues. Les signes de force et de courage

« sont les mêmes pour le gerfaut et pour le tiercelet, qui est le mâle dans toutes
« espèces d'oiseaux de proie, et qu'on appelle ainsi, parce qu'il est d'un tiers
« plus petit que la femelle : une marque de bonté moins équivoque dans un
« oiseau, est de chevaucher contre le vent, c'est-à-dire de se raidir contre, et
« se tenir ferme sur le poing lorsqu'on l'y expose. Le pennage d'un faucon
« doit être brun et tout d'une pièce, c'est-à-dire de même couleur : la bonne
« couleur des mains est le vert d'eau; ceux dont les mains et le bec sont jaunes,
« ceux dont le plumage est semé de taches, sont moins estimés que les autres.
« On fait cas des faucons noirs; mais quel que soit leur plumage, ce sont toujours
« les plus forts en courage qui sont les meilleurs... Il y a des faucons lâches et
« paresseux, il y en a d'autres si fiers, qu'ils s'irritent contre tous les moyens
« de les apprivoiser : il faut abandonner les uns et les autres. »

Nous avons dit que l'émerillon était voisin du faucon par son naturel féroce et son courage. Lorsqu'on jette les yeux sur les listes de nos nomenclateurs d'histoire naturelle, on serait porté à croire qu'il y a dans l'espèce du faucon autant de variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiseaux domestiques; cependant rien n'est moins vrai : l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux; quelque utiles aux plaisirs, quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce. On dompte, à la vérité, leur naturel par la force de l'art et des privations; on leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu; on les attache, on les garrotte, on les affuble, on les prive même de la lumière et de toute nourriture, pour les rendre plus dépendans, plus dociles et ajouter à leur vivacité naturelle, l'impétuosité du besoin : mais ils servent par nécessité, par habitude et sans attachement; ils demeurent captifs, sans devenir domestiques : l'individu seul est esclave; l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme; ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns prisonniers, et rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature.

Comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur et d'une rapidité sans égale, on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles : on a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours, pour élever leurs petits, les rochers exposés au midi; qu'ils se placent dans les trous et les anfractuosités les plus inaccessibles; qu'ils font ordinairement quatre œufs dans les derniers mois de l'hiver; qu'ils ne couvent pas long-temps, car les petits sont

adultes vers le 15 de mai ; qu'ils changent de couleur suivant le sexe, l'âge et la mue ; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles ; que tous deux jettent des cris perçans, désagréables et presque continuels, dans le temps qu'ils chassent leurs petits pour les dépayser ; ce qui se fait , comme chez les aigles, par la dure nécessité qui rompt les liens de famille et de toute société dès qu'il n'y a pas assez pour partager, ou qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres.

L'émerillon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces ; il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie , au lieu que l'autour et la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'autour avec des filets dans lesquels l'émerillon ne s'empêtre jamais ; il tombe d'à plomb sur l'oiseau, victime exposée au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu s'il est gros, ou l'emporte, en se relevant, s'il n'est pas trop lourd.

S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence : on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans, comme s'il tombait des nues, parce qu'il arrive de si haut, et en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue, et souvent inopinée. On le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie : mais il lui fait plutôt la honte que la guerre ; il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain, et ne le met point à mort, parce que le milan se défend mal, et que probablement sa chair lui répugne encore plus que sa lâcheté ne lui déplait.

CRÉCERELLE.

(Pl. 5.)

La crécerelle (1) est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, et surtout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite ; et c'est surtout

(1) En latin, *tinnunculus* ; en italien, *canibello*, *ticttinulo*, *tintavello*, *garinello* ; en espagnol, *cer-*

le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, et on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit ; elle a un cri précipité *pli, pli, pli*, ou *pri, pri, pri*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, et qui effraie tous les petits oiseaux, sur lesquels elle fond comme une flèche et qu'elle saisit avec ses serres : si, par hasard, elle les manque du premier coup, elle les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons ; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une crécerelle et le petit oiseau qu'elle poursuivait, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie qui étaient éloignées de plus de cent toises des vieilles tours d'où elle était partie.

Lorsqu'elle a saisi et emporté l'oiseau, elle le tue et le plume très proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les souris et les mulots ; elle avale les petits tout entiers et dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la souris se digèrent dans l'estomac de cet oiseau : mais la peau se roule et forme une petite pelote, qu'il rend par le bec. En mettant ces pelotes qu'elle vomit dans l'eau chaude, pour les ramollir et les étendre, on retrouve la peau entière de la souris, comme si on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, et peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes, dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os : il en est de même des oiseaux pêcheurs ; les arêtes et les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, et ils les rejettent par le bec.

La crécerelle est un assez bel oiseau ; elle a l'œil vif et la vue très perçante, le vol aisé et soutenu ; elle est diligente et courageuse : elle approche, par le naturel, des oiseaux nobles et généreux : on peut même la dresser, comme les émerillons, pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, et elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, le dessus du dos, des ailes et de la queue, rayé de bandes transversales brunes, et que en même temps toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé ; au lieu que, dans le mâle, la tête et la queue sont grises, et que les parties supérieures du dos et des ailes sont d'un roux vineux, semé de quelques petites taches noires.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que quelques-uns de nos nomenclateurs modernes ont appelé *épervier des alouettes* la crécerelle femelle,

nicalo ou *zernicalo* ; en allemand, *rathel-weih* ou *wannen-wæher*, *quòd alas extendat* (ait Schwenkfeld) *ventiletque instar ventilabri quod vannum nominant* ; en anglais, *kestrel* ou *kestrel*. On l'a aussi appelée en vieux français, et encore actuellement dans quelques provinces de France, *cercerelle*, *quer-celle*, *écrecelle*.

et qu'ils en ont fait une espèce particulière et différente de celle de la crécerelle.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois; et lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très négligé, composé de bûchettes et de racines, et assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts; quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés. Il pond plus souvent cinq œufs que quatre, et quelquefois six, et même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de son plumage.

Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, et ensuite il leur apporte des mulots en quantité, qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs, où il tourne lentement, et demeure souvent stationnaire pour épier son gibier, sur lequel il fond en un instant: il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais sa proie la plus ordinaire, après les mulots et les reptiles, sont les moineaux, les pinsons et les autres petits oiseaux.

Comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie, l'espèce est plus nombreuse et plus répandue; on la trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie et en Espagne; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale. Plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces de France: cependant j'ai remarqué qu'il y en avait beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières; ils sont, comme je l'ai dit, d'un très beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres et brunes en peu de jours. Ils sont robustes et aisés à nourrir; ils mangent la viande crue qu'on leur présente à quinze jours ou trois semaines d'âge; ils connaissent bientôt la personne qui les soigne, et s'appriivoisent assez pour ne jamais l'offenser. Ils font entendre leur voix de très bonne heure; et, quoique enfermés, ils répètent le même cri qu'ils font en liberté: j'en ai vu s'échapper et revenir d'eux-mêmes à la volière, après un jour ou deux d'absence, et peut-être d'abstinence forcée.

Je ne connais point de variété dans cette espèce que quelques individus qui

ont la tête et les deux plumes du milieu de la queue grises, tels qu'ils nous sont représentés par M. Frisch. Mais M. Salerne fait mention d'une crécerelle jaune qui se trouve en Sologne, et dont les œufs sont de cette même couleur jaune. « Cette crécerelle, dit-il, est rare, et quelquefois elle se bat généreusement « contre le jean-le-blanc, qui, quoique le plus fort, est souvent obligé de lui « céder. On les a vus, ajoute-t-il, s'accrocher ensemble en l'air, et tomber « de la sorte par terre, comme une motte ou une pierre. » Ce fait me paraît bien suspect, car l'oiseau jean-le-blanc est non-seulement très supérieur à la crécerelle par la force, mais il a le vol et toutes les allures si différentes, qu'ils ne doivent guère se rencontrer.

PIE-GRIÈCHE ROUSSE.

(Pl. 5.)

Cette pie-grièche rousse est un peu plus petite que la grise, et très aisée à reconnaître par le roux qu'elle a sur la tête, qui est quelquefois rouge, et ordinairement d'un roux vif; on peut aussi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre, au lieu que la pie-grièche grise les a bruns; elle a aussi le bec et les jambes plus noirs.

Le naturel de cette pie-grièche rousse est à très peu près le même que celui de la pie-grièche grise : toutes deux sont aussi hardies, aussi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes, c'est que la première reste au pays toute l'année, au lieu que celle-ci le quitte en automne, et ne revient qu'au printemps : la famille, qui ne se sépare pas à la sortie du nid, et qui demeure toujours rassemblée, part vers le commencement de septembre, sans se réunir avec d'autres familles, et sans faire de longs vols; ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre, et ne volent pas de suite, même dans le temps de leur départ : ils restent pendant l'été dans nos campagnes, et font leur nid sur quelque arbre touffu; au lieu que la pie-grièche grise habite les bois dans cette même saison, et ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rousse est partie. On prétend aussi que de

toutes les pies-grièches, celle-ci est la meilleure, ou, si l'on veut, la seule qui soit bonne à manger.

Le mâle et la femelle sont à très peu près de la même grosseur ; mais ils diffèrent par les couleurs assez pour paraître des oiseaux de différente espèce : nous ferons observer, au sujet de cette espèce et de la suivante, appelée l'*écorcheur*, que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art et de propreté, à-peu-près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise ; la mousse et la laine y sont si bien entrelacées avec les petites racines souples, les herbes fines et longues, les branches pliantes des petits arbustes, que cet ouvrage paraît avoir été tissu. Ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, et quelquefois davantage ; et ces œufs, dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membre, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les crécerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle : non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine.

Elles n'attendent pas qu'ils approchent ; il suffit qu'ils passent à leur portée, pour qu'elles aillent au-devant : elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir ; et, dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter ; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux. Aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent ; les milans, les buses, les corbeaux, paraissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher.

Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons, et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni ; car, quoique les pies-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux ; on en

a vu prendre des perdreaux et des jeunes levrauts ; les grives, les merles, et les autres oiseaux pris au lacet ou au piège, deviennent leur proie la plus ordinaire ; elles les saisissent avec les ongles ; leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquent le cou ; et après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

La pie-grièche rousse habite les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes. Ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues, et au-dedans il est bien doublé et tapissé de laine ; ordinairement il est appuyé sur une branche à double et triple fourche. La femelle, qui ne diffère pas du mâle par la grosseur, mais seulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou six, et quelquefois sept, ou même huit œufs gros comme ceux d'une grive ; elle nourrit ses petits de chenilles et d'autres insectes dans les premiers jours, et bientôt elle leur fait manger des petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin et une diligence admirables.

Bien différente des oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grièche garde et soigne les siens tout le temps du premier âge ; et quand ils sont grands, elle les soigne encore : la famille ne se sépare pas, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes. Chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère, et de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix et chassent de concert, la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnaître les pies-grièches de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol, qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, et qui se fait toujours de bas en haut et de haut en bas alternativement et précipitamment ; on peut aussi les reconnaître, sans les voir, à leur cri aigu *trôui trôui*, qu'on entend de fort loin, et qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

ÉCORCHEUR.

(Pl. 5.)

L'écorcheur est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, et lui ressemble assez par les habitudes naturelles ; comme elle, il arrive au printemps, fait son nid sur des arbres ou même dans des buissons, en pleine campagne, et non pas dans les bois ; part avec sa famille vers le mois de septembre, se nourrit communément d'insectes, et fait aussi la guerre aux petits oiseaux, en sorte qu'on ne peut trouver aucune différence essentielle entre eux, sinon la grandeur, la distribution et les nuances des couleurs, qui paraissent être constamment différentes dans chacune de ces espèces, tant celles du mâle que celles de la femelle. Néanmoins, comme entre le mâle et la femelle de chacune de ces deux espèces il y a dans la couleur, encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on serait très bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, et à réunir sous la même espèce, la pie-grièche rousse, l'écorcheur, et l'écorcheur varié, dont quelques naturalistes ont encore fait une espèce distincte, et qui cependant pourrait bien être la femelle de celui dont il est ici question.

Au reste, ces deux espèces de pies-grièches, avec leurs variétés, nichent dans nos climats, et se trouvent en Suède comme en France ; en sorte qu'elles ont pu passer d'un continent à l'autre. Il est donc à présumer que les espèces étrangères de ce même genre, et qui ont des couleurs rousses, ne sont que des variétés de l'écorcheur, d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre, elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés, encore plus aisément que la pie-grièche, qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver, que de les retrouver au Sénégal. La pie-grièche rousse nous a été envoyée par M. Adanson, et c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe ; il y en a une autre qui

nous a été également envoyée du Sénégal, et qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce.

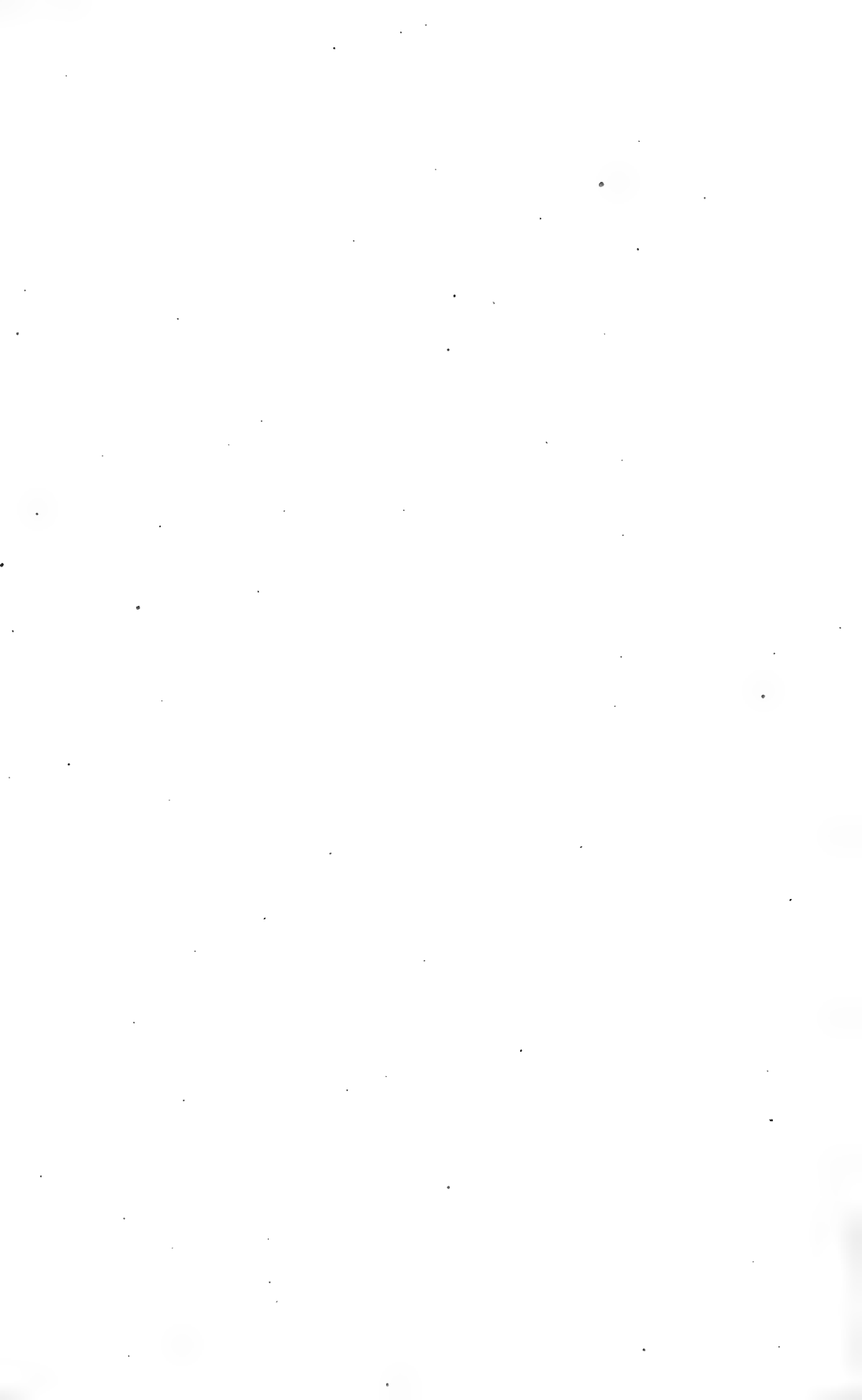
Il en est de même de la pie-grièche que nous avons appelée l'*écorcheur des Philippines*, et encore de celle que nous avons appelée *pie-grièche de la Louisiane*, qui nous ont été envoyées de ces deux climats si éloignés l'un de l'autre, qui se ressemblent assez pour ne paraître que le même oiseau, et qui en réalité ne font qu'une variété.

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

Les yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paraissent être éblouis par la clarté du jour, et entièrement offusqués par les rayons du soleil; il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant: c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie; ils font cette quête avec grand avantage, car ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux et les petits animaux endormis, ou prêts à l'être.

Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisirs, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent pendant plusieurs heures de suite, et se pourvoient d'amples provisions. Les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses; il n'ont guère qu'une heure le soir et une heure le matin pour chercher leur subsistance. Car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux, qui s'exerce si parfaitement à une faible lumière, puisse se passer de toute lumière, et qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, et ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui sortent le soir des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit.

Ces derniers animaux voient mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir dans le même lieu sans bouger, et que, quand on les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très petites courses, des vols courts et lents, de peur de se heurter. Les autres oiseaux, qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la





Le grand Duc



Le grand Duc et le petit Duc

gène de leur situation, viennent à l'envi les insulter; les mésanges, les pinsons, les rouges-gorges, les merles, les geais, les grives, etc., arrivent à la file: l'oiseau de nuit, perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux et son corps, d'un air ridicule; il se laisse même assaillir et frapper sans se défendre; les plus petits, les plus faibles de ses ennemis, sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer.

C'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle qu'est fondé le petit art de la pipée. Il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux. Il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour pour que cette chasse soit heureuse; car s'y l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux, qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient et le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement et de déployer ses facultés.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou et celui de la chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes: le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie, sans aigrettes et sans aucune plume proéminente. Nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou; ces trois espèces sont, 1° le duc ou grand duc, 2° le hibou ou moyen duc, 3° le scops ou petit duc;

DUC OU GRAND DUC.

(Pl. 6.)

Les poètes ont dédié l'aigle à Jupiter, et le duc à Junon: c'est en effet l'aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour et ne volent que quand elle s'éteint. Le duc (1) paraît être, au premier coup-d'œil,

(1) En latin, *bubo*; en italien, *duco*, *dugo*; en espagnol, *buhó*; en allemand, *uhu*, *huhu*, *schuffut*,

aussi gros, aussi fort que l'aigle commun ; cependant il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes : il a les jambes, le corps et la queue plus courts que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds.

On distingue aisément le duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi ; à son bec court, noir et crochu ; à ses grands yeux fixes et transparens ; à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée ; à sa face entourée de poils ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs, très forts et très crochus ; à son cou très court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le dos, et de jaune sur le ventre, marqué de taches noires et traversé de quelques bandes brunes, mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles (1) ; enfin à son cri effrayant *huihou*, *houhou*, *bouhou*, *pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent, et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite : aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux.

Ses chasses les plus ordinaires sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris, qu'il avale tout entières, et dont il digère la substance charnue, vomit le poil, les os et la peau en pelotes arrondies. Il mange aussi les chauves-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, et en nourrit ses petits : il les chasse avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions ; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière.

bhu, *becghu*, *luluy*, *hub*, *huo*, *puli* ; en anglais, *great horn-owl*, *eagle-owl*. On l'appelle aussi en français, *grand hibou cornu* ; en quelques endroits de l'Italie, *barbagianni* ; en quelques endroits de la France, *barbaïan*.

(2) La femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les plumes sur le corps, les ailes et la queue, sont d'une couleur plus sombre.

L'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, et il n'est pas sûr qu'il reste au pays toute l'année; ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes et vieilles murailles. Leur nid a près de trois pieds de diamètre; il est composé de petites branches de bois sec entrelacées de racines souples, et garni de feuilles en dedans. On ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois: la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule.

Les petits sont très voraces, et les pères et mères très habiles à la chasse, qu'ils font dans le silence et avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paraît le permettre; souvent ils se battent avec les buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent. Ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit; car ils sortent de meilleure heure le soir, et rentrent plus tard le matin. On voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles, qui le suivent au vol et l'environnent par milliers; ils soutient leur choc; pousse des cris plus forts qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse.

Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, surtout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances dans les autres heures du jour.

On se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan. On attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre. Le milan qui l'aperçoit de loin, arrive et s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, et il se tient auprès de lui assez long-temps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite.

Les hiboux, ainsi que les chouettes, qui composent le genre entier des oiseaux de proie nocturnes, diffèrent des oiseaux de proie diurnes :

1^o Par le sens de la vue, qui est excellent dans ceux-ci, et qui paraît fort obtus dans les autres, parce qu'il est trop sensible et trop affecté de l'éclat de la lumière; on voit, en effet, leur pupille, qui est très large, se rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats. La pupille des oiseaux de nuit reste toujours ronde en se rétrécissant concentriquement, au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite et longue;

2^o Par le sens de l'ouïe : il paraît que ces oiseaux de proie nocturnes ont ce sens supérieur à tous les autres oiseaux , et peut-être même à tous les animaux ; car ils ont , toute proportion gardée , les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux : il y a aussi plus d'appareil et de mouvement dans cet organe qu'ils sont maîtres de fermer et d'ouvrir à volonté , ce qui n'est donné à aucun animal ;

3^o Par le bec , dont la base n'est pas , comme dans les oiseaux de proie diurnes , couverte d'une peau lisse et nue , mais au contraire garnie de plumes tournées en devant. De plus , ils ont le bec court et mobile dans ses deux parties , comme le bec des perroquets ; et c'est par la facilité de ces deux mouvemens qu'ils font si souvent craquer leur bec , et qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très gros morceaux , que leur gosier , aussi ample , aussi large que l'ouverture de leur bec , leur permet d'avaler tout entiers ;

4^o Par les serres , dont ils ont un doigt antérieur mobile , et qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière ; ce qui leur donne plus de fermeté et de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied ;

5^o Par leur vol , qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou , et toujours de travers et sans aucun bruit , comme si le vent les emportait. Ce sont là les différences générales entre ces oiseaux de proie nocturnes et les oiseaux de proie diurnes ; comme l'on voit , ils n'ont , pour ainsi dire , rien de semblable que leurs armes , rien de commun que leur appétit pour la chair et leur goût pour la rapine.

SCOPS OU PETIT DUC.

(Pl. 8.)

Voici la deuxième espèce du genre des hiboux , c'est-à-dire des oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au-dessus de la tête ; et elle est aisée à distinguer des deux autres , d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau , qui n'est pas plus gros qu'un merle , et ensuite par le raccourcissement très marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles ; dans cette espèce , ces aigrettes ne s'élèvent pas d'un demi-pouce , et ne sont composées que d'une seule petite plume.

Ces deux caractères suffisent pour distinguer le petit duc (1) du moyen et du grand duc ; et on le reconnaîtra encore aisément à la tête, qui est proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres, et encore à son plumage plus également bigarré et plus distinctement tacheté que celui des autres : car tout son corps est très joliment varié de gris, de roux, de brun et de noir ; et ses jambes sont couvertes, jusqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris roussâtre, mêlé de taches brunes. Il diffère aussi des deux autres par le naturel, car il se réunit en troupe en automne et au printemps, pour passer dans d'autres climats ; il n'en reste que très peu, ou point du tout, en hiver, dans nos provinces, et on les voit partir après les hirondelles et arriver à-peu-près en même temps.

Quoiqu'ils habitent de préférence les terrains élevés, les scops se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se sont le plus multipliés, et ils y font un grand bien par la destruction de ces animaux, qui se multiplient toujours trop, et qui, dans de certaines années, pullulent à un tel point qu'ils dévorent toutes les graines et toutes les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture et à l'usage de l'homme. On a souvent vu, dans le temps de cette espèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, et faire si bonne guerre aux mulots, qu'en peu de jours ils en purgent la terre.

Les hibous ou moyens ducs se réunissent aussi quelquefois en troupes de plus de cent ; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires : mais ces assemblées sont rares, au lieu que celles des scops ou petits ducs se font tous les ans. D'ailleurs, c'est pour voyager qu'ils semblent se rassembler ; et il n'en reste point au pays ; au lieu qu'on y trouve des hibous ou moyens ducs en tout temps : il est même à présumer que les petits ducs font des voyages de long cours, et qu'ils passent d'un continent à l'autre.

L'oiseau de la Nouvelle-Espagne indiqué par Nieremberg, sous le nom de *talchicualli*, est ou de la même espèce, ou d'une espèce très voisine de celle du scops ou petit duc. Au reste, quoiqu'il voyage par troupes nombreuses, il est assez rare partout et difficile à prendre ; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, et on a même de la peine à l'indiquer aux chasseurs, qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiseaux sont à-peu-près de la même grosseur, et que les petites plumes éminentes qui dis-

(1) En latin, *asio*; en italien, *zivetta* ou *zuetta*; *alochavello*; *chivino*; en allemand, *stock-eule*; en anglais, *little horn-owl*.

tinguent le petit duc sont très courtes , et trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puisse reconnaître de loin.

Au reste , la couleur de ces oiseaux varie beaucoup suivant l'âge et le climat, et peut-être le sexe : ils sont tous gris dans le premier âge; il y en a de plus bruns les uns que les autres quand ils sont adultes. La couleur des yeux paraît suivre celle du plumage; les gris n'ont les yeux que d'un jaune très pâle, les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noisette plus brune : mais ces légères différences ne suffisent pas pour en faire des espèces distinctes et séparées.

Le scops se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois il s'approche en hiver de nos habitations. Il chasse et prend les petits oiseaux, plus encore les mulots et les campagnols; il les avale tout entiers, et en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons. Lorsque la chasse de la campagne ne lui produit rien, il vient dans les granges pour y chercher des souris et des rats, retourne au bois de grand matin, à l'heure de la rentrée des lièvres; se fourre dans les taillis les plus épais ou sur les arbres les plus feuillés, et y passe tout le jour sans changer de lieu; dans la mauvaise saison, cet oiseau demeure dans les arbres creux pendant le jour, et n'en sort qu'à la nuit. Ces habitudes lui sont communes avec le hibou ou moyen duc, aussi bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, surtout dans ceux des buses, des crécerelles, des corneilles et des pies : il fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale, de forme arrondie, et à-peu-près aussi gros que ceux d'une petite poule.

HIBOU OU MOYEN DUC.

(Pl. 6.)

Le hibou (1), *otus*, ou moyen duc, a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en

(1) En latin, *asio* ou *otus*; en italien, *gufo*, *barbagianni*; en espagnol, *mochuelo*; en allemand, *ohr-eule* ou *rautz-eule*, *ohrreutz*, *hautz-lein*; en anglais, *horn-owl*.

Il est plus commun en France et en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne, et dans les montagnes de l'Auvergne.

avant ; mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand duc , et n'ont guère plus d'un pouce de longueur ; elles paraissent proportionnées à sa taille , car il ne pèse qu'environ dix onces et n'est pas plus gros qu'une corneille : il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc , qui est gros comme une oie , et de celle du scops ou petit duc , qui n'est pas plus grand qu'un merle , et qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très courtes. Je fais cette remarque , parce qu'il y a des naturalistes qui n'ont regardé le moyen et le petit duc que comme de simples variétés d'une seule et même espèce.

Le moyen duc a environ un pied de longueur de corps , depuis le bout du bec jusqu'aux ongles , trois pieds de vol ou d'envergure , et cinq ou six pouces de longueur de queue ; il a le dessus de la tête , du cou , du dos et des ailes rayé de gris , de roux et de brun ; la poitrine et le ventre sont roux , avec des bandes brunes irrégulières et étroites ; le bec est court et noirâtre ; les yeux sont d'un beau jaune ; les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles , qui sont assez grands et d'un brun noirâtre.

L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse dans nos climats que celle du grand duc , qu'on n'y rencontre que rarement en hiver ; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année , et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été. Il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés , dans les cavernes des rochers , dans le creux des vieux arbres , dans les forêts en montagnes , et ne descend guère dans les plaines. Lorsque d'autres oiseaux l'attaquent , il se sert très bien et des griffes et du bec ; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre , quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paraît que cet oiseau , qui est commun dans nos provinces d'Europe , se trouve aussi en Asie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés , dont la première se trouve en Italie. Ce hibou d'Italie est plus gros que le hibou commun , et en diffère aussi par les couleurs.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid , ou se l'épargnent en entier. Ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs ; et leurs petits , qui sont blancs en naissant , prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'est pas fort sensible au froid , qu'il passe l'hiver dans notre pays , et qu'on le trouve en Suède comme en France , il a pu passer d'un continent à l'autre. Il paraît qu'on le retrouve en Canada et dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale , il se pourrait même que le hibou de la Caroline , décrit par Catesby , et celui de l'Amérique méridionale , indi-

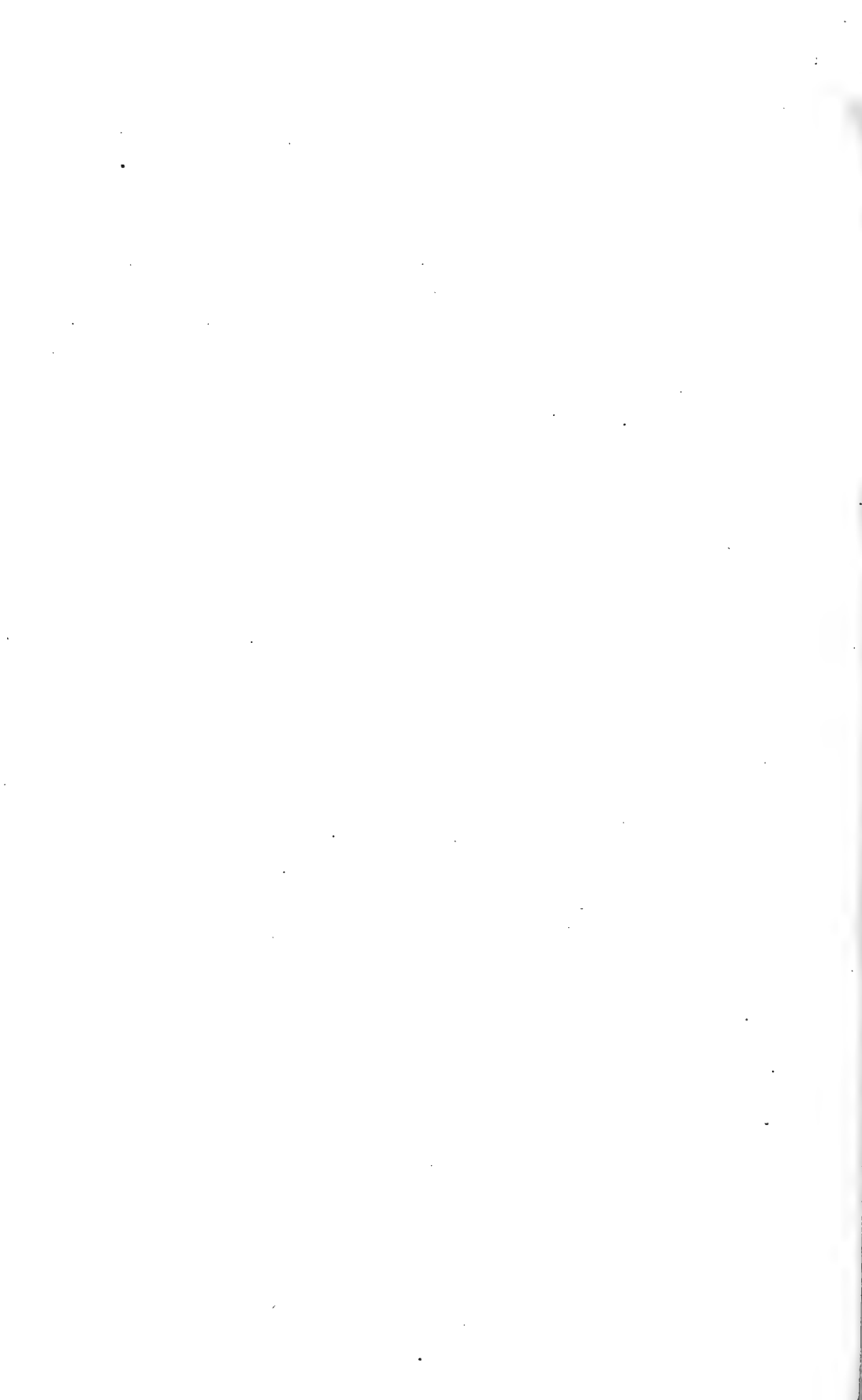
qué par le père Feuillée , ne fussent que des variétés de notre hibou , produites par la différence des climats , d'autant qu'ils sont à très peu près de la même grandeur , et qu'ils ne diffèrent que par les nuances et la distribution des couleurs.

On se sert du hibou et du chat-huant pour attirer les oiseaux à la pipée ; et l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou , qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et allongé , *clow* , *cloud* , qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit , et que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant , qui est une voix haute , une espèce d'appel , *hoho* , *hoho*.

Tous deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons en présence des hommes et des autres oiseaux. Aristote n'attribue cette espèce de talent ou de propriété qu'au hibou ou moyen duc , *otos* ; Pline la donne au scops , et appelle ces gestes bizarres *motus satyricos* : mais ce scops de Pline est le même oiseau que l'*otos* d'Aristote ; car les Latins confondaient sous le même nom *scops* , l'*otos* et le *scops* des Grecs , le moyen duc et le petit duc , qu'ils réunissaient sous une seule espèce et sous le même nom , en se contentant d'avertir qu'il existait néanmoins des grands scops et des petits.

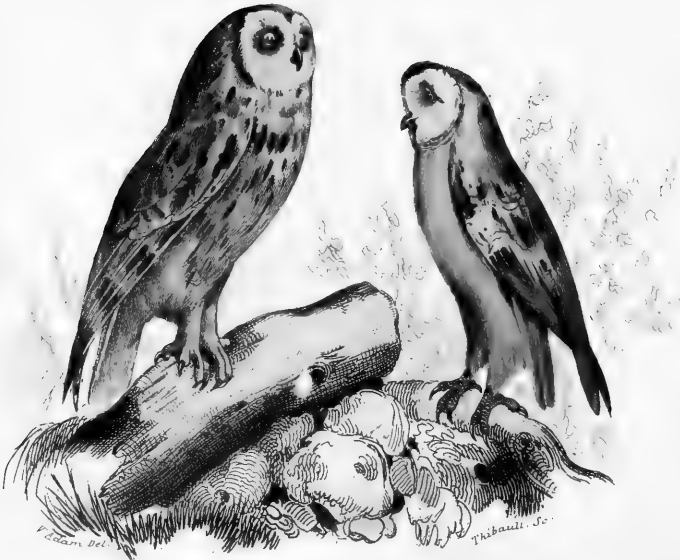
C'est en effet au hibou , *otos* , au moyen duc , qu'il faut principalement appliquer ce que disent les anciens de ces gestes bouffons et mouvemens satyriques ; et comme de très habiles physiiciens naturalistes ont prétendu que ce n'était point au hibou , mais à un autre oiseau d'un genre tout différent , qu'on appelle *la demoiselle de Numidie* , qu'il faut rapporter ces passages des anciens , nous ne pouvons nous dispenser de discuter ici cette question , et de relever cette erreur.

Ce sont les anatomistes de l'académie des sciences qui , dans la description qu'ils ont donnée de la demoiselle de Numidie , ont voulu établir cette opinion , et s'expriment dans les termes suivans : « L'oiseau , disent-ils , que nous décrivons est appelé *demoiselle de Numidie* , parce qu'il vient de cette province « d'Afrique , et qu'il a certaines façons par lesquelles on a trouvé qu'il semblait « imiter les gestes d'une femme qui affecte de la grâce dans son port et dans son « marcher , qui semble tenir souvent quelque chose de la danse. Il y a plus de « deux mille ans que les naturalistes qui ont parlé de cet oiseau l'ont désigné « par cette particularité de l'imitation des gestes et des contenance de la « femme. Aristote lui a donné le nom de *bateleur* , de *danseur* et de *bouffon* , contrefaisant ce qu'il voit faire.... Il y a apparence que cet oiseau danseur et bouffon était rare parmi les anciens , parce que Pline croit qu'il est





Sc. Chel. boreal.



Sc. Chel. boreal. & Sc. Chel. boreal.

« fabuleux : en mettant cet animal qu'il appelle *satyrique*, au rang des Pégases, « des Griffons et des Sirènes. »

Je ferai encore observer que tous ces mouvemens bouffons ou satyriques, attribués au hibou par les anciens, appartiennent aussi à presque tous les oiseaux de nuit, et que, dans le fait, ils se réduisent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête en haut, en bas et de tout côté, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes, et des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt tantôt en arrière, tantôt en avant, et qu'on peut aisément remarquer, tout cela en regardant quelques-uns de ces oiseaux en captivité. Il faut les prendre très jeunes lorsqu'on veut les nourrir ; les autres refusent toute la nourriture qu'on leur présente dès qu'ils sont enfermés.

CHAT-HUANT.

(Pl. 7.)

Le Chat-huant (1) qui a les yeux bleuâtres, et l'Effraie qui les a jaunes sont à-peu-près de la même grandeur ; ils ont environ douze à quinze pouces de longueur ; ainsi ils n'ont guère depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, que deux pouces de moins que la Hulotte, mais ils paraissent sensiblement moins gros à proportion. On reconnaîtra le chat-huant, d'abord à la couleur de ses yeux, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage ; et enfin à son cri *hoho, hoho, hohohoho*, par lequel il semble huer, hôler ou appeler à haute voix :

Gesner, Aldrovande et plusieurs autres naturalistes après eux, ont employé le mot *strix* pour désigner cette espèce : mais je crois qu'ils se sont trompés, et que c'est à l'Effraie qu'il faut le rapporter : *strix*, pris dans cette acception, c'est-à-dire comme nom d'un oiseau de nuit, est un mot plutôt latin que grec. Ovide nous en donne l'étymologie, et indique assez clairement quel est l'oiseau nocturne auquel il appartient par le passage suivant :

(1) En latin, *noctua* ; en Catalogne, *cabeca* ; en allemand, *milchsanger, kinder-melker, stock-eule* ; en anglais, *common brown owl*, ou *leech-owl*.

. Strigum
Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinae,
Cavities pennis, unguibus hamus inest.
Est illis strigibus nomen; sed nominis hujus
Causa, quòd horrendà stridere nocte solent.

La tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hamçon, sont des caractères communs à tous ces oiseaux; mais la blancheur du plumage (*cavities pennis*) appartient plus à l'Effraie qu'à aucun autre; et ce qui détermine sur cela mon sentiment, c'est que le mot *stridor*, qui signifie en latin un craquement, un grincement, un bruit désagréablement entrecoupé et semblable à celui d'une scie, est précisément le cri *gre, grei* de l'Effraie; au lieu que le cri du Chat-huant est plutôt une voix haute, un hèlement, qu'un grincement.

On ne trouve guère les chats-huants ailleurs que dans les bois; en Bourgogne, ils sont bien plus communs que les hulottes; ils se tiennent dans les arbres creux, et l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver; ce qui me fait présumer qu'ils restent toujours dans le pays, et qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations. M. Frich donne le chat-huant comme une variété de l'espèce de la hulotte, et prend encore pour une seconde variété de cette même espèce le mâle du chat-huant. Ainsi, au lieu de trois variétés qu'il indique, ce sont deux espèces différentes.

Comme le chat-huant se trouve en Suède et dans les autres terres du Nord, il a pu passer d'un continent à l'autre; aussi le retrouve-t-on en Amérique jusque dans les pays chauds. Il y a, au cabinet de M. de Mauduyt, un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, qui ne nous paraît être qu'une variété de l'espèce d'Europe, dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs sur la poitrine et sur le ventre, qui sont rousses et presque sans tache, et encore par les couleurs plus foncées des parties supérieures du corps.

CHOUETTE OU GRANDE CHEVÊCHE.

(Pl. 7.)

Cette espèce, qui est la chouette (1) proprement dite, et qu'on peut appeler *la chouette des rochers* ou *la grande chevêche*, est assez commune : mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'Effraie ; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés et éloignés des lieux habités, il semble qu'elle préfère les pays de montagnes, et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires ; cependant on ne la trouve pas dans les bois, et elle ne se loge pas dans les arbres creux.

On la distinguera aisément du chat-huant par la couleur des yeux, qui sont d'un très beau jaune, au lieu que ceux du chat-huant sont d'une couleur bleuâtre ; on la distinguera plus difficilement de l'Effraie, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaune, environné de même d'un grand cercle de petites plumes blanches : que toutes deux ont du jaune sous le ventre, et qu'elles sont à-peu-près de la même grandeur : mais la chouette des rochers est, en général, plus brune, marquée de taches plus grandes et longues comme de petites flammes ; au lieu que les taches de l'Effraie, lorsqu'elle en a, ne sont, pour ainsi dire, que des points ou des gouttes ; et c'est par cette raison qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata*, et la chouette des rochers dont il est ici question, *noctua flammeata*. Elle a aussi les pieds bien plus garnis de plumes, et le bec tout brun, tandis que celui de l'Effraie est blanchâtre, et n'a de brun qu'à son extrémité. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a les couleurs plus claires et les taches plus petites que le mâle, comme nous l'avons aussi remarqué sur la femelle du chat-huant. Les laboureurs font grand cas de cet oiseau, en ce qu'il détruit quantité de mulots : et que dans le mois d'avril on l'entend crier jour et nuit *gout*, mais d'un ton assez doux, et que, quand il doit pleuvoir, il change de cri, et

(1) En latin, *cicuma* ; en allemand, *stein-kutz*, ou *stein-eule* ; en anglais, *great brown owl*. *Noctua quam saxatilem Helvetii cognominant*.

semble dire *goyon* ; qu'il ne fait pas de nid, ne pond que trois œufs tout blancs, parfaitement rond, et gros comme ceux d'un pigeon ramier.

La chouette loge dans des arbres creux, et Olina se trompe quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver : cependant ce dernier fait n'est pas éloigné du vrai ; non-seulement cette chouette, mais même toutes les autres, pondent au commencement de mars, et couvent par conséquent dans ce même temps ; et à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche, dont il est ici question, nous avons observé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux, comme l'assure M. Salerne, mais dans des trous de rochers et dans les carrières, habitude qui lui est commune avec la petite chevêche. Elle est aussi considérablement plus petite que la hulotte, et même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles.

Il paraît que cette grande chevêche, qui est assez commune en Europe, surtout dans les pays de montagnes, se retrouve en Amérique dans celles du Chili, et que l'espèce indiquée par le P. Feuillée, sous le nom de *chevêche-lapin*, et à laquelle il a donné ce surnom de *lapin*, parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre, n'est qu'une variété de notre chouette des rochers d'Europe ; car elle est de la même grandeur, et n'en diffère que par la distribution des couleurs. Si cet oiseau creusait lui-même son trou, comme le P. Feuillée paraît le croire, ce serait une raison pour le juger d'une autre espèce que toutes nos autres chouettes ; mais il ne s'ensuit pas, de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier, que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé. Ce qu'on en peut seulement induire, c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe, qui préfèrent constamment les trous, soit dans les pierres, soit dans les terres, à ceux qu'elles pourraient trouver dans les arbres creux.

Pour présenter en raccourci, et d'une manière plus facile à saisir, les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes, nous dirons :

1° Que la hulotte est la plus grande et la plus grosse ; qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, et le bec d'un blanc jaunâtre ; qu'on peut la nommer *la grosse chouette noire aux yeux noirs*.

2° Que le chat-huant est moins grand et beaucoup moins gros que la hulotte ; qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc verdâtre, et qu'on peut l'appeler *la chouette rousse et gris-de-fer aux yeux bleus*.

3° Que l'Effraie est à-peu-près de la même grandeur que le chat-huant ; qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune blanchâtre, varié de taches

bien distinctes, et le bec blanc, avec le bout du crochet brun, et qu'on peut l'appeler *la chouette blanche ou jaune aux yeux orangés*.

4° Que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'éffraie, quoiqu'elle soit à-peu-près aussi grosse; qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune et le bec brun; et qu'on peut l'appeler *la chouette brune aux yeux jaunes et au bec brun*.

5° Que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres; qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle, et le bec brun à la base et jaune vers le bout, et qu'on peut l'appeler *la petite chouette brune aux yeux jaunâtres, au bec brun et orangé*. Ces caractères se trouveront vrais en général, les femelles et les mâles de toutes les espèces se ressemblant assez par les couleurs, pour que les différences ne soient pas fort sensibles: cependant il y a ici, comme dans toute la nature, des variétés assez considérables, surtout dans les couleurs.

EFFRAIE OU FRESAIE.

(Pl. 7.)

L'Effraie (1), qu'on appelle communément la *chouette des clochers*, effraie en effet par ses soufflemens, *che, chei, cheu, chiou*; ses cris âpres et lugubres *grei, gre, crei*, et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit. Elle est, pour ainsi dire, domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées: les tours, les clochers, les toits des églises et des autres bâtimens élevés, lui servent de retraite pendant le jour, et elle en sort à l'heure du crépuscule. Son soufflement, qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi, en

(1) En latin, *aluco*; en allemand et en flamand, *kirck-eule*, ce qui signifie *chouette des églises*; *schleier-eule*, *chouette voilée*, parce qu'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *perl-eule*, parce que son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles, ou des gouttes de liqueur; en anglais, *white-owl*, *chouette blanche*.

volant et en se reposant, différens sous aigres, tous si désagréables, que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises, et encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur et de la crainte aux enfans, aux femmes, et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés et qui croient aux revenans, aux sorciers, aux augures : ils regardent l'Effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messenger de la mort ; ils croient que quand il se fixe sur une maison, et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage : elle est à-peu-près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, et plus grande que la chouette proprement dite. Elle a un pied ou treize pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur. Elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris et de brun, et taché de points blancs ; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs ; les yeux environnés très régulièrement d'un cercle de plumes blanches, et si fines qu'on les prendrait pour des poils ; l'iris d'un beau jaune ; le bec blanc, excepté le bout du crochet qui est brun ; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirâtres.

Il y en a d'autres qui, quoique de la même espèce, paraissent au premier coup-d'œil être assez différentes ; elles sont d'un beau jaune sur la poitrine et sur le ventre, marquées de même de points noirs : d'autres sont parfaitement blanches sur ces mêmes parties, sans la plus petite tache noire ; d'autres enfin sont parfaitement jaunes et sans aucune tache.


J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes : il est fort aisé de les prendre, en apposant un petit filet, une trouble à poisson, aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens. Elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées ; mais elles refusent toute nourriture, et meurent d'inanition au bout de ce temps : le jour, elles se tiennent, sans bouger, au bas de la volière ; le soir, elles montent au sommet des juchoirs, où elles font entendre leur soufflement *che, chei*, par lequel elles semblent appeler les autres. J'ai vu plusieurs fois, en effet, d'autres Effraies arriver au soufflement de l'Effraie prisonnière, se poser au-dessus de la volière, y faire le même soufflement, et s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âcre (*stridor*), *crei, grei*, dans les volières : elles ne poussent ce cri qu'en volant et lorsqu'elles sont en pleine liberté. La femelle est un peu plus grosse que le mâle, et a les couleurs plus claires et plus distinctes ; c'est de tous les oiseaux nocturnes, celui dont le plumage est le plus agréablement varié.

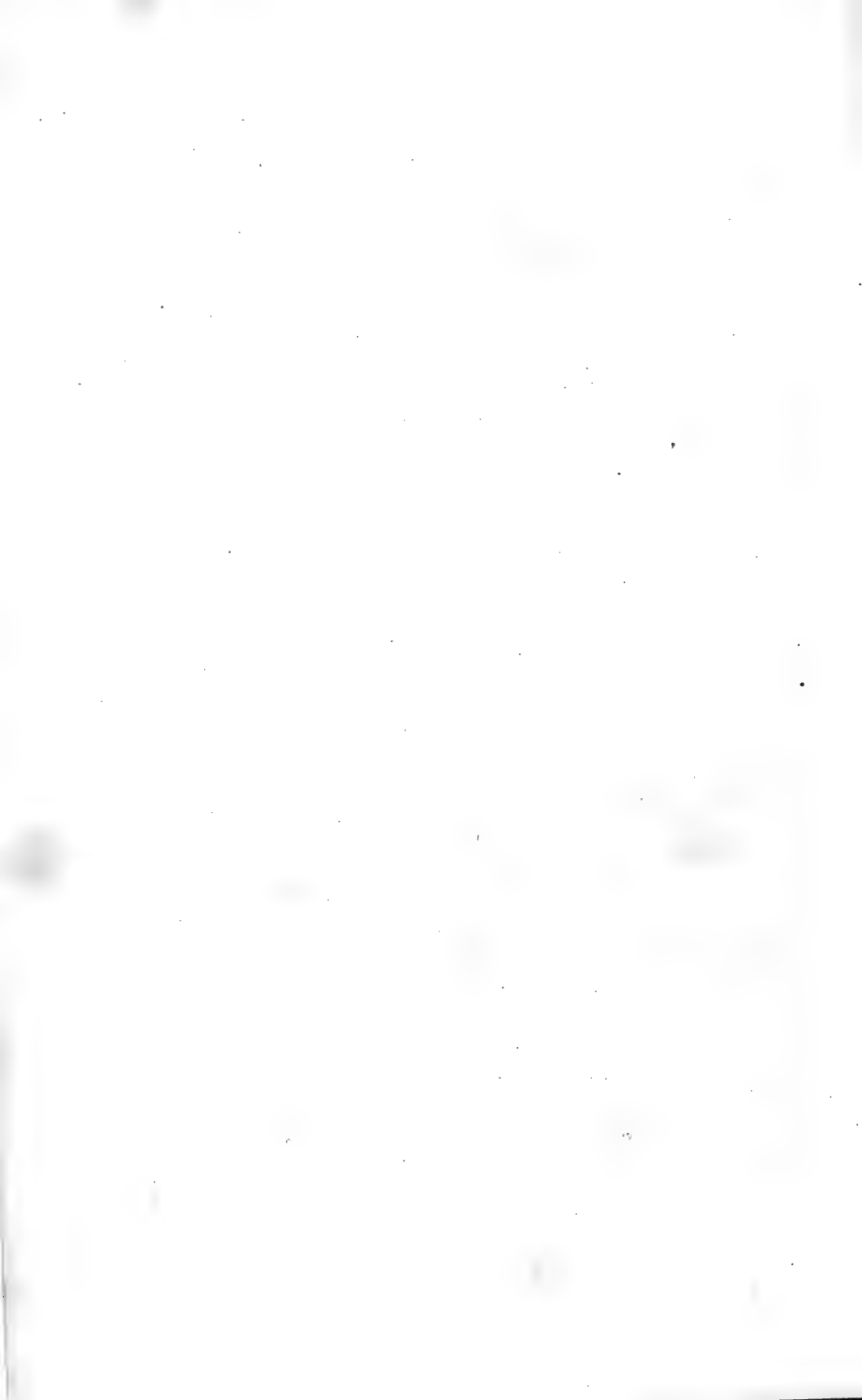
L'espèce de l'Effraie est nombreuse, et partout très commune en Europe : comme on la voit en Suède aussi bien qu'en France, elle a pu passer d'un continent à l'autre. Aussi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du Nord jusqu'à celles du Midi. Marcgrave l'a vue et reconnue au Brésil, où les naturels du pays l'appellent *tuidara*.

L'Effraie ne va pas, comme la hulotte et le chat-huant, pondre dans des nids étrangers : elle dépose ses œufs à cru dans des trous de murailles, ou sur des solives sous les toits, et aussi dans des creux d'arbres ; elle n'y met ni herbes, ni racines, ni feuilles, pour les recevoir. Elle pond de très bonne heure, au printemps, c'est-à-dire dès la fin de mars ou le commencement d'avril ; elle fait ordinairement cinq œufs, et quelquefois six et même sept, d'une forme allongée, et de couleur blanchâtre.

Elle nourrit ses petits d'insectes et de morceaux de chair de souris : ils sont tout blancs dans le premier âge, et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras et bien nourris. Les pères et mères purgent les églises de souris ; ils boivent aussi assez souvent ou plutôt mangent l'huile des lampes, surtout si elle vient à se figer ; ils avalent les souris et les mulots, les petits oiseaux tout entiers, et en rendent par le bec les os, les plumes et les peaux roulées.

Dans la belle saison, la plupart de ces oiseaux vont le soir dans les bois voisins ; mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment et ronflent jusqu'aux heures du soir ; et quand la nuit arrive, ils se laissent tomber de leur trou, et volent en culbutant presque jusqu'à terre. Lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou, ou cachées dans les fourrages ; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré et la nourriture : les souris sont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps. En automne, elles vont souvent visiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des rejetoires et des lacets pour prendre des bécasses et des grives : elles tuent les bécasses qu'elles trouvent suspendues, et les mangent sur le lieu ; mais elles emportent quelquefois les grives et les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets ; elles les avalent souvent entiers et avec la plume ; mais elles déplument ordinairement, avant de les manger, ceux qui sont un peu plus gros. Ces dernières habitudes, aussi bien que celle de voler de travers, c'est-à-dire comme si le vent les emportait, et sans faire aucun bruit des ailes, sont communes à l'Effraie, au chat-huant, à la hulotte et à la chouette proprement dite.





DES OISEAUX PASSEREAUX.

Nous réunissons, sous cette dénomination commune, tous les oiseaux qui ne sont ni nageurs, ni échassiers, ni grimpeurs, ni oiseaux de proie, ni gallinacés, c'est-à-dire, qu'il contient tous ceux qui ne présentent pas les caractères assignés aux cinq autres ordres; le caractère propre de cet ordre se trouve ainsi négatif; mais cependant, quoiqu'on ne puisse pas réunir, sous un signalement commun, toutes les espèces qui y rentrent, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont naturellement rapprochées par l'ensemble de leur organisation.

Les passereaux n'ont ni la violence des oiseaux de proie, ni le régime déterminé des gallinacés ou des oiseaux aquatiques : les insectes, les fruits, les grains fournissent à leur nourriture : les grains d'autant plus exclusivement que leur bec est plus gros, et les insectes, lorsque cet organe est plus grêle; ceux qui l'ont fort, poursuivent même les petits oiseaux.

La longueur proportionnelle de leurs ailes et l'étendue de leur vol sont variables comme leur genre de vie. Ils ont quatre doigts, trois en avant, un en arrière, plus rarement deux en avant et un en arrière, et quelquefois tous les quatre en avant; mais jamais deux en avant et deux en arrière, comme dans les grimpeurs; enfin, le doigt du milieu est réuni, avec le doigt externe, dans une étendue plus ou moins considérable et au moyen d'une membrane.

HIRONDELLE DE CHEMINÉE,

OU

HIRONDELLE DOMESTIQUE.

(Pl. 8.)

Elle est en effet domestique par instinct ; elle recherche la société de l'homme par choix ; elle la préfère , malgré ses inconvéniens , à tout autre société. Elle niche dans nos cheminées , et jusque dans l'intérieur de nos maisons , surtout des maisons où il y a peu de mouvement : elle recherche la société et fuit le bruit de la foule.

Lorsque les maisons sont trop bien closes, et que les cheminées sont fermées par le haut comme elles le sont à Nantua et dans les pays de montagnes , à cause de l'abondance des neiges et des pluies , elle change de logement sans changer d'inclination ; elle se réfugie sous les avant-toits et y construit son nid : mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et toutes les fois qu'un voyageur égaré aperçoit dans l'air quelques-uns de ces oiseaux , il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure , et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

L'hirondelle de cheminée (1) est la première qui paraisse dans nos climats : c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps. Elle arrive plus tôt dans les contrées plus méridionales , et plus tard dans les pays du nord. Mais quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars , quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement

(1) *Aredula* de Cicéron ; *vaga volucris* d'Ovide ; *ales bist nos* de Sénèque ; *daulides aves* de Plutarque. Les deux derniers noms conviennent à Philomèle autant qu'à Progné.

En hollandais , *swalem* ; en Suisse , *haus-schwalm*.



I Virendelli de cheminée, id de Rivage, id de finestra.



Lo Martinet, Lo Martinet à ventre noir



d'avril, elle ne paraît guère dans chaque pays qu'à l'époque ordinaire (1). On en voit quelquefois voler à travers les flocons d'une neige très épaisse. Elles souffrirent beaucoup, comme on sait, en 1740 : elles se réunissaient en assez grand nombre sur une rivière qui bordait une terrasse appartenant alors à M. Hébert, et où elles tombaient mortes à chaque instant ; l'eau était couverte de leurs petits cadavres. Ce n'était point par l'excès du froid qu'elles périsaient ; tout annonçait que c'était faute de nourriture : celles qu'on ramassait étaient de la plus grande maigreur, et l'on voyait celles qui vivaient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé, et pour dernière ressource, saisir avidement les moucheron desséchés qui pendaient à de vieilles toiles d'araignées.

Il semble que l'homme devrait accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs lui rend des services réels ; il semble au moins que ses services devraient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes, qui le protègent quelquefois jusqu'à la superstition (2) : mais il s'en trouve trop souvent qui se font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très inconstant, très mobile, par conséquent très difficile à atteindre ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocens paraissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à faire l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule. Cette guerre est plus que ridicule, car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charançons et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des hirondelles et autres insectivores y diminue.

L'expérience de Frisch, et quelques autres semblables (3), prouvent que les

(1) Pline dit que César fait mention d'hirondelles vues le 8 des calendes de mars. Mais c'est un fait unique, et peut-être étaient-ce des hirondelles de rivage.

(2) On a dit que ces hirondelles étaient sous la protection spéciale des dieux pénates ; que lorsqu'elles se sentaient maltraitées, elles allaient piquer les mamelles des vaches, et leur faisaient perdre leur lait : c'étaient des erreurs, mais des erreurs utiles.

(3) Dans un château près d'Épinal en Lorraine, on attachait, il y a quelques années, au pied d'une de ces hirondelles, un anneau de fil de laiton, qu'elle rapporta fidèlement l'année suivante. Heerkens, dans son poème intitulé *Hirundo*, cite un autre fait de ce genre.

mêmes hirondelles reviennent aux mêmes endroits : elles n'arrivent que pour faire leur ponte, et se mettent tout de suite à l'ouvrage.

Elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet. J'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée, qui étaient ainsi construits par étages; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, tous quatre égaux entre eux, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin. Il y en avait de deux grandeurs et de deux formes différentes : les plus grands représentaient un demi-cylindre creux (1), ouvert par le dessus, d'environ un pied de hauteur, ils occupaient le milieu des parois de la cheminée; les plus petits occupaient les angles, et ne formaient que le quart d'un cylindre, ou même d'un cône renversé. Le premier nid, qui était le plus bas, avait son fond maçonné comme le reste; mais ceux des étages supérieurs n'étaient séparés des inférieurs que par leur matelas, composé de paille, d'herbe sèche et de plumes.

Dans cette espèce, comme dans la plupart des autres, c'est le mâle qui chante; mais la femelle n'est pas absolument muette : son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité. Ils font deux pontes par an : la première d'environ cinq œufs; la seconde de trois. Ceux que j'ai vus étaient blancs.

Tandis que la femelle couve, le mâle passe la nuit sur le bord du nid. Il dort peu; car on l'entend babiller dès l'aube du jour, et il voltige presque jusqu'à la nuit close. Lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid, jusqu'à ce que les petits, devenus plus forts, sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine. Mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture, et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir; les poussant doucement et non sans quelque inquiétude hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif, qu'on croirait en entendre le sens. On jugera avec quelle passion les hirondelles aiment leur géniture, si l'on se rappelle ce que dit Boerhaave d'un de ces oiseaux qui étant allé à la provision, et trouvant à son retour la maison où était son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter nourriture et secours à ses petits.

(1) Frisch dit que l'oiseau donne à son nid cette forme circulaire, ou plutôt demi circulaire, en prenant son pied pour centre.

Les hirondelles de cheminée ont le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là, ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

Ces oiseaux vivent d'insectes ailés qu'ils happent en volant; mais comme ces insectes ont le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou moins chaud, il arrive que, lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre et les empêche même de faire usage de leurs ailes, ces oiseaux rasant la terre et cherchent ces insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies et jusque sur le pavé de nos rues; ils rasant aussi les eaux et s'y plongent quelquefois à demi en poursuivant les insectes aquatiques; et, dans les grandes disettes, ils vont disputer aux araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent par les dévorer elles-mêmes. Dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur.

On trouve dans leur estomac des débris de mouches, de cigales, de scarabées, de papillons, et même de petites pierres, ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les hirondelles de cheminée passent la plus grande partie de leur vie dans l'air, elles se posent assez souvent sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même à terre et sur les arbres.

Dans notre climat, elles passent souvent les nuits, vers la fin de l'été, perchées sur des aunes au bord des rivières; on a remarqué que les branches qu'elles adoptent pour y passer ainsi la nuit meurent et se dessèchent.

Quoiqu'en général ces hirondelles soient des oiseaux de passage, même en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques-unes pendant l'hiver, surtout dans les pays tempérés où elles trouvent des insectes. On dit qu'elles paraissent rarement dans l'île de Malte. (1)

(1) En l'année 1779, l'hiver fut sans neige, et le printemps très beau; néanmoins ces hirondelles n'arrivèrent en Bourgogne que le 9 avril, et sur le lac de Genève que le 14. On dit qu'un cordonnier de Bâle ayant mis à une hirondelle un collier sur lequel était écrit :

Hirondelle,

Qui es si belle,

Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?

reçut le printemps suivant, et par le même courrier, cette réponse à sa demande :

A Athènes,

Chez Antoine.

Pourquoi t'en informes-tu ?

Ce qu'il y a de plus probable dans cette anecdote, c'est que les vers furent faits en Suisse.

On s'est quelquefois servi, et l'on pourrait encore se servir avec le même succès de ces oiseaux pour faire savoir très promptement des nouvelles intéressantes : il ne s'agit que d'avoir à sa disposition une couveuse prise sur ses œufs et apportée de l'endroit même où l'on veut envoyer un avis, et de la lâcher avec un fil à la patte, noué d'un certain nombre de nœuds, teint d'une certaine couleur, d'après ce qui aura été convenu ; cette bonne mère prendra aussitôt son essor vers le pays où est sa couvée, et portera avec une célérité incroyable les avis qui lui auront été confiés.

L'hirondelle de cheminée a la gorge, le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore ; tout le reste du dessous du corps blanchâtre avec une teinte de ce même aurore ; tout le reste de la partie supérieure de la tête et du corps d'un noir bleuâtre éclatant ; les pennes des ailes, suivant les différentes incidences de la lumière, tantôt d'un noir bleuâtre, tantôt d'un brun verdâtre ; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets verts ; le bec noir au dehors, jaune au dedans ; le palais et les coins de la bouche jaunes aussi, et les pieds noirâtres. Dans les mâles, la couleur aurore de la gorge est plus vive, et le blanc du dessous du corps a une légère teinte de rougeâtre.

Le poids moyen de toutes les hirondelles que j'ai pesées, est d'environ trois gros ; elles paraissent plus grosses à l'œil, et cependant elles pèsent moins que les hirondelles de fenêtre.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes, il y a des espèces dont le sang se refroidit et prend à-peu-près le degré de la température de l'air, et que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur et d'engourdissement où ils tombent pendant l'hiver, j'ai pensé qu'il devait aussi se trouver, parmi les oiseaux, quelques espèces sujettes à ce même état d'engourdissement causé par le froid.

J'ai donc fait des recherches pour connaître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement ; et pour savoir si l'hirondelle était du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps : elles ne s'y sont point engourdies ; la plupart y sont mortes, et aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil ; les autres, qui n'avaient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouvement, et en sont sorties bien vivantes.

J'ai conclu de ces expériences que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins et très nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver. D'ailleurs, M. Adanson m'a positivement assuré que, pendant le séjour assez long

qu'il a fait au Sénégal, il avait vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée, dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, et quitter les terres du Sénégal au printemps.

On ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, et d'Afrique en Europe au printemps; par conséquent elle ne s'engourdit, ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait qui prouve que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, et qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré, au-delà duquel elle périt.

En effet, si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère et les petits; ensuite plusieurs familles se réunir et former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain; partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin de septembre ou au commencement d'octobre: mais il en reste quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois semaines après les autres, et quelques-unes encore qui ne partent point et meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre. Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, et qui ont perdu du temps à les reconstruire et à pondre une seconde ou une troisième fois, demeurent par amour pour leurs petits, et aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner: ainsi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paraît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée passent alternativement et successivement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci pour y demeurer pendant l'été, et dans l'autre pour y passer l'hiver; et que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'un autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper et se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vues s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, et même de dessous la glace avec des filets? que répondre à ceux qui les ont vues dans cet état de torpeur reprendre peu-à-peu le mouvement et la vie dès qu'on les mettait dans un lieu chaud, et en les approchant du feu avec précaution?

Je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits: c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage; que ce sont deux es-

pèces différentes que l'on a pas distinguées, faute de les avoir soigneusement comparées. Cette erreur est assez naturelle, et doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc qu'il y a une espèce d'oiseau voisine de celle de l'hirondelle, qui s'engourdit en effet; et c'est vraisemblablement le petit martinet, ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudrait donc faire sur ces espèces, pour reconnaître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites sur l'hirondelle de cheminée. Ces recherches ne demandent, à la vérité, que des soins et du temps; mais malheureusement le temps est de toutes les choses celle qui nous appartient le moins et nous manque le plus.

HIRONDELLE DE RIVAGE

(Pl. 8.)

Les hirondelles de rivage arrivent dans nos climats et en repartent à-peu-près dans les mêmes temps que nos hirondelles de fenêtre. Dès la fin du mois d'août, elles commencent à s'approcher des endroits où elles ont coutume de se réunir toutes ensemble; et vers la fin de septembre, M. Hébert a vu souvent les deux espèces rassemblées en grand nombre sur la maison qu'il occupait en Brie, et, par préférence, sur le côté du comble qui était tourné au midi. Lorsque l'assemblée était formée, la maison en était entièrement couverte. Cependant toutes ces hirondelles ne changent pas de climat pendant l'hiver. Le même observateur en a vu voltiger en différens mois de cette saison jusqu'à quinze ou seize à-la-fois, dans les montagnes du Bugey; c'était fort près de Nantua, à une hauteur moyenne, dans une gorge d'un quart de lieue de long sur trois ou quatre cents pas de large, garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue, où le gazon conserve presque toute l'année son beau vert et sa fraîcheur, où la violette fleurit en février, et où l'hiver ressemble à nos printemps. C'est dans ce lieu privilégié que l'on a vu fréquemment ces hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison, et poursuivre les insectes, qui n'y manquent pas non plus.

Lorsque le froid devient trop vif, et qu'elles ne trouvent plus de moucheron au dehors, elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous où la gelée ne pénètre point, où elles trouvent assez d'insectes terrestres et de chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries. Les gens du pays dirent à M. Hébert qu'elles paraissaient les hivers, après que les neiges des avents étaient fondues, toutes les fois que le temps était doux.

Le nid de ces hirondelles n'est qu'un amas de paille et d'herbe sèche ; il est garni à l'intérieur de plumes sur lesquelles les œufs reposent immédiatement. Quelquefois elles creusent elles-mêmes leurs trous ; d'autres fois, elles s'emparent de ceux des guêpiers et des martins-pêcheurs. Le tuyau qui y conduit est ordinairement de dix-huit pouces de longueur.

On n'a pas manqué de donner à cette espèce d'hirondelles le pressentiment des inondations, comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud, et tout aussi gratuitement : on a dit qu'elle ne se laissait jamais surprendre par les eaux ; qu'elle savait faire sa retraite à propos, et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou. Mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations, c'est de creuser son trou et son nid fort au-dessus de la plus grande élévation possible des eaux.

Ces hirondelles ne font qu'une seule ponte par an ; elle est de cinq ou six œufs blancs, demi transparents et sans taches. Leurs petits prennent beaucoup de graisse, et une graisse très fine, comparable à celle des ortolans. Cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres, et qui consiste non-seulement dans la nombreuse tribu des insectes ailés, mais dans celle des insectes vivans sous terre, et dans la multitude des chrysalides qui y végètent.

Quoique cette espèce semble être la plus sauvage des espèces européennes, du moins, à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation, elle est toutefois moins sauvage que le grand martinet, et elle va souvent de compagnie avec celle de fenêtre, et même avec celle de cheminée. Cela arrive surtout dans les temps du passage, temps où les oiseaux paraissent mieux sentir qu'en toute autre circonstance le besoin et peut-être l'intérêt qu'ils ont de se réunir. Elle ne se perche jamais, et revient au printemps beaucoup plus tôt que le grand martinet.

Elle a toute la partie supérieure gris-de-souris ; une espèce de collier de la même couleur au bas du cou ; tout le reste de la partie inférieure blanc ; les pennes de la queue et des ailes brunes ; les couvertures inférieures des ailes grises ; le bec noirâtre, et les pieds bruns garnis par derrière, jusqu'aux doigts, d'un duvet de même couleur.

HIRONDELLE AU CROUPION BLANC

ou

HIRONDELLE DE FENÊTRE.

(Pl. 8.)

Ce n'est pas sans raison que les anciens donnaient à cette hirondelle le nom de *sauvage*. Nous avons vu que l'hirondelle de cheminée, lorsqu'elle trouve les cheminées fermées, niche sous les avant-toits des maisons, plutôt que de s'éloigner de l'homme; l'espèce à croupion blanc, qui abonde dans les environs des villes, et qui y trouve fenêtres, portes, entablemens, en un mot toutes les aisances pour y placer son nid, ne l'y place cependant jamais; elle aime mieux l'aller attacher tout au haut des rocs escarpés. Elle s'approche de l'homme, lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances; mais elle préfère, pour l'emplacement de son manoir, une avance de rocher à la saillie d'une corniche, une caverne à un péristyle, en un mot, la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids, que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avait été détaché d'une fenêtre, était composé de terre à l'extérieur; il était fortifié dans le milieu de son épaisseur par des brins de paille, et dans la couche la plus intérieure par une grande quantité de plumes. La poussière qui garnissait le fond du nid fourmillait de petits vers très grêles.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite, et probablement aux mêmes couples: ce qui doit s'entendre seulement des nids que les hirondelles attachent à nos fenêtres; car on assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers, ne servent jamais qu'une seule saison, et qu'elles en font chaque année un nouveau. Quelquefois il ne leur faut que cinq ou six jours pour le construire; d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix ou douze jours. Elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes; elles le gâchent et le posent avec le bec seul. Souvent on voit un assez grand nombre de

ces oiseaux qui travaillent au même nid, car ils se plaisent à s'entr'aider les uns les autres. On en a vu pourtant qui travaillaient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettaient à le construire. Quoi qu'il en soit, ces hirondelles arrivent plus tôt ou plus tard, suivant le degré de latitude. Souvent elles sont surprises par les derniers froids, et, comme je l'ai déjà dit, on en a vu voltiger au travers d'une neige fort épaisse. Les premiers jours de leur arrivée, elles se tiennent sur les eaux et dans les endroits marécageux. Je ne les ai guère vues revenir aux nids qui sont à mes fenêtres avant le 15 avril; quelquefois elles n'y ont paru que dans les premiers jours de mai.

Elles établissent leur nid à toute exposition, mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne, surtout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières, des ruisseaux ou des étangs : elles le construisent parfois dans les maisons; mais cela est rare et même fort difficile à obtenir. Leurs petits sont souvent éclos dès le 15 juin.

Je fis un jour détacher du haut d'une autre fenêtre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos, et je le laissai sur la tablette de la même fenêtre; les père et mère, qui passaient et rapassaient sans cesse, voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avait ôté le nid, et qui nécessairement le voyaient et entendaient le cri d'appel de leurs petits, ne parurent point non plus s'en occuper, tandis qu'une femelle moineau, dans le même lieu et les mêmes circonstances, ne cessa d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours.

Il semble que l'attachement de ces hirondelles pour leurs petits dépende du local; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore longtemps après qu'ils ont commencé à voler, et même elles la leur portent au milieu des airs. Le fond de cette nourriture consiste en insectes ailés qu'elles attrapent au vol, et cette manière de les attraper leur est tellement propre, que, lorsqu'elles en voient un posé sur une muraille, elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler, et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise.

MARTINET,

ET MARTINET A VENTRE NOIR.

(Pl. 8.)

Le martinet noir est plus gros que nos autres hirondelles, et pèse dix à douze gros ; il a l'œil enfoncé, la gorge d'un blanc cendré ; le reste du plumage noirâtre, avec des reflets verts ; la teinte du dos et des couvertures inférieures de la queue plus foncée ; celles-ci vont jusqu'au bout des deux pennes intermédiaires ; le bec est noir, les pieds de couleur de chair rembrunie ; le devant et le côté intérieur du tarse sont couverts de petites plumes noirâtres.

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, et, à bien des égards, plus hirondelles, si j'ose ainsi parler, que les hirondelles mêmes ; car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès : leur cou, leur bec et leurs pieds sont plus courts, leur tête et leur gosier plus larges ; leurs ailes plus longues ; ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux, qui volent déjà si légèrement. Ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre, et lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne se relèvent que très difficilement dans un terrain plat ; à peine peuvent-ils, en se traînant sur une petite motte, en grim pant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes.

C'est une suite de leur conformation : ils ont le tarse fort court ; et lorsqu'ils sont posés, ce tarse porte à terre jusqu'au talon, de sorte qu'ils sont à-peu-près couchés sur le ventre et que, dans cette situation, la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage, et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche. Si tout le terrain était uni et sans aucune inégalité les plus légers des oiseaux deviendraient les plus pesans des reptiles ; et s'ils se trouvaient sur une surface dure et polie, ils seraient privés de tout mouvement progressif ; tout changement de place leur serait interdit.

La terre n'est pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet

écueil avec le plus grand soin. Ils n'ont guère que deux manières d'être, le mouvement violent ou le repos absolu : s'agiter avec effort dans le vague de l'air ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie : le seul état intermédiaire qu'ils connaissent, c'est de s'accrocher aux murailles et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner ensuite dans l'intérieur de ce trou en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire. Ordinairement ils y entrent de plein vol ; et après avoir passé et repassé plus de cent fois devant ce trou, ils s'y élancent tout-à-coup, et d'une telle vitesse, qu'on les perd de vue, sans savoir où ils sont allés : on serait presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles.

Ces oiseaux sont assez sociables entre eux ; mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie : aussi en diffèrent-ils pour les mœurs et le naturel. On dit qu'ils ont peu d'instinct : ils en ont cependant assez pour loger dans nos bâtimens sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable. Ce logement est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entrée, le plus élevé est celui qu'ils aiment le mieux, parce que son élévation fait leur sûreté ; ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours, quelquefois sous les arches des ponts ; d'autres fois dans des arbres creux, ou dans des berges escarpées à côté des martins-pêcheurs, des guèpiers et des hirondelles de rivage. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans, et savent bien le reconnaître, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, de s'emparer quelquefois des nids des moineaux ; et quand à leur retour ils trouvent les moineaux en possession du leur, ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les martinets sont, de tous les oiseaux de passage, ceux qui, dans notre pays, arrivent les derniers et s'en vont les premiers. D'ordinaire ils commencent à paraître sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et ils nous quittent avant la fin de juillet. Leur marche est moins régulière que celle des autres hirondelles, et paraît plus subordonnée aux variations de la température.

On en voit quelquefois dès le 20 avril ; mais ces premiers venus sont des passagers qui vont plus loin : les domiciliés ne reviennent guère prendre possession de leur nid avant les premiers jours de mai. Leur retour s'annonce par de grands cris. Ils entrent assez rarement deux en même temps dans le même trou : et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant : plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième ; mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

Buffon fit enlever en différens temps et en différens endroits dix ou douze nids de martinets : il trouva dans tous à-peu-près les mêmes matériaux, et des matériaux de toute espèce, de la paille avec l'épi, de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de ficelle, de fil et de soie, un bout de queue d'hermine, de petits morceaux de gaze, de mousseline et autres étoffes légères, des plumes d'oiseaux domestiques, de perdrix, de perroquets; du charbon, en un mot tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes.

Comment, dit-il, des oiseaux qui ne se posent jamais à terre viennent-ils à bout d'amasser tout cela? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux divers en rasant la surface du terrain, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau. Frisch croit qu'ils saisissent dans l'air ceux qui sont portés jusqu'à eux par quelque coup de vent, mais on sent bien qu'ils ne peuvent se procurer que fort peu de chose de cette dernière façon. Je trouve beaucoup plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens simples, témoins oculaires, qui avaient vu fort souvent les martinets sortir des nids d'hirondelles et de moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres; et ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que les nids des martinets sont composés des mêmes choses que ceux des moineaux; et que l'on sait d'ailleurs que les martinets entrent quelquefois dans les nids des petits oiseaux pour manger les œufs, d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres qui sont très fortes, sur le tronc des arbres, où ils savent fort bien s'accrocher, d'autant plus qu'ils nichent aussi, comme on sait, dans les arbres creux.

Ces oiseaux, pendant leur court séjour dans notre pays n'ont que le temps de faire une seule ponte; elle est communément de cinq œufs blancs, pointus, de forme très allongée. Lorsque les petits ont percé la coque, bien différens des petits des autres hirondelles, ils sont presque muets et ne demandent rien: heureusement leur père et mère entendent le cri de la nature, et leur donnent tout ce qu'il leur faut. Ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour; mais à chaque fois ils reviennent au nid avec une ample provision, ayant leur large gosier rempli de mouches, de papillons, de scarabées, qui s'y prennent comme dans une nasse, mais une nasse mobile, qui s'avance à leur rencontre et les engloutit. Ils vivent aussi d'araignées qui se trouvent dans leurs trous et aux environs: leur bec a si peu de force, qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette faible proie, ni même pour la serrer et l'assujettir.

De sept nids trouvés sous le cintre d'un portail d'église à quinze pieds du sol,

il n'y en avait que trois qui eussent la forme régulière d'un nid en coupe, et dont les matériaux fussent plus ou moins entrelacés ; ils l'étaient plus régulièrement qu'ils ne le sont communément dans les nids des moineaux ; ceux des martinets contenaient plus de mousse et moins de plumes, et en général ils sont moins volumineux.

Vers le milieu de juin, les petits commencent à voler et quittent bientôt le nid ; après quoi les père et mère ne paraissent plus s'occuper d'eux. Les uns et les autres sont couverts d'une vermine qui ne paraît pas les incommoder beaucoup.

Ces oiseaux sont bons à manger, comme tous les autres de la même famille, lorsqu'ils sont gras ; les jeunes surtout, pris au nid, passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer, à cause de leur vol également élevé et rapide ; mais comme, par un effet de cette rapidité même, il ne peuvent aisément se détourner de leur route, on en tire parti pour les tuer, non-seulement à coups de fusil, mais à coups de baguette ; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage, en montant dans un clocher, sur un bastion, etc. ; après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter le coup lorsqu'on les voit venir directement à soi ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou.

Dans l'île de Zante, les enfans les prennent à la ligne ; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée, et se servent pour toute amorce, d'une plume que ces oiseaux viennent saisir pour porter à leur nid : une seule personne en prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer : c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise, et que les bons tireurs en démontent toujours quelques-uns.

Les martinets craignent la chaleur, et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid, dans les fentes de muraille ou de rocher, entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé ; le matin et le soir il vont à la provision, ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes : ils rentrent le matin sur les dix heures, lorsque le soleil paraît, et le soir, une demi-heure après son coucher.

Ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses, tantôt décrivant, sans fin, des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue, tantôt tournant autour de quelque grand édifice en criant tous à-la-fois de toutes leurs forces ; souvent ils planent sans remuer les ailes, puis tout-à-coup ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité. On connaît assez leurs allures ; mais on ne connaît pas si bien leurs intentions.

Dès les premiers jours de juillet, on aperçoit parmi ces oiseaux un mouvement qui annonce le départ; leur nombre grossit considérablement, et c'est du 10 au 20, par des soirées brûlantes, que se tiennent les grandes assemblées; ces assemblées sont fort nombreuses. Après le coucher du soleil, ils se divisent par petits pelotons, s'élèvent au haut des airs en poussant de grands cris, et prennent un vol tout autre que leur vol d'amusement. On les entend encore longtemps après qu'on a cessé de les voir, et ils semblent se perdre du côté de la campagne. Ils vont sans doute passer la nuit dans les bois: car on sait qu'ils y nichent, qu'ils y chassent aux insectes; que ceux qui se tiennent dans la plaine pendant le jour, et même quelques-uns de ceux qui habitent la ville, s'approchent des arbres sur le soir, et y demeurent jusqu'à la nuit. Les martinets, habitans des villes, s'assemblent aussi bientôt après, et tous se mettent en route pour passer dans des climats moins chauds. Plusieurs naturalistes prétendent qu'ils s'engourdissent dans leur trou pendant l'hiver; mais cela ne peut avoir lieu dans nos climats, puisqu'ils s'en vont long-temps avant l'hiver; et même avant la fin des plus grandes chaleurs de l'été. Je puis assurer d'ailleurs que je n'en ai pas trouvé un seul dans les nids que j'ai fait enlever vers le milieu d'avril, douze ou quinze jours avant leur première apparition.

Le martinet n'a point de ramage; il n'a qu'un cri ou plutôt un sifflement aigu, dont les inflexions sont peu variées; et il ne le fait guère entendre qu'en volant. Dans son trou, c'est-à-dire dans son repos, il est tout-à-fait silencieux; il semble qu'il craindrait en élevant la voix, de se déceler.

Des oiseaux dont le vol est si rapide ne peuvent manquer d'avoir la vue perçante. Mais tout a ses bornes, et je doute qu'ils puissent apercevoir une mouche à la distance d'un demi-quart de lieue, comme dit Belon, c'est-à-dire de vingt-huit mille fois le diamètre de cette mouche, en lui supposant neuf lignes d'envergure; distance neuf fois plus grande que celle où l'homme qui aurait la meilleure vue pourrait l'apercevoir. Les martinets ne sont pas seulement répandus dans toute l'Europe, M. le vicomte de Querhoënt en a vu au cap de Bonne-Espérance, et je ne doute pas qu'ils ne se trouvent aussi en Asie, et même dans le nouveau continent.

Si l'on réfléchit un moment sur ce singulier oiseau, on reconnaîtra qu'il a une existence en effet bien singulière et toute partagée entre les extrêmes opposés du mouvement et du repos; on jugera que privé tant qu'il vole (et il vole long-temps) des sensations du tact, ce sens fondamental, il ne les retrouve que dans son trou; que là elles lui procurent, dans le recueillement, des jouissances préparées, comme toutes les autres, par l'alternative des pri-

vations: enfin l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie. Sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite, dans laquelle il se trouve réduit à l'état de reptile, sans défense, exposé à toutes les insultes: il y entre furtivement, il y reste long-temps; il en sort à l'improviste; il y élève ses petits dans le silence; mais, lorsque ayant pris son essor il a le sentiment de sa vitesse et la conscience de sa supériorité sur les autres habitans de l'air, alors il devient étourdi, téméraire; il ne craint plus rien, parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers, et souvent comme on l'a vu, il succombe à ceux qu'il aurait évités facilement s'il eût voulu s'en apercevoir ou s'en défier.

Quoique les hirondelles des deux continens ne fassent qu'une seule famille, et qu'elles se ressemblent toutes par les formes et les qualités principales, cependant il faut avouer qu'elles n'ont pas toutes le même instinct ni les mêmes habitudes naturelles. Dans notre Europe et sur les frontières de l'Afrique et de l'Asie les plus voisines de l'Europe, elles sont presque toutes de passage. Au cap de Bonne-Espérance et dans l'Afrique méridionale, une partie seulement est de passage, et l'autre sédentaire. A la Guiane, où la température est assez uniforme, elles restent toute l'année dans les mêmes contrées, sans avoir pour cela les mêmes allures: car les unes ne se plaisent que dans les endroits habités et cultivés; les autres se tiennent indifféremment autour des habitations ou dans la solitude la plus sauvage; les unes dans les lieux élevés, les autres sur les eaux; d'autres paraissent attachées à certains cantons par préférence, et aucune de ces espèces ne construit son nid avec de la terre comme les nôtres: mais il y en a qui nichent dans des arbres creux, comme nos martinets, et d'autres dans des trous en terre comme nos hirondelles de rivage.

On peut remarquer comme une variété dans cette espèce, la salangane petite hirondelle de rivage fort célèbre, et dont la célébrité est due aux nids singuliers qu'elle sait construire. Ces nids se mangent et sont fort recherchés, soit à la Chine, soit dans plusieurs autres pays voisins situés à cette extrémité de l'Asie. C'est un morceau très estimé, très cher, et qui par conséquent a été très altéré, très falsifié, ce qui, joint aux fables diverses dont on a chargé l'histoire de ces nids, n'a pu qu'y répandre beaucoup d'obscurité.

Celui de la salangane est un nid véritable, construit par la petite hirondelle qui porte le nom de *salangane* aux îles Philippines. Les écrivains ne sont d'accord ni sur la matière de ce nid, ni sur sa forme, ni sur les endroits où on le trouve: les uns disent que les salanganes l'attachent aux rochers, fort

près du niveau de la mer; les autres, dans les creux de ces mêmes rochers; d'autres, qu'elles les cachent dans des trous en terre.

Quant à la forme de ces nids, les uns assurent qu'elle est hémisphérique; les autres disent qu'ils ont plusieurs cellules; que ce sont comme de grandes coquilles qui y sont attachées, et qu'ils ont, ainsi que les coquilles, des stries ou rugosités.

A l'égard de leur matière, les uns prétendent qu'on n'a pu la connaître jusqu'à présent; les autres, que c'est une écume de mer ou du frai de poisson; les uns, qu'elle est fortement aromatique; les autres, qu'elle n'a aucun goût; d'autres, que c'est un suc recueilli par les salanganes sur l'arbre appelé *calambouc*; d'autres, une humeur visqueuse qu'elles rendent par le bec; d'autres, qu'elles les composent de ces holothuries qui se trouvent dans ces mers. Le plus grand nombre s'accorde à dire que la substance de ces nids est transparente et semblable à la colle de poisson; ce qui est vrai.

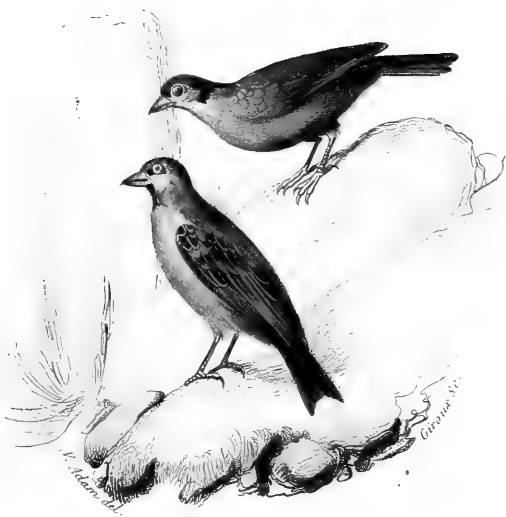
Les pêcheurs chinois assurent, suivant Kœmpfer, que ce qu'on vend pour ces nids, n'est autre chose qu'une préparation faite avec la chair des polypes. Enfin Kœmpfer ajoute qu'en effet cette chair de polypes, marinée suivant une recette qu'il donne, a la même couleur et le même goût que ces nids. Il est bien prouvé, par toutes ces contrariétés, qu'en différens temps et en différens pays, on a regardé comme nids de salangane différentes substances, soit naturelles, soit artificielles.

CABARET.

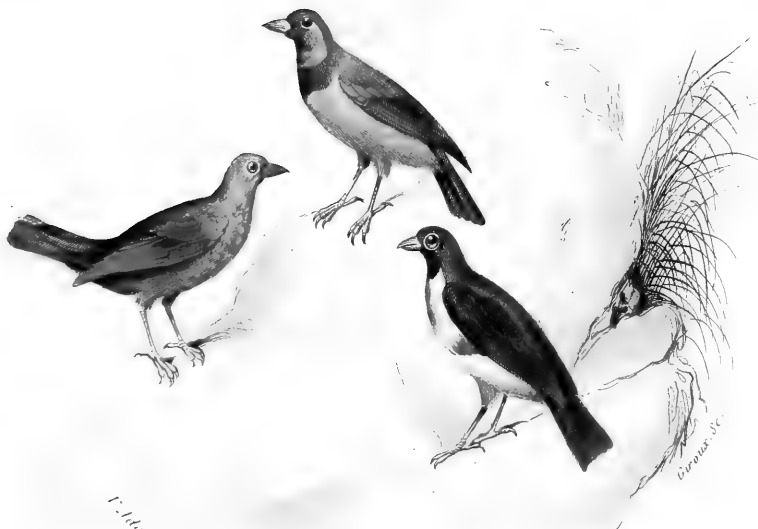
(Pl. 9.)

La longueur totale du cabaret est de quatre pouces et demi; son vol a près de huit pouces; son bec, un peu plus de quatre lignes; sa queue deux pouces; elle est fourchue et ne dépasse les ailes que de huit lignes.

Le dessus de la tête et le croupion sont rouges; il a une bande roussâtre sur les yeux; le dessus du corps, varié de noir et de roux; le dessous du corps, roux, tacheté de noirâtre sous la gorge; le ventre blanc; les pieds bruns, quel-



Li Cabarit, Li Bengali.



Li Alam del.

Li Tinigali, Li Serean, Li Mawa.



quefois noirs; les ongles sont fort allongés, et celui du doigt postérieur est plus long que ce doigt.

Lorsqu'il s'agit d'oiseaux en qui les couleurs sont aussi variables que dans ceux-ci, on s'exposerait à une infinité de méprises si l'on voulait prendre ces mêmes couleurs pour les marques distinctives des espèces. Le cabaret de M. Brisson avait du rouge sur la tête et le croupion, et celui de M. Frisch n'en avait point sur la tête. Une grande partie de ces variétés viennent du temps et des circonstances où ces oiseaux ont été vus; si c'est au milieu du printemps, ils avaient leurs plus belles couleurs; si c'est pendant la mue, ils n'avaient plus de rouge; si c'est après, ils n'en avaient pas encore; si c'est après avoir été tenus plus ou moins de temps en cage, ils en avaient perdu plus ou moins; et si les plumes des différentes parties tombent en des temps différens, c'est encore une source abondante de variétés. Dans cette incertitude, on est forcé d'avoir recours, pour déterminer les espèces, à des propriétés plus constantes, à la forme du corps, aux mœurs, aux habitudes.

M. Daubenton le jeune a eu, pendant deux ou trois ans, un cabaret qui avait été pris au filet. Il était d'abord très sauvage; mais il s'apprivoisa peu-à-peu, et devint tout-à-fait familier. Le chenevis était la graine dont il paraissait le plus friand. Il avait la voix douce et mélodieuse; presque semblable à celle de la fauvette appelée *traîne-buisson*. Il perdit tout son rouge dès la première année, et il ne le reprit point; ses autres couleurs n'éprouvèrent aucune altération. On a remarqué que lorsqu'il était en mue ou malade, son bec devenait aussitôt pâle et jaunâtre, puis reprenait par nuance sa couleur brune à mesure que l'oiseau se portait mieux. La femelle n'est pas entièrement dépourvue de belles couleurs; elle a du rouge sur la tête, mais elle n'en a point sur le croupion. Quoique plus petite que la femelle de la linotte ordinaire, elle a la voix plus forte et plus variée. Cet oiseau est assez rare, soit en Allemagne, soit en France; il a le vol rapide, et ne va point par grandes troupes; son bec est un peu plus fin à proportion que celui de la linotte.

BENGALI.

(Pl. 9.)

Le bengali a, de chaque côté de la tête, une espèce de croissant couleur de pourpre, qui accompagne le bas des yeux, et donne du caractère à la physiologie de ce petit oiseau.

La gorge est d'un bleu clair; cette même couleur domine sur toute la partie inférieure du corps jusqu'au bout de la queue, et même sur ces couvertures supérieures : tout le dessus du corps, compris les ailes, est d'un joli gris.

Dans quelques individus, ce même gris, un peu plus clair, est encore la couleur du ventre et des couvertures inférieures de la queue.

Dans d'autres individus venant d'Abyssinie, ce même gris avait une teinte de rouge à l'endroit du ventre.

Dans d'autres enfin, il n'y a point de croissant couleur de pourpre sous les yeux ; et cette variété, connue sous le nom de *cordons bleus*, est commune. M. le chevalier Bruce, qui a vu cet oiseau en Abyssinie, nous a assuré positivement que les deux marques rouges ne se trouvaient point dans la femelle, et que toutes ses couleurs étaient d'ailleurs beaucoup moins brillantes. Il ajoute que le mâle a un joli ramage ; mais il n'a point remarqué celui de la femelle : l'un et l'autre ont le bec et les pieds rougeâtres.

Le bengali est de la grosseur du sizerin : sa longueur totale est de quatre pouces neuf lignes ; son bec, de quatre lignes ; sa queue, de deux pouces ; elle est étagée et composée de douze pennes : le vol est de six à sept pouces.

On se tromperait fort si, d'après les noms de *sénégalis* et de *bengalis*, on se persuadait que ces oiseaux ne se trouvent qu'au Bengale et au Sénégal ; ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et même dans plusieurs des îles adjacentes, telles que celles de Madagascar, de Bourbon, de France, de Java, etc. On peut même s'attendre à en voir bientôt arriver d'Amérique, M. de Sonnini en ayant laissé échapper dernièrement un assez grand nombre dans l'île de Cayenne, et les ayant revus depuis fort

vifs, fort gais, en un mot très disposés à se naturaliser dans cette terre étrangère et à y perpétuer leur race. Il faut espérer que ces nouveaux colons, dont le plumage est si variable, éprouveront aussi l'influence du climat américain, et qu'il en résultera de nouvelles variétés, plus propres toutefois à orner nos cabinets qu'à enrichir l'histoire naturelle.

Les bengalis sont des oiseaux familiers et destructeurs, en un mot de vrais moineaux ; ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages, et se jettent par grandes troupes dans les champs semés de millet ; car ils aiment cette graine de préférence, ils aiment aussi beaucoup à se baigner.

Au Sénégal on les prend sous unealebasse qu'on pose à terre, et qu'on soulève un peu, en la tenant dans cette situation par le moyen d'un support léger auquel est attachée une longue ficelle ; quelques grains de millet servent d'appât, les Sénégalis accourent pour manger le millet ; l'oiseleur, qui est à portée de tout voir sans être vu, tire la ficelle à propos, et prend tout ce qui se trouve sous laalebasse, bengalis, sénégalis, petits moineaux noirs à ventre blancs, etc.

Ces oiseaux se transportent assez difficilement, et ne s'accoutument qu'avec peine à un autre climat ; mais une fois acclimatés, ils vivent jusqu'à six ou sept ans, c'est-à-dire autant et plus que certaines espèces du pays : on est même venu à bout de les faire nicher en Hollande, et sans doute on aurait le même succès dans des contrées encore plus froides, car ces oiseaux ont les mœurs très douces et très sociables : ils se perchent très près les uns des autres, chantent tous à-la-fois, et mettent de l'ensemble dans cette espèce de chœur.

SÉNÉGALI.

(Pl. 9.)

Deux couleurs principales dominant dans le plumage de cet oiseau : le rouge vineux sur la tête, la gorge, tout le dessous du corps jusqu'aux jambes, et sur le croupion ; le brun verdâtre sur le bas-ventre et sur le dos : mais à l'en-

droit du dos il a une légère teinte de rouge. Les ailes sont brunes, la queue noirâtre, les pieds gris, le bec rougeâtre, à l'exception de l'arête supérieure et inférieure, et de ses bords qui sont bruns, et forment des espèces de cadres à la couleur rouge.

Cet oiseau est un peu moins gros que le bengali piqueté; mais il est d'une forme plus allongée: sa longueur totale est de quatre pouces et quelques lignes, son bec de quatre lignes, son vol de six pouces et demi, et sa queue de dix-huit lignes; elle est composée de douze plumes.

SEREVAN.

(Pl. 9.)

Le brun règne sur la tête, le dos, les ailes et les plumes de la queue: le dessous du corps est gris clair, quelquefois fauve clair, mais toujours nuancé de rougeâtre; le croupion est rouge ainsi que le bec; les pieds sont rougeâtres: quelquefois la base du bec est bordée de noir, et le croupion semé de points blancs, ainsi que les couvertures des ailes.

Celui que M. Commerson appelle *serevan* avait tout le dessous du corps fauve clair; ses pieds étaient jaunâtres: il n'avait ni le bec ni le croupion rouge, et on ne lui voyait pas une seule moucheture: c'était probablement un jeune ou une femelle.

D'autres oiseaux fort approchant de ceux-là, envoyés par M. Commerson sous le nom de *bengalis du Cap*, avaient une teinte rouge plus marquée devant le cou et sur la poitrine; en général, ils ont la queue un peu plus longue à proportion.

Tous sont à-peu-près de la grosseur des bengalis et des sénégalis.

MAÏA.

(Pl. 9.)

Voici encore de petits oiseaux qui sont de grands destructeurs. Les maïas se réunissent en troupes nombreuses, pour fondre sur les champs semés de riz; ils en consomment beaucoup, et en perdent encore davantage: les pays où l'on cultive cette graine sont ceux qu'ils fréquentent par préférence; et ils auraient comme on voit, des titres suffisans pour partager, avec le padda, le nom d'*oiseaux de riz*. Mais je leur conserverai celui de *maïas*, qui est leur vrai nom; je veux dire le nom sous lequel ils sont connus dans le pays de leur naissance, et dont Fernandès devait être bien instruit. Cet auteur nous apprend que leur chair est bonne à manger, et facile à digérer.

Le mâle a la tête, la gorge et tout le dessous du corps, noirâtres; le dessus, d'un marron pourpré, plus éclatant sur le croupion que partout ailleurs: il a aussi, sur la poitrine, une large ceinture de la même couleur, le bec gris, et les pieds plombés.

La femelle est fauve dessus, d'un blanc sale dessous: elle a la gorge d'un marron pourpré, et, de chaque côté de la poitrine, une tache de la même couleur, répondant à la ceinture du mâle: son bec est blanchâtre et ses pieds sont gris.

Fernandès raconte comme une merveille que le maïa a le ventricule derrière le cou. Mais si cet auteur eût jeté les yeux sur les petits oiseaux auxquels on donne la becquée, il aurait vu que cette merveille est très ordinaire, et qu'à mesure que le jabot se remplit, il se porte vers l'endroit où il trouve moins de résistance, souvent à côté du cou, et quelquefois derrière; enfin il se serait aperçu que le jabot n'est pas le ventricule. La nature est toujours admirable, mais il faut savoir l'admirer.

GRAND SOUI-MANGA VERT

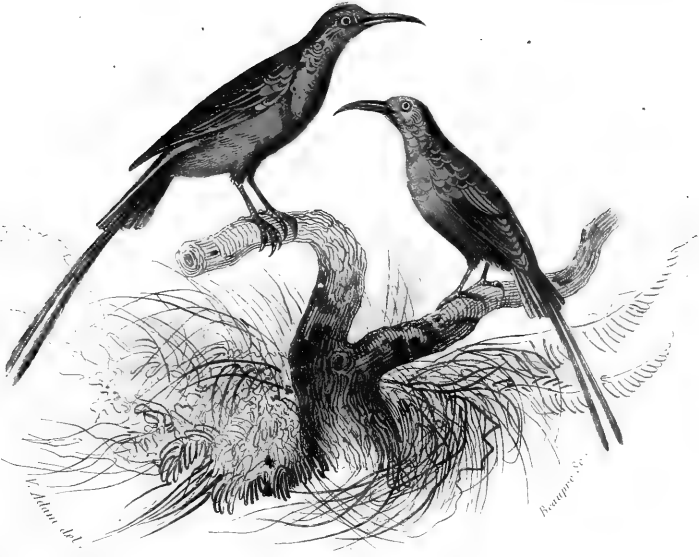
A LONGUE QUEUE.

(Pl. 10.)

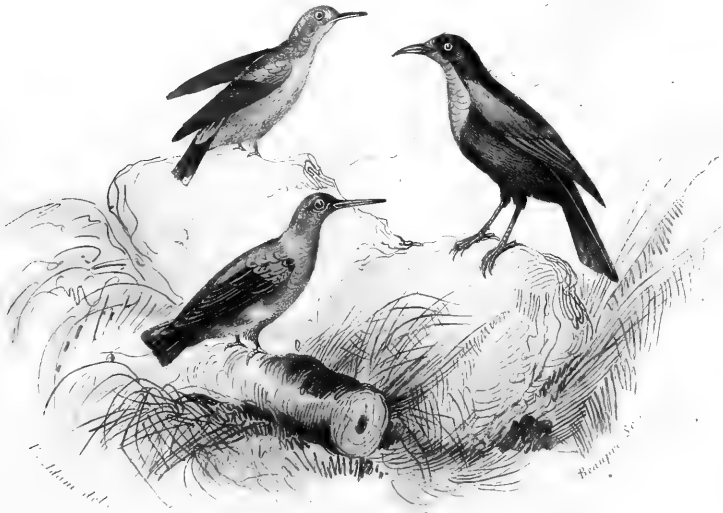
Cet oiseau se trouve au cap du Bonne-Espérance, où il a été observé et nourri quelques semaines par M. le vicomte de Querhoënt, qui l'a décrit de la manière suivante : « Il est de la taille de la linotte ; son bec, qui est un peu recourbé, « a quatorze lignes de longueur ; il est noir, ainsi que les pieds, qui sont garnis « d'ongles longs, surtout celui du milieu et celui de l'arrière ; il a les yeux « noirs, le dessus et le dessous du corps d'un très beau vert brillant avec quel- « ques plumes d'un jaune doré sous les ailes ; les grandes plumes des ailes et « de la queue d'un beau noir violet changeant ; le filet de la queue, qui a un « peu plus de trois pouces, est bordé de vert. » M. Brisson ajoute qu'il a de chaque côté, entre le bec et l'œil, un trait d'un noir velouté.

Dans cette espèce, la femelle a aussi une longue queue, ou plutôt un long filet à la queue, mais cependant plus court que dans le mâle ; car il ne dépasse les pennes latérales que de deux pouces et quelques lignes. Cette femelle a le dessus du corps et de la tête d'un brun verdâtre, mêlé de quelques plumes d'un beau vert ; le croupion vert ; les grandes plumes des ailes et de la queue d'un brun presque noir, ainsi que le filet ou les deux pennes intermédiaires : le dessous du corps est jaunâtre avec quelques plumes vertes à la poitrine.

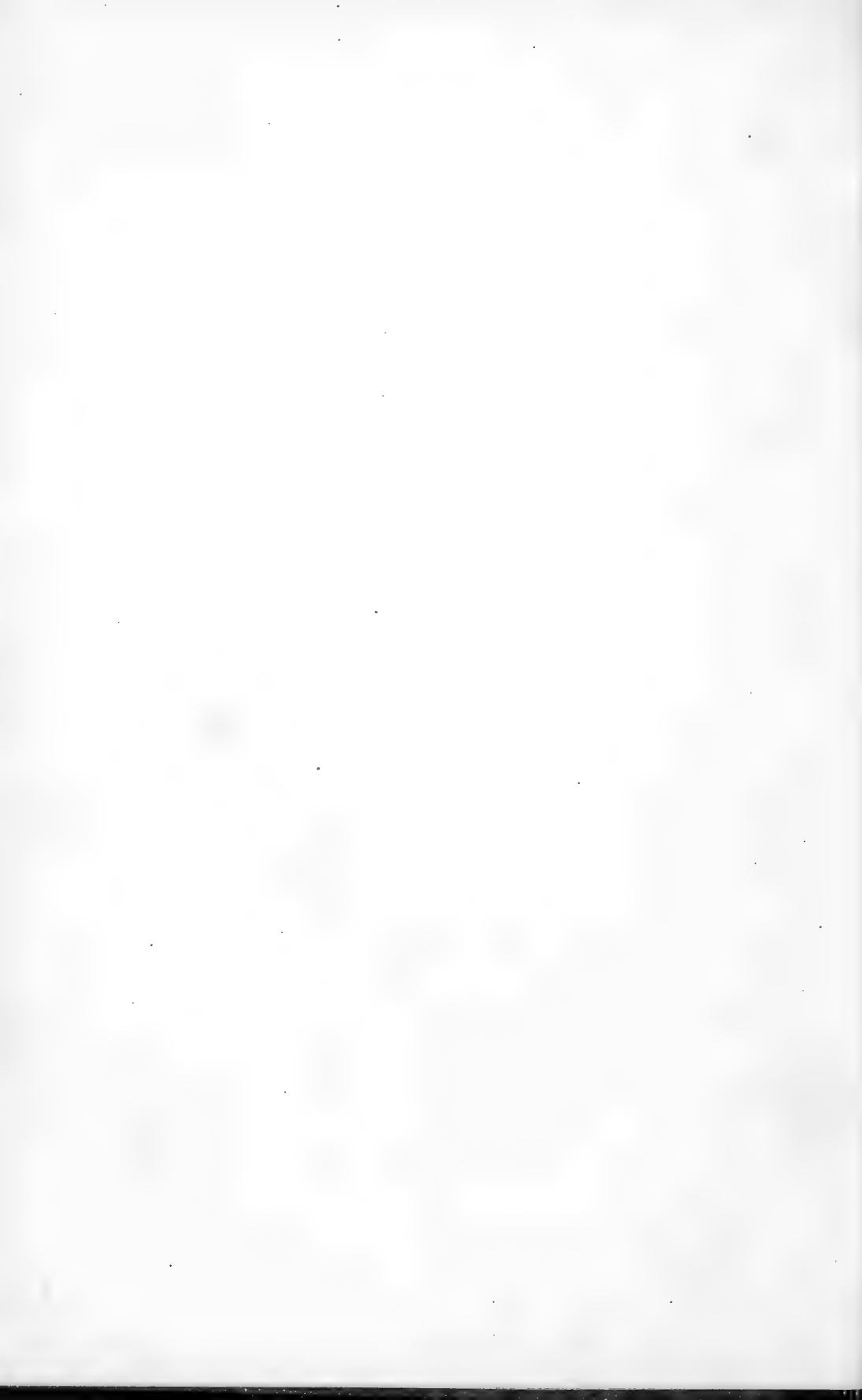
En général, les soui-mangas ont proportionnellement le bec plus long que les guit-guits, et leur plumage est pour le moins aussi beau, aussi beau même que celui des brillans colibris : ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moelleuses ; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté, qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu pétillant, leur inépuisable variété, même dans les peaux desséchées de ces oiseaux, qui ornent nos ca-



*Le grand Souir Manga vert, Le Souir Manga vert ibri
changeant.*



*Le Petit vison, Mouche, L'oiseau Mouche à collier
L'oiseau brun à bec de gimpurau*



binets: on croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses telles que le rubis, l'émeraude, l'améthyste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que serait-ce donc si nous pouvions contempler, dans toute leur beauté, ces oiseaux eux-mêmes et non leurs cadavres ou leurs mannequins; si nous pouvions voir l'émail de leur plumage dans toute sa fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs, ou plutôt de nouveaux feux.

SOU-MANGA VERT DORÉ CHANGEANT.

(Pl. 10.)

Il a la poitrine rouge; tout le reste d'un vert doré assez foncé, néanmoins éclatant et changeant en cuivre de rosette; les pennes des ailes noirâtres, bordées de ce même vert; celles de la queue et leurs grandes couvertures brunes; le bas-ventre mêlé d'un peu de blanc; le bec noir, les pieds noirâtres.

Cette espèce est du Sénégal. La femelle a le dessus brun verdâtre; le dessous jaunâtre, varié de brun; les couvertures inférieures de la queue blanches, semées de brun et de bleu; le reste comme dans le mâle, à quelques teintes près.

Longueur totale, sept pouces deux lignes; bec, huit lignes et demie, tarse, sept lignes; doigt du milieu, cinq lignes et demie, plus long que le postérieur; vol, six pouces un quart; queue, quatre pouces trois lignes, composée de dix pennes latérales à-peu-près égales entre elles, et de deux intermédiaires fort longues et fort étroites, qui débordent ces latérales de deux pouces huit lignes et les ailes de trois pouces quatre lignes.

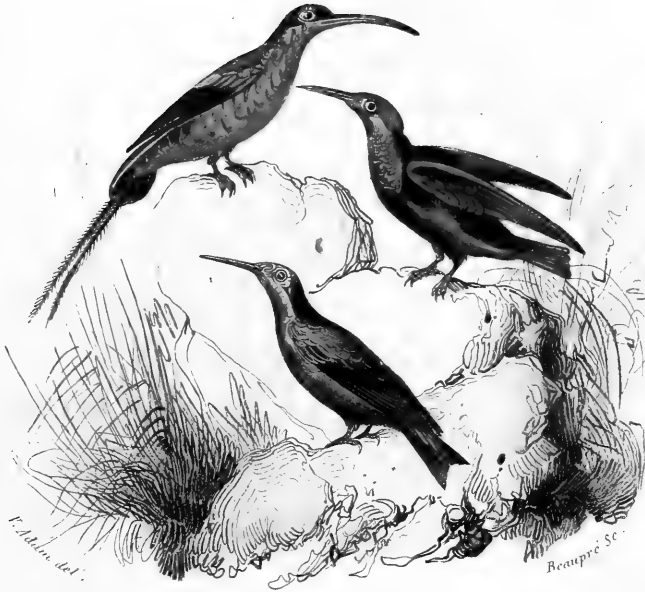
On a donné à ces oiseaux le nom de *Souï-mangas*, que porte à Madagascar une assez belle espèce; ils forment un article séparé des oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont quelque rapport à nos grimpereaux, mais auxquels ce nom de *grimpereaux* ne peut convenir, puisqu'on sait que la plupart

ne grimpent point sur les arbres , et qu'ils ont des mœurs , des allures et un régime fort différens. Il faut aussi les distinguer de nos grimpereaux d'Europe, et des soui-mangas d'Afrique et d'Asie , par le nom de *guit-guit*, nom que les sauvages, nos maîtres en nomenclature, ont imposé à une très belle espèce de ce genre qui se trouve au Brésil. J'appelle les sauvages nos maîtres en nomenclature, et j'en pourrais dire autant des enfans , parce que les uns et les autres désignent les êtres par des noms d'après nature, qui ont rapport à leurs qualités sensibles , souvent même à la plus frappante , et qui par conséquent les représentent à l'imagination et les rappellent à l'esprit beaucoup mieux que nos noms abstraits , adoucis , polis , défigurés , et qui la plupart ne ressemblent à rien.

PETIT OISEAU-MOUCHE.

(Pl. 10.)

Ce très petit oiseau mouche est à peine long de quinze lignes, de la pointe du bec au bout de la queue. Le bec a trois lignes et demie, la queue quatre ; de sorte qu'il ne reste qu'un peu plus de sept lignes pour la tête, le cou, et le corps de l'oiseau ; dimensions plus petites que celles de nos grosses mouches. Tout le dessus de la tête et du corps est vert doré brun changeant et à reflets rougeâtres ; tout le dessous est gris blanc. Les plumes de l'aile sont d'un brun tirant sur le violet, et cette couleur est presque généralement celle des ailes dans tous les oiseaux mouches , aussi bien que dans les colibris. Ils ont aussi assez communément le bec et les pieds noirs ; les jambes sont recouvertes assez bas de petits duvets effilés, et les doigts sont garnis de petits ongles aigus et courbés. Tous ont dix plumes à la queue. La couleur de ces plumes de la queue est , dans la plupart des espèces , d'un noir bleuâtre , avec l'éclat de l'acier bruni. La femelle a généralement les couleurs moins vives ; on la reconnaît aussi, suivant les meilleurs observateurs, à ce qu'elle est un peu plus petite que le mâle. Le caractère du bec de l'oiseau-mouche est d'être égal dans sa longueur , un peu renflé vers le bout , comprimé horizontalement , et



Le Rubis, Le Rubis Émeraude, Le Rubis Topaze.



Le Puffe-Col, La Cravate d'or, Le Colibri Topaze.



droit. Ce dernier trait distingue les oiseaux-mouches des colibris, que plusieurs naturalistes ont confondus.

De tous les êtres animés, l'oiseau-mouche(1) est le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur; *maximè miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour: ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Les Espagnols les ont appelés *tominejos*, mot relatif à leur excessive petitesse: le tomine est un poids de douze grains. J'ai vu peser au trébuchet un de ces oiseaux, lequel, avec son nid, ne pesait que deux tomines; et pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au dessous de la grande mouche asile (*taon*) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillans, les plumes de leurs ailes sont si délicates,

(1) Les Espagnols le nomment *tominejo*; les Péruviens, *quinti*, selon Garcilasso; selon d'autres, *quindé*, et de même au Paraguay; les Mexicains, *huitzitzil*, suivant Ximenès; *boitzitzil* dans Hernandès; *ourissia* (rayon du soleil), suivant Nieremberg; les Brasiiliens, *guaimunbi* (ce nom est générique et comprend dans Maregrave les colibris avec les oiseaux-mouches; c'est apparemment ce même nom corrompu que Léry et Thevet rendent par *gonambouch*, et que les relations portugaises écrivent *guanimbique*); *guachichil* à la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire, *succ-fleurs*; suivant Gemelli Carreri; en anglais, *humming bird* (oiseau bourdonnant); en latin moderne de nomenclature, *mellisuga* (Brisson), *trochilus* (Linn.).

qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Margrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour*.

Leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à un autre. Il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes : car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée. Elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions ; l'oiseau la darde hors de son bec, il la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Telle est sa manière de vivre, d'après tous les auteurs qui en ont écrit. La nourriture la plus substantielle est nécessaire pour suffire à la prodigieuse vivacité de l'oiseau-mouche, comparée avec son extrême petitesse ; il faut bien des molécules organiques pour soutenir tant de force dans de si faibles organes, et fournir à la dépense d'esprit que fait un mouvement perpétuel et rapide ; un aliment d'aussi peu de substance que quelques menus insectes y paraît bien peu proportionné ; et Sloane, dont les observations sont ici du plus grand poids, dit expressément qu'il a trouvé l'estomac de l'oiseau-mouche, tout rempli des poussières et du miellat des fleurs.

Rien n'égale en effet la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère ; quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme ; s'ils approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et il serait difficile qu'étant sans cesse emportés dans les

airs, ils pussent se reconnaître et se joindre: néanmoins l'amour, dont la puissance s'étend au-delà de celle des élémens, sait rapprocher et réunir tous les êtres dispersés; on voit les oiseaux-mouches deux à deux dans le temps des nichées. Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs: ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse. La femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux: on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommier qu'elle colle à l'entour pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide: le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe: on y trouve deux œufs tout blancs, et pas plus gros que de petits pois; le mâle et la femelle les couvent tour-à-tour pendant douze jours; les petits éclosent au treizième jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches: « Je n'ai jamais pu remarquer, dit le P. du Tertre, quelle sorte de becquée la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne à sucer sa langue encore tout emmiellée du suc tiré des fleurs. »

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles; ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri dans quelques semaines. Ces alimens, quoique légers, sont encore bien différens du nectar délicat qu'ils recueillent en liberté sur les fleurs, et peut-être aurait-on mieux réussi en leur offrant du miel.

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane. Ils sont si peu défiants, qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri, une verge enduite d'une gomme gluante à la main; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur. Il meurt aussitôt qu'il est pris, et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes, qui portent en pendans d'oreille deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avaient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté. Marcgrave qui avait vu de ces ouvrages, en admire l'éclat et la délicatesse.

Avec le lustre et le velouté des fleurs, on a voulu encore en trouver le par-

fum à ces jolis oiseaux ; plusieurs auteurs ont écrit qu'ils sentaient le musc. C'est une erreur dont l'origine est apparemment dans le nom que leur donne Oviedo , de *passer mosquitus* , aisément changé en celui de *passer moscatus*. Ce n'est pas la seule petite merveille que l'imagination ait voulu ajouter à leur histoire : on a dit qu'ils étaient moitié oiseau et moitié mouches , qu'ils se produisaient d'une mouche , et un provincial des jésuites affirme gravement dans Clusius , avoir été témoin de la métamorphose. On a dit qu'ils mouraient avec les fleurs , pour renaître avec elles ; qu'ils passaient dans un sommeil et un engourdissement total toute la mauvaise saison , suspendus par le bec à l'écorce d'un arbre. Mais ces fictions ont été rejetées par les naturalistes sensés , et Catesby assure avoir vu , durant toute l'année , ces oiseaux à Saint-Domingue et au Mexique , où il n'y a pas de saison entièrement dépouillée de fleurs. Sloane dit la même chose de la Jamaïque , en observant seulement qu'ils y paraissent en plus grand nombre après la saison des pluies , et Maregrave avait déjà écrit qu'on les trouve toute l'année en grand nombre dans les bois du Brésil.

OISEAU-MOUCHE A COLLIER.

DIT

LA JACOBINE.

(Pl. 10.)

Cet oiseau-mouche est de la première grandeur : sa longueur est de quatre pouces huit lignes ; son bec a dix lignes. Il a la tête , la gorge et le cou , d'un beau bleu sombre changeant en vert ; sur le derrière du cou , près du dos , il porte un demi-collier blanc ; le dos est vert doré , la queue blanche à la pointe , bordée de noir , avec les deux pennes du milieu et les couvertures vert doré ; la poitrine et le flanc sont de même ; le ventre est blanc : c'est apparemment de cette distribution du blanc dans son plumage qu'est venue l'idée de l'appeler

Jacobine. Les deux plumes intermédiaires de la queue sont un peu plus courtes que les autres; l'aile pliée ne la dépasse pas: cette espèce se trouve à Cayenne et à Surinam. La figure qu'en donne Edwards paraît un peu trop petite dans toutes ses dimensions, et il se trompe quand il conjecture que la seconde figure de la même planche xxxv est le mâle ou la femelle dans la même espèce; les différences sont trop grandes: la tête dans ce second oiseau-mouche n'est point bleue; il n'a point de collier, ni la queue blanche; et nous l'avons rapporté, avec beaucoup plus de vraisemblance, à notre treizième espèce.

OISEAU BRUN A BEC DE GRIMPEREAU.

(Pl. 10.)

Cet oiseau n'est pas plus gros que notre bec-figue.

Longueur totale cinq pouces un tiers; bec, un pouce; tarse, sept lignes et demie; doigt du milieu, six pouces, plus grand que le postérieur; vol, huit pouces: queue, vingt-et-une lignes, composée de douze pennes égales, elle dépasse les ailes d'environ sept lignes.

Le bec de cet oiseau fait à lui seul en longueur les deux septièmes de tout le reste du corps. Il a la gorge et le front d'un beau vert doré; le devant du cou d'un rouge vif; les petites couvertures des ailes d'un violet brillant; les grandes couvertures et les pennes des ailes et de la queue, d'un brun teint de roux; les moyennes couvertures des ailes, tout le reste du dessus et du dessous du corps, d'un brun noirâtre; le bec et les pieds noirs.

Plusieurs espèces étrangères qui appartiennent au genre des grimpereaux, ont beaucoup de rapport avec les colibris, et leur ressemblent par la petitesse de leur taille, par les belles couleurs de leur plumage, par leur bec menu et recourbé, mais plus effilé, plus tiré en pointe, et formant un angle plus aigu, au lieu que celui des colibris est à-peu-près d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et a même un petit renflement vers son extrémité.

Il n'en est pas non plus du genre des grimpereaux comme de celui des coli-

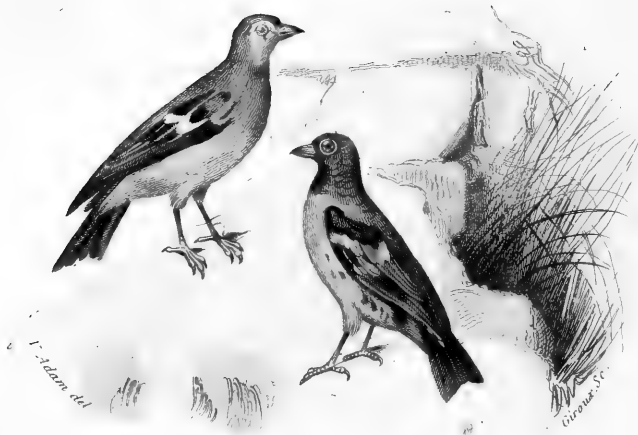
bris par rapport à l'espace qu'il occupe sur le globe. Les colibris paraissent appartenir exclusivement au continent de l'Amérique ; on n'en a guère trouvé au-delà des contrées méridionales du Canada, et à cette hauteur l'espace de mer à franchir est trop vaste pour un si petit oiseau, plus petit que plusieurs insectes : mais le grimpereau d'Europe ayant pénétré jusqu'en Danemark, peut-être plus loin, il est probable que ceux de l'Asie et de l'Amérique se seront avancés tout autant vers le nord, et qu'ils auront par conséquent trouvé des communications plus faciles d'un continent à l'autre.

Comme les grimpereaux vivent des mêmes insectes que les pies, les sittelles, les mésanges, et qu'ils n'ont pas, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, la ressource de faire sortir leur proie de dessous l'écorce en frappant celle-ci de leur bec, ils ont l'instinct de se mettre à la suite des bêche-bois, d'en faire, pour ainsi dire, leurs chiens de chasse, et de se saisir adroitement du petit gibier que ces bêche-bois croient ne faire lever que pour eux-mêmes.

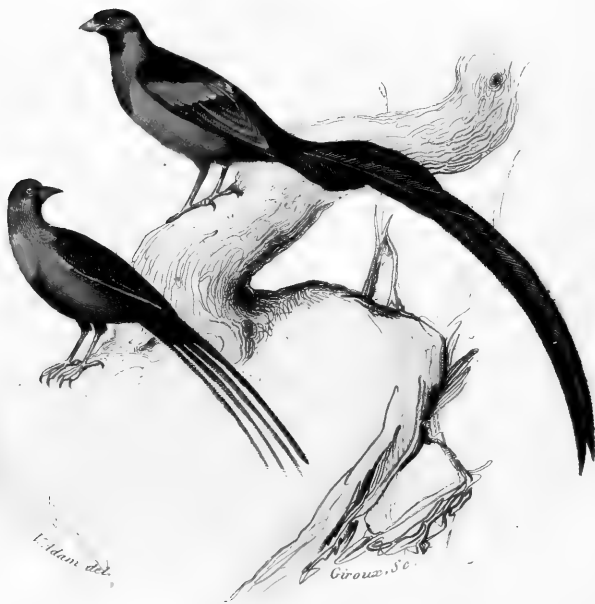
Par la raison que les grimpereaux vivent uniquement d'insectes, on sent bien que les espèces en doivent être plus fécondes et plus variées dans les climats chauds, où cette nourriture abonde, que dans des climats tempérés ou froids, et par conséquent moins favorables à la multiplication des insectes.

L'extrême mobilité est l'apanage ordinaire de l'extrême petitesse. Le grimpereau est presque aussi petit que le roitelet, et, comme lui, presque toujours en mouvement ; mais tout son mouvement, toute son action porte, pour ainsi dire, sur le même point. Il reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître : un trou d'arbre est son habitation ordinaire ; c'est de là qu'il va à la chasse des insectes de l'écorce et de la mousse ; c'est aussi le lieu où la femelle fait sa ponte et couve ses œufs. Belon a dit, et presque tout les ornithologistes ont répété, qu'elle pondait jusqu'à vingt œufs, plus ou moins. Il faut que Belon ait confondu cet oiseau avec quelque autre petit oiseau grim pant, tel que les mésanges ; je me crois en droit d'assurer, d'après mes propres observations et celles de plusieurs naturalistes, que la femelle grimpereau pond ordinairement cinq œufs, et presque jamais plus de sept. Ces œufs sont cendrés, marqués de points et de traits d'une couleur plus foncée ; et la coquille en est un peu dure. On a remarqué que cette femelle commençait sa ponte de fort bonne heure au printemps ; et cela est facile à croire, puisqu'elle n'a point de nid à construire, ni de voyage à faire.





Le Pinson d'Ardenne, Le Pinson.



La Vieux à collier d'or, La Vieux en feu

PINSON.

Pl. 11.)

Cet oiseau a beaucoup de force dans le bec ; il sait très bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent et qui veulent le prendre ; et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *pinson* (1) : mais comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres espèces d'oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, quadrupèdes, millepèdes, bipèdes, etc., je trouve mieux fondée l'opinion de M. Frisch, qui tire ce mot *pinson* de *pincio*, latinisé du mot allemand *pinck*, qui semble avoir été formé d'après le cri de l'oiseau.

Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne, il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous, je dis avec nous, car la plupart s'approchent en effet des lieux habités, et viennent jusque dans nos basses-cours, où ils trouvent une subsistance plus facile.

Ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable : jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours ; mais ce ne sont que des momens, et des momens fort rares : le reste du temps, ils se cachent dans des haies fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rocher, où ils meurent lorsque la saison est trop rude. Ceux qui passent en d'autres climats se réunissent assez souvent en troupes innombrables ; M. Frisch croit que c'est dans les climats septentrionaux, et il se fonde :

1° Sur ce qu'à leur retour ils ramènent avec eux des pinsons blancs qui ne se trouvent guère que dans ces climats ;

(1) Pinson commun, *fringilla*, etc. Pinçard, pinchard, pinchon, glaumet, huit, pichot, guignot, riche-prieur.

2° Sur ce qu'ils ne ramènent point de petits , comme ils feraient s'ils eussent passé le temps de leur absence dans un pays chaud où ils eussent pu nicher , et où ils n'auraient pas manqué de le faire ; tous ceux qui reviennent, mâles et femelles , sont adultes ;

3° Sur ce qu'ils ne craignent point le froid , mais seulement la neige , qui en couvrant nos campagnes les prive d'une partie de leur subsistance.

Il faut donc, pour concilier tout cela , qu'il y ait un pays au nord où la neige ne couvre point la terre. Or, on prétend que les déserts de la Tartarie sont ce pays : il y tombe certainement de la neige ; mais les vents l'emportent , dit-on, à mesure qu'elle tombe , et laissent de grands espaces découverts.

Une singularité très remarquable dans la migration des pinsons, c'est ce que dit Gesner de ceux de la Suisse, et M. Linnæus de ceux de la Suède , que ce sont les femelles qui voyagent , et que les mâles restent l'hiver dans le pays ; mais ces habiles naturalistes n'auraient-ils pas été trompés par ceux qui nous ont attesté ce fait, et ceux-ci par quelque altération périodique dans le plumage des femelles , occasionée par le froid ou par quelque autre cause ? Le changement de couleur me paraît plus dans l'ordre de la nature , plus conforme à l'analogie , que cette séparation à jour nommé des mâles et des femelles , et que la fantaisie de celles-ci de voyager seules et de quitter leur pays natal , où elles pourraient trouver à vivre tout aussi bien que leurs mâles.

Au reste , on sent bien que l'ordre de ces migrations doit varier dans les différens climats. Aldrovande assure que les pinsons font rarement leur ponte aux environs de Bologne, et qu'ils s'en vont presque tous sur la fin de l'hiver, pour revenir l'automne suivant. Je vois au contraire par le témoignage de Willughby , qu'ils passent toute l'année en Angleterre, et qu'il est peu d'oiseaux que l'on y voie aussi fréquemment.

Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe , depuis la mer Baltique et la Suède , où ils sont fort communs et où ils nichent , jusqu'au détroit de Gibraltar , et même jusque sur les côtes d'Afrique.

Le pinson est un oiseau très vif ; on le voit toujours en mouvement , et cela, joint à la gaieté de son chant , a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale, *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps , et plusieurs jours avant le rossignol ; il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât ; on y a distingué un prélude , un roulement , une finale : on a donné des noms particuliers à chaque reprise , on les a presque notées ; et les plus grands connaisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable.

Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop mordant ; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartemens trop résonnans, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis : la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois ; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir.

Si l'on met un jeune pinson, pris au nid, sous la leçon d'un serin, d'un rossignol, etc., il se rendra propre le chant de ses maîtres ; on en a vu plus d'un exemple ; mais on n'a point vu d'oiseaux de cette espèce qui eussent appris à siffler des airs de notre musique ; ils ne savent pas s'éloigner de la nature jusqu'à ce point.

Les pinsons, outre leur ramage ordinaire, ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printemps, et de plus un autre cri peu agréable, qui, dit-on, annonce la pluie. On a aussi remarqué que ces oiseaux ne chantaient jamais mieux ni plus long-temps que lorsque, par quelque accident, ils avaient perdu la vue (1) ; et cette remarque n'a pas été plus tôt faite, que l'art de les rendre aveugle a été inventé ; ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux, pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe, on ne leur crève point les yeux ; on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle, en touchant légèrement, et à plusieurs reprises, les bords de ces deux paupières, avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil.

Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour, avec leur cage, dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité (2). Ces pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables ; et l'on s'en sert par préférence, comme d'appeaux ou d'appelans, pour attirer dans les pièges les pinsons sauvages : on prend ceux-ci aux gluaux, et avec différentes sortes de filets, entre autres celui d'alouette ; mais il faut que les mailles soient plus petites, et proportionnées à la grosseur de l'oiseau.

(1) Ils sont sujets à cet accident, surtout lorsqu'on les tient entre deux fenêtres, à l'exposition du midi.

(2) Gesner prétend qu'en tenant des pinsons ainsi renfermés pendant tout l'été, et ne les tirant de prison qu'au commencement de l'automne, ils chantent pendant cette dernière saison ; ce qu'ils n'eussent point fait sans cela : l'obscurité les rendait muets, le retour de la lumière est le printemps pour eux.

Le temps de cette chasse est celui où les pinsons volent en troupes nombreuses ; soit en automne à leur départ , soit au printemps à leur retour : il faut , autant qu'on le peut , choisir un temps calme , parce qu'alors ils volent plus bas , et qu'ils entendent mieux l'appau. Ils ne se façonnent point aisément à la captivité ; les premiers jours ils ne mangent point ou presque point , ils frappent continuellement de leur bec les bâtons de la cage , et fort souvent ils se laissent mourir.

Ces oiseaux font un nid bien rond et solidement tissu : il semble qu'ils n'aient pas moins d'adresse que de force dans le bec. Ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus , ils le font quelquefois jusque dans nos jardins , sur les arbres fruitiers ; mais ils le cachent avec tant de soin , que souvent on a de la peine à l'apercevoir , quoiqu'on en soit fort près ; ils le construisent de mousse blanche , et de petites racines en dehors ; de laine de crins , de fils d'araignée et de plumes en dedans.

La femelle pond cinq ou six œufs gris-rougeâtres , semés de taches noirâtres plus fréquentes au gros bout. Le mâle ne la quitte pas tandis qu'elle couve , surtout la nuit : il se tient toujours fort près du nid et le jour , s'il s'éloigne un peu , c'est pour aller à la provision. Il se pourrait que la jalousie fût pour quelque chose dans cette grande assiduité ; car ces oiseaux sont d'un naturel très jaloux : s'il se trouve deux mâles dans un même verger au printemps , ils se battent avec acharnement jusqu'à ce que le plus faible cède la place ou succombe.

Les pères et mères nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes ; ils en mangent eux-mêmes ; mais ils vivent plus communément de petites graines , de celle d'épine blanche , de pavot , de bardane , de rosier , surtout de faîne , de navette et de chenevis ; ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine , dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse. Quoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif , on vient à bout de les former au petit exercice de la galère , comme les chardonnerets : ils apprennent à se servir de leur bec et de leurs pieds pour faire monter le seau dont ils ont besoin ,

Le pinson est plus souvent posé que perché : il ne marche point en sautilant ; mais il coule légèrement sur la terre , et va sans cesse ramassant quelque chose. Son vol est inégal ; mais lorsqu'on attaque son nid , il plane au-dessus en criant.

Le pinson est un peu plus petit que notre moineau ; il est trop connu pour le décrire en détail ; on sait qu'il a les côtés de la tête , le devant du cou , la poitrine et les flancs d'une belle couleur vineuse ; le dessus de la tête et du

corps marron, le dos olivâtre, et une tache blanche sur l'aile. La femelle a le bec plus effilé, et les couleurs moins vives; mais, soit dans la femelle, soit dans le mâle, le plumage est fort sujet à varier. J'ai vu une femelle vivante, prise sur ses œufs le 7 mai, qui avait le dessus de la tête et du dos d'un brun olivâtre, une espèce de collier gris qui environnait le cou par derrière, le ventre et les couvertures inférieures de la queue blancs, etc. Parmi les mâles, il y en a qui ont le dessus de la tête et du cou d'un brun cendré, et d'autres d'un brun marron; quelques-uns ont les penes de la queue les plus voisines des deux intermédiaires, bordées de blanc, et d'autres les ont entièrement noires.

Un jeune pinson pris sous la mère, dont les penes de la queue étaient déjà longues de six lignes, avait le dessous du corps comme la mère, le dessus d'un brun cendré, le dos olivâtre; ses ailes avaient déjà les deux raies blanches: mais les bords du bec supérieur n'étaient point encore échancrés près de la pointe, comme ils le sont dans les mâles adultes; ce qui me ferait croire que cette échancrure, qui se trouve dans beaucoup d'espèces, ne dépend pas immédiatement de la première organisation, mais que c'est un effet secondaire et mécanique, produit par la pression continuelle de l'extrémité du bec inférieur, qui est un peu plus court contre les bords du bec supérieur.

Tous les pinsons ont la queue fourchue, et composée de douze penes; le fond de leurs plumes est cendré obscur, et leur chair n'est pas bonne à manger: la durée de leur vie est de sept ou huit ans.

La longueur totale du pinson est de six pouces un tiers; son bec a six lignes; le vol, près de dix pouces; la queue, deux pouces deux tiers; elle dépasse les ailes d'environ seize lignes.

PINSON D'ARDENNE.

(Pl. 11.)

La femelle n'a point la tache orangé de la base de l'aile , ni la belle couleur jaune de ses couvertures inférieures ; sa gorge est d'un roux plus clair, et elle a quelque chose de cendré sur le sommet de la tête et derrière le cou.

La longueur totale du pinson d'Ardenne est de six pouces un quart ; son bec a six lignes et demie ; le vol , près de dix pouces ; la queue , deux pouces un tiers ; elle dépasse les ailes d'environ quinze lignes.

Leur plumage est sujet à varier dans les différens individus ; quelques mâles ont la gorge noire , et d'autres ont la tête absolument blanche , et les couleurs plus faibles. Les jeunes mâles , lorsqu'ils arrivent , ne sont pas si noirs et n'ont pas les couvertures inférieures des ailes d'un jaune si vif que lorsqu'ils s'en retournent. Il peut se faire que l'âge plus avancé amène encore d'autres différences dans les deux sexes , et de là toutes celles que l'on remarque dans les descriptions.

Les pinsons d'Ardenne ne nichent point dans nos pays ; ils y passent , d'une année à une autre , en très grandes troupes. Le temps de leur passage est l'automne et l'hiver : souvent ils s'en retournent au bout de huit ou dix jours ; quelquefois ils restent jusqu'au printemps. Pendant leur séjour , ils vont avec les pinsons ordinaires , et se retirent , comme eux , dans les feuillages. Il en parut des volées très nombreuses en Bourgogne , dans l'hiver de 1774 , et des volées encore plus nombreuses dans le pays de Wurtemberg , sur la fin de décembre 1775 ; ceux-ci allaient se gîter tous les soirs dans un vallon sur les bords du Rhin , et , dès l'aube du jour , ils prenaient leur vol. La même chose avait été observée dans les années 1735 et 1757. On ne vit peut-être jamais un aussi grand nombre de ces oiseaux en Lorraine que dans l'hiver de 1765 : chaque nuit on en tuait plus de six cents douzaines , dit M. Lottinger , dans des forêts de sapins qui sont à quatre ou cinq lieues de Saarbourg. On ne prenait pas la peine de les tirer , on les assommait à coups de gaule et quoique

ce massacre eût duré tout l'hiver , on ne s'apercevait presque pas à la fin que la troupe eût été entamée. M. Willughby nous apprend qu'on en voit beaucoup aux environs de Venise , sans doute au temps du passage ; mais nulle part ils ne reviennent aussi régulièrement que dans les forêts de Weissembourg , où abonde le hêtre , et par conséquent la faine , dont ils sont très friands. Ils en mangent le jour et la nuit : ils vivent aussi de toutes sortes de petites graines.

Ces oiseaux restent dans leur pays natal tant qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient , et que c'est la disette qui les oblige à voyager ; du moins il est certain que l'abondance des graines qu'ils aiment de préférence ne suffit pas toujours pour les attirer dans un pays , même dans un pays qu'ils connaissent ; car , en 1774 , quoiqu'il y eût abondance de faine en Lorraine , ces pinsons n'y parurent pas , et prirent une autre route : l'année suivante , au contraire , on en vit quelques troupes , quoique la faine eût manqué. Lorsqu'ils arrivent chez nous ; ils ne sont point du tout sauvages , et se laissent approcher de fort près. Ils volent serrés , se posent et partent de même ; cela est au point que l'on en peut tuer douze ou quinze d'un seul coup de fusil.

En pâturant dans un champ , ils font à-peu-près la même manœuvre que les pigeons ; de temps en temps on en voit quelques-uns se porter en avant , lesquels sont bientôt suivis de toute la bande.

Ce sont , comme l'on voit , des oiseaux connus et répandus dans toutes les parties de l'Europe , du moins par leurs voyages , mais ils ne se bornent point à l'Europe : M. Edwards en a vu qui venaient de la baie de Hudson , sous le nom d'*oiseaux de neige* ; et les gens qui fréquentent cette contrée lui ont assuré qu'ils étaient les premiers à y reparaitre chaque année au retour du printemps , avant même que les neiges fussent fondues.

La chair des pinsons d'Ardenne , quoiqu'un peu amère , est fort bonne à manger , et certainement meilleure que celle du pinson ordinaire. Leur plumage est aussi plus varié , plus agréable , plus velouté ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils chantent aussi bien : on a comparé leur voix à celle de la chouette et à celle du chat. Ils ont deux cris : l'un est une espèce de piaulement ; l'autre , qu'ils font entendre étant posés à terre , approche de celui du traquet , mais il n'est ni aussi fort ni aussi prononcé. Quoique nés avec si peu de talens naturels , ces oiseaux sont néanmoins susceptibles de talens acquis : lorsqu'on les tient à portée d'un autre oiseau dont le ramage est plus agréable , le leur s'adoucit , se perfectionne , et devient semblable à celui qu'ils ont entendu.

Un chasseur m'a assuré que ces oiseaux nichaient dans le Luxembourg ; qu'ils posaient leurs nids sur les sapins les plus branchus , assez haut ; qu'ils

commençaient à y travailler sur la fin d'avril ; qu'ils y employaient la longue mousse des sapins au dehors , du crin , de la laine et des plumes au dedans ; que la femelle pondait quatre ou cinq œufs jaunâtres et tachetés , et que les petits commençaient à voltiger de branche en branche dès la fin de mai.

Le pinson d'Ardenne est un oiseau courageux , qui se défend avec son bec jusqu'au dernier soupir. Tous conviennent qu'il est d'un naturel plus doux que notre pinson ordinaire , et qu'il donne plus facilement dans les pièges. On en tue beaucoup à certaines chasses que l'on pratique dans le pays de Weissembourg ; et qui méritent d'être connues. On se rassemble pour cela dans la petite ville de Bergzabern et , le jour étant pris , on envoie , la veille , des observateurs à la découverte , pour remarquer les arbres sur lesquels ils ont coutume de se poser le soir ; c'est communément sur les petits picéas et sur d'autres arbres toujours verts qu'on les trouve réunis. Ces observateurs , de retour , servent de guides à la troupe. Elle part le soir avec des flambeaux et des sarbacanes ; les flambeaux servent à éblouir les oiseaux et à éclairer les chasseurs ; les sarbacanes servent à ceux-ci pour tuer les pinsons avec de petites boules de terre sèche. On les tire de très près , afin de ne les point manquer ; car s'il y en avait un seul qui ne fût que blessé , ses cris donneraient infailliblement l'alarme aux autres , et bientôt ils s'envoleraient tous à-la-fois.

La nourriture principale des pinsons d'Ardenne que l'on veut avoir en cage , se compose de panis , de chenevis , de faine , etc. Olina dit qu'ils vivent quatre ou cinq ans.

VEUVE AU COLLIER D'OR.

(Pl. 11.)

Le cou de cette veuve est ceint par derrière d'un demi-collier fort large , d'un beau jaune doré : elle a la poitrine orangée , le ventre et les cuisses blanches , le bas-ventre et les couvertures du dessous de la queue noirâtres , la tête , la gorge , le devant du cou , le dos , les ailes et la queue noirs. Cette queue est comme celle des autres oiseaux ; elle est composée de douze pennes

à-peu-près égales, et recouverte par quatre longues plumes qui naissent aussi du croupion, mais un peu plus haut : les deux plus longues ont environ treize pouces : elles sont noires, de même que les pennes de la queue ; et paraissent onnées et comme moirées, elles sont aussi un peu arquées comme celles du coq ; leur largeur, qui est de neuf lignes près du croupion, se réduit à trois lignes vers leur extrémité, les deux plus courtes sont renfermées entre les deux plus longues, et n'ont que la moitié de leur longueur ; mais elles sont une fois aussi larges, et se terminent par un filet délié, par une espèce de brin de soie, qui a plus d'un pouce de long.

Ces quatre plumes ont leur plan dans une situation verticale, et sont dirigées en bas ; elles tombent tous les ans à la première mue, c'est-à-dire vers le commencement de novembre, et à cette même époque, le plumage de l'oiseau change entièrement et devient semblable à celui du pinson d'Ardenne. Dans ce nouvel état, la veuve a la tête variée de blanc et de noir, la poitrine, le dos, les couvertures supérieures des ailes d'un orange terne, moucheté de noirâtre ; les pennes de la queue et des ailes d'un brun très foncé, le ventre et tout le reste du dessous du corps blancs. C'est là son habit d'hiver ; elle le conserve jusqu'au commencement de la belle saison, temps où elle éprouve une seconde mue tout aussi considérable que la première, mais plus heureuse dans ses effets, puisqu'elle lui rend ses belles couleurs, ses longues plumes et toute sa parure : dès la fin de juin, ou le commencement de juillet, elle refait sa queue en entier. La couleur des yeux, du bec et des pieds, ne varie point ; les yeux sont toujours marron, le bec de couleur plombée, et les pieds couleur de chair.

Les jeunes femelles sont à-peu-près de la couleur des mâles en mue ; mais, au bout de trois ans, elles deviennent d'un brun presque noir, et leur couleur ne change plus dans aucun temps.

Ces oiseaux sont communs dans le royaume d'Angola, sur la côte occidentale de l'Afrique, on en a vu aussi qui venaient de Mozambique, petite île située près de la côte orientale de ce même continent ; ils différaient très peu des premiers.

La longueur totale de la Veuve au collier d'or est de quinze pouces ; sa longueur prise de la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, de quatre pouces et demi ; le bec a quatre lignes et demie ; le vol, neuf pouces : la fausse queue, treize pouces ; la queue véritable, vingt-et-une lignes : celle-ci dépasse les ailes d'environ un pouce.

Toutes les espèces de Veuves se trouvent en Afrique ; mais elles n'appar-

tiennent pas exclusivement à ce climat , puisqu'on en a vu en Asie jusqu'aux îles Philippines : toutes ont le bec des granivores , de forme conique , plus ou moins raccourci , mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent : toutes sont remarquables par leur longue queue , ou plutôt par les longues plumes qui , dans la plupart des espèces , accompagnent la véritable queue du mâle , et prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des pennes dont cette queue est composée ; toutes enfin , ou presque toutes sont sujettes à deux mues par an , dont l'intervalle , qui répond à la saison de pluies , est de six à huit mois , pendant lesquels les mâles sont privés non-seulement de la longue queue dont je viens de parler , mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix , à reprendre leur véritable plumage , leur longue queue , en un mot , tous les attributs , toutes les marques de leur dignité.

Les femelles qui subissent les mêmes mues , non-seulement perdent moins , parce qu'elles ont moins à perdre , mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

Quant à la première mue des jeunes mâles , on sent bien qu'elle ne peut avoir de temps fixe ; et qu'elle est avancée ou retardée , suivant l'époque de leur naissance : ceux qui sont venus des premières pontes commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai ; ceux au contraire qui sont venus des dernières pontes ne la prennent qu'en septembre et même en octobre.

Les voyageurs disent que les *Veuves* font leur nid avec du coton ; que ce nid a deux étages , que le mâle habite l'étage supérieur , et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Il serait possible de vérifier ces petits faits en Europe et même en France , où , par des soins bien entendus , on pourrait faire pondre et couvrir les *Veuves* avec succès , comme on l'a fait en Hollande.

Ce sont des oiseaux très vifs , très remuans , qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue : ils aiment beaucoup à se baigner , ne sont point sujets aux maladies , et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'alpiste et de millet , et on leur donne pour rafraîchissement des feuilles de chicorée.

Au reste , il est assez singulier que ce nom de *Veuves* , sous lequel ils sont généralement connus aujourd'hui , et qui paraît si bien leur convenir , ne leur ait été néanmoins donné que par pure méprise : les Portugais les appelèrent d'abord *oiseaux de Whidha* (c'est-à-dire de *Juida*) , parce qu'ils sont très communs sur cette côte d'Afrique. La ressemblance de ce mot avec celui qui

signifie *Veuve* en langue portugaise aura pu tromper des étrangers ; quelques-uns auront pris l'un pour l'autre, et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément, que le nom de *Veuves* paraissait, à plusieurs égards, fait pour ces oiseaux, soit à cause du noir qui domine dans leur plumage, soit à cause de leur queue traînante.

VEUVE EN FEU.

(Pl. 11.)

Tout est noir dans cet oiseau, et d'un beau noir velouté, à l'exception de la seule plaque rouge qu'il a sur la poitrine, et qui paraît comme un charbon ardent. Il a quatre longues plumes, toutes égales entre elles, qui prennent naissance au-dessous de la vraie queue, et la dépassent de plus du double de sa longueur. Elles vont toujours diminuant de largeur, en sorte qu'elles se terminent presque en pointe.

Cette Veuve se trouve au cap de Bonne-Espérance et à l'île Panay, l'une des Philippines. Elle est de la grosseur de la Veuve au collier d'or : sa longueur totale est de douze pouces.

RUBIS.

(Pl. 12.)

On donne ce nom à l'oiseau-mouche de la Caroline, Catesby n'exprime que faiblement l'éclat et la beauté de la couleur de sa gorge, en l'appelant *un émail cramoisi* : c'est le brillant et le feu d'un rubis ; vu de côté, il s'y mêle une couleur d'or ; et en dessous, ce n'est plus qu'un grenat sombre. On peut remarquer que les plumes de la gorge sont taillées et placées en écailles, arron-

dies, détachées ; cette disposition favorable pour augmenter les reflets, se trouve, soit au cou, soit sur la tête des oiseaux-mouches, dans toutes leurs plumes éclatantes.

Le Rubis a tout le dessus du corps d'un vert doré changeant en couleur de cuivre rouge; la poitrine et le devant du corps sont mêlés de gris blanc et de noirâtre : les deux plumes du milieu de la queue sont de la couleur du dos, et les plumes latérales sont d'un brun pourpré. L'aile est d'un brun teint de violet, qui est, comme nous l'avons déjà observé, la couleur commune des ailes de tous ces oiseaux. La coupe de leurs ailes est assez remarquable; on l'a comparée à celle de la *lame d'un cimetière turc*. Les quatre ou cinq premières plumes extérieures sont très longues; les suivantes le sont beaucoup moins, et les plus près du corps sont extrêmement courtes; ce qui, joint à ce que les grandes ont une courbure en arrière, fait ressembler les deux ailes ouvertes à un arc tendu: le petit corps de l'oiseau est au milieu comme la flèche de l'arc.

Le Rubis se trouve en été à la Caroline, et jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, et c'est la seule espèce d'oiseau-mouche qui s'avance dans ces terres septentrionales. Quelques relations portent cet oiseau-mouche jusqu'en Gaspésie. Le P. Charlevoix prétend qu'on le voit au Canada, mais il paraît l'avoir assez mal connu, quand il dit que le fond de son nid est *tissu de petits brins de bois, et qu'il pond jusqu'à cinq œufs*; et ailleurs, *qu'il a les pieds, comme le bec, fort longs*. L'on ne peut rien établir sur de pareils témoignages. On donne la Floride pour retraite en hiver aux oiseaux-mouches de la Caroline: en été, ils y font leurs petits, et partent quand les fleurs commencent à se flétrir en automne. Ce n'est que des fleurs qu'il tire sa nourriture, et l'on n'a jamais observé qu'il se nourrit d'aucun insecte, ni d'autre chose que du nectar des fleurs.

RUBIS-ÉMERAUDE.

(Pl. 12.)

Cet oiseau-mouche, beaucoup plus grand que le petit rubis de la Caroline, a quatre pouces quatre lignes de longueur: il a la gorge d'un rubis éclatant ou couleur de rosette, suivant les aspects: la tête, le cou, le devant et le dessus

du corps, vert d'émeraude à reflets dorés ; la queue rousse. On le trouve au Brésil de même qu'à la Guiane.

RUBIS-TOPAZE.

(Pl. 12.)

De tous les oiseaux de ce genre, celui-ci est le plus beau et le plus élégant : il a les couleurs et jette le feu des deux pierres précieuses dont nous lui donnons les noms ; il a le dessus de la tête et du cou aussi éclatant qu'un rubis ; la gorge et tout le devant du cou, jusque sur la poitrine, vus de face, brillent comme une topaze aurore du Brésil ; ces mêmes parties, vues un peu en dessous paraissent un or mat, et vues de plus bas encore, se changent en vert sombre ; le haut du dos et le ventre sont d'un brun noir velouté ; l'aile est d'un brun violet ; le bas-ventre blanc ; les couvertures inférieures de la queue et ses plumes sont d'un beau roux doré et teint de pourpre ; elle est bordée de brun au bout ; le croupion est d'un brun relevé de vert doré ; l'aile pliée ne dépasse pas la queue, dont les plumes sont égales ; elle est large, et l'oiseau l'étale avec grâce en volant.

Le rubis-topaze est assez grand dans son genre : sa longueur totale est de trois pouces quatre à six lignes ; son bec est long de sept à huit. Cette belle espèce paraît nombreuse, et elle est devenue commune dans les cabinets des naturalistes. On peut leur remarquer un caractère que portent plus ou moins tous les oiseaux-mouches et colibris ; c'est d'avoir le bec bien garni de plumes à sa base, quelquefois jusqu'au quart ou au tiers de sa longueur.

La femelle n'a qu'un trait d'or ou de topaze sur la gorge et le devant du cou : le reste du dessous de son corps est gris-blanc.

HUPPE-COL.

(Pl. 12.)

Ce nom désigne un caractère fort singulier, et qui suffit pour faire distinguer cet oiseau de tous les autres : non-seulement sa tête est ornée d'une huppe rousse assez longue, mais de chaque côté du cou, au-dessous des oreilles, partent sept ou huit plumes inégales. Les deux plus longues, ayant six à sept lignes, sont de couleur rousse, et étroites dans leur longueur; mais le bout un peu élargi est marqué d'un point vert; l'oiseau les relève en les dirigeant en arrière: dans l'état de repos, elles sont couchées sur le cou, ainsi que sa belle huppe; tout cela se dresse quand il vole, et alors l'oiseau paraît tout rond.

Le huppe-col a la gorge et le devant du cou d'un riche vert doré; la tête et tout le dessus du corps est vert avec des reflets éclatans d'or et de bronze, jusqu'à une bande blanche qui traverse les reins; de là, jusqu'au bout de la queue règne un or luisant sur un fond brun aux barbes extérieures des plumes, et roux aux intérieures, le dessous du corps est vert doré brun, le bas-ventre blanc. La grosseur du huppe-col ne surpasse pas celle de l'améthyste. Sa femelle lui ressemble, si ce n'est qu'elle n'a point de huppe ni d'oreilles, qu'elle a la bande roussâtre, ainsi que la gorge; le reste du dessous du corps, roux, nuancé de verdâtre; son dos et le dessus de sa tête sont, comme dans le mâle, d'un vert à reflets d'or et de bronze.

CRAVATE DORÉE.

(Pl. 12.)

L'oiseau donné sous ce nom a sur la gorge un trait doré. Sa longueur est de trois pouces cinq ou six lignes : tout le dessous du corps, à l'exception du trait doré du devant du cou, est gris-blanc, et le dessous vert doré.

COLIBRI-TOPAZE.

(Pl. 12.)

Le colibri-topaze paraît être, même indépendamment des deux longs brins de sa queue, le plus grand des oiseaux-mouches. Nous dirions qu'il est aussi le plus beau, si tous ces oiseaux brillans par leur beauté n'en disputaient le prix, et ne semblaient l'emporter tour-à-tour à mesure qu'on les admire. La taille du colibri-topaze, mince, svelte, élégante, est un peu au-dessous de celle de notre grimpereau. La longueur de l'oiseau, prise de la pointe du bec à celle de la vraie queue, est de près de six pouces ; les deux longs brins l'excèdent de deux pouces et demi. Sa gorge et le devant du cou sont enrichis d'une plaque topaze du plus grand brillant ; cette couleur, vue de côté, se change en vert doré, et, vue en dessous, elle paraît d'un vert pur ; une coiffe d'un noir velouté couvre la tête ; un filet de ce même noir encadre la plaque topaze ; la poitrine, le tour du cou et le haut du dos sont du plus beau pourpre foncé ; le ventre est d'un pourpre encore plus riche, et brillant de reflets rouges et dorés ; les épaules et le bas du dos sont d'un roux aurore ; les

grandes plumes de l'aile sont d'un brun violet ; les petites plumes sont rousses ; la couleur des couvertures supérieures et inférieures de la queue est d'un vert doré, ses plumes latérales sont rousses, et les deux intermédiaires sont d'un brun pourpré : elles portent les deux longs brins, qui sont garnis de petites barbes de près d'une ligne de large de chaque côté.

La disposition naturelle de ces longs brins est de se croiser un peu au-delà de l'extrémité de la queue, et de s'écarter ensuite en divergeant. Ces brins tombent dans la mue ; et dans ce temps, le mâle, auquel seul ils appartiennent, ressemblerait à la femelle, s'il n'en différait par d'autres caractères. La femelle n'a pas la gorge topaze, mais seulement marquée d'une légère trace de rouge ; de même, au lieu du beau pourpre et du roux de feu du plumage du mâle, presque tout celui de la femelle n'est que d'un vert doré. Ils ont tous deux les pieds blancs.

Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave : et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom.

Celui de *colibri* est pris de la langue des Caraïbes. Cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant : cette différence est dans le bec. Celui des colibris, égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur : il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des colibris paraît plus allongée que celle des oiseaux-mouches ; ils sont aussi généralement plus gros : cependant il y a de petits colibris moindres que les grands oiseaux-mouches.

Tous les naturalistes attribuent avec raison aux colibris et aux oiseaux-mouches la même manière de vivre, et l'on a également contredit leur opinion sur ces deux points ; mais les mêmes raisons que nous avons déjà déduites y font tenir, et la ressemblance de ces deux oiseaux en tout le reste, garantit le témoignage des auteurs qui leur attribuent le même genre de vie.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits du colibri que ceux de l'oiseau-mouche ; aussi délicats, ils périssent de même en captivité. On a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusque dans les mains du ravisseur,

porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple assez intéressant pour être rapporté.

« Je montrai, dit-il, au P. Montdidier, un nid de colibris qui était sur un « appentis auprès de la maison ; il l'emporta avec les petits, lorsqu'ils eurent « quinze ou vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, « où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs « enfans, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortaient presque plus de la « chambre, où, sans cage, et sans contrainte, ils venaient manger et dormir « avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdi- « dier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourris- « sait avec une pâtée très fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin « d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils « étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient..... Je n'ai rien vu de plus « aimables que ces quatre petits oiseaux, qui voltigeaient de tous côtés dedans « et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur « père nourricier. »

Marcgrave qui ne sépare pas les colibris des oiseaux-mouches, ne donne à tous qu'un même petit cri. Thevet et Léry assurent seul que leur *gonambouch*, chante de manière à le disputer au rossignol ; et ce n'est que d'après eux que Coréal et quelques autres on répété la même chose : mais il y a toute apparence que c'est une méprise.

Il ne paraît pas que les colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique septentrionale que les oiseaux-mouches ; du moins Catesby n'a vu à la Caroline qu'une seule espèce de ces derniers oiseaux ; et Charlevoix, qui prétend avoir trouvé un oiseau-mouche au Canada, déclare qu'il n'y a point vu de colibris. Cependant ce n'est pas le froid de cette contrée qui les empêche d'y fréquenter en été ; car ils se portent assez haut dans les Andes pour y trouver une température déjà froide. M. de la Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre que dans les jardins de Quito, dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à 20 ou 21 degrés de température qu'ils se plaisent ; c'est là que, dans une suite non interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison de bonheur.

MANUCODE.

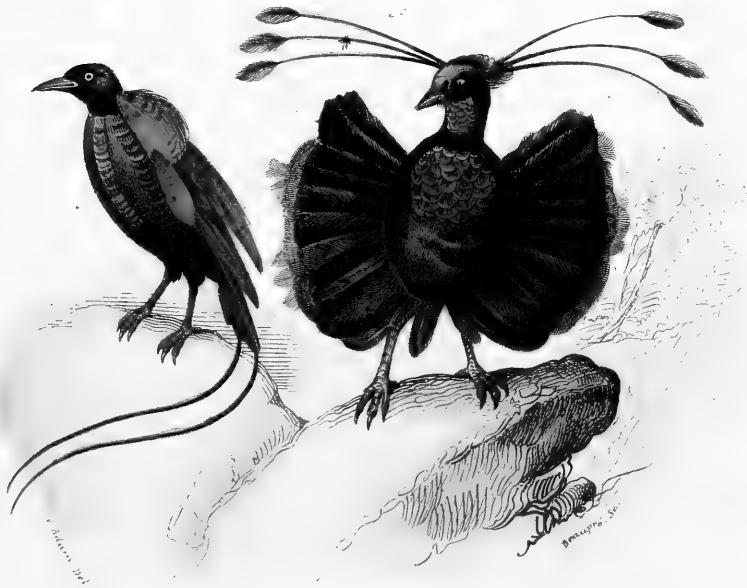
(Pl. 13.)

Le manucode, que je nomme ainsi d'après son nom indien ou plutôt superstitieux *manucodiata*, qui signifie *oiseau de Dieu*, est appelé communément *le roi des oiseaux de paradis*; c'est sur des récits fabuleux de Marius que Clusius tire ses principales observations. S'il faut en croire ces narrations, chacune des deux espèces d'oiseaux de paradis avait son roi, à qui tous les autres paraissaient obéir avec beaucoup de soumission et de fidélité; et ce roi volait toujours au-dessus de la troupe, planait sur ses sujets, de là, il leur donnait ses ordres pour aller reconnaître les fontaines où l'on pouvait aller boire sans danger, en en faisant l'épreuve sur eux-mêmes, etc. Quoi qu'il en soit, ce prétendu roi a plusieurs traits de ressemblance avec l'oiseau de paradis, et il s'en distingue aussi par plusieurs différences.

L'oiseau de paradis a, comme le manucode, la tête petite et couverte d'une espèce de velours, les yeux encore plus petits, situés au-dessus de l'angle de l'ouverture du bec, les pieds assez longs et assez forts, les couleurs du plumage changeantes, deux filets à la queue à-peu-près semblables, excepté qu'ils sont plus courts et que leur extrémité, qui est garnie de barbe, fait la boucle en se roulant sur elle-même; elle est ornée de miroirs semblables en petit à ceux du paon. Il a aussi sous l'aile, de chaque côté, un paquet de sept ou huit plumes plus longues que dans la plupart des oiseaux, mais moins longues et d'une autre forme que dans l'oiseau de paradis, puisqu'elles sont garnies dans toute leur longueur de barbes adhérentes entre elles. Les autres différences sont que le manucode est plus petit, qu'il a le bec blanc et plus long à proportion, les ailes aussi plus longues, la queue plus courte et les narines couvertes de plumes.



Les Manutards, le Superbe.



Les Manutards, le Superbe.



MANUCODE NOIR

DE LA NOUVELLE-GUINÉE OU SUPERBE.

(Pl. 13.)

Le noir est la principale couleur qui règne sur le plumage de cet oiseau, c'est un noir riche et velouté, relevé sous le cou et en plusieurs autres endroits par des reflets d'un violet foncé. On voit briller sur la tête, la poitrine et la face postérieure du cou; les nuances variables qui composent ce qu'on appelle un beau vert changeant; tout le reste est noir, sans en excepter le bec.

Le Superbe se rapproche des oiseaux de paradis non-seulement par sa forme totale et celle de son bec, mais encore par l'identité de climat, par la richesse de ses couleurs, et par une certaine surabondance, ou, si l'on veut, par un certain luxe de plumes, qui est, comme on sait, propre aux oiseaux de paradis. Ce luxe de plumes se marque dans celui-ci, en premier lieu, par deux petits bouquets de plumes noires qui recouvrent les deux narines; en second lieu, par deux autres paquets de plumes de même couleurs, mais beaucoup plus longues et dirigées en sens contraire. Ces plumes prennent naissance des épaules, elles se relèvent plus ou moins sur le dos, mais toujours inclinées en arrière, elles forment à l'oiseau des espèces de fausses ailes qui s'étendent presque jusqu'au bout des véritables, lorsque celles-ci sont dans leur situation de repos.

Il faut ajouter que ces plumes sont de longueurs inégales, et que celles de la face antérieure du cou et des côtés de la poitrine sont longues et étroites.

MAGNIFIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE

ou

MANUCODE A BOUQUETS.

(Pl. 13.)

Les deux bouquets se trouvent derrière le cou et à sa naissance. Le premier est composé de plusieurs plumes étroites, de couleur jaunâtre, marquées près de la pointe d'une petite tache noire, et qui, au lieu d'être couchées comme à l'ordinaire, se relèvent sur leur base, les plus proches de la tête jusqu'à l'angle droit, et les suivantes de moins en moins.

Au-dessous de ce premier bouquet, on en voit un second plus considérable, mais moins relevé et plus incliné en arrière. Il est formé de longues barbes détachées qui naissent de tuyaux fort courts, et dont quinze ou vingt se réunissent ensemble, pour former des espèces de plumes couleur de paille. Ces plumes semblent avoir été coupées carrément par le bout, et font des angles plus ou moins aigus avec le plan des épaules.

Ce second bouquet est accompagné, de droite et de gauche, de plumes ordinaires, variées de brun et d'orangé, et il est terminé en arrière, je veux dire du côté du dos, par une tache d'un brun rougeâtre et luisant, de forme triangulaire, dont la pointe ou le sommet est tourné vers la queue, et dont les plumes sont décomposées comme celles du second bouquet.

Un autre trait caractéristique de cet oiseau, ce sont les deux filets de la queue : ils sont longs d'environ un pied, larges d'une ligne, d'un bleu changeant en vert éclatant, et prennent naissance au-dessus du croupion. Dans tout cela ils ressemblent fort aux filets de l'espèce précédente ; mais ils en diffèrent par leur forme, car ils se terminent en pointe, et n'ont de barbes que sur la partie moyenne du côté intérieur seulement.

Le milieu du cou et de la poitrine est marqué depuis la gorge par une rangée

de plumes très courtes, présentant une suite de petites lignes transversales qui sont alternativement d'un beau vert clair changeant en bleu, et d'un vert canard foncé.

Le brun est la couleur dominante du bas-ventre, des reins et de la queue : le jaune roussâtre est celle des pennes des ailes et de leurs couvertures ; mais les pennes ont de plus une tache brune à leur extrémité.

Au reste, ce manucode est un peu plus gros que celui dont nous venons de parler à l'article précédent ; il a le bec de même, et les plumes du front s'étendent sur les narines, qu'elles recouvrent en partie ; ce qui est une exception au caractère établi pour ces sortes d'oiseaux ; mais les naturalistes sont accoutumés à voir la nature toujours libre dans sa marche, toujours variée dans ses procédés, échapper à leurs entraves et se jouer de leurs lois.

Les plumes de la tête sont courtes, droites, serrées et fort douces au toucher ; c'est une espèce de velours de couleur changeante, comme dans presque tous les oiseaux de paradis, et le fond de cette couleur est un mordoré brun ; la gorge est aussi revêtue de plumes veloutées ; mais celles-ci sont noires, avec des reflets verts dorés.

SIFILET

ou

MANUCODE A SIX FILETS.

(Pl. 13.)

Si l'on prend les filets pour le caractère spécifique des manucodes, celui-ci est le manucode par excellence ; car au lieu de deux filets il en a six, et de ces six il n'en sort pas un seul du dos, mais tous prennent naissance de la tête, trois de chaque côté ; ils sont longs d'un demi-pied, et se dirigent en arrière ; ils n'ont de barbes qu'à leur extrémité, sur une étendue d'environ six lignes ; ces barbes sont noires et assez longues.

Indépendamment de ces filets, cet oiseau a encore d'autres attributs qui, comme nous l'avons dit, semblent propres aux oiseaux de paradis : le luxe des plumes et la richesse des couleurs.

Le luxe des plumes consiste en une sorte de huppe composée de plumes raides et étroites, et dans la longueur des plumes du ventre et du bas-ventre, lesquelles ont jusqu'à quatre pouces et plus.

A l'égard du plumage, les couleurs les plus éclatantes brillent sur son cou; par derrière, le vert doré et le violet bronzé; par devant, l'or de la topaze avec des reflets qui se jouent dans toutes les nuances du vert; et ces couleurs tirent un nouvel éclat de leur opposition avec les teintes rembrunies des parties voisines; car la tête est d'un noir changeant en violet foncé, et tout le reste du corps est d'un brun presque noirâtre, avec des reflets du même violet foncé.

Le bec de cet oiseau est le même à-peu-près que celui des oiseaux de paradis; la seule différence, c'est que son arête supérieure est anguleuse et tranchante, au lieu qu'elle est arrondie dans la plupart des autres espèces.

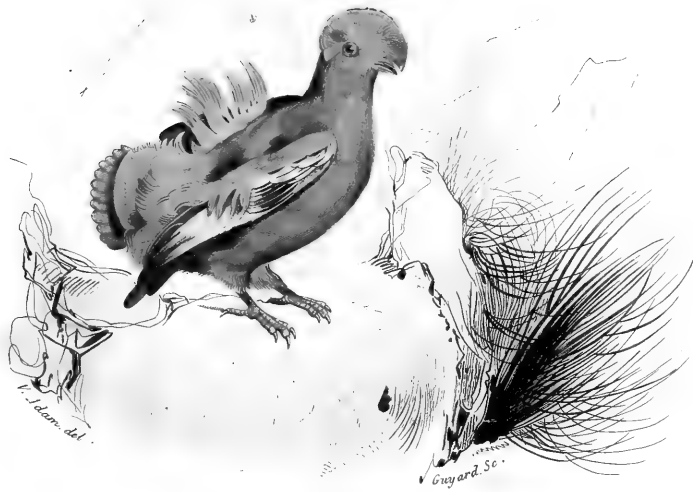
L'individu qui a servi de sujet à cette description est enfilé, dans toute sa longueur, d'une baguette qui sort par le bec, et le dépasse de deux ou trois pouces. C'est de cette manière très simple, et en retranchant les plumes de mauvais effet, que les Indiens savent se faire sur-le-champ une aigrette ou une espèce de panache tout-à-fait agréable, avec le premier petit oiseau à beau plumage qu'ils trouvent sous la main; mais aussi c'est une manière sûre de déformer ces oiseaux et de les rendre méconnaissables. Cette habitude a pu être la cause de beaucoup d'erreurs, et l'on a pu dire sans être taxé de trop de crédulité, que cet oiseau joignait à la singularité d'être né sans pieds, la singularité bien plus grande d'être né sans ailes.

COQ DE ROCHE.

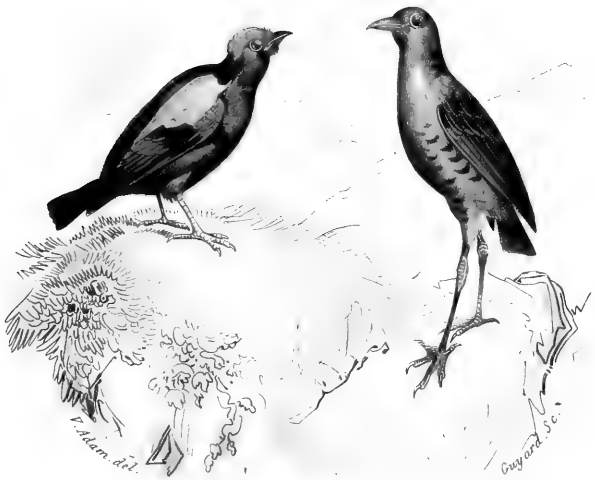
(Pl. 14.)

Cet oiseau (1), quoique d'une couleur uniforme, est l'un des plus beaux de l'Amérique méridionale. Il se nourrit de fruits, peut-être faute de grains; car

(1) Les Français qui habitent l'Amérique appellent cet oiseau *coq de roche*, et, plus souvent, *coq*



Le Coq de Roche.



Le Cigeon, ou Roi des Fourmilliers.



il serait du genre des gallinacés s'il n'en différait pas par la forme des doigts, qui sont joints par une membrane, le premier et le second jusqu'à la troisième articulation, et le second au troisième jusqu'à la première seulement. Il a le bec comprimé par les côtés vers l'extrémité, la queue très courte et coupée carrément; quelques-unes des plumes ont une espèce de frange de chaque côté, et la première grande plume de chaque aile est échancrée. Mais ce qui le distingue et le caractérise plus particulièrement, c'est la belle huppe qu'il porte sur la tête: elle est longitudinale en forme de demi-cercle. Cet oiseau est très différent de tous les autres, et fort aisé à reconnaître. La femelle diffère du mâle en ce que le plumage de celui-ci est d'une belle couleur rouge, au lieu que celui de la femelle est entièrement brun; on aperçoit seulement quelques teintes de roux sur les reins, la queue, et les pennes des ailes. Sa huppe double, comme celle du mâle, est moins fournie, moins élevée, moins arrondie, et plus avancée sur le bec, que celle du mâle. Tous deux sont ordinairement plus gros et plus grands qu'un pigeon ramier.

Le mâle ne prend qu'avec l'âge sa belle couleur rouge; dans la première année, il n'est que brun comme la femelle: mais, à mesure qu'il grandit, son plumage prend des pointes et des taches de couleur rousse, qui deviennent tout-à-fait rouges lorsqu'il est adulte, et peut-être même âgé; car il est assez rare d'en trouver qui soient peints partout et uniformément d'un beau rouge.

Quoique cet oiseau ait dû frapper les yeux de tous ceux qui l'ont rencontré, aucun voyageur n'a fait mention de ses habitudes naturelles. M. de Manoncourt est le premier qui l'ait observé. Il habite non-seulement les fentes profondes des rochers, mais même les grandes cavernes obscures, où la lumière du jour ne peut pénétrer; ce qui a fait croire à plusieurs personnes que le coq de roche était un oiseau de nuit: mais c'est une erreur; car il vole et voit très bien pendant le jour.

Il paraît que l'inclination naturelle de ces oiseaux les rappelle plus souvent à leur habitation obscure qu'aux endroits éclairés, puisqu'on les trouve en grand nombre dans les cavernes où l'on ne peut entrer qu'avec des flambeaux. Néanmoins, comme on en trouve aussi pendant le jour en assez grand nombre aux environs de ces mêmes cavernes, on doit présumer qu'ils ont les yeux comme les chats, qui voient très bien pendant le jour, et très bien aussi pendant la nuit.

de bois; mais le premier nom lui convient mieux, parce qu'il se tient presque toujours dans les fentes des rochers, et même dans des cavernes assez profondes.

Le mâle et la femelle sont également vifs et très farouches ; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher , où il faut les attendre souvent pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup , parce que au moindre bruit ils fuient assez loin par un vol rapide , mais court et peu élevé. Ils se nourrissent de petits fruits sauvages , et ils ont l'habitude de gratter la terre , de battre des ailes et de se secouer comme les poules : mais ils n'ont ni le chant du coq , ni la voix de la poule ; leur cri pourrait s'exprimer par la syllabe *ke'*, prononcée d'un ton aigu et traînant. C'est dans un trou de rocher qu'ils construisent grossièrement leur nid , avec de petits morceaux de bois sec : ils ne pondent communément que deux œufs sphériques et blancs, de la grosseur de l'œuf des plus gros pigeons.

Les mâles sortent plus souvent des cavernes que les femelles, qui ne se montrent que rarement , et qui probablement sortent pendant la nuit. On peut les apprivoiser aisément , et M. de Manoncourt en a vu un dans le poste hollandais du fleuve Maroni , qu'on laissait en liberté vivre et courir avec les poules.

On les trouve en assez grande quantité dans la montagne Luca , près d'Oyapoc , et dans la montagne Courouaye , près de la rivière d'Aprouak. Ce sont les seuls endroits de cette partie de l'Amérique où l'on puisse espérer de se procurer quelques-uns de ces oiseaux. On les recherche à cause de leur beau plumage , et ils sont fort rares et très chers , parce que les sauvages et les Nègres , soit par superstition ou par timidité , ne veulent point entrer dans les cavernes obscures qui leur servent de retraites.

Il y a une autre espèce , ou plutôt une variété du coq de roche dans les provinces du Pérou , qui diffère de celui-ci , en ce qu'il a la queue beaucoup plus longue , que les plumes ne sont pas coupées carrément : celles des ailes ne sont pas frangées comme dans le précédent. Au lieu d'être d'un rouge uniforme partout , il a les ailes et la queue noires , et le croupion d'une couleur cendrée. La huppe est aussi différente , moins élevée , et composée de plumes séparées.

On pourrait croire que ces oiseaux sont , dans le nouveau continent , les représentans de nos coqs et de nos poules : mais j'ai été informé qu'il existe , dans l'intérieur des terres de la Guiane et au Mexique , des poules sauvages , qui ressemblent beaucoup plus que les coqs de roche à nos poules ; on peut même les regarder comme très approchantes du genre de nos poules et de nos coqs d'Europe ; elles sont , à la vérité , bien plus petites , ordinairement brunes et rousses ; elles ont la même figure de corps , la même petite crête charnue sur la tête et la même démarche que nos poules ; elles ont aussi la queue sem-

blable, et la portent de même : le cri des mâles est aussi le même que celui de nos coqs ; seulement il est plus faible.

Les sauvages de l'intérieur des terres connaissent parfaitement ces oiseaux : cependant ils ne les ont pas réduits en domesticité , et cela n'est point étonnant, parce qu'ils n'ont rendu domestique aucun des animaux qui auraient pu leur être très utiles, tels que les hoccos, les marails, les agamis, parmi les oiseaux ; les tapirs, les pecaris et les pacas, parmi les quadrupèdes.

Les anciens Mexicains, qui, comme l'on sait, étaient civilisés, avaient au contraire réduit en domesticité quelques animaux, et particulièrement les petites poules brunes. Gemelli Carreri rapporte qu'ils les appelaient *chiacchiatacca*, et il ajoute qu'elles ressemblent en tout à nos poules domestiques, à l'exception qu'elles ont les plumes brunâtres, et qu'elles sont un peu plus petites.

TIJÉ OU GRAND MANAKIN.

(Pl. 14.)

La longueur de cet oiseau est de quatre pouces et demi, et il est à-peu-près de la grosseur d'un moineau : le dessus de la tête est couvert de plumes d'un beau rouge, qui sont plus longues que les autres, et que l'oiseau relève à volonté, ce qui lui donne alors l'air d'avoir une huppe ; le dos et les petites couvertures supérieures des ailes sont d'un beau bleu : le reste du plumage est noir velouté ; l'iris des yeux est d'une belle couleur de saphir, le bec est noir, et les pieds sont rouges. Ce n'est point un oiseau de long vol.

Le manakin vert à huppe rouge est le Tijé jeune. On a vu plusieurs manakins verts déjà mêlés de plumes bleues, et il faut observer qu'ils ne sont jamais dans l'état de nature, d'un vert décidé : leur vert est sombre. Il faut que les Tijés jeunes et adultes soient assez communs dans les climats chauds de l'Amérique, puisqu'on les envoie souvent avec les autres oiseaux de ces mêmes climats.

Ces oiseaux sont petits et fort jolis ; les plus grands ne sont pas si gros

qu'un moineau , et les autres sont aussi petits que le roitelet. Leurs caractères communs et généraux sont d'avoir le bec court, droit, comprimé par les côtés, vers le bout; la mandibule supérieure convexe en dessus, et légèrement échancrée sur les bords, un peu plus longue que la mandibule inférieure, qui est plane et droite sur sa longueur.

Tous ces oiseaux ont aussi la queue courte et coupée carrément, et la même disposition dans les doigts que les coqs de roche, les todiers et les calaos; c'est-à-dire, le doigt du milieu réuni étroitement au doigt extérieur, par une membrane, jusqu'à la troisième articulation et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation seulement. Les manakins ne ressemblent en aucune façon au coq de roche par la conformation du corps; ils ont le bec à proportion beaucoup plus court; ils n'ont communément point de huppe, et dans les espèces qui sont huppées, ce n'est point une huppe double, comme dans le coq de roche, mais une huppe de plumes simples, un peu plus longues que les autres plumes de la tête.

Les habitudes naturelles des manakins n'étaient pas connues, et ne sont pas encore aujourd'hui autant observées qu'il serait nécessaire pour en donner un détail exact. Nous ne rapporterons ici que ce qu'en a dit M. de Manoncourt, qui a vu un grand nombre de ces oiseaux dans leur état de nature. Ils habitent les grands bois des climats chauds de l'Amérique, et n'en sortent jamais pour aller dans les lieux découverts, ni dans les campagnes voisines des habitations. Leur vol, quoique assez rapide, est toujours court et peu élevé: ils ne se perchent pas au faite des arbres, mais sur les branches, à une hauteur moyenne; ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ne laissent pas de manger aussi des insectes.

On les trouve ordinairement en petites troupes de huit ou dix de la même espèce, et quelquefois ces petites troupes se confondent avec d'autres troupes d'espèces différentes du même genre, et même avec des compagnies d'autres petits oiseaux de genre différent, tels que les *pitpits*, etc. C'est ordinairement le matin qu'on les trouve ainsi réunis en nombre: ce qui semble les rendre joyeux; car ils font alors entendre un petit gazouillement fin et agréable. La fraîcheur du matin leur donne cette expression de plaisir; car ils sont en silence pendant le jour, et cherchent à éviter la grande chaleur en se séparant de la compagnie, et se retirant seuls dans les endroits les plus ombragés et les plus fourrés des forêts.

Quoique cette habitude soit commune à plusieurs espèces d'oiseaux, même dans nos forêts de France, où ils se réunissent pour gazouiller le matin et le soir, les manakins ne se rassemblent jamais le soir, et ne demeurent ensemble

que depuis le lever du soleil jusqu'à neuf ou dix heures du matin ; après quoi ils se séparent pour tout le reste de la journée et pour la nuit suivante. En général , ils préfèrent les terrains humides et frais aux endroits plus secs et plus chauds ; cependant ils ne fréquentent ni les marais ni le bord des eaux.

ROI DES FOURMILLIERS.

(Pl. 14.)

Le roi des fourmilliers est le plus grand et le plus rare de tous les oiseaux de ce genre : on ne le voit jamais en troupes , et très rarement par paires ; on lui a donné son nom , parce qu'il est presque toujours seul parmi les autres qui sont en nombre , et qu'il est plus grand qu'eux. Nous avons d'autant plus de raison d'en faire une espèce particulière et différente de toutes les autres , que cette affectation avec laquelle il semble fuir tous les autres oiseaux et même ceux de son espèce , est assez extraordinaire. Il a le bec d'une grosseur et d'une forme différente de celle du bec de tous les autres fourmilliers : mais il a plusieurs habitudes communes avec ces mêmes oiseaux. Ce roi des fourmilliers se tient presque toujours à terre , et il est beaucoup moins vif que les autres , qui l'environnent en sautillant ; il fréquente les mêmes lieux et se nourrit de même d'insectes , et surtout de fourmis. La femelle est , comme dans toutes les autres espèces de ce genre , plus grosse que le mâle.

Cet oiseau , mesuré du bout du bec à l'extrémité de la queue , a sept pouces et demi de longueur. Son bec est brun , un peu crochu , long de quatorze lignes , et épais de cinq lignes à sa base , qui est garnie de petites moustaches , les ailes pliées aboutissent à l'extrémité de la queue , qui n'a que quatorze lignes de longueur ; les pieds sont bruns , et longs de deux pouces.

Le dessous du corps est varié de roux brun , de noirâtre et de blanc , et c'est la première de ces couleurs qui domine jusqu'au ventre , où elle devient moins foncée , et où le blanchâtre est la couleur dominante ; deux bandes blanches descendent des coins du bec , et accompagnent la plaque de couleur sombre de la gorge et du cou : on remarque sur la poitrine une tache blanche à-peu-

près triangulaire : le roux brun est la couleur du dessus du corps ; il est nuancé de noirâtre et de blanc, excepté les reins et la queue, où il est sans mélange.

Les fourmilliers sont des oiseaux de la Guiane qui ne ressemblent à aucun de ceux de l'Europe, ils me paraissent former un nouveau genre, qui est entièrement dû aux recherches de M. de Manoncourt. Cet habile observateur a bien voulu me communiquer toutes les observations qu'il a faites dans ses voyages au Sénégal et en Amérique : c'est de ces mêmes observations que j'ai tiré l'histoire de la description de plusieurs oiseaux, et en particulier celle des fourmilliers.

L'on a remarqué qu'ils ne se perchaient point ou très peu, et qu'ils couraient à terre comme les perdrix.

Ils ont pour principaux caractères extérieurs, les jambes longues, la queue et les ailes courtes, l'ongle du doigt postérieur plus arqué et plus long que les antérieurs, le bec droit et allongé, la mandibule supérieure échancrée à son extrémité, qui se courbe à sa jonction avec la mandibule inférieure, qu'elle débordé d'environ une ligne ; la langue courte et garnie de petits filets cartilagineux et charnus vers sa pointe.

En général, les fourmilliers se tiennent en troupes et se nourrissent de petits insectes, et principalement de fourmis, lesquelles, pour la plupart, sont assez semblables à celles d'Europe. On rencontre presque toujours ces oiseaux à terre, c'est-à-dire, sur les grandes fourmillières, qui, dans l'intérieur de la Guiane, ont ordinairement plus de vingt pieds de diamètre. Ces insectes par leur multitude presque infinie, sont très nuisibles aux progrès de la culture, et même à la conservation des denrées dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Dans les terres basses, humides et mal peuplées du continent de l'Amérique méridionale, les reptiles et les insectes semblent dominer par le nombre sur toutes les autres espèces vivantes. Il y a dans la Guiane et au Brésil des fourmis en si grand nombre, que, pour en avoir une idée, il faut se figurer des aires de quelques toises de largeur sur plusieurs pieds de hauteur ; et ces montceaux immenses, accumulés par les fourmis, sont aussi remplis, aussi peuplés, que nos petites fourmillières, dont les plus grandes n'ont que deux ou trois pieds de diamètre, en sorte qu'une seule de ces fourmillières d'Amérique peut équivaloir à deux ou trois cents de nos fourmillières d'Europe : et non-seulement ces magasins, ces nids formés par ces insectes en Amérique, excèdent prodigieusement ceux de l'Europe par la grandeur, mais ils les excèdent en-

core de beaucoup par le nombre. Il y a cent fois plus de fourmilières dans les terres désertes de la Guiane que dans aucune contrée de notre continent ; et comme il est dans l'ordre de la nature que les unes de ses productions servent à la subsistance des autres , on trouve dans ce même climat des quadrupèdes et des oiseaux qui semblent être faits pour se nourrir de fourmis.

L'on distingue plusieurs espèces dans ces oiseaux mangeurs de fourmis ; et , quoique différentes entre elles , on les trouve assez souvent réunies dans le même lieu : on voit ensemble ceux des grandes et ceux des petites espèces , et aussi ceux qui ont la queue un peu longue et ceux qui l'ont très courte.

Tous ces oiseaux ont les ailes et la queue fort courtes , ce qui les rend peu propres pour le vol , elles ne leur servent que pour courir et sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. On ne les voit jamais voler en plein air : ce n'est pas faute d'agilité , car ils sont très vifs et presque toujours en mouvement ; mais c'est faute des organes ou plutôt des instrumens nécessaires à l'exécution du vol , leurs ailes et leur queue sont trop courtes pour pouvoir les soutenir et les diriger dans un vol élevé et continu.

La voix des fourmilliers est très singulière ; ils font entendre un cri qui varie dans les différentes espèces , mais qui , dans plusieurs , a quelque chose de fort extraordinaire , comme on le verra dans la description de chaque espèce particulière.

Les environs des lieux habités ne leur conviennent pas ; les insectes dont ils font leur principale nourriture s'y trouvent avec moins d'abondance : aussi ces oiseaux se tiennent-ils dans les bois épais et éloignés , et jamais dans les savanes ni dans les autres lieux découverts et encore moins dans ceux qui sont voisins des habitations. Ils construisent avec des herbes sèches , assez grossièrement entrelacées , des nids hémisphériques , de deux , trois ou quatre pouces de diamètre ; ils attachent ces nids ou les suspendent par les deux côtés sur des arbrisseaux , à deux ou trois pieds au-dessus de terre : les femelles y déposent trois à quatre œufs presque ronds.

La chair de la plupart de ces oiseaux n'est pas bonne à manger ; elle a un goût huileux et désagréable , et le mélange digéré des fourmis et des autres insectes qu'ils avalent , exhale une odeur infecte lorsqu'on les ouvre.

GEAI.

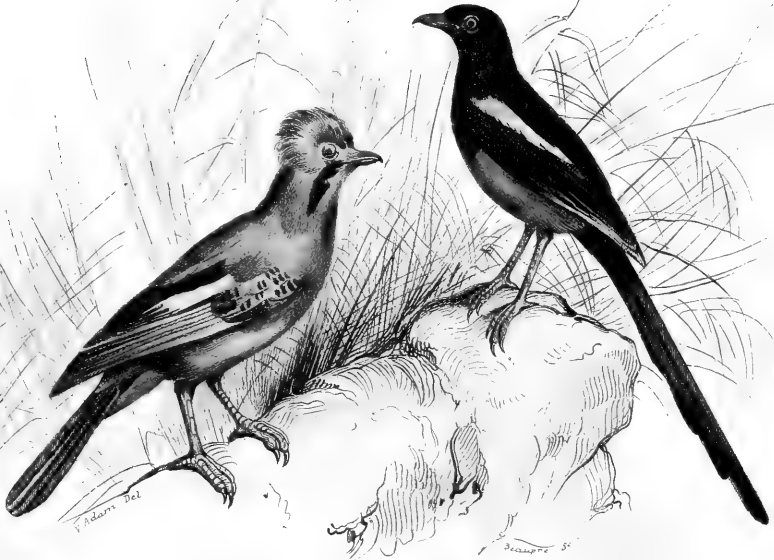
(Pl. 15.)

Les geais (1) ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu ; le dedans de la bouche noir ; la langue de la même couleur , fourchue , mince , comme membraneuse et presque transparente ; la vésicule du fiel oblongue ; l'estomac moins épais et revêtu de muscles moins forts que le gésier des granivores. Il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent , comme on dit , des glands , des noisettes , et même des châtaignes tout entières , à la manière des ramiers.

Je me suis amusé quelquefois à considérer leur manège : si on leur donne un œillet , ils le prennent brusquement ; si on leur en donne un second , ils le prennent de même , et ils en prennent ainsi tout autant que leur bec en peut contenir ; et même davantage ; car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux , ils laissent tomber les premiers , qu'ils sauront bien retrouver. Lorsqu'ils veulent commencer à manger , ils posent tous les autres œillets et n'en gardent qu'un seul dans leur bec ; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantagée , ils savent fort bien le poser pour le reprendre mieux ; ensuite ils le saisissent sous le pied droit , et à coup de bec ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur , puis l'enveloppe du calice , ayant toujours l'œil au guet , et regardant de tous côtés : enfin , lorsque la graine est à découvert , ils la mangent avidement , et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet.

Les geais diffèrent des pies par une marque bleue , ou plutôt émaillée de différentes nuances de bleu , dont chacune de ses ailes est ornée , et qui suffirait seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe. Il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires , bleues et blanches : en gé-

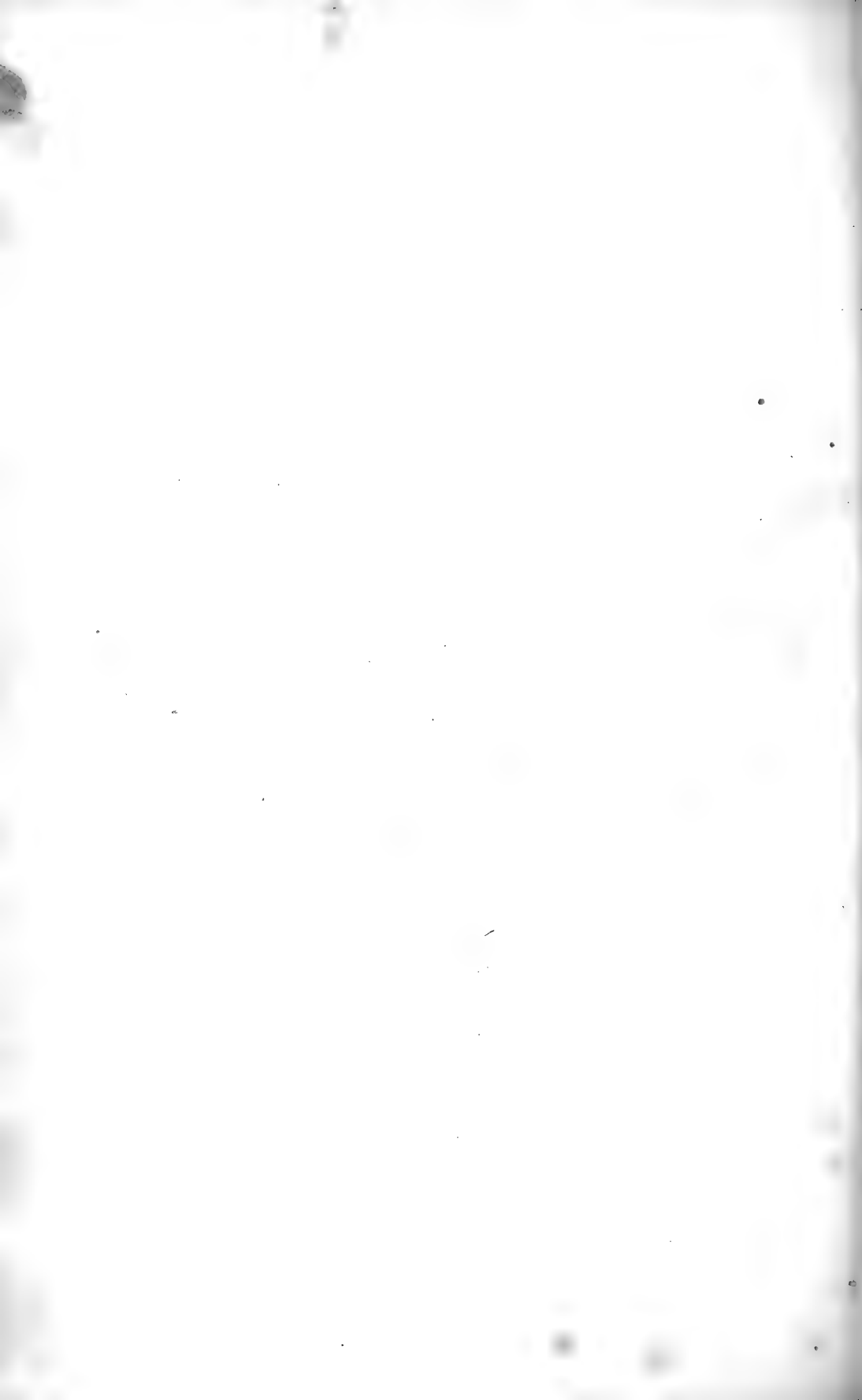
(1) En latin , *garrulus* ; en espagnol , *gayo* , *cayo* ; en italien , *ghiandaia* , *gazza* , *verla* , *berta* , *bertina* , *baretino* ; en allemand , *hahe* , *hatzler* , *baum-hatzel* , *eichen-heher* , *nuss-heher* , *nuss-hecker* , *jack* , *broc-hexter* , *marg-graff* , *marcolfus* , en anglais , *jay* , *ia* , *ia* .



La femelle du Pigeon



Le mâle du Pigeon



néral , toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher , et il sait , en relevant celles de sa tête , se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Il est d'un quart moins gros que la pie ; il a la queue plus courte et les ailes plus longues à proportion , et , malgré cela , il ne vole guère mieux qu'elle.

Le mâle se distingue de la femelle par la grosseur de la tête et par la vivacité des couleurs ; les vieux diffèrent aussi des jeunes par le plumage.

Les geais sont fort pétulans de leur nature ; ils ont les sensations vives , les mouvemens brusques , et dans leurs fréquens accès de colère , ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation , au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches , et ils meurent ainsi suspendus en l'air : leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'ils se sentent gênés , et c'est pour cela qu'ils deviennent tout-à-fait méconnaissables en cage , car ils ne peuvent y conserver la beauté de leurs plumes , qui sont bientôt cassées , usées , déchirées , flétries par un frottement continu.

Leur cri ordinaire est très désagréable , et ils le font entendre souvent ; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs oiseaux qui ne chantent pas mieux , tels que la crécerelle , le chat-huant , etc. S'ils aperçoivent dans le bois un renard , ou quelque autre animal de rapine , ils jettent un cri très perçant , comme pour s'appeler les uns les autres , et on les voit en peu de temps rassemblés en force , et se croyant en état d'imposer par le nombre , ou du moins par le bruit.

Cet instinct qu'ont les geais de se rappeler , de se réunir à la voix de l'un d'eux , et leur violente antipathie contre la chouette , offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les pièges , et il ne se passe guère de pipée sans qu'on en prenne plusieurs ; car , étant plus pétulans que la pie , il s'en faut bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés. Ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié ; quoiqu'ils paraissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier , ni moins de dispositions à imiter tous les sons , tous les bruits , tous les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement , et même la parole humaine. Ils ont comme la pie et toute la famille des choucas , des corneilles et des corbeaux , l'habitude d'enfourer leurs provisions superflues , et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter : mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor ; ou bien , selon l'instinct commun à tous les avares , ils sentent plus la crainte de le diminuer que le désir d'en faire usage , en sorte qu'au printemps suivant , les glands et les noisettes qu'ils avaient cachés et peut-être oubliés , venant à germer en terre et à pousser des feuilles au dehors , décèlent ces amas inutiles , et les indiquent , quoiqu'un peu tard , à qui en saura mieux jouir :

Les geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lierre; mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la pie. On m'en a apporté plusieurs dans le mois de mai; ce sont des demi-sphères creuses formées de petites racines entrelacées, ouvertes par dessus, sans matelas au dedans, sans défense au dehors: j'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en avoir trouvé cinq ou six. Ces œufs sont un peu moins gros que ceux de pigeon, d'un gris plus ou moins verdâtre, avec de petites taches faiblement marquées.

Les petits subissent leur première mue dès le mois de juillet; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante, temps où ils les quittent pour se réunir deux à deux et former de nouvelles familles: c'est alors que la plaque bleue des ailes qui s'était marquée de très bonne heure paraît dans toute sa beauté.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans l'état de sauvage, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les petits des autres oiseaux, quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet. Dans cette circonstance, ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse; leur chair, quoique peu délicate, est mangeable, surtout si on la fait bouillir d'abord, et ensuite rôtir: on dit que de cette manière elle approche de celle de l'oie rôtie.

PIE.

(Pl. 15.)

La pie (1) a tant de ressemblance à l'extérieur avec la corneille, que Linné les a réunies toutes deux dans le même genre, et que, suivant Belon, pour faire une corneille d'une pie, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci et faire disparaître le blanc de son plumage. En effet, la pie a le bec, les pieds, les yeux et la forme totale des corneilles et des choucas; elle a encore avec eux beaucoup d'autres rapports plus intimes dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles; elle est omnivore comme eux, vivans de toutes sortes de fruits, allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des oiseaux faibles, quelquefois même des père et mère, soit qu'elle les trouve engagés dans les pièges, soit qu'elle les attaque à force ouverte: on en a vu une se jeter sur un merle pour le dévorer; une autre enlever une écrevisse, qui la prévint en l'étrayant avec ses pinces, etc.

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante, en la dressant à la chasse comme on y dresse les corbeaux. Elle passe ordinairement la belle saison occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver elle vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme, elle devient bientôt familière dans la maison et finit par se rendre la maîtresse. J'en ai connu une qui passait les jours et les nuits au milieu d'une troupe de chats.

Elle jase à-peu-près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en a cité une qui imitait parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétait en entier une fanfare de trompettes. M. Willughby en a vu plusieurs qui prononçaient des phrases entières.

(1) En latin, *pica*, *cissa*, *avis pluvia* selon quelques-uns; en italien, *gazza*, *ragazza*, *aregazza*, *gazzuola*, *gazzara*, *pica*, *putta*; en espagnol, *pega*, *picata*, *pigazza*; en allemand, *aelster*, *atzel*, *aegerst*, *agelaster*, *algaster*, *agerluster* (*quasi agrilustra*); en anglais, *pye*, *piot*, *mag-pye*, *pianct*.

Margot est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement ; Pline assure que cet oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation, qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris, qu'il cherche long-temps ceux qui lui ont échappé, qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau.

La pie a le plus souvent la langue noire comme le corbeau ; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux, avec cette différence que le cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paraît le redouter. La pie happe aussi fort adroitement les mouches et autres insectes ailés qui volent à sa portée.

On prend cet oiseau dans les mêmes pièges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les plus mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions, habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire.

Elle est beaucoup plus petite que le choucas, et ne pèse que huit à neuf onces. Elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion ; par conséquent son vol est beaucoup moins élevé et moins soutenu : aussi n'entreprend-elle pas de grands voyages ; elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher. Lorsqu'elle est posée à terre, elle est toujours en action, et fait autant de sauts que de pas : elle a aussi dans la queue un mouvement brusque et presque continu, comme la lavandière.

En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie. Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art dans la construction de son nid, comme si elle savait que plusieurs oiseaux de rapine sont fort avides de ses œufs et de ses petits, et que quelques-uns d'entre eux sont avec elle dans le cas de la représaille. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime : elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr ; aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire voie, d'une espèce d'abatis de petites branches épineuses et bien entrelacées ; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins

accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir.

Sa prévoyance industrielle ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité, car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas orbiculaire, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement; et quoique ce matelas, qui est le nid véritable, n'ait environ que six pouces de diamètre, la masse entière, en y comprenant les ouvrages extérieurs et l'enveloppe épineuse, a au moins deux pieds en tout sens.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou, si l'on veut, à sa défiance, elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors. Voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcèle et la poursuit sans relâche et avec de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écartier. Si c'est un ennemi plus respectable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse: cependant il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai comme on le dit, que lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une autre manière encore plus incroyable.

Elle pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en entreprend tout de suite un autre, et le couple y travaille avec tant d'ardeur, qu'il est achevé en moins d'un jour; après quoi elle fait une seconde ponte de quatre ou cinq œufs; et si elle est encore troublée, elle fera un troisième nid semblable aux deux premiers, et une troisième ponte, mais toujours moins abondantes. Ses œufs sont plus petits et d'une couleur moins foncée que ceux du corbeau, avec des taches brunes semées sur un fond vert-bleu, et plus fréquentes vers le gros bout. Jean Liébault est le seul qui dise que le mâle et la femelle couvent alternativement.

Les piais, ou les petits de la pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant, ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide: la mère non-seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins long-temps après qu'ils sont élevés. Leur chair est un manger médiocre; cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits corneillons.

Parmi les corbeaux, les corneilles et les choucas, on trouve des individus qui sont variés de noir et de blanc comme la pie: cependant on ne peut nier que, dans l'espèce du corbeau, de la corneille et du choucas proprement dit, le

noir ne soit la couleur ordinaire, comme le noir et le blanc est celle des pies, et que si l'on a vu des pies blanches, ainsi que des corbeaux et des choucas blancs, il ne soit très rare de rencontrer des pies entièrement noires. Au reste, il ne faut pas croire que le noir et le blanc, qui sont les couleurs principales de la pie, excluent tout mélange d'autres couleurs; en y regardant de près et à certains jours, on y aperçoit des nuances de vert, de pourpre, de violet, et l'on est surpris de voir un si beau plumage à un oiseau si peu renommé à cet égard. Le mâle se distingue de la femelle par des reflets bleus, plus marqués sur la partie supérieure du corps, et non par la noirceur de la langue, comme quelques-uns l'ont dit.

La pie est sujette à la mue, comme les autres oiseaux; mais on a remarqué que ses plumes ne tombaient que successivement et peu-à-peu, excepté celles de la tête qui tombent toutes à-la-fois, en sorte que chaque année elle paraît chauve au temps de la mue. Les jeunes n'acquièrent leur longue queue que la seconde année, et sans doute ne deviennent adultes qu'à cette même époque.

Tout ce que je sais de positif sur la durée de la vie de cet oiseau, c'est que le docteur Derham en a nourri un qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge était tout-à-fait aveugle de vieillesse.

La pie est très commune en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, et dans toute l'Europe, excepté en Laponie et dans les pays de montagnes, où elle est rare: d'où l'on peut conclure qu'elle craint le grand froid. J'ajoute à son histoire une description abrégée, qui portera sur les seuls objets que la figure ne peut exprimer aux yeux, ou qu'elle n'exprime pas assez distinctement.

Elle a vingt pennes à chaque aile: dont la première est fort courte, et les quatrième et cinquième sont les plus longues; douze pennes inégales à la queue, et diminuant toujours de longueur, plus elles s'éloignent des deux du milieu; qui sont les plus longues de toutes; les narines rondes, la paupière interne des yeux marquée d'une tache jaune, la fente du palais hérissée de poils sur ses bords, la langue noirâtre et fourchue.

J'ai dit qu'il y avait des pies blanches, comme il y a des corbeaux blancs; et quoique la principale cause de ce changement de plumage soit l'influence des climats septentrionaux, cependant il faut avouer qu'on en trouve quelquefois dans les climats tempérés, témoin celle qui fut prise il y a quelques années en Sologne: et qui était toute blanche, à l'exception d'une seule plume noire qu'elle avait au milieu des ailes; soit qu'elle eût passé des pays du Nord en France après avoir subi l'influence du climat, soit qu'étant née en France, cette alté-

ration de couleur eût été produite par quelque cause particulière. Il faut dire la même chose des pies blanches que l'on voit quelquefois en Italie.

La pie du Sénégal est un peu moins grosse que la nôtre, et cependant elle a presque autant d'envergure, parce que ses ailes sont plus longues à proportion, sa queue est au contraire plus courte, du reste conformée de même. Le bec, les pieds et les ongles sont noirs, comme dans la pie ordinaire : mais le plumage est très différent ; il n'y entre pas un seul atome de blanc, et toutes les couleurs en sont obscures. La tête, le cou, le dos et la poitrine sont noirs avec des reflets violets ; les pennes de la queue et les grandes pennes des ailes sont brunes : tout le reste est noirâtre plus ou moins foncé.

La pie de la Jamaïque ne pèse que six onces, et elle est d'environ un tiers plus petite que la pie commune, dont elle a le bec, les pieds et la queue.

Le plumage du mâle est noir, avec des reflets pourpres ; celui de la femelle est brun, plus foncé sur le dos et sur toute la partie supérieure du corps, moins foncé sous le ventre.

Ces oiseaux font leur nid sur les branches des arbres. On en trouve dans tous les districts de cette île, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit ; c'est de là qu'après avoir fait leur ponte et donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, ils se répandent l'automne dans les habitations, et arrivent en si grand nombre, que l'air en est quelquefois obscurci. Ils volent ainsi en troupes l'espace de plusieurs milles ; et partout où ils se posent, ils font un dommage considérable aux cultivateurs. Leur ressource pendant l'hiver est de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'ils sont frugivores ; cependant on remarque qu'ils ont l'odeur forte, que leur chair est noire et grossière, et qu'on en mange fort rarement.

Il suit de ce que je viens de dire, que cet oiseau diffère de notre pie non-seulement par la façon de se nourrir, par sa taille et par son plumage, mais en ce qu'il a le vol plus soutenu, et par conséquent l'aile plus forte ; qu'il va par troupes plus nombreuses ; que sa chair est encore moins bonne à manger ; enfin que dans cette espèce la différence du sexe entraîne une plus grande dans les couleurs.

OISEAU DE PARADIS.

(Pl. 15.)

Le nom d'oiseau (1) de paradis fait naître encore dans la plupart des têtes l'idée d'un oiseau qui n'a point de pieds, qui vole toujours, même en dormant, ou se suspend tout au plus pour quelques instans aux branches des arbres, par le moyen des longs filets de sa queue, qui vole en pondant et en couvant ses œufs, ce qui n'a point d'exemple dans la nature ; qui ne vit que de vapeurs et de rosée ; qui a la cavité de l'abdomen uniquement remplie de graisse , au lieu d'estomac et d'intestins , lesquels lui seraient en effet inutiles, puisque ne mangeant rien , il n'aurait rien à digérer ni à évacuer ; en un mot , qui n'a d'autre existence que le mouvement, d'autre élément que l'air , qui s'y soutient toujours tant qu'il respire , comme les poissons se soutiennent dans l'eau , et qui ne touche la terre qu'après sa mort.

Ce tissu d'erreurs grossières n'est qu'une chaîne de conséquences assez bien tirées de la première erreur, qui suppose que l'oiseau de paradis n'a point de pieds, quoiqu'il en ait d'assez gros , et cette erreur primitive vient elle-même de ce que les marchands Indiens qui font le commerce des plumes de cet oiseau, ou les chasseurs qui les leur vendent, sont dans l'usage , soit pour les conserver et les transporter plus commodément , ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui leur est utile , de faire sécher l'oiseau même en plumes , après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles ; et comme on a été fort longtemps sans en avoir qui ne fussent ainsi préparés , le préjugé s'est fortifié au point que , suivant la coutume , on a traité de menteurs les premiers qui ont dit la vérité.

Au reste , si quelque chose pouvait donner une apparence de probabilité à la fable du vol perpétuel de l'oiseau de paradis , c'est sa grande légèreté pro-

(1) En latin, *manucodiata rex*, *rex paradisi*, *rex avium paradiscarum*, *avis regia*; en anglais, *king of birds of paradise*.

duite par la quantité et l'étendue considérable de ses plumes ; car, outre celles qu'ont ordinairement les oiseaux , il en a beaucoup d'autres et de très longues, qui prennent naissance de chaque côté dans les flancs entre l'aile et la cuisse , et qui , se prolongeant bien au-delà de la queue véritable , et se confondant , pour ainsi dire , avec elle , lui font une espèce de fausse queue qui a causé les méprises de plusieurs observateurs. Ces plumes subalaires sont de celles que les naturalistes nomment *décomposées* : elles sont très légères en elles-mêmes , et forment , par leur réunion , un tout encore plus léger , un volume presque sans masse et comme aérien , très capable d'augmenter la grosseur apparente de l'oiseau , de diminuer sa pesanteur spécifique, et de l'aider à se soutenir dans l'air ; mais qui doit aussi quelquefois mettre obstacle à la vitesse du vol et nuire à sa direction , pour peu que le vent soit contraire : aussi a-t-on remarqué que les oiseaux de paradis cherchent à se mettre à l'abri des grands vents , et choisissent pour leur séjour ordinaire les contrées qui y sont le moins exposées.

Ces plumes subalaires sont au nombre de quarante ou cinquante de chaque côté, et de longueurs inégales ; la plus grande partie passe sous la véritable queue , et d'autres passent par-dessus sans la cacher , parce que leurs barbes effilées et séparées composent , par leurs entrelacements divers , un tissu à larges mailles , et , pour ainsi dire , transparent.

On fait grand cas de ces plumes dans les Indes , et elles y sont fort recherchées. Il n'y a guère qu'un siècle qu'on les employait aussi en Europe aux mêmes usages que celles d'Autriche ; et il faut convenir qu'elles sont très propres , soit par leur légèreté , soit par leur éclat , à l'ornement et à la parure : mais les prêtres du pays leur attribuent je ne sais quelles vertus miraculeuses qui leur donnent un nouveau prix aux yeux du vulgaire , et qui ont valu à l'oiseau auquel elles appartiennent le nom d'*oiseau de Dieu*.

Ce qu'il y a de plus remarquable après cela dans l'oiseau de paradis , ce sont les deux longs filets qui naissent au-dessus de la queue véritable , et qui s'étendent plus d'un pied au-delà de la fausse queue formée par les plumes subalaires. Ces filets ne sont effectivement des filets que dans leur partie intermédiaire : encore cette partie elle-même est-elle garnie de petites barbes très courtes ou plutôt de naissance de barbes ; au lieu que ces mêmes filets sont revêtus , vers leur origine et leur extrémité , de barbes d'une longueur ordinaire.

La tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites , courtes , fermes et serrées ; celles de la poitrine et du dos sont plus longues , mais toujours soyeuses et douces au toucher. Toutes ces

plumes sont de diverses couleurs , et ces couleurs sont changeantes et donnent différens reflets , selon les différentes incidences de la lumière.

La tête est fort petite à proportion du corps ; les yeux sont encore plus petits et placés très près de l'ouverture du bec. Clusius assure qu'il n'y a que dix pennes à la queue , mais sans doute il ne les avait pas comptées sur un sujet vivant ; et il est douteux que ceux qui nous viennent de si loin aient le nombre de leurs plumes bien complet , d'autant que cette espèce est sujette à une mue considérable et qui dure plusieurs mois chaque année. Ces oiseaux se cachent pendant ce temps-là , qui est la saison des pluies pour le pays qu'ils habitent : mais au commencement du mois d'août , c'est-à-dire , après la ponte , leurs plumes reviennent ; et pendant les mois de septembre et d'octobre , qui sont un temps de calme , ils vont par troupes , comme font les étourneaux en Europe.

Ce bel oiseau n'est pas fort répandu ; on ne le trouve guère que dans les parties de l'Asie où croissent les épiceries , et particulièrement dans les îles d'Arou : il n'est point inconnu dans la partie de la Nouvelle-Guinée qui est voisine de ces îles , puisqu'il y a un nom ; mais ce nom même , qui est *burung-arou* , semble porter l'empreinte du pays originaire.

L'attachement exclusif de l'oiseau de paradis pour les contrées où croissent les épiceries donne lieu de croire qu'il rencontre sur ces arbres aromatiques la nourriture qui lui convient le mieux ; du moins est-il certain qu'il ne vit pas uniquement de la rosée. J. Otton-Helbigius , qui a voyagé aux Indes , nous apprend qu'il se nourrit de baies rouges que produit un arbre fort élevé : Linné dit qu'il fait sa proie des grands papillons ; et Bontius , qu'il donne quelquefois la chasse aux petits oiseaux et les mange.

Les bois sont sa demeure ordinaire ; il se perche sur les arbres , où les Indiens l'attendent cachés dans des huttes légères qu'ils savent attacher aux branches , et d'où ils le tirent avec leurs flèches de roseau. Son vol ressemble à celui de l'hirondelle , ce qui lui a fait donner le nom d'*hirondelle de Ternate*.

Je ne crois pas qu'il existe en Amérique , à moins que les vaisseaux européens ne l'y aient transporté ; et je fonde mon assertion non-seulement sur ce que Marcgrave n'indique point son nom brasilien , et sur le silence de tous les voyageurs qui ont parcouru le nouveau continent et les îles adjacentes , mais encore sur la loi du climat ; cette loi ayant été établie d'abord pour les quadrupèdes , s'est ensuite appliquée d'elle-même à plusieurs espèces d'oiseaux , et s'applique particulièrement à celle-ci , comme habitant les contrées voisines

de l'équateur , d'où la traversée est beaucoup plus difficile , et comme n'ayant pas l'aile assez forte , la légèreté seule ne suffit point , en effet , pour faire une telle traversée ; elle est même un obstacle dans le cas des vents contraires.

Il ne paraît pas que les anciens aient connu l'oiseau de paradis. Les caractères si frappans et si singuliers qui le distinguent de tous les autres oiseaux , ces longues plumes subalaires , ces longs filets de la queue , ce velours naturel dont la tête est revêtue , etc. , ne sont nulle part indiqués dans leurs ouvrages ; et c'est sans fondement que Belon a prétendu y retrouver le phénix des anciens , d'après une faible analogie qu'il a cru apercevoir moins entre les propriétés de ces deux oiseaux , qu'entre les fables qu'on a débitées de l'un et de l'autre.

On ne peut nier que leur climat propre ne soit absolument différent , puisque le phénix se trouvait en Arabie , et quelquefois en Egypte , au lieu que l'oiseau de paradis ne s'y montre jamais , et qu'il paraît attaché , comme nous venons de le voir , à la partie orientale de l'Asie , laquelle était fort peu connue des anciens.

Clusius rapporte , sur le témoignage de quelques marins , lesquels n'étaient instruits eux-mêmes que par des oui-dire , qu'il y a deux espèces d'oiseaux de paradis : l'une constamment plus belle et plus grande , attachée à l'île d'Arou ; l'autre plus petite et moins belle , attachée à la partie de la terre des Papoux qui est voisine de Gilolo. Helbigius , qui a oui dire la même chose dans les îles d'Arou , ajoute que les oiseaux de paradis de la Nouvelle-Guinée , ou de la terre des Papoux , diffèrent de ceux de l'île d'Arou , non-seulement par la taille , mais encore par les couleurs du plumage , qui est blanc et jaunâtre.

Malgré ces deux autorités , dont l'une est trop suspecte et l'autre trop vague pour qu'on puisse en tirer rien de précis , il me paraît que tout ce qu'on peut dire de raisonnable d'après les faits les plus avérés , c'est que les oiseaux de paradis qui nous viennent des Indes ne sont pas tous également conservés ni tous parfaitement semblables ; qu'on trouve en effet de ces oiseaux plus petits ou plus grands , d'autres qui ont les plumes subalaires et les filets de la queue plus ou moins longs , plus ou moins nombreux ; d'autres qui ont ces filets différemment posés , différemment conformés , ou qui n'en ont point du tout ; d'autres enfin qui diffèrent entre eux par les couleurs du plumage , par des huppés ou touffes de plumes , etc. ; mais que , dans le vrai , il est difficile , parmi ces différences aperçues dans des individus presque tous mutilés , défigurés , ou du moins mal desséchés , de déterminer précisément celles qui peuvent constituer des espèces diverses , et celles qui ne sont que des variétés d'âge , de sexe , de saison , de climat , d'accident , etc.

D'ailleurs, il faut remarquer que les oiseaux de paradis étant fort chers comme marchandise, à raison de leur célébrité, on tâche de faire passer sous ce nom plusieurs oiseaux à longue queue et à beau plumage, auxquels on retranche les pieds et les cuisses pour en augmenter la valeur.

CORBEAU.

(Pl. 16.)

On a donné ce nom à plusieurs oiseaux, tels que les corneilles, les choucas, les graves ou les coracias, etc.; nous en restreindrons ici l'acception, et nous l'attribuerons exclusivement à la seule espèce du grand corbeau (1), du *corvus* des anciens, qui est assez différent de ces autres oiseaux par sa grosseur, ses mœurs, ses habitudes naturelles, pour qu'on doive lui appliquer une dénomination distinctive, et surtout lui conserver son ancien nom.

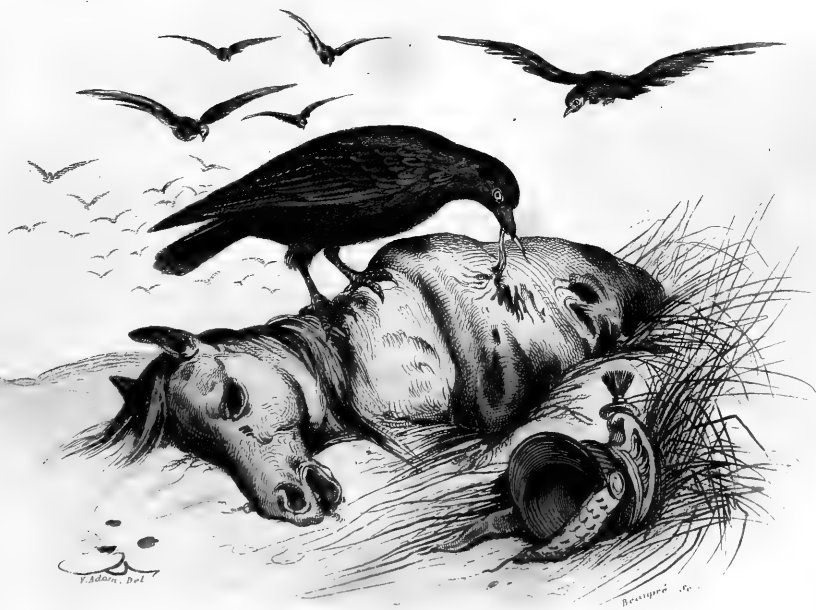
Cet oiseau a été fameux dans tous les temps; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue, peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fond de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux faibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc.

On prétend qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur avoir crevé les yeux; ce qui rendrait cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle

(1) En latin, *corvus*; en espagnol, *cuervo*; en italien, *corvo*; en allemand, *rabe, rave, kol-rave*; en anglais, *raven*; en suédois, *korp*; en polonais, *kruk*; en hébreu, *oreb*; en arabe, *gerabi*; en persan, *calak*; en vieux français, *corbin*; en Guienne, *escorbeau*. Ses petits se nomment *corbillats* et *corbillards*; et le mot *corbiner* exprimait autrefois le cri des corbeaux et des corneilles, selon Cotgrave.



La Courtirolo, la Courtirolo à colier.



La Corbeille.

serait en lui l'effet non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes, et même des poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'omnivore.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant; en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est pour ces diverses raisons qu'il était autrefois défendu en Angleterre de lui faire aucune violence, et que dans l'île Féroë, dans celle de Malte, etc., on a mis sa tête à prix.

Si, aux traits sous lesquels nous venons de représenter le corbeau, on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très faible à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que, dans presque tous les temps, il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur: sa chair était interdite aux Juifs; les sauvages n'en mangent jamais; et, parmi nous, les gens le plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau, qui est très coriace.

Partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de corbeaux et d'autres oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitans de l'air, à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changemens, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changemens. Linné dit que, dans les provinces méridionales de la Suède, lorsque le ciel est serein, les corbeaux volent très haut en faisant un certain cri qui s'entend de fort loin. Les auteurs de la *Zoologie britannique* ajoutent que, dans cette circonstance, ils volent le plus souvent par paires. D'autres écrivains, moins éclairés, ont fait d'autres remarques mêlées plus ou moins d'incertitudes et de superstitions.

Dans le temps où les aruspices faisaient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvaient qu'être des oiseaux fort intéressans ; car la passion de prévoir les évènements futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain : aussi s'attachait-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avait compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier ; chacune avait sa signification déterminée ; il ne manquait pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire. Pline lui-même, qui n'était ni charlatan ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui était la plus sinistre. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme, et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément ; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim, appelait distinctement le cuisinier de la maison.

On faisait grand cas à Rome de ces oiseaux parleurs, et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux. Ils n'apprennent pas seulement à parler ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison : ils se privent, quoique vieux, et paraissent même capables d'un attachement personnel et durable.

Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Craterus d'Asie, qui s'était rendu fameux par son habileté à les dresser pour la chasse, et qui savait se faire suivre, même par les corbeaux sauvages. Scaliger rapporte que le roi Louis XII en avait un ainsi dressé, dont il se servait pour la chasse des perdrix. Albert en avait vu un autre à Naples, qui prenait des perdrix et des faisans, et même d'autres corbeaux : mais, pour chasser ainsi les oiseaux de son espèce, il fallait qu'il y fût excité et comme forcé par la présence du fauconnier. Enfin il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître, et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée.

Ajoutons à tout cela que le corbeau paraît avoir une grande sagacité d'odorat pour sentir de loin les cadavres ; Thucydide lui accorde même un instinct

assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste : mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois, et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires, comme nous le verrons plus bas. Enfin c'est encore à l'un de ces oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie, pour amener à sa portée l'eau qu'il avait aperçue au fond d'un vase étroit, d'y laisser tomber une à une de petites pierres, lesquelles, en s'amoncelant, firent monter l'eau sensiblement, et le mirent à même d'étancher sa soif. Cette soif, si le fait est vrai, est un trait de dissemblance qui distingue le corbeau de la plupart des oiseaux de proie, surtout de ceux qui se nourrissent de proie vivante, lesquels n'aiment à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger que par celui de boire.

Une autre différence, c'est que les corbeaux ont les mœurs plus sociales ; mais il est facile d'en rendre raison : comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres oiseaux carnassiers ; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrain, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres. C'est ici le lieu de remarquer que quoique les corbeaux privés mangent de la viande crue et cuite, et qu'ils passent communément pour faire, dans l'état de liberté, une grande destruction de mulots, de campagnols, etc., M. Hébert qui les a observés long-temps et de fort près, ne les a jamais vus s'acharner sur les cadavres, en déchiqeter la chair, ni même se poser dessus ; et il est fort porté à croire qu'ils préfèrent les insectes, et surtout les vers de terre, à toute autre nourriture.

Les corbeaux de montagne ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles, auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils ont niché ; on les y voit toute l'année en nombre à-peu-près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance : mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs ; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes.

Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles ; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncemens de rocher : c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur des arbrisseaux qui croisent entre les rochers ; ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous de mu-

railles en haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés.

Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite : car ces oiseaux si odieux, si dégoûtans pour nous, savent néanmoins s'inspirer un attachement réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer comme la tourterelle.

La femelle se distingue du mâle en ce qu'elle est d'un noir moins décidé; et qu'elle a le bec plus faible; en effet, j'ai bien observé dans certains individus des becs plus forts et plus convexes que dans d'autres, et différentes teintes de noir et même de brun dans le plumage : mais ceux qui avaient le bec le plus fort étaient d'un noir moins décidé, soit que cette couleur fût naturelle, soit qu'elle fût altérée par le temps et par les précautions qu'on a coutume de prendre pour la conservation des oiseaux desséchés. Cette femelle pond, aux environs du mois de mars, jusqu'à cinq ou six œufs, d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve environ vingt jours, et, pendant ce temps, le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture : il y pourvoit même largement, car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux, ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits.

On a soupçonné que ce n'était pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles, elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance; et il paraît qu'ils préfèrent les pièces de métal ou tout ce qui brille aux yeux. On en a vu un à Erfort, qui eut la patience de porter une à une, et de cacher sous une pierre, dans un jardin, une quantité de petites monnaies, jusqu'à concurrence de cinq ou six florins; et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Quand les petits viennent d'éclore, il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère; ils sont plutôt blancs que noirs, différens en cela des jeunes cignes, qui doivent être un jour d'un si beau blanc, et qui commencent par être bruns. Dans les premiers jours, la mère semble un peu négliger ses petits; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes; et l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençait que de ce moment à les reconnaître à leur plumage naissant, et à les traiter véritablement comme siens. Pour moi, je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit

plus ou moins dans presque tous les autres animaux, et dans l'homme lui-même; tous ont besoin d'un peu de temps pour s'accoutumer à un nouvel élément, à une nouvelle existence. Pendant ce temps de diète, le petit oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture : il en trouve une au-dedans de lui-même, et qui lui est très analogue; c'est le restant du jaune que renferme l'abdomen, et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier. La mère, après ces premiers temps, nourrit ses petits avec des alimens convenables, qui ont déjà subi une préparation dans son jabot, et qu'elle leur dégorge dans le bec, à-peu-près comme font les pigeons.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense; et s'il s'aperçoit qu'un milan, ou tel autre oiseau de proie, s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec. Si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut, qu'on les perd absolument de vue; jusqu'à ce que, excédés de fatigue, l'un ou l'autre ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs.

Aristote, et beaucoup d'autres après lui, prétendent que lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district, trop stérile ou trop resserré, ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples; en cela ils se montreraient véritablement oiseaux de proie : mais ce fait ne s'accorde point avec les observations que M. Hébert a faites sur les corbeaux des montagnes de Bugey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au-delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir par eux-mêmes.

Gesner a nourri de jeunes corbeaux avec de la chair crue, de petits poissons et du pain trempé dans l'eau. Ils sont fort friands de cerises, et ils les avalent avidement avec les queues et les noyaux; mais ils ne digèrent que la pulpe, et deux heures après ils rendent par le bec les noyaux et les queues. On dit qu'ils rejettent aussi les peaux des animaux qu'ils ont avalés avec la chair, de même que la crécerelle, les oiseaux de proie nocturnes, les oiseaux pêcheurs, etc., rendent les parties dures et indigestes des animaux ou des poissons qu'ils ont dévorés. Pline dit que les corbeaux sont sujets tous les étés à une maladie périodique de soixante jours, dont, selon lui, le principal symptôme est une grande soif : mais je soupçonne que cette maladie n'est autre chose que la mue, la-

quelle se fait plus lentement dans le corbeau que dans plusieurs autres oiseaux de proie.

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes corbeaux sont vraiment adultes et en état de se reproduire; et si chaque période de la vie était proportionnée dans les oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourrait soupçonner que les corbeaux ne deviendraient adultes qu'au bout de plusieurs années; car, quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux corbeaux, cependant il paraît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage : on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avaient atteint cet âge; et dans tous les pays et tous les temps, il a passé pour un oiseau très vivace : mais il s'en faut bien que, dans cette espèce, le terme de l'âge adulte, soit retardé en proportion de la durée totale de la vie, car sur la fin du premier été, lorsque toute la famille vole de compagnie, il est déjà difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes.

Nous avons remarqué plus haut que le corbeau n'était pas noir en naissant : il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse; car, dans ce cas, son plumage change sur la fin, et devient jaune par défaut de nourriture : mais il ne faut pas croire qu'en aucun temps cet oiseau soit d'un noir pur et sans mélange d'aucune autre teinte ; la nature ne connaît guère cette uniformité absolue. En effet, le noir qui domine dans cet oiseau paraît mêlé de violet sur la partie supérieure du corps, de cendré sur la gorge, et de vert sous le corps, sur les penes de la queue, et sur les plus grandes penes des ailes et les plus éloignées du dos.

Il n'y a que les pieds, les ongles et le bec qui soient absolument noirs, et ce noir du bec semble pénétrer jusqu'à la langue, comme celui des plumes semble pénétrer jusqu'à la chair, qui en a une forte teinte. La langue est cylindrique à sa base, aplatie et fourchue à son extrémité, et hérissée de petites pointes sur ses bords. L'organe de l'ouïe est fort compliqué, et peut-être plus que dans les autres oiseaux. Il faut qu'il soit aussi plus sensible, si l'on peut ajouter foi à ce que dit Plutarque, qu'on a vu des corbeaux tomber comme étourdis par les cris d'une multitude nombreuse et agitée de quelque grand mouvement.

L'appétit du corbeau s'étend à tous les genres de nourriture, et permet aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent. La poudre de noix vomique, qui est un poison pour un grand nombre d'animaux quadrupèdes, en est aussi un pour le corbeau : elle l'enivre au point qu'il tombe bientôt après qu'il en a mangé ; il faut saisir le moment où il tombe, car cette ivresse est quelque-

fois de courte durée, et il reprend souvent assez de force pour aller mourir ou languir sur son rocher. On le prend aussi avec plusieurs sortes de filets, de lacets et de pièges, et même à la pipée, comme les petits oiseaux; car il partage avec eux leur antipathie pour le hibou, et il n'aperçoit jamais cet oiseau, ni la chouette, sans jeter un cri. On dit qu'il est aussi en guerre avec le milan, le vautour, la pie de mer.

Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point. Ils ont, comme les oiseaux de proie, les ailes longues et fortes (à-peu-près trois pieds et demi d'envergure); elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième, qui est la plus longue de toutes, et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces: le bout paraît un peu arrondi sur son plan horizontal.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol: aussi les corbeaux ont-ils le vol très élevé, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'était autre chose sans doute que celui des éclairs mêmes, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces temps d'orage, et pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'aigle le titre de *Ministre de la foudre*; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire, jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré. Il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe. On le trouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada, et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre. Il reste même attaché au nid qu'il construit, et il s'en sert plusieurs années de suite.

Son plumage n'est pas le même dans tous les pays. Indépendamment des causes particulières qui peuvent en altérer la couleur ou la faire varier du noir au brun et même au jaune, il subit encore plus ou moins les influences du climat:

il est quelquefois blanc en Norwège et en Islande, où il y a aussi des corbeaux tout-à-fait noirs, et en assez grand nombre. D'un autre côté, on en trouve de blancs au centre de la France et de l'Allemagne, dans des nids où il y en a aussi de noirs.

Les corbines passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Le fond principal de cette subsistance au printemps, ce sont les œufs de perdrix, dont elles sont très friandes, et qu'elles savent même percer fort adroitement pour les porter à leurs petits sur la pointe de leur bec. Comme elles en font une grande consommation, et qu'il ne leur faut qu'un moment pour détruire l'espérance d'une famille entière, on peut dire qu'elles ne sont pas les moins nuisibles des oiseaux, quoiqu'elles soient les moins sanguinaires. Heureusement il n'en reste pas un grand nombre pendant l'été; on en trouverait difficilement plus de deux douzaines de paires dans une forêt de cinq ou six lieues de tour aux environs de Paris.

En hiver elles vivent avec les mantelées, les frayonnes ou les freux, et à-peu-près de la même manière : c'est alors que l'on voit, autour des lieux habités, des volées nombreuses, composées de toutes les espèces de corneilles, se tenant presque toujours à terre pendant le jour, errant pêle-mêle avec nos troupeaux et nos bergers, voltigeant sur les pas de nos laboureurs, et sautant quelquefois sur le dos des cochons et des brebis avec une familiarité qui les ferait prendre pour des oiseaux domestiques et apprivoisés.

La nuit, elles se retirent dans les forêts sur de grands arbres qu'elles paraissent avoir adoptés, et qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement, où elles se rassemblent le soir de tous côtés, quelquefois de plus de trois lieues à la ronde, et d'où elles se dispersent tous les matins : mais ce genre de vie ne réussit pas également à toutes; car si les corbines et les mantelées deviennent prodigieusement grasses, les frayonnes sont presque toujours maigres. On assure que ces oiseaux restent constamment appariés toute leur vie; on prétend même que, lorsque l'un des deux vient à mourir, le survivant lui demeure fidèle, et passe le reste de ses jours dans une irréprochable viduité.

On reconnaît la femelle à son plumage, qui a moins de lustre et de reflets. Elle pond cinq ou six œufs; elle les couve environ trois semaines; et, pendant qu'elle les couve, le mâle lui apporte à manger.

J'ai eu occasion d'examiner un nid de corbine, qui m'avait été apporté dans les premiers jours du mois de juillet. On l'avait trouvé sur un chêne, à la hauteur de huit pieds, dans un bois en coteau où il y avait d'autres chênes plus

grands. Ce nid pesait deux ou trois livres : il était fait en dehors de petites branches et d'épines entrelacées grossièrement et mastiquées avec de la terre et du crottin de cheval; le dedans était plus mollet, et construit plus soigneusement avec du chevelu de racines. J'y trouvai six petits éclos; ils étaient encore vivans, quoiqu'ils eussent été vingt-quatre heures sans manger : ils n'avaient pas les yeux ouverts; on ne leur apercevait aucune plume, si ce n'est les plumes de l'aile qui commençaient à poindre : tous avaient la chair mêlée de jaune et de noir, le bout du bec et des ongles jaune; les coins de la bouche d'un blanc sale, le reste du bec et des pieds rougeâtre.

Lorsqu'une buse ou une crécerelle vient à passer près du nid de ces oiseaux, le père et la mère se réunissent pour l'attaquer, et ils se jettent sur elle avec tant de fureur, qu'ils la tuent quelquefois en lui crevant la tête à coups de bec. Ils se battent aussi avec les pies-grièches; mais celles-ci, quoique plus petites, sont si courageuses qu'elles viennent souvent à bout de les vaincre, de les chasser et d'enlever toute la couvée.

Les anciens assurent que les corbines, ainsi que les corbeaux, continuent leurs soins à leurs petits bien au-delà du temps où ils sont en état de voler. Cela me paraît vraisemblable : je suis même porté à croire qu'ils ne se séparent point du tout la première année; car ces oiseaux étant accoutumés à vivre en société, et cette habitude devant bientôt les réunir avec des étrangers, il est naturel qu'ils continuent la société commencée avec leur famille, et qu'ils la préfèrent même à toute autre ?

La corbine apprend à parler comme le corbeau, et comme lui elle est omnivore : insectes, vers, œufs d'oiseaux, poissons, grains, fruits, toute nourriture lui convient; elle sait aussi casser les noix en les laissant tomber d'une certaine hauteur. Elle visite les lacets et les pièges, et fait son profit des oiseaux qu'elle y trouve engagés; elle attaque même le petit gibier affaibli ou blessé, ce qui a donné l'idée dans quelques pays de l'élever pour la fauconnerie : mais par une juste alternative, elle devient à son tour la proie d'un ennemi plus fort, tel que le milan, le grand-duc, etc.

Comme cet oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher, et ne donne guère dans les pièges des oiseleurs. On en attrape cependant quelques-uns à la pipée, en imitant le cri de la chouette et en tendant les gluaux sur les plus hautes branches, ou bien en les attirant à la portée du fusil ou même de la sarbacane, par le moyen d'un grand-duc ou de tel autre oiseau de nuit qu'on élève sur des juchoirs dans un lieu découvert.

On les détruit en leur jetant des fèves de marais, dont elles sont très friandes, et que l'on a eu la précaution de garnir en dedans d'aiguilles rouillées. Mais la façon la plus singulière de les prendre est celle-ci que je rapporte, parce qu'elle fait connaître le naturel de l'oiseau. Il faut avoir une corbine vivante : on l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes; dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier : les autres corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix , comme pour lui donner du secours; mais la prisonnière, cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes qu'on lui a laissés libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur.

On les prend encore avec des cornets de papier empâtés de viande crue. Lorsque la corneille introduit sa tête pour saisir l'appât qui est au fond, les bords du cornet, qu'on a eu la précaution d'engluer, s'attachent aux plumes de son cou; elle en demeure coiffée, et, ne pouvant se débarrasser de cet incommode bandeau qui lui couvre entièrement les yeux, elle prend l'essor, et s'élève en l'air presque perpendiculairement (direction la plus avantageuse pour éviter les chocs), jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, elle retombe de lassitude, et toujours fort près de l'endroit d'où elle était partie. En général, quoique ces corneilles n'aient le vol ni léger ni rapide, elles montent cependant à une très grande hauteur; et lorsqu'une fois elles y sont parvenues, elles s'y soutiennent long-temps, et tournent beaucoup.



DES OISEAUX GALLINACÉS.

Les gallinacés ont le corps généralement gros et massif. Ces oiseaux forment une grande famille naturelle dont les pigeons seuls s'éloignent assez pour qu'on ait été indécis sur la place qu'ils doivent réellement occuper dans cette *division ornithologique*.

Les oiseaux de cet ordre ont le bec court et convexe, à mandibule supérieure voûtée, courbée depuis sa base jusqu'à la pointe; leurs narines sont recouvertes d'une membrane voûtée, nue ou garnie de plumes; leurs pieds ont les trois doigts de devant réunis par une courte membrane; le doigt de derrière s'articule plus haut sur les tarses, au-dessus des articulations des doigts de devant. Quelquefois, ces oiseaux manquent de doigt postérieur; d'autres fois il est très petit, et leurs trois doigts de devant sont très libres ou réunis.

Dans beaucoup d'espèces, principalement chez le mâle, on remarque à la partie postérieure du tarse, au-dessus du pouce, une saillie nommée *éperon* ou *ergot*, formée d'une épine osseuse, revêtue extérieurement de cornes, plus ou moins pointues, selon les espèces, et qui s'allonge à mesure que l'animal vieillit; les tarses sont courts ou de hauteur médiocre, les pieds propres à la course; le pouce, lorsqu'il existe, est en général élevé de terre, ou n'y touche que par le bout. Les gallinacés sont lourds, ont le corps très charnu et les ailes

courtes, ce qui, avec la faiblesse de leurs muscles pectoraux, rend leur vol assez difficile.

Tous les gallinacés sont pulvérisateurs ; c'est-à-dire que tous aiment à gratter la terre et à se vautrer dans la poussière ; ils se nourrissent généralement de graines, quelquefois d'insectes, et plusieurs espèces de baies et de bourgeons. Presque toujours leur nid est fait sans art, sur la terre, et le mâle ne prend aucune part à sa construction, non plus qu'à l'incubation des œufs, dont le nombre est souvent considérable ; aussitôt que les petits sont sortis de la coquille, ils marchent, mangent seuls, et abandonnent le nid pour suivre leur mère. Ils restent en famille jusqu'au printemps suivant, époque à laquelle ils se séparent ; les pigeons seuls ont des mœurs différentes.

C'est à l'ordre des gallinacés qu'appartiennent la plupart de nos oiseaux de basse-cour ; aucun autre n'offre à l'homme plus de ressources pour ses besoins et ses jouissances. La chair de beaucoup de gallinacés est un mets sain et léger, qui restaure sans surcharger l'estomac ; leurs plumes servent à divers usages : on les applique à la parure et aux arts industriels.

Ces oiseaux sont presque tous originaires des contrées chaudes des deux continents. Quoiqu'ils n'aient pas de régime exclusif, ils vivent en général de graines, et, pour avaler la boisson qu'ils ont introduite dans leur bec, ils lèvent la tête en l'air.

Les sexes présentent de grandes différences dans leur plumage, du moins jusqu'à ce que les individus aient atteint un âge avancé, époque à laquelle les femelles se revêtent quelquefois du plumage des mâles qui est plus éclatant ; ils diffèrent aussi par la taille qui, dans la plupart des espèces, est moins grande chez la femelle.

Il y a dans l'histoire des mœurs des oiseaux gallinacés, des particularités dignes de remarque, et qui pourtant ont échappé à l'attention de quelques écrivains naturalistes. Le plus ordinairement ces oiseaux vivent en polygamie ; les mâles sont moins nombreux que les femelles et ils en ont, en même temps, plusieurs qui les suivent, qu'ils protègent contre les attaques des autres animaux et qu'ils ne laissent point approcher par les mâles de leur espèce. Les femelles, comme il arrive toujours dans le cas de polygamie, pondent un nombre plus ou moins considérable d'œufs qu'elles couvent seules sans que les mâles partagent jamais les soins de l'incubation. Les gallinacés sont peu voyageurs, on n'en connaît qu'un petit nombre qui se livrent à des migrations d'outre-mer. Leur appareil du vol ne leur permettrait pas, en effet, de faire de longs trajets sans se reposer ; les ailes sont le plus souvent courtes et obtuses,

et le sternum est remarquable par son peu de solidité. Les cailles, qui entreprennent chaque année de longues traversées, ne les exécutent qu'en se faisant supporter par le vent, et sans le procédé ingénieux qu'elles mettent en usage, il leur serait véritablement impossible de réussir à voler long-temps. Les gangas et les hétéroclites voyagent au contraire presque constamment; aussi leurs ailes sont-elles allongées et plus aiguës; chez eux la première rémige est la plus longue, et leurs muscles pectoraux ont un grand développement.

Les gallinacés n'habitent pas indifféremment telle ou telle contrée du globe. La poule et le dindon qui se trouvent maintenant presque par toute la terre, y ont été portés par l'homme, mais on ne les y rencontrait pas naturellement; il y a des oiseaux de cet ordre qui habitent une circonscription territoriale dont ils ne semblent pas s'éloigner: c'est ainsi que les coqs sauvages et les faisans sont de l'Asie, ainsi que les Lophophores, les paons, etc.; les dindons, les hocco, les colins, les tinamous, sont d'Amérique, et les pintades du nord de l'Afrique. Quelques petits genres, tels que les cailles, les colins, les lagopèdes, sont de l'ancien monde; quelques autres se trouvent dans les deux Amériques; mais il n'en est qu'un très petit nombre qui soient véritablement de l'ancien continent en même temps que du nouveau.

La taille des oiseaux de cet ordre présente des variations considérables: elle est tantôt élevée, comme chez les paons, les dindons, etc.; d'autres fois elle est fort réduite, comme chez les colins, les cailles, etc.; mais le plus souvent elle est moyenne, et ne s'éloigne pas de celle des perdrix, des gangas, des tinamous, etc.

Le plumage n'est pas moins varié, et souvent il emprunte des ornemens qui ne le cèdent en rien au brillant métallique et aux reflets chatoyans des plus beaux passereaux. Les paons et les éperonniers ont la queue émaillée d'ocelles métalliques que les mots ne peignent qu'infidèlement. D'autres, moins riches, moins resplendissans dans leurs couleurs, offrent cependant des mélanges fort gracieux de rouge, de violet, de noir, etc.; ce sont les perdrix, les colins, etc.; ou bien ils sont caractérisés, comme les hocco, les paxis et quelques autres, par une teinte uniforme, mais toujours remarquable par sa netteté, si elle ne l'est par sa vivacité, comme cela se remarque chez le dindon ou le hocco.

On a partagé l'ordre des gallinacés en plusieurs *genres* dont les principaux sont: les pigeons, les dindons, les paons, les alectors, les faisans, les pintades et les tetras.

TOURTERELLE.

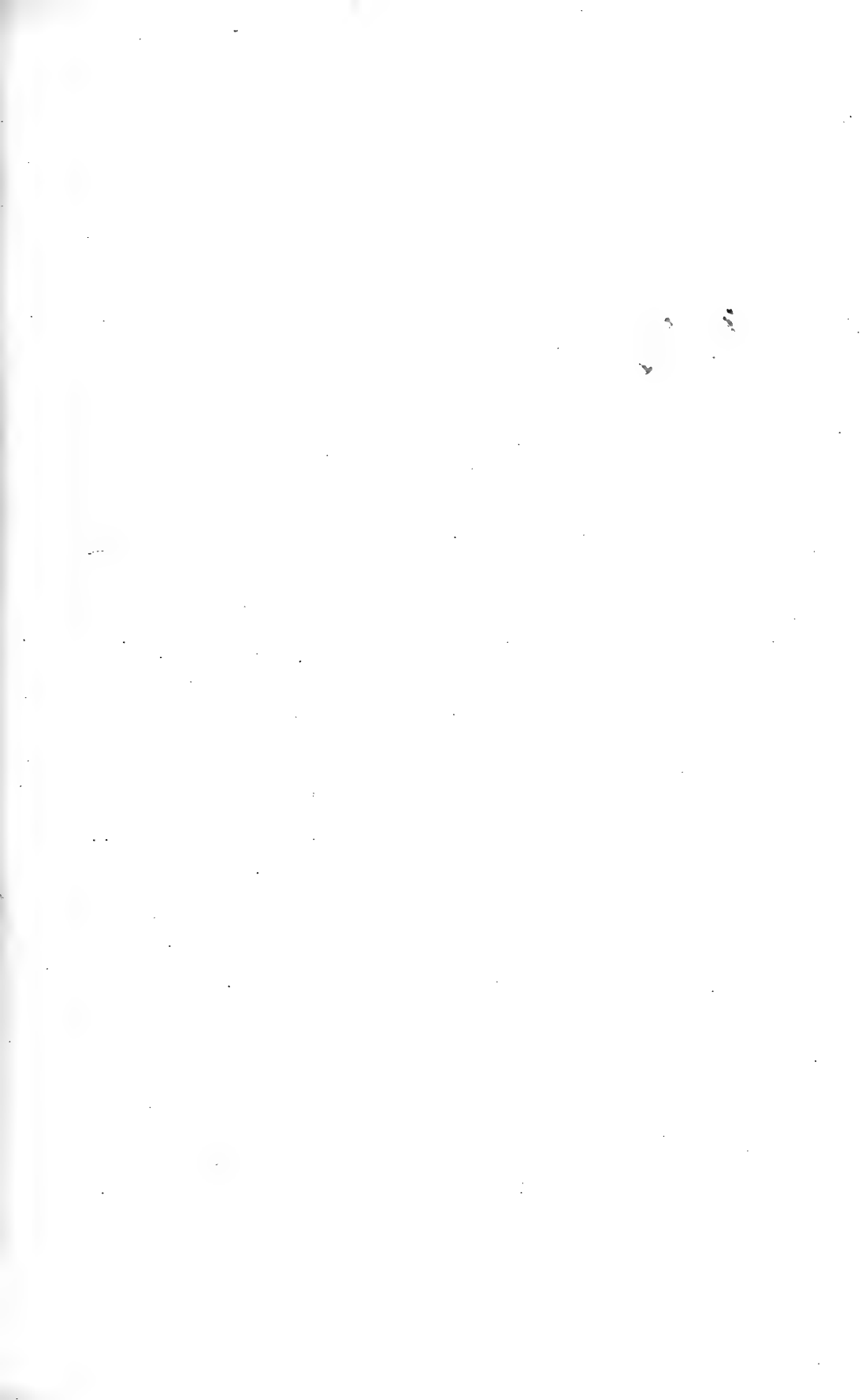
(Pl. 16.)

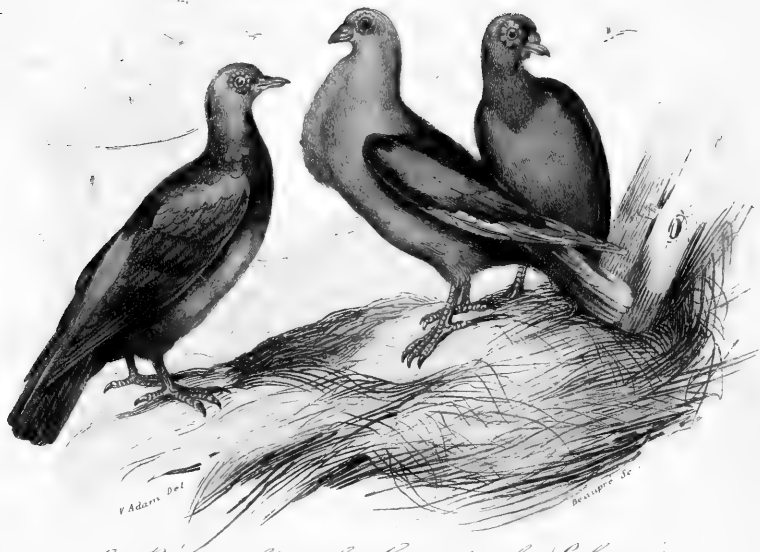
La tourterelle (1) aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver ; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupe, partent et voyagent ensemble : elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois ; pendant ce court espace de temps, elles nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles.

Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir ; elles placent leur nid sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne.

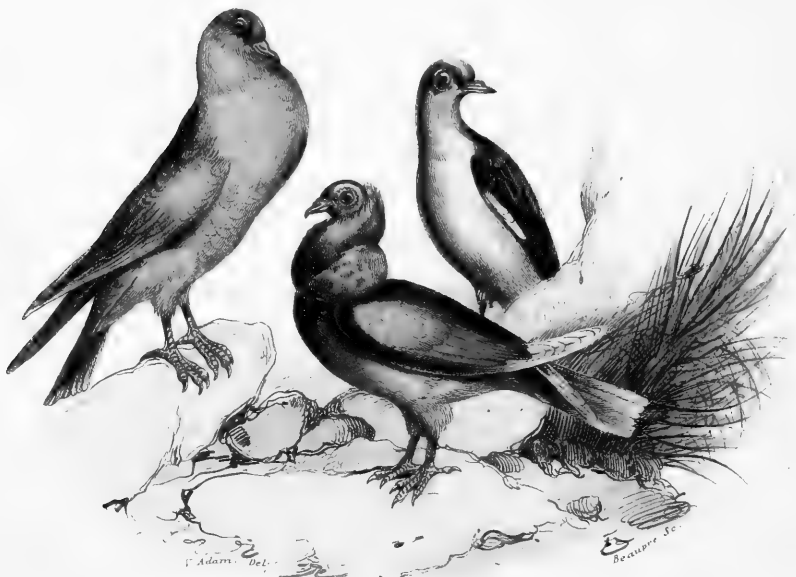
On les trouve presque partout dans les îles de la mer du sud. Elles sont, comme les pigeons, sujettes à varier ; et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. Il est fort possible, que les bisets, les ramiers et les tourterelles dont les espèces paraissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de nature, se soient néanmoins souvent unis dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques-uns sont de la grandeur du ramier ; d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse ; par la figure, etc., et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois.

(1) En latin, *turtur* ; en espagnol, *tortola* ou *tortora* ; en italien, *tortora* ou *tortorella* ; en allemand, *turtel*, *turtel-taube* ; en anglais, *turtle*, *turtle-dove*.





Le Pigeon biset, le Cravate le Solennel



Le Gros-pigeon, le Noisier, le Perrin

TOURTERELLE A COLLIER.

(Pl. 16.)

Cette espèce s'appelle de ce nom, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir ; elle se trouve dans notre climat, et lorsqu'on les unit ensemble avec l'espèce dont nous venons de parler, elles produisent un métis. Celui que Schwenkfeld décrit, et qu'il appelle *turtur mixtus*, provenait d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier, et tenait plus de la mère que du père : je ne doute pas que ces métis ne remontent à la race de la mère dans la suite des générations. Au reste, la tourterelle à collier est un peu plus grosse que la tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure; ils mangent et boivent de même et ne relèvent la tête qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire ; ils volent de même en troupe : dans tous, la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé ; tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année dans des pays chauds ou dans des volières.

PIGEON BISET.

(Pl. 17.)

Le biset (1), ou pigeon sauvage, est la tige primitive de tous les autres pi-

(1) En latin, *columba*; en espagnol, *paloma*; en italien, *colombo*; en allemand, *taube* ou *tauben*; en anglais, *dove*, *common dove*, *house-pigeon*.

geons : communément il est de la même grandeur et de la même forme , mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique ; et c'est de cette couleur que lui vient son nom. Cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur ; ils nichent dans les trous des bâtimens ruinés et les rochers qui sont dans les forêts , ce qui leur a fait donner , par quelques naturalistes , le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies* ; ils aiment aussi les terres élevées et les montagnes , et on les a aussi appelés *pigeons de montagne*. Les anciens ne connaissaient que cette espèce de pigeon sauvage , qu'ils appelaient *Oivas* ou *vinago* , et ils ne font nulle mention de notre biset , qui néanmoins est le seul pigeon sauvage , et qui n'ait pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion , c'est que , dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques , on trouve aussi des *œnas* ; au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids , et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés ; ils arrivent par troupes en Bourgogne , en Champagne , et dans les autres provinces septentrionales de la France , vers la fin de février et au commencement de mars ; ils s'établissent dans les bois , y nichent dans des creux d'arbre , pondent deux ou trois œufs au printemps , et vraisemblablement font une seconde ponte en été ; à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits , et s'en retournent dans le mois de novembre ; ils prennent leur route du côté du midi , et se rendent probablement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

Le biset ou pigeon sauvage , et l'*œnas* ou le pigeon déserteur , qui retourne à l'état de sauvage , se perchent , et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille , qui déserte aussi nos colombiers , mais qui semble craindre de retourner dans les bois , et ne se perche jamais sur les arbres.

Après ces trois pigeons , dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de nature , vient le pigeon de nos colombiers , qui n'est qu'à demi domestique , et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance , il a acquis d'autres qualités qui , quoique moins nobles , paraissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année , et les pigeons de volière produisent jusqu'à dix ou douze fois , au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus. Ils pondent , à deux jours de distance , presque toujours deux œufs , rarement trois , et n'élèvent presque jamais que deux petits , dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre femelle : il y en a même plusieurs , et ce sont les plus jeunes , qui ne pondent qu'une fois ; le produit du printemps est toujours plus nombreux qu'en automne , du moins dans ces climats.

Les meilleurs colombiers, où les pigeons se plaisent et multiplient le plus, ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations : ils doivent être placés à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée du terrain, et il n'est nullement à craindre que cet éloignement nuise à leur multiplication ; ils aiment les lieux publics, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée, où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil. On a vu souvent les pigeons de plusieurs colombiers situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit était entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étaient obligés de faire place. C'est surtout au printemps et en automne que ces oiseaux semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai retiré quatre cents paires de pigeonceaux d'un de mes colombiers qui, par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, était élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisent que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire cent ou cent trente paires : il faut seulement veiller à l'oiseau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés et isolés, et qui inquiète les pigeons, sans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Il était aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons et les paons ; mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide demandoient plus d'art pour être subjugués. Une chaumière basse dans un terrain clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles ; il faut des tours, des bâtimens élevés, faits exprès, bien enduits en dehors et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules ; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie.

Pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaie, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs : il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulines les plus propres de nos co-

lombiers ; d'autres qui se gisent dans des fentes et des creux d'arbres ; d'autres qui semblent fuir nos habitations , et que rien ne peut y attirer, tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière, qu'ils n'abandonnent jamais.

Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs, sembleraient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeons*, un grand nombre d'espèces diverses, dont chacune aurait son naturel propre.

Le biset, dont nous nous occupons en ce moment, semble être la souche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, ils en diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes. Nous voyons dans cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers et prennent l'habitude de se percher sur les arbres : c'est la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature.

Ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoique en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société et vont s'établir dans les bois ; ils retournent donc à leur état de nature, poussés par leur seul instinct. D'autres, apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien se réfugient en petit nombre dans une tour peu fréquentée ; malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et ils les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la société auraient dû les retenir. Ces pigeons de muraille ne retournent pas en entier à l'état de nature ; ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. Quant à nos pigeons de colombier, dont tout le monde connaît les mœurs, lorsque leur demeure leur convient, ils ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons même que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont

nous venons de parler , cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent, n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature, à laquelle ils pourraient encore remonter.

Les gros et petits pigeons de volière, dont les races, les variétés, les mélanges, sont presque innombrables, parce que, depuis un temps immémorial, ils sont absolument domestiques, sont, pour la plupart, plus grands, plus beaux que les pigeons communs, plus féconds, plus gras et de meilleur goût; c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leurs nombreux produits. Dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à l'état de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière; il faut les y nourrir en tout temps: la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme, ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucune des ressources, aucun des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux.

On peut regarder cette dernière classe, dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme; et l'on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous qu'elles sont plus dégénérées. L'homme est le maître de forcer la nature par ses combinaisons et de la fixer par son industrie: de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et il en tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auraient jamais vu le jour.

PIGEON GROSSE-GORGE.

(Pl. 17.)

Les races pures, c'est-à-dire les variétés principales de pigeons domestiques, avec lesquelles on peut faire les variétés secondaires de chacune de ces races, sont : 1° les pigeons appelés *grosses-gorges*, parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieusement leur jabot en aspirant et retenant l'air ; 2° les pigeons mondains, qui sont les plus remarquables par leur fécondité, ainsi que les pigeons romains, les pigeons pattus et les nonnains ; 3° les pigeons-paons, qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon ; 4° le pigeon-cravate ou à gorge frisée ; 5° le pigeon-coquille hollandais ; 6° le pigeon-hirondelle ; 7° le pigeon-carne ; 8° le pigeon heurté ; 9° les pigeons suisses ; 10° le pigeon culbutant ; 11° le pigeon tournant.

La race du pigeon grosse-gorge est composée des variétés suivantes :

1^{re}. Le pigeon grosse-gorge soupe-en-vin, dont les mâles sont très beaux, parce qu'ils sont panachés, et dont les femelles ne panachent point.

2^e. Le pigeon grosse-gorge chamois panaché : la femelle ne panache point. C'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de Frisch, que les Allemands appellent *kropf-taube* ou *krouper*, et que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa*, seu *columba œsophago inflato*.

3^e. Le pigeon grosse-gorge, blanc comme un cygne.

4^e Le pigeon grosse-gorge blanc, pattu, et à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paraît fort détachée.

5^e. Le pigeon grosse-gorge gris panaché, et le gris doux, dont la couleur est douce et uniforme par tout le corps.

6^e. Le pigeon grosse-gorge gris de fer, gris barré et à rubans.

7^e. Le pigeon grosse-gorge gris piqué, comme argenté.

8^e. Le pigeon grosse-gorge jacinthe, d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9^e. Le pigeon grosse-gorge couleur de feu : il y a sur toutes ses plumes

une barre bleue et une barre rouge, et la plume est terminée par une barre noire.

10°. Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11°. Le pigeon grosse-gorge couleur de marron, avec les penes de l'aile toutes blanches.

12°. Le pigeon grosse-gorge maurin, d'un beau noir velouté, avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse-gorge marron : ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou ; et dans ces dernières races à col blanc et à grosse gorge, la femelle est semblable au mâle. Au reste, dans toutes les races de grosses-gorges d'origine pure, c'est-à-dire de couleur uniforme, les dix penes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, et on peut regarder ce caractère comme général.

13°. Le pigeon grosse-gorge ardoisé, avec le vol blanc et la cravate blanche : la femelle est semblable au mâle.

Voilà les races principales des pigeons à grosse-gorge ; mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleurs de nuit, etc.

Tous ces pigeons ont en général plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en aspirant l'air ; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de pigeons grosse-gorge ont cette faculté à un si haut point, qu'elle doit dépendre d'une formation particulière dans les organes ; ce jabot, presque aussi gros que tout le reste de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête et les empêche de voir devant eux : aussi, pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent.

PIGEON-CRAVATE.

(Pl. 17.)

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons ; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle. On distingue le pigeon-cravate du pigeon-nonnain, en ce

que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête et sur le cou , et qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semble se rebrousser sur la poitrine et sous la gorge. Ce sont de très jolis pigeons , bien faits , qui ont l'air très propre , et dont il y en a de soupe-en-vin , de chamois , de panachés , de roux , et de gris , de tout blancs et de tout noirs , et d'autres blancs avec des manteaux noirs : c'est à cette dernière variété qu'on peut rapporter le pigeon de Frisch , sous le nom allemand *mowchen* , et la dénomination latine *columba collo hirsuto*. Ce pigeon n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs il est petit , et se laisse aisément prendre par l'oiseau de proie ; c'est par toutes ces raisons qu'on n'en élève guère.

PIGEON NONNAIN.

(Pl. 17.)

Dans les races moyennes et petites de pigeons domestiques on distingue le pigeon-nonnain , dont il y a plusieurs variétés ; savoir , le soupe-en-vin , le rouge panaché , le chamois panaché ; les femelles de ces trois variétés ne sont jamais panachées. Il y a aussi dans la race des nonnains une variété qu'on appelle *pigeon maurin* , qui est tout noir , avec la tête blanche et le bout des ailes aussi blanc ; en général , tous les nonnains , soit maurins ou autres , sont coiffés , ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête , qui descend le long du cou , et s'étend sur la poitrine en forme de cravate composée de plumes redressées. Cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge ; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur , et sait aussi enfler un peu son jabot. Il ne produit pas autant que les autres nonnains , dont les plus parfaits sont tout blancs , et sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race : tous ont le bec très court ; ceux-ci produisent beaucoup , mais les pigeonceaux sont très petits.

PIGEON POLONAIS.

(Pl. 17.)

Les pigeons polonais sont plus gros que les pigeons-paons ; ils ont pour caractère d'avoir le bec très gros et très court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très basses : il y en a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués et de tout blancs.

Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze : lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant ; et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelque autre cause ; car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs. Il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec la tête et la queue noires ; et c'est à cette seconde variété qu'il faut rapporter le pigeon *columba caudata*. Frisch remarque que, dans le même temps que le pigeon-paon étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à-peu-près comme l'oiseau appelé *torcol*. Ces pigeons ne volent pas aussi bien que les autres ; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent, et qu'ils tombent à terre : ainsi, on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons qui, par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes. Il y a aux Philippines des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme le paon.

PIGEON RAMIER.

(Pl. 17.)

Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très près au pigeon domestique, on pourrait croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers (1), d'autant plus que les anciens étaient dans l'usage d'élever des ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier : il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros patus, viennent originairement des ramiers.

La tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourrait, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'était pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages.

A juger du genre *columbae* par toutes les analogies, il paraît que dans l'état de nature il y a trois espèces principales, et deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires. Les Grecs avaient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différens; la première et la plus grande est le *phassa*, ou *phatta*, qui est notre ramier; la seconde est le *peleias*, qui est notre biset; la troisième, le *trugon*, ou la tourterelle; la quatrième, qui fait la première des intermédiaires est l'*wnas*, qui étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers; enfin la cinquième est le *phaps*, qui est un ramier plus petit que le *phassa*, et qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor*, mais qui ne nous paraît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que, suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands. Ainsi toutes les espèces nominales, anciennes et modernes, se réduisent tou-

(1) En latin, *palumbes*; en italien, *colombo torquato*; en espagnol, *paloma torcalz*; en allemand, *ringel-taube*; en anglais, *ring dove*, et dans le nord de l'Angleterre, *cushat*.

jours à trois, c'est-à-dire à celles du biset, du ramier et de la tourterelle, qui peut-être ont contribuées toutes trois à la variété presque infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard. C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; et il paraît qu'ils viennent d'une seconde ponte, qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid, n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets; mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres: ils les placent à leur sommet, et les construisent assez légèrement avec des bûchettes: ce nid est plat, et assez large pour recevoir le mâle et la femelle. Je me suis assuré qu'elle pond de très bonne heure au printemps deux et souvent trois œufs; car on m'a apporté plusieurs nids où il y avait deux et quelquefois trois ramereaux déjà forts au commencement d'avril. Quelques gens ont prétendu que dans notre climat ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs, ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que l'attachement et le soin des petits durent toute l'année. Or, la femelle ne couve que pendant quatorze jours. Il y a toute apparence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une par an. Il est très certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très probable qu'il en est à-peu-près de même dans les pays froids.

Les ramiers ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison de la ponte et dans les jours sereins. Ils se nourrissent de fruits sauvages: ils font un grand dégât dans les blés, lorsqu'ils sont versés; et mangent aussi de l'herbe. Ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire de suite et ne relevant la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin.

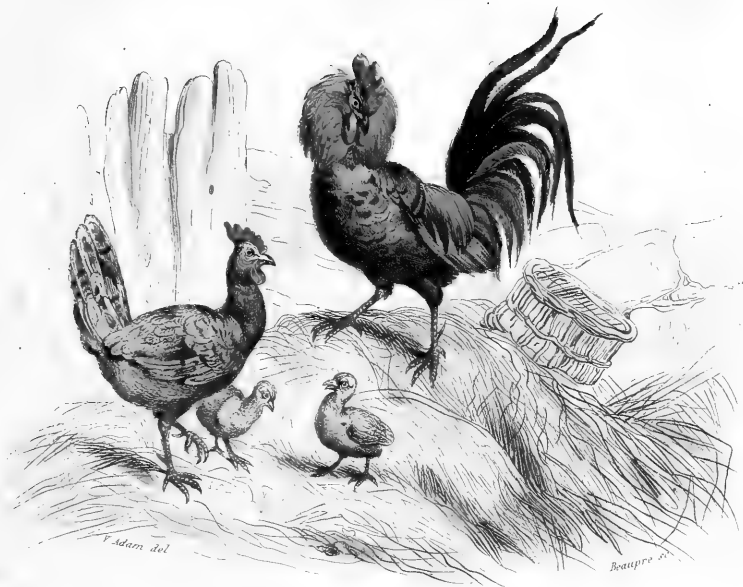
Il paraît que, quoique le ramier préfère les climats chauds et tempérés, il habite quelquefois dans les pays septentrionaux; Linné le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède. Il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très voisines de celles du ramier.

POULE ET COQ.

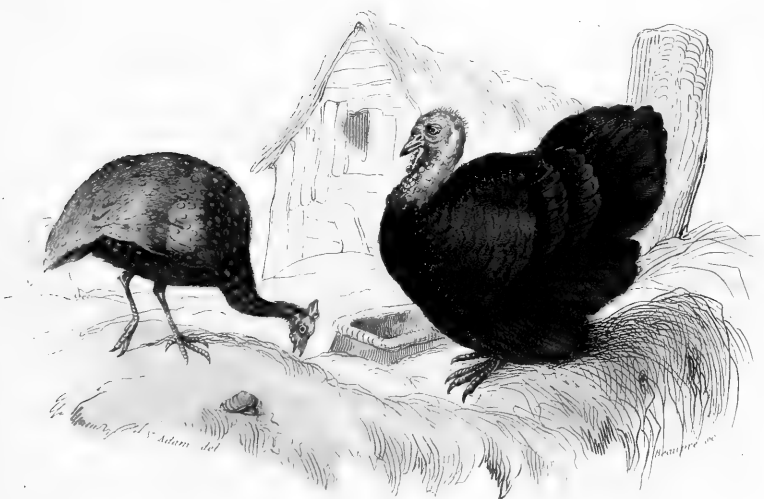
(Pl. 18.)

Le coq (1) est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, dont les ailes sont fort courtes et qui ne vole que rarement. Il chante indifféremment la nuit et le jour, et son chant est fort différent de celui de sa femelle. Il y a quelquefois des femelles qui ont le cri du coq, c'est-à-dire, qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; mais leur voix n'est pas si forte, et leur cri n'est pas si bien articulé. Le coq gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux: il boit en prenant de l'eau dans son bec, et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Le front du coq est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature. Les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, toujours trois en avant et l'autre en arrière. Les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau; caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très peu de naturalistes. La queue est à-peu-près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé; cette queue, dans les races des gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes, qui se partagent en deux plans égaux: ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites, et que les pieds sont armés d'éperons. Il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons; mais cela est rare.

(1) En vieux français, *gal*, *gog*; en latin, *gallus*; en espagnol et en italien, *gallo*; en savoyard, *coq*, *gau*, *geau*; en allemand, *hahn*; en anglais, *cock*.



La Poule et le Coq.



La Pintade et le Dindon.



Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux , de la fierté dans la démarche , de la libéralité dans ses mouvemens , et toutes les proportions qui annoncent la force.

Les poules doivent être assorties au coq , si l'on veut une race pure ; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce , il faut croiser les races. Dans tous les cas , on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé , la crête flottante et rouge , et qui n'ont point d'éperons : les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle ; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires , comme étant plus fécondes que les blanches , et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basses-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules : il ne les perd pas de vue ; il les conduit , les défend , les menace , va chercher celles qui s'écartent , les ramène , et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine , on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages. Quand il les perd , il donne des signes de regrets. Quoique jaloux , il n'en maltraite aucune ; et sa passion ne l'irrite que contre ses concurrens : s'il se présente un autre coq , sans lui donner le temps de rien entreprendre , il accourt l'œil en feu , les plumes hérissées , se jette sur son rival , et lui livre un combat opiniâtre , jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe.

Ce qui paraît prouver que la jalousie du coq est une passion réfléchie , quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours , c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre , au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons.

Les hommes , qui tirent parti de tout pour leur amusement , ont voulu mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq ; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art , que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles pour la curiosité des peuples. On a vu , on voit encore tous les jours , dans plus d'une contrée , des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois , se diviser en deux partis , chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant , joindre la fureur des gageures à l'intérêt du spectacle , et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'était autrefois la folie des Rhodiens , des Tangriens , de ceux de Pergame ; c'est aujourd'hui celle des

Chinois, des habitans des Philippines, de Java, de l'isthme de l'Amérique, des Anglais et de quelques autres nations des deux continens.

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire; ils y grossissent, acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice et de leur pédicule, parcourent l'*oviducte* dans toute sa longueur, s'assimilent la lymphé dont la cavité de ce conduit est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, et restent dans ce viscère jusqu'à ce que ses fibres entrent en contraction, et les poussent au dehors.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros. Si on ouvre un de ses œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité; ensuite le blanc externe, qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne, qui est plus arrondi que le précédent; et enfin au centre de ce blanc le jaune, qui est sphérique: ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre. La petite vésicule lenticulaire, appelée *cicatricule*, se trouve à-peu-près sur l'équateur du jaune, et fixée solidement à sa surface.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, et parcourent ensemble l'*oviducte*, et, formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe. Qu'un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire se trouve arrêté dans son accroissement, et que formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviducte*.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement six semaines ou deux mois, sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver. La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours. Il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne une fécondité extraordinaire; la chaleur y contribue beaucoup. On peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation à mesure que cette évaporation

se fait, ou il s'épaissit, se durcit et dessèche, ou il contracte un mauvais goût, et se gâte enfin totalement, au point de ne pouvoir plus rien produire. Pour lui conserver long-temps toutes ses qualités, il faut mettre obstacle à cette transpiration par une couche de matière grasse, dont on enduit exactement sa coque peu de moment après qu'il a été pondu : avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et qui auront toutes les propriétés des œufs frais. Les habitans du Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la saumure ; d'autres Indiens dans l'huile.

Une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés. Lorsque la poule aura pondu vingt-cinq ou trente œufs; elle se mettra tout de bon à les couvrir ; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, mais enfin il viendra un moment où, par la force de l'instinct, elle demandera à couvrir et exprimera ce desir par un gloussement particulier, et par des mouvemens et des attitudes ; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvrera ceux d'une autre poule, et, à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie.

Si ses recherches sont heureuses, et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres, comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur ; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle oublie de boire et de manger : on dirait qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce ; aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelque insipide qu'elle nous paraisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie : tant la nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres.

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet, qui existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé.

L'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'imiter les procédés de l'incubation. D'abord de simples villageois d'Egypte, et ensuite des physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien

que la meilleure couveuse, et d'en faire éclore un très grand nombre à-la-fois; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à-peu-près au degré de chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible. En remplissant ces deux conditions essentielles, et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à-peu-près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidisse pas lorsque ses poussins sont éclos : son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois.

Elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de la distinguer de toute autre poule, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions qui sont toutes expressives et ont une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier. Ce qui ne fait pas autant d'honneur à son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice, et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une

répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le riyage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril éminent, sans oser lui donner de secours.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux ; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer. A deux mois, les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, et se battent les uns contre les autres ; ce n'est guère qu'à cinq ou six mois que les poules commencent à pondre. Dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois. Les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit ; mais les vieilles couvent mieux. Ce temps nécessaire à leur accroissement indiquerait que la durée de leur vie naturelle ne devrait être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivait la même proportion que dans les animaux quadrupèdes ; mais elle est beaucoup plus longue : un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, et peut-être trente dans celui de liberté.

Malheureusement pour les coqs et les poules, nous n'avons nul intérêt à les laisser vivre long-temps : les poulets et les chapons qui sont destinés à paraître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison. Les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la vie entière qui leur a été assignée par la nature ; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

PINTADE.

(Pl. 18.)

Il paraît que la pintade (1) élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'était perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écri-

(1) En latin, *meleagris*; en italien, *gallina di Numidia*; en allemand, *perlhuhn*; en anglais *pintado* ou *Guinea hen*.

vains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance : non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique.

Le plumage de la pintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très distingué : c'est un fond gris bleuâtre, plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poule perlée*, et les anciens ceux de *varia* et de *gut-tata* : tel était du moins le plumage de la pintade dans son climat natal; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les pintades à poitrine blanche de la Jamaïque et de Saint-Domingue.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure, où il n'y en a point du tout, puisqu'elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la pointe, où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres.

La pintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; cette circonstance jointe à la disposition de ses plumes, la fait paraître bossue : mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé.

Sa grosseur est à-peu-près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de *perdrix de Terre-Neuve*.

La pintade est un oiseau très criard; son cri est aigre et perçant; et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la pintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour : il se fait craindre des dindons même; et quoique beaucoup plus petit, il leur impose par sa pétulance.

La pintade est du nombre des oiseaux pulvérisateurs, qui cherchent dans la poussière, où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, et va par troupes très nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons.

Comme elles ont les ailes fort courtes , elles volent pesamment ; mais elles courent très vite , et , selon Belon , en tenant la tête élevée comme la girafe : elles se perchent la nuit pour dormir , et quelquefois la journée , sur les murs de clôture , sur les haies , et même sur les toits des maisons et sur les arbres.

DINDON.

(Pl. 18.)

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour , le dindon domestique (1) est le plus remarquable , soit par la grandeur de sa taille , soit par la forme de sa tête , soit par certaines habitudes naturelles. Sa tête , qui est fort petite à proportion du corps , est presque entièrement dénuée de plumes , et recouverte , ainsi qu'une partie du cou , d'une peau bleuâtre , chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou , et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête , avec quelques petits poils noirs clairsemés entre les mamelons. De la base du bec inférieur descend sur le cou , jusqu'à environ le tiers de sa longueur , une espèce de barbillon charnu , rouge et flottant.

Sur la base du bec supérieur , s'élève une caroncule charnue , de forme conique , et sillonnée par des rides transversales assez profondes ; cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos c'est-à-dire , lorsque le dindon ne voyant autour de lui que des objets auxquels il est accoutumé , et n'éprouvant aucune agitation intérieure , se promène tranquillement en prenant sa pâture : mais si quelque objet étranger se présente inopinément , cet oiseau , qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple , se rengorge-tout-à-coup avec fierté ; sa tête et son cou se gonflent ; la caroncule conique se déploie , s'allonge , et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec , qu'elle recouvre entièrement ; toutes ces parties charnues

(1) Les Espagnols lui donnèrent le nom de *pavon de las Indias*, c'est-à-dire *paon des Indes occidentales*; les Catalans l'ont nommé *indiot*, *gall-d'Indi*; les Italiens, *gallo d'India*; les Allemands , *indianischer hahn*; les Polonais, *indyk*; les Suédois, *kalkon*; les Anglais, *turkey*.

se colorent d'un rouge plus vif ; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant. Dans cette attitude, il va piaffant et accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine qui s'échappe par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement ; sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre le bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un cri plus perçant, que tout le monde connaît et qu'on peut lui faire répéter tant qu'on veut. Il recommence ensuite à faire la roue, ces espèces d'accès sont beaucoup plus violents lorsqu'on paraît devant lui avec un habit rouge : c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux ; il s'élançe, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune roussâtre, et d'autres d'un gris uniforme ; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes. Celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont carrées par le bout ; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, et qui ont différents reflets, selon les différentes incidences de la lumière : plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paraissent être changeantes et avoir des reflets différents.

Les naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue. Mais un caractère bien plus frappant, et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, qui, chez le dindon mâle adulte, sort de la partie inférieure du cou ; avant que ce bouquet paraisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. Linné dit que ces crins ne commencent à paraître qu'à la troisième année dans les dindons qu'on élève en Suède. Si ce fait est bien avéré, il s'ensuivrait que cette espèce de production se ferait d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes, et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existaient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que, pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année : or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multi-



Le Paon.



Le Pucier, le Pucier des Indes.

plient plus dans le climat qui leur est propre que partout ailleurs ; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les missionnaires jésuites ; ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents ; ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres ; Josselin dit jusqu'à soixante livres. Ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, dans le Mexique, dans la Nouvelle-Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, et chez les Brasiiliens. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque. Il est à remarquer que, dans presque tous ces pays, les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédaient le terrain que pied à pied aux colons Européens.

Comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé et qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu traverser l'espace qui sépare les deux continens pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie : ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui, n'ayant pu, sans le secours de l'homme, passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux ; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs, qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, et n'en avoir vu de domestiques que ceux qui y avaient été apportés d'ailleurs.

PAON.

(Pl. 19.)

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon (1) serait sans contredit le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche

(1) En latin, *pavo*; en espagnol, *pavon*; en italien, *pavone*; en allemand, *pfau*; en anglais, *peacock*

fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné.

Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps : mais si sa femelle vient tout-à-coup à paraître, toutes ses beautés se multiplient ; ses yeux s'animent et prennent de l'expression : son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure ; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connaître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant ; il cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté. On prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et de louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans

beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans ; c'est l'âge où les mâles ont pris un entier accroissement, et où leur puissance s'annonce en eux par une production nouvelle très considérable, celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et en faisant la roue.

La femelle ne pond pas ses œufs tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un. Elle ne fait qu'une ponte par an, et cette ponte est de huit œufs la première année, et de douze les années suivantes. Il paraît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an ; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où elles en pondent de vingt à trente.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans, selon les anciens ; et cette détermination me paraît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus longtemps que les quadrupèdes.

J'ai déjà dit que le paon se nourrissait de toutes sortes de grains, comme les gallinacés : les anciens lui donnaient ordinairement par mois un boisseau de froment, pesant environ vingt livres. Il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire, et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paonneaux.

Comme les paons vivent aux Indes à l'état sauvage, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse. On ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vite que la perdrix, et s'enfoncent dans les broussailles, où il n'est guère possible de les suivre : ce n'est donc que la nuit qu'on parvient à les prendre.

Les Grecs faisaient grand cas du paon, mais ce n'était que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage ; au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès de luxe, parce qu'ils étaient plus puissans, se sont rassasiés réellement de sa chair. Ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table, et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très cher à Rome. Les empereurs enchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares, et en composer des mets insipides, qui n'avaient d'autre

mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvait rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confiait le soin que trois paons par couvée; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs. Chez les Grecs le mâle et la femelle se vendaient mille drachmes; ce qui revient à huit cent quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres selon la plus faibles. Ce prix était bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnais, qui est de 1521, un paon n'était estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, ce qui valait trois livres quinze sous d'aujourd'hui: mais il paraît que peu après cette époque le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisleux, où l'on avait la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevait des troupeaux dont on tirait beaucoup de profit, parce que, comme ils étaient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyait de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil. Au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche.

FAISAN.

(Pl. 19.)

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine: le faisan (1), c'est-à-dire, l'oiseau du Phase, était, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

(1) En latin, *phasianus*; en italien, *fasano*; en allemand, *fasan*; en anglais, *pheasant*.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrelie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connaisse : c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à Madagascar ; et de l'autre par la Médie dans l'Orient, jusqu'à l'extrémité de la Chine et au Japon, et même dans la Tartarie. Je dis par la Médie, car il paraît que cette contrée, si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc., a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays. Ils sont en fort grande abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves, la côte d'Or, la côte d'Ivoire, au pays d'Issini, et dans les royaumes de Congo et d'Angola. On en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la campagne de Rome, le Milanais et quelques îles du golfe de Naples ; en Allemagne, en France, en Angleterre : dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus.

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté ; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes ; mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage ni de relever les longues plumes de sa queue. D'ailleurs ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une, plus courte, est composée des véritables pennes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celle-là. En général, le faisan paraît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, son corps est plus ramassé, son cou plus raccourci, sa tête plus grosse, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placées les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert doré qui s'élèvent de chaque côté au dessus des oreilles. Le faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande.

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon, elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, dans celui-ci même, les reflets sont encore plus fugitifs que dans le paon, et ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ses plumes, car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir. Les tiges des plumes du cou et du dos

sont d'un beau jaune doré et font l'effet d'autant de lames d'or. Les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, les deux du milieu sont les plus longues de toutes. Chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, les doigts sont joints par une membrane large.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine; pendant la nuit ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile : le cri du mâle, car la femelle n'en a presque pas, ressemble à celui du paon ou à celui de la pintade, plus encore à ce dernier; par conséquent il est très peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps de la ponte; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le serait point par elle-même : cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats : cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couvrir. Elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un : ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même des pigeons; leur couleur est un gris verdâtre, marqueté de petites taches brunes. Chaque faisane en peut couvrir jusqu'à dix-huit.

Le faisan est un oiseau stupide, qui se croit en sûreté lorsque sa tête est cachée, et qui se laisse prendre à tous les pièges. Lorsqu'on le chasse au chien courant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise. Il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche pour l'attirer dans le piège. On le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras.

FAISAN DORÉ.

(Pl. 19.)

Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge*; on eût été presque aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, et ces deux dénominations auraient été aussi parfaites que celle de *faisan doré*; c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de *tricolore huppé de la Chine* le caractériserait mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnaissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble : mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de *tricolore huppé* indique le rouge, le jaune doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève en manière de huppe : il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes; la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant : au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge, comme le faisan d'Europe.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue : les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle : on en a vu une en Angleterre, qui, dans l'espace de six ans, avait graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en

la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguait plus que par les yeux et par la longueur de la queue. Des personnes intelligentes, qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avait lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençait lorsqu'elles avaient quatre ans, temps où le mâle commençait aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venait alors de ces plumes longues et étroites qui, dans le mâle, accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançaient en âge, plus elles devenaient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

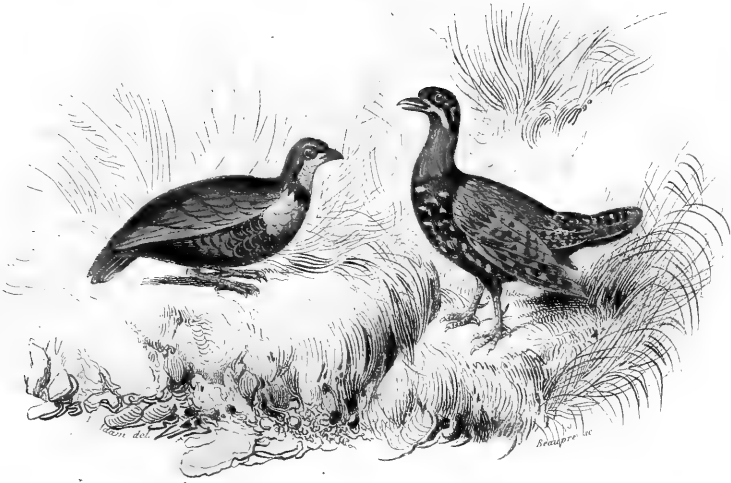
PERDRIX ROUGE.

(Pl. 20.)

Cette perdrix (1) tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise : elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon. On la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais elle est rare dans les pays bas, dans plusieurs pays de l'Allemagne et de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier. On n'en voit point du tout en Angleterre ni dans certaines îles des environs de Lemnos; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui *Nanfio*) y pullula tellement, que les habitans furent sur le point de leur céder la place.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appelées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages. Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés : le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher long-

(1) En latin, *perdrix*; en espagnol, *perdiz*; en italien, *perdice*; en allemand, *wildhuhn* ou *feldhuhn*; en anglais, *partridge*.



La Perdrix rouge, le Francolin.



La Caille de la Chine, la Caille, la Caille des îles Malouines.

temps par les chasseurs, et partent difficilement. Elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent.

Elle volent pesamment et avec effort, et l'on peut les reconnaître sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec raideur : lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois.

Les perdrix ne se mettent à pondre que dans le mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long. En général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'appâts; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes apportaient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourraient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé et défendu naturellement par des broussailles. Elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles sont beaucoup moins nombreuses. Ces œufs sont à-peu-près de la couleur de ceux de pigeon. La durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couvrir, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture; son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine. Pour

remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes; l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau; cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec. Il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelque autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris part au soin de couvrir les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante : mais enfin si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier, en poussant des cris particuliers; ils ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides ! Mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'es-pérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur; il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'un autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction ; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ, en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits qui se sont blottis, chacun de leur côté, dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement; et, avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant ; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans. C'est un moyen de connaître toujours leur âge ; on le connaît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est

pointue après la première mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

On a tenté avec succès de multiplier les perdrix dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étaient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvait les élever comme les faisans, seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, mais on ne les a jamais vues couvrir en prison. On est donc réduit à faire chercher dans la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couvrir par des poules ordinaires. Chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auraient suivi leur propre mère, ils reconnaissent sa voix jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

FRANCOLIN.

(Pl. 20.)

Quoique le francolin ait beaucoup de rapport avec la perdrix; après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer. En effet, le francolin diffère des perdrix non-seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe, tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix. Il paraît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds : l'Espagne, l'Italie et la Sicile sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve; on en voit aussi à Rhodes, dans l'île de Chypre, à Samos, dans la Barbarie, et surtout aux environs de Tunis, en Egypte, sur les côtes d'Asie et au Bengale. Dans tous ces pays, on trouve des francolins et des perdrix qui ont chacun leurs noms distinctifs et leur espèce séparée.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauvegarde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau. Son plumage est fort beau; il a un collier très remarquable de couleur orangée : sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus faibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable ou quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très fort, qui se fait entendre de fort loin.

Les francolins vivent à-peu-près autant que les perdrix : leur chair est exquis; elle est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

CAILLE.

(Pl. 20.)

Les cailles (1) sont constamment plus petites que les perdrix; elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer à cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine; jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges; leurs œufs sont plus petits et d'une toute, autre couleur; leur voix est aussi différente, et quoique les unes et les autres fassent entendre leur cri d'amour à-peu-près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre,

(1) En latin, *coturnix*; en espagnol, *cuaderviz*; en italien, *quaglia*; en allemand, *wachtel*; en anglais, *quail*.

et la caille en se battant; la chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différentes; et elle est beaucoup plus chargée de graisse; sa vie est plus courte; elle est moins rusée que la perdrix, et plus facile à attirer dans le piège, surtout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience. Elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées : à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix, même lorsqu'elles ont été renfermées de jeunesse dans une cage. Elle a les inclinations moins sociales; car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsque, par la même cause, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays : mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement.

Les cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque, dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même dès le huitième jour, on peut entreprendre de les élever sans son secours.

Elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres; et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailleteaux que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse, qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre, sans mélange d'autres couleurs. Il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge et quelques poils autour de la base du bec supérieur.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus faible. Le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan*; il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui. La femelle a un cri que tout le monde connaît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et quoique ce cri soit faible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue.

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit

que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans les cages tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids , elles ne nichent jamais et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu : et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance et dans toute l'Afrique habitable, en Espagne, en Italie, en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, et jusqu'en Islande; et du côté de l'est, en Pologne, en Russie, en Tartarie et jusqu'à la Chine. Il est même très probable qu'elle a pu passer en Amérique. En général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc partout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et saine.

On se sert aussi de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piège ; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce : à la Chine, on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement ; et, en général, tous les pièges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles, surtout pour les mâles, qui sont moins défiants que leurs femelles, et que l'on mène partout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

CAILLE DE LA CHINE.

(Pl. 20.)

Cet oiseau est aussi décrit sous le nom de *caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au Cabinet ; mais elle se trouve aussi à la Chine, et je l'ai appelée *la fraise*, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun

noirâtre. Elle est une fois plus petite que la nôtre. Le mâle diffère de la femelle, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives et plus variées, et les pieds plus forts.

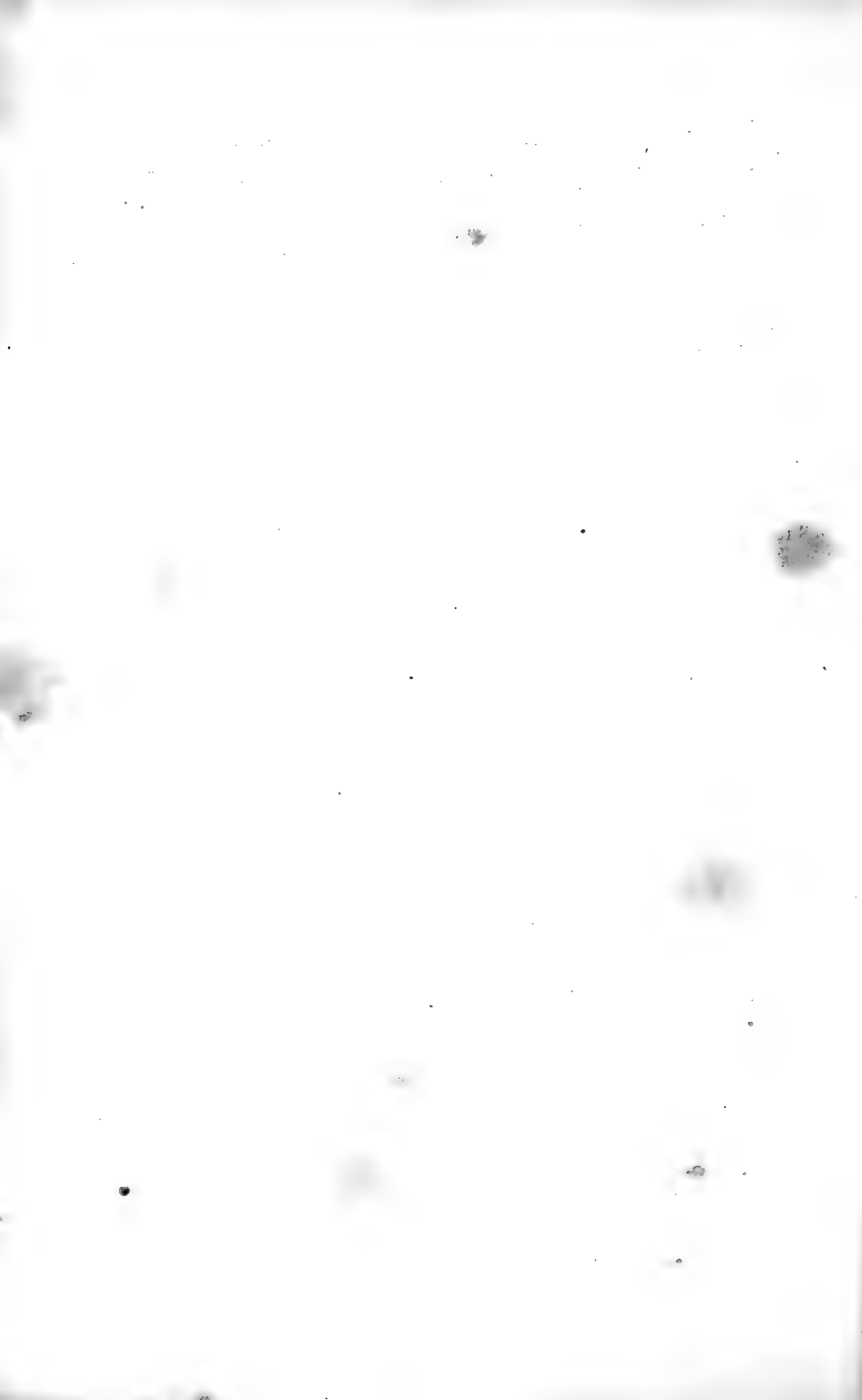
Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles; et que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs : on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre que nos cailles; mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre et particulier.

CAILLE DES ILES MALOUINES.

(Pl. 20.)

On pourrait encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très voisine; car elle n'en paraît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continens vers le midi; et il faudrait que nos cailles eussent fait un très grand voyage, si l'on supposait qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique, elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan : je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines.



DES OISEAUX GRIMPEURS.

Le doigt externe se dirige en arrière comme le pouce, dans les oiseaux de cet ordre, qui doivent à cette disposition un appui plus solide, que quelques genres mettent à profit pour se cramponner au tronc des arbres. On leur a donné, pour cette raison, le nom de grimpeurs, quoique, à la rigueur, ce nom ne convienne pas à tous, et que plusieurs oiseaux grimpent véritablement, sans appartenir à ce groupe par la disposition de leurs doigts. Tout oiseau dont les doigts seront partagés deux en avant, deux en arrière, sera de l'ordre des Grimpeurs. Les mœurs de la plupart des espèces qui y appartiennent ne sont point connues; elles varient d'ailleurs presque à chaque genre.

Les grimpeurs nichent en général dans les troncs des vieux arbres, leur vol est médiocre : comme les passereaux, ils se nourrissent d'insectes ou de fruits, selon le degré de force de leur bec. On a remarqué que, dans la plupart des genres, le sternum avait deux échancrures en arrière. Toutefois, malgré le caractère des pieds, cet ordre est peu rationnel et quelques-uns des genres qui le composent pourraient être indifféremment placés dans cette division ou dans l'ordre des passereaux. Les plus importants des grimpeurs sont les pics, les torcols, les coucous, les toucans et les perroquets.

PERROQUET VERT.

(Pl. 21.)

Ce perroquet (1) n'est analogue à aucune espèce des perroquets du Nouveau-Monde, il est de la grosseur d'une poule moyenne; il a tout le corps d'un vert vif et brillant; les grandes plumes de l'aile et les épaules bleues; les flancs et le dessous du haut de l'aile d'un rouge éclatant, les plumes des ailes et de la queue sont doublées de brun. Il a quinze pouces de longueur. On le trouve aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée, d'où il nous a été envoyé.

C'est à l'occasion de cet oiseau, qu'il est utile de remarquer que les animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines: le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet, par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute. Les sauvages, très insensibles au grand spectacle de la nature, très indifférens pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières pour considérer les cabrioles des sapajous, et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner.

L'aptitude à rendre les accents de la voix articulée, exige dans l'organe une structure particulière et plus parfaite. La sûreté de sa mémoire, quoique étrangère à l'intelligence, suppose néanmoins un degré d'attention et une force de réminiscence mécanique dont nul oiseau n'est autant doué: aussi, les naturalistes ont tous remarqué la forme particulière du bec, de la langue et de la tête

(1) En latin, *psittacus*; en allemand, *sittich*, *sichust*, *papengey* (le nom de *sittich* marque proprement les perruches, celui de *papengey* les grands perroquets); en anglais; *popinjay* ou *popingey* (les perroquets), *maccaws* (les aras), *perrocheets* (les perruches); en espagnol, *popagio*; en italien, *papagallo* (les perroquets), *perocchetto* (les perruches).

du perroquet. Son bec, arrondi en dehors, creusé et concave en dedans, offre en quelque manière la capacité d'une bouche dans laquelle la langue se meut librement ; le son venant frapper contre le bord circulaire de la mandibule inférieure, s'y modifie comme il ferait contre une file de dents, tandis que, de la concavité du bec supérieur, il se réfléchit comme d'un palais : ainsi le son ne s'échappe ni ne fuit pas en sifflement, mais se remplit et s'arrondit en voix. Au reste, c'est la langue qui plie en tons articulés les sons vagues qui ne seraient que des chants ou des cris. Cette langue est ronde et épaisse, plus grosse même dans le perroquet à proportion que dans l'homme ; elle serait plus libre pour le mouvement, si elle n'était d'une substance plus dure que la chair, et recouverte d'une membrane forte et comme cornée.

Ayant plus éminemment qu'aucun animal la facilité d'imiter la parole, le perroquet doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme ; et ce rapport de conformité, qui chez lui est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieurs autres oiseaux dont la langue est épaisse, arrondie, et de la même forme à-peu-près que la sienne, les sansonnets, les merles, les geais, les choucas, etc., peuvent imiter la parole. Ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasant. Enfin ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence des sensations reçues par cet organe, apprennent aisément à répéter des airs, c'est-à-dire, à siffler en musique : le serin, la linotte, le tarin, le bouvreuil, semblent être naturellement musiciens.

Le perroquet, soit par imperfection d'organes ou défaut de mémoire, ne fait entendre que des cris ou des phrases très courtes, et ne peut ni chanter ni répéter des airs modulés ; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du chat, l'aboiement du chien et les cris des oiseaux, aussi facilement qu'il contrefait la parole.

Il faut distinguer deux sortes d'imitation : l'une réfléchie ou sentie, et l'autre machinale et sans intention : la première acquise, et la seconde, pour ainsi dire, innée. L'une ne consiste que dans la similitude des mouvemens et des opérations de chaque individu, qui tous semblent être entraînés à faire les mêmes choses ; l'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu, et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct. L'autre imitation, qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la possède sans pouvoir la donner : le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le

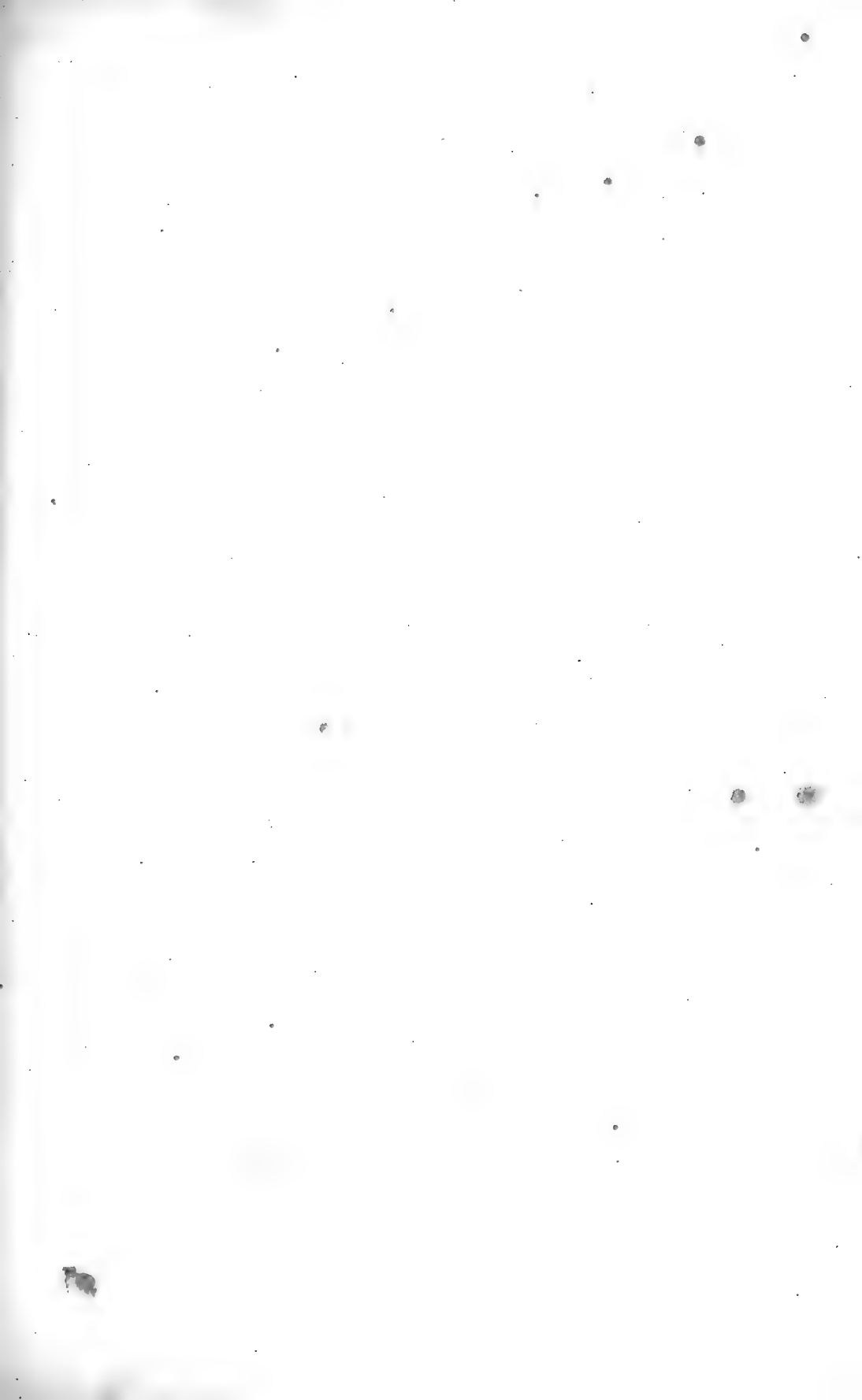
talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme, reste dans l'individu qui en a reçu l'empreinte; si cette éducation est facile, et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme; mais le chien abandonné à sa seule nature retombe au niveau du renard ou du loup, et ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

Les Grecs ne connurent d'abord qu'une espèce de perroquet, ou plutôt de perruche : c'est celle que nous nommons aujourd'hui *grande perruche à collier*, qui se trouve dans le continent de l'Inde.

On ne connaissait de perroquets à Rome que ceux qui venaient des Indes, jusqu'au temps de Néron, où des émissaires de ce prince en trouvèrent dans une île du Nil, entre Syène et Méroé.

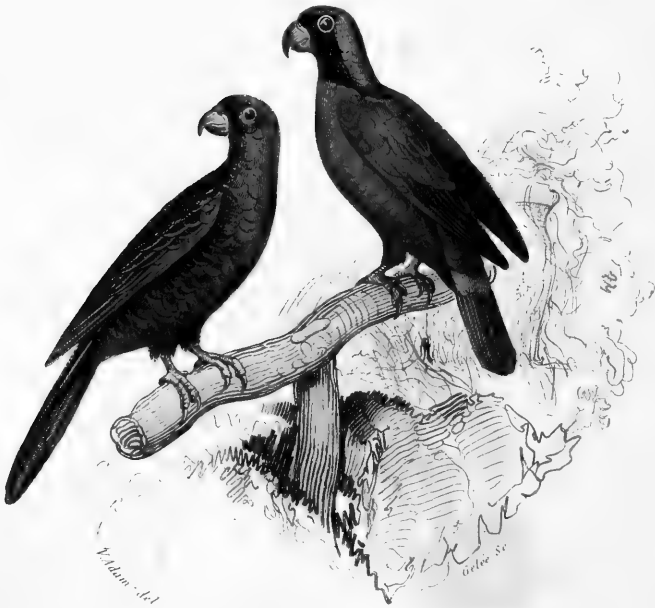
Les Portugais qui, les premiers, ont doublé le cap de Bonne-Espérance et reconnu les côtes de l'Afrique, trouvèrent les terres de Guinée et toutes les îles de l'océan Indien peuplées, comme le continent, de diverses espèces de perroquets, toutes inconnues à l'Europe, et en si grand nombre, qu'à Calicut, au Bengale et sur les côtes d'Afrique, les Indiens et les Nègres étaient obligés de se tenir dans leurs champs de maïs et de riz, vers le temps de la maturité, pour en éloigner ces oiseaux qui viennent les dévaster.

Cette grande multitude de perroquets, dans toutes les régions qu'ils habitent, semble prouver qu'ils réitérent leurs pontes, puisque chacune est assez peu nombreuse. Ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première île où il aborda, et ces oiseaux servirent d'objets d'échange dans le premier commerce qu'eurent les Européens avec les Américains. Enfin, on apporta des perroquets d'Amérique et d'Afrique en si grand nombre, que le perroquet des anciens fut oublié.





Le Paroquet vert, Le Jaco.



Le Vava, Le Mascarin.

JACO.

(Pl. 21.)

C'est l'espèce que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité. Le mot de *jaco*, qu'il paraît se plaisir à prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessus du corps, et blanchissant au ventre; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse qui couvre la joue; le bec est noir; les pieds sont gris; l'iris de l'œil est couleur d'or. La longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

La plupart de ces perroquets nous sont apportés de la Guinée; ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique. On les trouve aussi à Congo et sur la côte d'Angola. On leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfans, et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard.

Les anciens ont remarqué que tous les oiseaux susceptibles de l'imitation des sons de la voix humaine, écoutent plus volontiers et rendent plus aisément la parole des enfans, comme moins fortement articulée. Néanmoins, ce perroquet imite aussi le ton grave d'une voix adulte; mais cette imitation semble pénible.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble encore en avoir le désir: il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter, et cet effort se réitère à chaque instant; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne. Souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avait pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnait pas même d'avoir écoutés.

Il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil, et Marcgrave dit qu'il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire, et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile. Quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante, comme dans ce perroquet dont parle Rhodiginus, qu'un cardinal acheta cent écus d'or, parce qu'il récitait correctement le symbole des apôtres.

VAZA.

(Pl. 21.)

Le vaza se trouve à Madagascar, suivant Flaccourt, qui ajoute que ce perroquet imite la voix de l'homme. Rennefort en fait aussi mention ; et c'est le même que François Cauche appelle *wouresmeinte*, ce qui veut dire *oiseau noir*, le nom de *vourou*, en langue Madécasse, signifiant oiseau en général. Aldrovande place aussi des perroquets noirs dans l'Éthiopie.

Le vaza est de la grosseur du perroquet cendré de Guinée ; il est également noir dans tout son plumage, non d'un noir épais et profond, mais brun et comme obscurément teint de violet. La petitesse de son bec est remarquable ; il a au contraire la queue assez longue.

MASCARIN.

(Pl. 21.)

Il est ainsi nommé, parce qu'il a autour du bec une sorte de masque noir qui engage le front, la gorge et le tour de la face. Son bec est rouge ; une coiffe

grise couvre le derrière de la tête et du cou ; tout le corps est brun ; les pennes de la queue , brunes aux deux tiers de leur longueur , sont blanches à l'origine. La longueur totale de ce perroquet est de treize pouces. On le trouve à l'île de Bourbon, où probablement il a été transporté de Madagascar. Il y a au Cabinet du Roi un individu de même grandeur et de même couleur , excepté qu'il n'a pas le masque noir ni le blanc de la queue , et que tout le corps est également brun ; le bec est aussi plus petit , et par ce caractère il se rapproche plus du vaza , dont il paraît être une variété , s'il ne forme pas une espèce intermédiaire entre celle-ci et celle du masearin.

KAKATOÈS A HUPPE BLANCHE.

(Pl. 22.)

Ce kakatoès est à-peu-près de la grosseur d'une poule : son plumage est entièrement blanc, à l'exception d'une teinte jaune sur le dessous des ailes et des pennes latérales de la queue ; il a le bec et les pieds noirs. Sa magnifique huppe est très remarquable , en ce qu'elle est composée de dix ou douze grandes plumes, non de l'espèce des plumes molles, mais de la nature des pennes, hautes et largement barbées ; elles sont implantées, du front en arrière, sur deux lignes parallèles, et forment un double éventail.

Les kakatoès sont les plus grands perroquets de l'ancien continent ; ils en sont tous originaires, et paraissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale. Nous ne savons pas s'il y en a dans les terres de l'Afrique ; mais il est sûr qu'il ne s'en trouve point en Amérique. Ils paraissent répandus dans les régions des Indes méridionales et dans toutes les îles de l'océan Indien , à Ternate , à Banda , à Céram , aux Philippines , aux îles de la Sonde. Leur nom de *kakatoès*, *cataena* et *cacaton* , vient de la ressemblance de ce mot à leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage blanc , par leur bec plus crochu et plus arrondi , et particulièrement par une huppe de longues plumes dont leur tête est ornée , et qu'ils élèvent et abaissent à volonté.

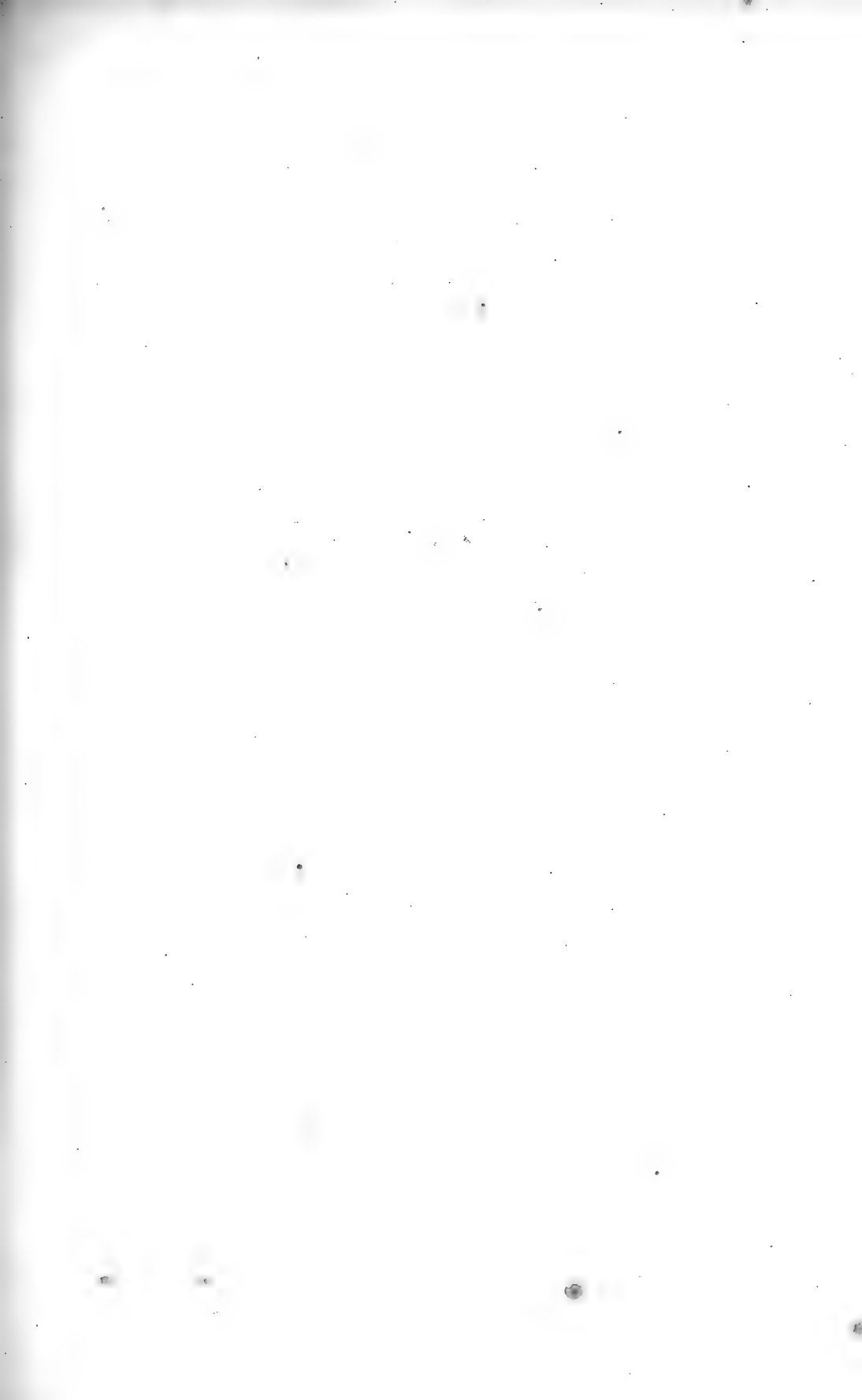
Ces perroquets kakatoès apprennent difficilement à parler; il y a même des espèces qui ne parlent jamais : mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation. On les apprivoise tous aisément : ils semblent même être devenus domestiques en quelques endroits des Indes, car ils font leurs nids sur le toit des maisons ; et cette facilité de leur éducation vient du degré de leur intelligence, qui paraît supérieure à celle des autres perroquets ; ils écoutent, entendent et obéissent mieux : mais c'est vainement qu'ils font les mêmes efforts pour répéter ce qu'on leur dit. Ils ont dans tous leurs mouvemens une douceur et une grâce qui ajoutent encore à leur beauté. Quoique les kakatoès se servent, comme les autres perroquets, de leur bec pour monter et descendre, ils n'ont pas leur démarche lourde et désagréable, ils sont au contraire très agiles, et marchent de bonne grâce, et par petits sauts vifs.

KAKATOÈS A HUPPE JAUNE.

(Pl. 22.)

Dans cette espèce l'on distingue deux races qui ne diffèrent entre elles que par la grandeur. Dans l'une et l'autre le plumage est blanc avec une teinte jaune sous les ailes et la queue, et des taches de la même couleur à l'entour des yeux. La huppe est d'un jaune citron ; elle est composée de longues plumes molles et effilées, que l'oiseau relève et jette en avant : le bec et les pieds sont noirs. C'est un kakatoès de cette espèce que décrit Aldrovande, et vraisemblablement le premier qui ait été vu en Italie : il admire l'élégance et la beauté de cet oiseau, qui d'ailleurs est aussi intelligent, aussi doux et aussi docile que celui de la première espèce.

Ce kakatoès ne peut supporter d'être en cage ; mais il n'use de sa liberté que pour se mettre à portée de son maître qu'il ne perd pas de vue : il vient lorsqu'on l'appelle, et s'en va lorsqu'on le lui commande ; il témoigne alors la peine que cet ordre lui fait en se retournant souvent, et regardant si on ne lui fait pas signe de revenir. Il est de la plus grande propreté : tous ses mouvemens sont pleins





Cockatou à huppe blanche, adulte à 16^{me} jour



Cockatou à huppe blanche de jeune adulte à 17^{me} jour

de grâce, de délicatesse et de mignardise. Il mange des fruits, des légumes, toutes les graines farineuses, de la pâtisserie, des œufs, du lait, et de tout ce qui est doux sans être trop sucré.

KAKATOÈS

A BEC COULEUR DE CHAIR.

(Pl. 22.)

Tout le plumage de ce kakatoès est blanc, à l'exception de quelques teintes de rouge pâle sur la tempe et aux plumes du dessous de la huppe ; cette teinte de rouge est plus forte aux couvertures du dessus de la queue : on voit un peu de jaune clair à l'origine des plumes scapulaires, de celles de la huppe, et au côté intérieur des pennes de l'aile et de la plupart de celles de la queue. Les pieds sont noirâtres : le bec est brun rougeâtre ; ce qui est particulier à cette espèce, les autres kakatoès ayant tous le bec noir. C'est aussi le plus petit que nous connaissions dans ce genre. M. Brisson le fait de la grandeur du perroquet de Guinée : cependant celui-ci est beaucoup plus petit ; il est coiffé d'une huppe qui se couche en arrière et qu'il relève à volonté.

KAKATOÈS A HUPPE ROUGE.

(Pl. 22.)

C'est un des plus grands de ce genre ; il a près d'un pied et demi de longueur : le dessus de sa huppe, qui se rejette en arrière, est en plumes blanches, et couvre une gerbe de plumes rouges.

Nous avons vu ce beau kakatoès vivant; la manière dont il témoigne sa joie est de secouer vivement la tête plusieurs fois de haut en bas, en faisant un peu craquer son bec et relevant sa belle huppe; il rend caresse pour caresse; il touche le visage de sa langue et donne des baisers: il paraît éprouver une sensation particulière lorsque l'on met la main à plat sous son corps, et que de l'autre main on le touche sur le dos, ou que simplement on approche la bouche pour le baiser; alors il s'appuie fortement sur la main qui le soutient, il bat des ailes, et, le bec à demi ouvert, il souffle en haletant; on lui fait répéter ce petit manège autant que l'on veut. Un autre de ses plaisirs est de se faire gratter; il montre sa tête avec la patte; il soulève l'aile pour qu'en la lui frotte: il aiguise souvent son bec en rongant et cassant le bois.

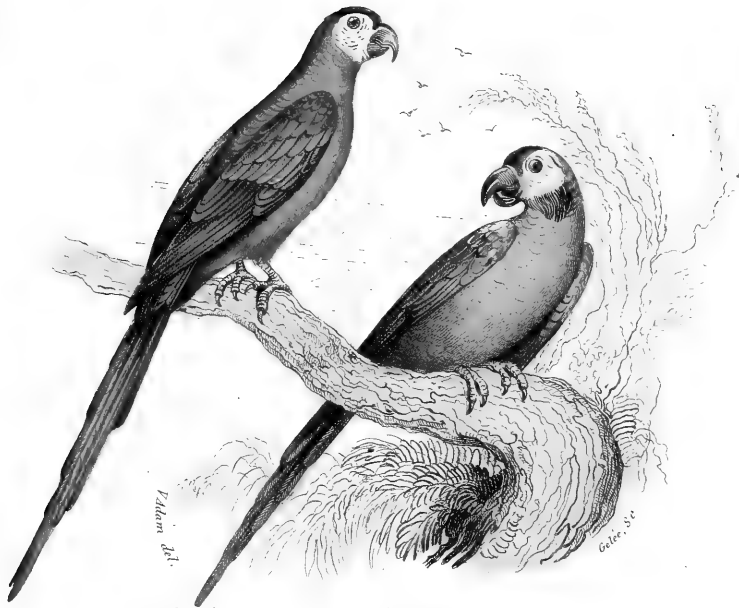
ARA ROUGE.

(Pl. 23.)

Ce grand ara rouge a près de trente pouces de longueur; mais la longueur de la queue en fait presque moitié. Tout le corps, excepté les ailes, est d'un rouge vermeil; les quatre plus longues plumes de la queue sont du même rouge; les grandes pennes de l'aile sont d'un bleu turquin en dessus, et en dessous d'un rouge de cuivre sur fond noir; dans les pennes moyennes, le bleu et le vert sont alliés et fondus d'une manière admirable; les grandes couvertures sont d'un jaune doré, et terminées de vert; les épaules sont du même rouge que le dos; les couvertures supérieures et inférieures de la queue sont bleues; quatre des pennes latérales de chaque côté sont bleues en dessus, et toutes sont doublées d'un rouge de cuivre clair et métallique; un toupet de plumes veloutées, rouge mûrdoré, s'avance en bourrelet sur le front; la gorge est d'un rouge brun; une peau membraneuse, blanche et nue, entoure l'œil, couvre la joue et enveloppe la mandibule inférieure du bec, lequel est noirâtre, ainsi que les pieds.

Les aras étaient autrefois très communs à Saint-Domingue.

Ces oiseaux habitent les bois dans les terrains humides plantés de palmiers, et ils se nourrissent principalement des fruits du palmier-latanier, dont il y a



L'ha rouge. L'ha vert.



L'Amazone à tête blanche. L'ourou-ourou.

de grandes forêts dans les savanes noyées : ils vont ordinairement par paires et rarement en troupes ; quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble, et se font entendre de très loin. Ils jettent les mêmes cris lorsque quelque objet les effraie ou les surprend. Ils ne manquent jamais aussi de crier en volant ; et de tous les perroquets ; ce sont ceux qui volent le mieux : ils traversent les lieux découverts, mais ne s'y arrêtent pas ; ils se perchent toujours sur la cime ou sur la branche la plus élevée des arbres. Ils vont le jour chercher leur nourriture au loin ; mais tous les soirs ils reviennent au même endroit , dont ils ne s'éloignent qu'à la distance d'une lieue environ , pour chercher des fruits mûrs.

Les aras font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris , qui ne sont pas rares dans leur pays natal, où il y a plus d'arbres tombant de vétusté que d'arbres jeunes et sains : ils agrandissent le trou avec leur bec lorsqu'il est trop étroit ; ils en garnissent l'intérieur avec des plumes. La femelle fait deux pontes par an, comme tous les autres perroquets, et chaque ponte est ordinairement de deux œufs.

Les jeunes aras s'approprient aisément ; et dans plusieurs contrées de l'Amérique on ne prend ces oiseaux que dans le nid, et on ne tend point de pièges aux vieux, parce que leur éducation serait trop difficile et peut-être infructueuse. Les sauvages des Antilles avaient une singulière manière de prendre ces oiseaux vivans ; ils épiaient le moment où ils mangent à terre des fruits tombés ; ils tâchaient de les environner, et tout-à-coup ils jetaient des cris, frappaient des mains et faisaient un si grand bruit, que ces oiseaux, subitement épouvantés, oubliaient l'usage de leurs ailes, et se renversaient sur le dos pour se défendre du bec et des ongles ; les sauvages leur présentaient alors un bâton, qu'ils ne manquaient pas de saisir, et dans le moment on les attachait avec une petite liane au bâton.

ARA VERT.

(Pl. 23.)

L'ara vert est bien plus rare que l'ara rouge et l'ara bleu, il est aussi bien plus petit, et l'on n'en doit compter qu'une espèce.

Sa longueur, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, est d'environ seize pouces; son corps, tant en dessus qu'en dessous, est d'un vert qui, sous les différens aspects, paraît ou éclatant et doré, ou olive foncé; les grandes et petites pennes de l'aile sont d'un bleu d'aigue-marine sur fond brun doublé d'un rouge de cuivre; le dessous de la queue est de ce même rouge, et le dessus est peint de bleu d'aigue-marine fondu dans du vert d'olive; le vert de la tête est plus vif et moins chargé d'olivâtre que le vert du reste du corps; à la base du bec supérieur, sur le front est une bordure noire de petites plumes effilées qui ressemblent à des poils; la peau blanche et nue qui environne les yeux est aussi parsemée de petits pinceaux rangés en ligne des mêmes poils noirs; l'iris de l'œil est jaunâtre.

Cet oiseau est aussi beau qu'il est rare, et aimable par ses mœurs sociales et par la douceur de son naturel: il est bientôt familiarisé avec les personnes qu'il voit fréquemment; il aime leur accueil, leurs caresses, et semble chercher à les leur rendre; mais il repousse celles des étrangers, et surtout celles des enfans, qu'il poursuit vivement, et sur lesquels il se jette; il ne connaît que ses amis.

Comme tous les perroquets élevés en domesticité, il se met sur le doigt dès qu'on le lui présente; il se tient aussi sur le bois: mais en hiver, et même en été, dans les temps frais et pluvieux, il préfère être sur le bras ou sur l'épaule, surtout si les habillemens sont de laine, car en général il semble se plaire beaucoup sur le drap ou sur les autres étoffes de cette nature qui garantissent le mieux du froid.

Lorsqu'on le gratte légèrement, il étend les ailes en s'accroupissant, et il

fait alors entendre un son désagréable, assez semblable au cri du geai, en soulevant les ailes et hérissant ses plumes, et ce cri habituel paraît être l'expression du plaisir comme celle de l'ennui : d'autres fois il fait un cri bref et aigu qui est moins équivoque que le premier, et qui exprime la joie ou la satisfaction; car il le fait ordinairement entendre lorsqu'on lui fait accueil, ou lorsqu'il voit venir à lui les personnes qu'il aime.

AMAZONE A TÊTE BLANCHE.

(Pl. 23.)

Il serait plus exact de nommer ce perroquet à *front blanc*, parce qu'il n'a guère que cette partie de la tête blanche : quelquefois le blanc engage aussi l'œil et s'étend sur le sommet de la tête; souvent il ne borde que le front, ce qui semble indiquer une variété dans l'espèce. Ces individus diffèrent encore par le ton de couleur, qui est d'un vert plus foncé et plus dominant dans ceux-ci, et moins ondé de noir, plus clair, mêlé de jaunâtre dans les premiers et coupé de festons noirs sur tout le corps; la gorge et le devant du cou sont d'un beau rouge. Cette couleur a moins d'étendue et de brillant dans les autres; mais ils en portent encore une tache sous le ventre. Tous ces oiseaux ont les grandes plumes de l'aile bleues; celles de la queue sont d'un vert jaunâtre, teintes de rouge dans leur première moitié. On remarque dans le fouet de l'aile la tache rouge qui est, pour ainsi dire, la livrée des amazones. On apporte fréquemment ces perroquets de Cuba à la Jamaïque, et ils se trouvent aussi à Saint-Domingue. On en voit de même au Mexique; mais on ne les rencontre pas à la Guiane.

AOUROU-COURAOU.

(Pl. 23.)

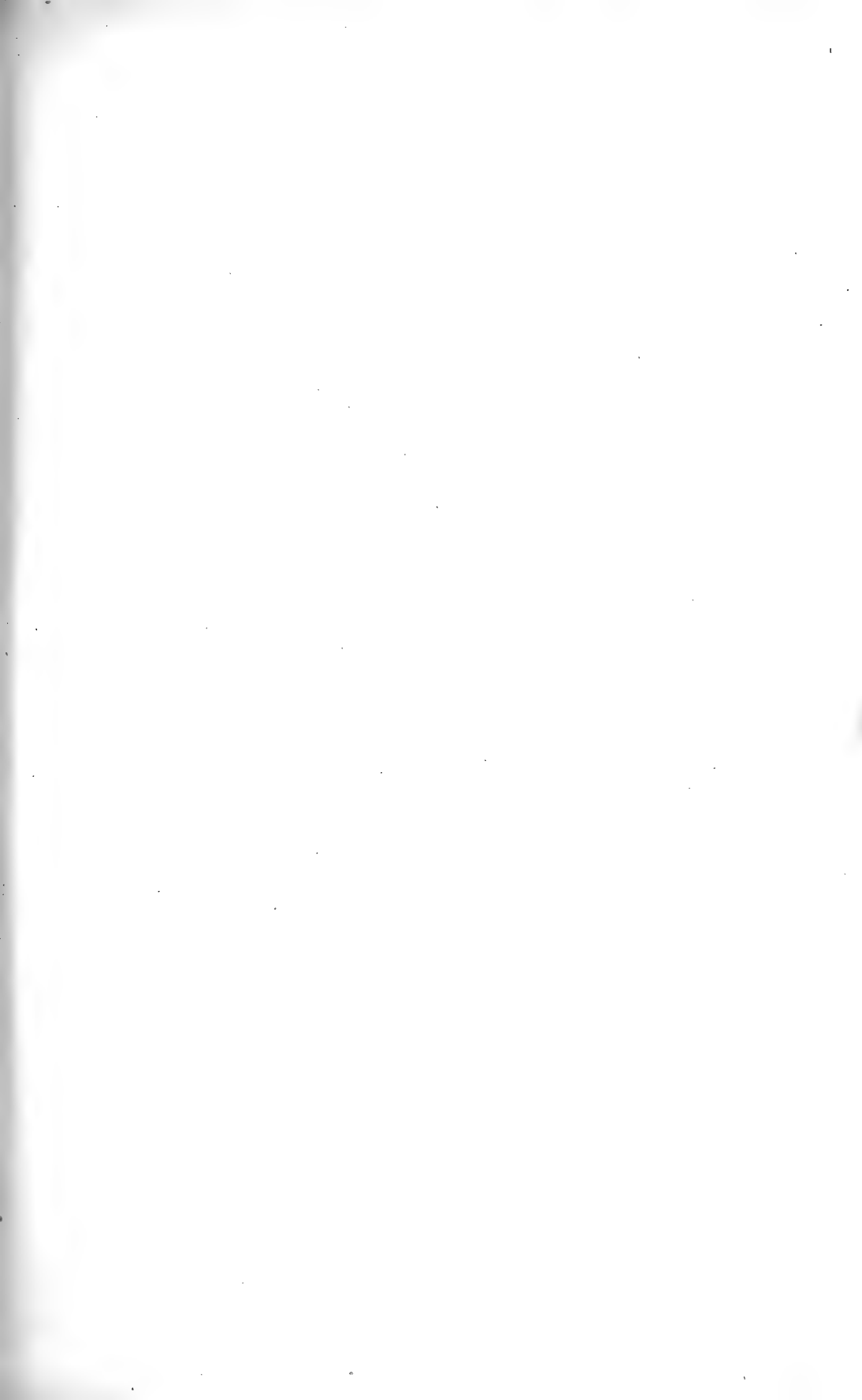
L'Aourou-couraou de Marcgrave est un bel oiseau qui se trouve à la Guiane et au Brésil. Il a le front bleuâtre avec une bande de même couleur au-dessus des yeux ; le reste de la tête est jaune ; les plumes de la gorge sont jaunes et bordées de vert bleuâtre ; le reste du corps est d'un vert clair qui prend une teinte de jaunâtre sur le dos et sur le ventre ; le fouet de l'aile est rouge ; les couvertures supérieures des ailes sont vertes ; les plumes de l'aile sont variées de vert, de noir, de jaune, de bleu violet et de rouge : la queue est verte ; mais lorsque les plumes en sont étendues, elles paraissent frangées de noir, de rouge et de bleu : l'iris des yeux est de couleur d'or ; le bec est noirâtre, et les pieds sont cendrés.

CRİK.

(Pl. 24.)

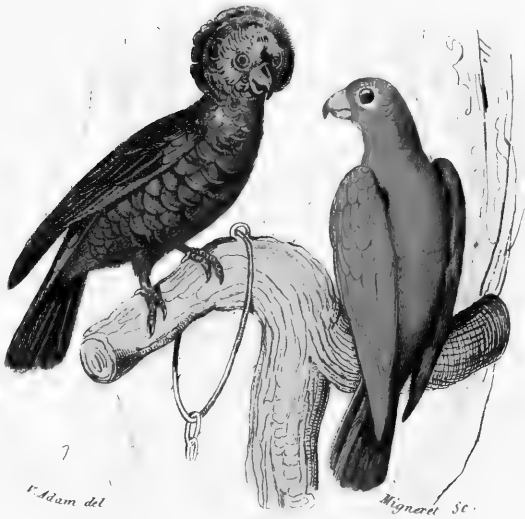
C'est ainsi qu'on appelle cet oiseau à Cayenne, où il est si commun qu'on a donné son nom à tous les autres Criks. Il est plus petit que les amazones : mais néanmoins il ne faut pas le mettre au rang des perruches.

Le Crik a près d'un pied de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et ses ailes pliées s'étendent un peu au-delà de la moitié de la longueur de la queue. Il est, tant en dessus qu'en dessous, d'un joli vert assez clair, et particulièrement sous le ventre et le cou, où le vert est très bril-





Le Crick, Le Mounier.



Le Papouani - Huille, Le Papouani - Paradis.

lant ; le front et le sommet de la tête sont aussi d'un assez beau vert ; les joues sont d'un jaune verdâtre ; il y a sur les ailes une tache rouge ; les plumes en sont noires, terminées de bleu ; les deux plumes du milieu de la queue sont du même vert que le dos ; et les plumes extérieures, au nombre de cinq de chaque côté, ont chacune sur les barbes intérieures, une grande tache oblongue rouge qui s'élargit de plus en plus de la plume intérieure à la plume extérieure ; l'iris des yeux est rouge ; le bec et les pieds sont blanchâtres.

Comme les Criks sont les perroquets les plus communs, et en même temps ceux qui parlent le mieux, les sauvages se sont amusés à les nourrir et à faire des expériences pour varier leur plumage : ils se servent, pour cette opération, du sang d'une petite grenouille, dont l'espèce est bien différente de celle de nos grenouilles d'Europe ; elle est de moitié plus petite, et d'un beau bleu d'azur, avec des bandes longitudinales de couleur d'or ; c'est la plus jolie grenouille du monde ; elle se tient rarement dans les marécages, mais toujours dans les forêts éloignées des habitations. Les sauvages commencent par prendre un jeune Crik au nid, et lui arrachent quelques-unes des plumes scapulaires et quelques autres plumes du dos ; ensuite ils frottent du sang de cette grenouille le perroquet à demi plumé : les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu de vertes qu'elles étaient, deviennent d'un beau jaune ou d'un très beau rouge ; c'est ce qu'on appelle en France *perroquets tapirés*. Les sauvages de la Guiane, comme ceux de l'Amazone, pratiquent cet art de tapirer le plumage des perroquets. Au reste, l'opération d'arracher les plumes fait beaucoup de mal à ces oiseaux ; et même ils en meurent si souvent, que ces perroquets tapirés sont fort rares, quoique les sauvages les vendent beaucoup plus cher que les autres.

MEUNIER.

(Pl. 24.)

Aucun naturaliste n'a indiqué ni décrit cette espèce d'une manière distincte ; il semble seulement que ce soit le grand perroquet vert poudré de gris, que Barrère a désigné sous le nom de *perroquet blanchâtre*. C'est le plus grand de tous les perroquets du Nouveau-Monde, à l'exception des aras.

Il a été appelé *meunier* par les habitans de Cayenne, parce que son plumage, dont le fond est vert, paraît saupoudré de farine. Il a une tache jaune sur la tête; les plumes de la face supérieure du cou sont légèrement bordées de brun; le dessous du corps est d'un vert moins foncé que le dessus, et il n'est pas saupoudré de blanc; les plumes extérieures des ailes sont noires, à l'exception d'une partie des barbes extérieures qui sont bleues; il a une grande tache rouge sur les ailes; les plumes de la queue sont de la même couleur que le dessus du corps, depuis leur origine jusqu'aux trois quarts de leur longueur, et le reste est d'un vert jaunâtre.

Ce perroquet est un des plus estimés, tant par sa grandeur et la singularité de ses couleurs, que par la facilité qu'il a d'apprendre à parler, et par la douceur de son naturel. Il n'a qu'un petit trait déplaisant; c'est son bec qui est de couleur de corne blanchâtre.

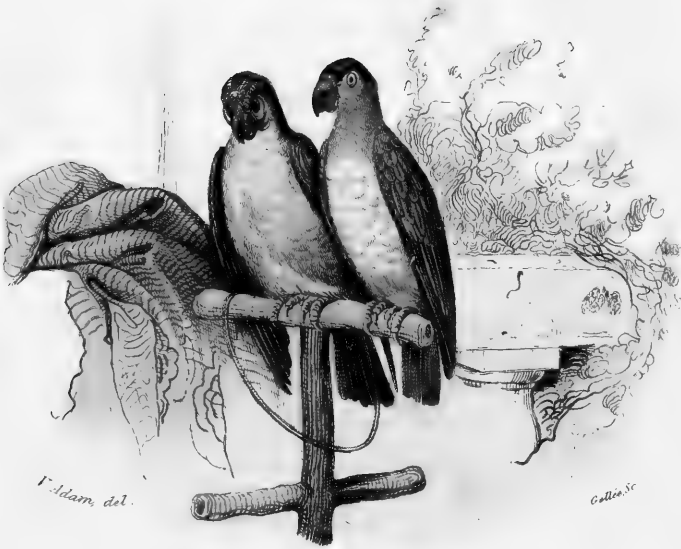
PAPEGAI MAILLÉ.

(Pl. 24.)

Ce perroquet d'Amérique paraît être le même que le perroquet varié de l'ancien continent; et nous présumons que quelques individus qui sont venus d'Amérique en France y avaient auparavant été transportés des Grandes-Indes, et que si l'on en trouve dans l'intérieur des terres de la Guiane, c'est qu'ils s'y sont naturalisés, comme les serins et quelques autres oiseaux et animaux des contrées méridionales de l'ancien continent, qui ont été transportés dans le nouveau par les navigateurs.

Le papegai a la voix différente de tous les autres perroquets de l'Amérique; son cri est aigu et perçant.

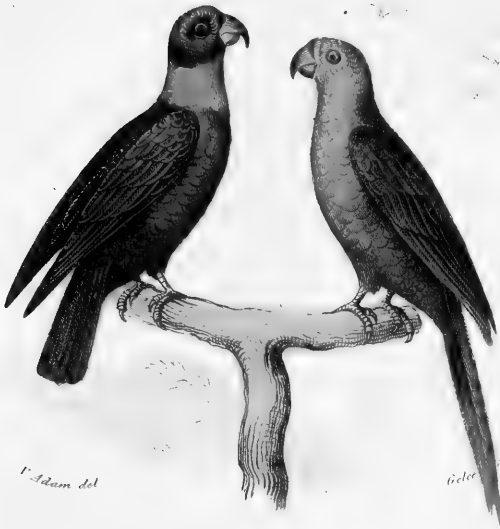
Il a le haut de la tête et la face entourés de plumes étroites et longues, blanches et rayées de noirâtre, qu'il relève quand il est irrité, et qui lui forment alors une belle fraise comme une crinière; celles de la nuque et des côtés du cou sont d'un beau rouge brun, et bordées de bleu vif; les plumes de la poitrine et de l'estomac sont nuées, mais plus faiblement, des mêmes couleurs, dans lesquelles on voit un mélange de vert; un plus beau vert soyeux et luisant cou-



F. Adam del.

Collin sc.

Le Caroua, Le Muijouri.



F. Adam del.

Collin sc.

Le Caica, Le Perrucho, Le Parouane.

vre le dessus du corps et de la queue; toutefois quelques-unes de ses plumes latérales de chaque côté paraissent en dehors d'un bleu violet, et les grandes de l'aile sont brunes, ainsi que le dessous de celles de la queue.

PAPEGAI PARADIS.

(Pl. 24.)

Catesby a appelé cet oiseau *perroquet de paradis* : il est très joli, il a le corps jaune, et toutes les plumes bordées de rouge mordoré ; les grandes plumes des ailes sont blanches, et toutes les autres jaunes, comme les plumes du corps ; les deux plumes du milieu de la queue sont jaunes aussi ; et toutes les latérales sont rouges depuis leur origine jusque vers les deux tiers de leur longueur, le reste est jaune ; l'iris des yeux est rouge ; le bec et les pieds sont blancs.

Il semble qu'il y ait quelques variétés dans cette espèce de papegai ; car celui de Catesby a la gorge et le ventre entièrement rouges, tandis qu'il y en a d'autres qui ne l'ont que jaune, et dont les plumes sont seulement bordées de rouge ; ce qui peut provenir de ce que les bordures sont plus ou moins larges, suivant l'âge ou le sexe.

On le trouve dans l'île de Cuba ; et c'est par cette raison qu'on l'a appelé aussi *perroquet de Cuba*.

TAVOUA.

(Pl. 25.)

Ce perroquet est assez rare à la Guiane ; cependant il approche quelquefois des habitations. Nous lui conservons le nom de *tavoua*, qu'il porte dans la lan-

gue galibi; on le recherche beaucoup, parce que c'est peut-être de tous les perroquets celui qui parle le mieux, même mieux que le perroquet gris de Guinée à queue rouge; et il est singulier qu'il ne soit connu que depuis si peu de temps: mais cette bonne qualité ou plutôt ce talent est accompagné d'un défaut bien essentiel; ce tavoua est traître et méchant au point de mordre cruellement lorsqu'il fait semblant de caresser; il a même l'air de méditer ses méchancetés; sa physionomie, quoique vive, est équivoque. Du reste, c'est un très bel oiseau, plus agile et plus ingambe qu'aucun autre perroquet.

Il a le dos et le croupion d'un très beau rouge; il porte aussi du rouge au front, et le dessus de la tête est d'un bleu clair; le reste du dessus du corps est d'un beau vert plein, et le dessous d'un vert plus clair; les penes des ailes sont d'un beau noir avec des reflets d'un bleu foncé, en sorte qu'à de certains aspects elles paraissent en entier d'un très beau bleu foncé; les couvertures des ailes sont variées de bleu foncé et de vert.

MAIPOURI.

(Pl. 25.)

Ce nom convient très bien à cet oiseau, parce qu'il siffle comme le tapir, qu'on appelle à Cayenne *maïpouri*; et quoiqu'il y ait une énorme différence entre ce gros quadrupède et ce petit oiseau, le coup de sifflet est si semblable, qu'on s'y méprendrait. Il se trouve à la Guiane, au Mexique, et jusqu'aux Caraïques; il n'approche pas des habitations, et se tient ordinairement dans les bois entourés d'eau, et même sur les arbres des savanes noyées: il n'a d'autre voix que son sifflet aigu, qu'il répète souvent en volant, et il n'apprend point à parler.

Ces oiseaux vont ordinairement en petites troupes, mais souvent sans affections les uns pour les autres, car ils se battent fréquemment et cruellement. Lorsqu'on en prend quelques-uns à la chasse, il n'y a pas moyen de les conserver: ils refusent la nourriture et se laissent mourir; ils sont de si mauvaise hu-

meur, qu'on ne peut les adoucir, même avec les camoufflets de fumée de tabac dont on se sert pour rendre doux les perroquets les plus revêches.

Il faut, pour élever les maïpouris, les prendre jeunes, et ils ne vaudraient pas la peine de leur éducation, si leur plumage n'était pas beau et leur figure singulière. Ils sont d'une forme fort différente de celle des perroquets et même de celles des perruches : ils ont le corps plus épais et plus court, la tête aussi beaucoup plus grosse, le cou et la queue extrêmement courts, en sorte qu'ils ont l'air massif et lourd. Tous leurs mouvemens répondent à leur figure. Leurs plumes mêmes sont toutes différentes de celles des autres perroquets ou perruches : elles sont courtes, très serrées et collées contre le corps, en sorte qu'il semble qu'on les ait en effet comprimées et collées artificiellement sur la poitrine et sur toutes les parties inférieures du corps.

Le maïpouri a le dessus de la tête noir, une tache verte au-dessous des yeux ; les côtés de la tête, la gorge et la partie inférieure du cou sont d'un assez beau jaune ; le dessus du cou, le bas-ventre et les jambes, de couleur orangée ; le dos, le croupion, les couvertures supérieures des ailes et les pennes de la queue, d'un beau vert ; la poitrine et le ventre blanchâtres quand l'oiseau est jeune, et jaunâtres quand il est adulte ; les grandes pennes des ailes sont bleues à l'extérieur en dessus, et noires à l'intérieur, et par dessous, elles sont noirâtres ; les suivantes sont vertes et bordées extérieurement de jaunâtre ; l'iris des yeux est d'une couleur de noisette foncée ; le bec est de couleur de chair ; les pieds sont d'un brun cendré, et les ongles noirâtres.

CAÏCA.

(Pl. 25.)

Nous avons adopté, pour cet oiseau, le mot *caïca* de la langue galibi, qui est le nom des plus grosses perruches, parce qu'il est en effet aussi gros que le précédent : il est aussi du même genre ; car il lui ressemble par toutes les singularités de la forme, et par la calotte noire de sa tête. Cette espèce est non-seulement nouvelle en Europe, mais elle l'est même à Cayenne, et l'on ne sait

pas encore de quel pays ils viennent : on en voit tous les ans arriver par petites troupes, dans la belle saison des mois de septembre et d'octobre, et ne faire qu'un petit séjour ; en sorte que, pour le climat de la Guiane, ce ne sont que des oiseaux de passage.

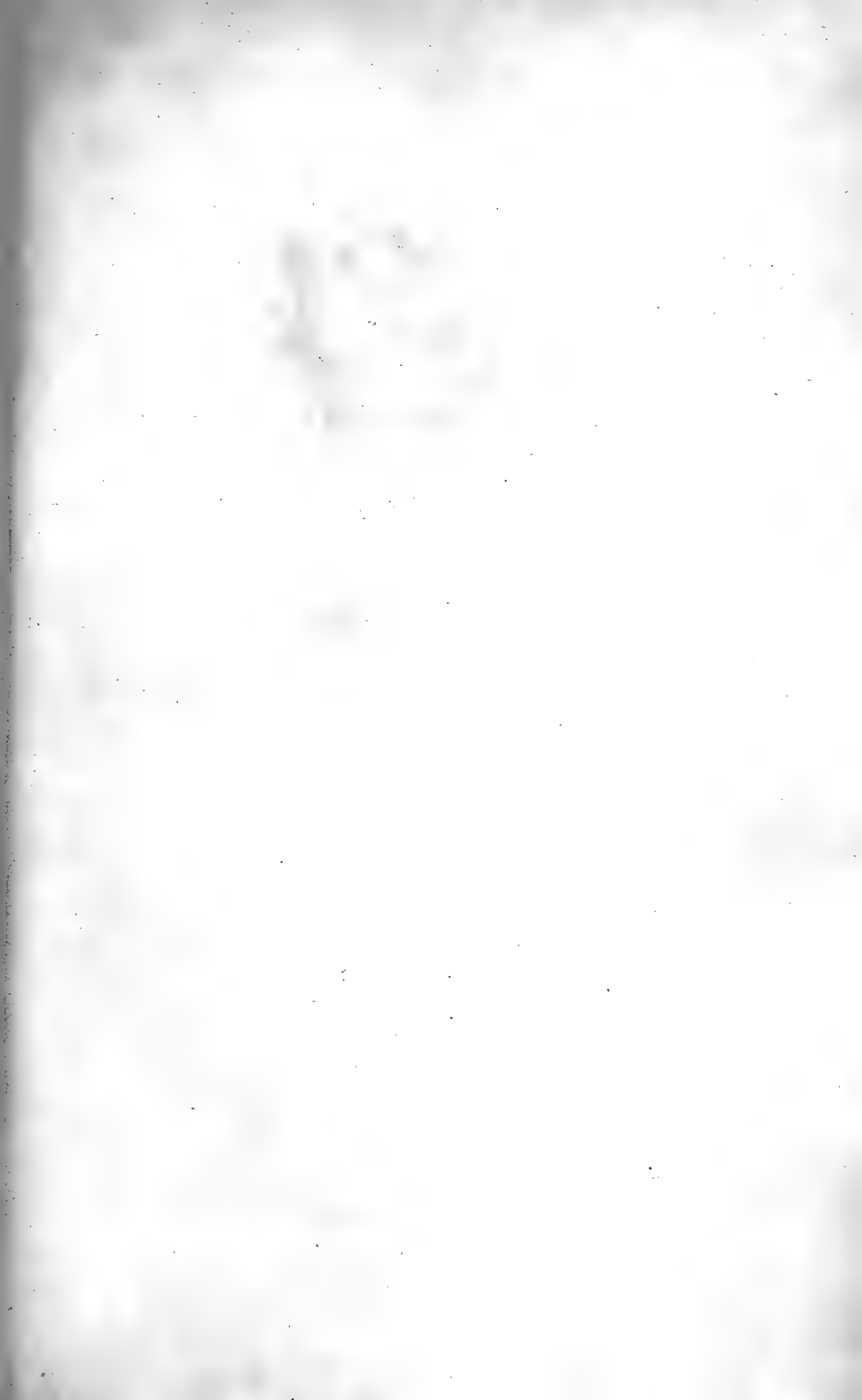
La coiffe noire qui enveloppe la tête du caïca est comme percée d'une ouverture dans laquelle l'œil est placée ; cette coiffe noire s'étend fort bas, et s'élargit en deux mentonnières de même couleur ; le tour du cou est fauve et jaunâtre ; dans le beau vert qui couvre le reste du corps, tranche le bleu d'azur qui marque le bord de l'aile presque depuis l'épaule, borde ses grandes plumes sur un fond plus sombre, et peint les pointes de celles de la queue, excepté les deux intermédiaires, qui sont toutes vertes et paraissent un peu plus courtes que les latérales.

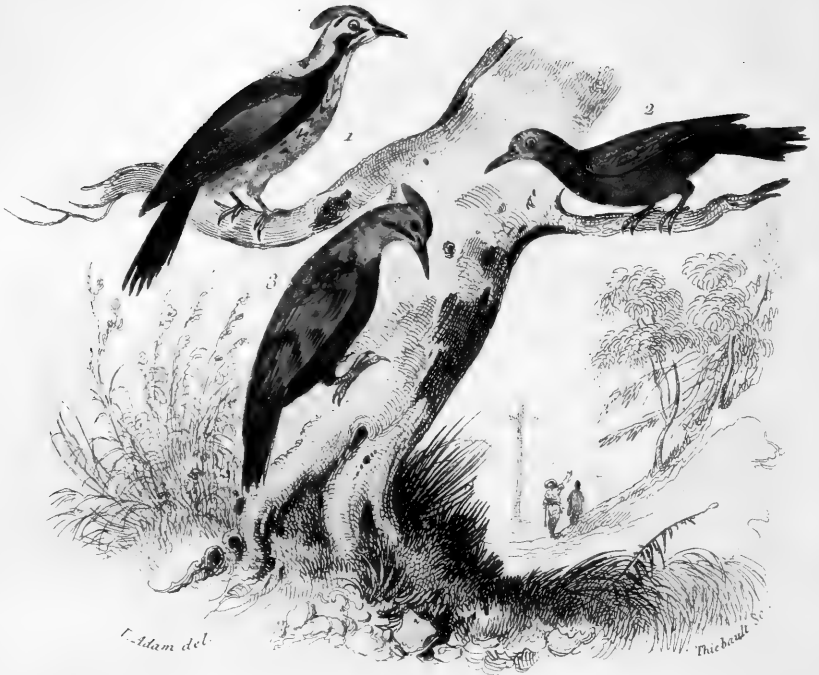
PERRUCHE PAVOUANE.

(Pl. 25.)

Cette perruche est une des plus jolies. Elle est assez commune à Cayenne ; on la trouve également aux Antilles, comme nous l'assure M. de La Borde, et c'est de toutes les perruches du nouveau continent celle qui apprend le plus facilement à parler : néanmoins elle n'est docile qu'à cet égard ; car, quoique privée depuis long-temps, elle conserve toujours un naturel sauvage et farouche ; elle a même l'air mutin et de mauvaise humeur ; mais comme elle a l'œil très vif et qu'elle est leste et bien faite, elle plaît par sa figure. Ces perruches volent en troupes, toujours criant et piarrant ; elles parcourent les savanes et les bois, et se nourrissent, de préférence, du petit fruit d'un grand arbre qu'on nomme dans les pays *l'immortel*, et que Tournefort a désigné sous la dénomination de *corallodendron*.

Elle a un pied de longueur ; la queue a près de six pouces, et elle est régulièrement étagée ; la tête, le corps entier, le dessus des ailes et de la queue sont d'un très beau vert. A mesure que ces oiseaux prennent de l'âge, les côtes de la tête et du cou se couvrent de petites taches d'un rouge vif, lesquelles de-





L. Adam del.

Thiebault sc.

Le Pic de Gou, id de S. Dominique, id de Cayenne.



L. Adam del.

Thiebault sc.

Le Toucan, Le Toucan à ventre rouge.

viennent de plus en plus nombreuses, en sorte que, dans ceux qui sont âgés, ces parties sont presque entièrement garnies de belles taches rouges; on ne voit aucune de ces taches dans l'oiseau jeune, et elles ne commencent à paraître qu'à deux ou trois ans d'âge. Les petites couvertures inférieures des ailes sont du même rouge vif, tant dans l'oiseau adulte que dans le jeune; seulement ce rouge est un peu moins éclatant dans le dernier. Les grandes couvertures inférieures des ailes sont d'un beau jaune; les plumes des ailes et de la queue sont, en dessous, d'un jaune obscur; le bec est blanchâtre, et les pieds sont gris.

PIC DE GOA.

(Pl. 26.)

Ce pic vert (1) d'Asie est moins grand que le pic vert d'Europe. La coiffe rouge de sa tête, troussée en huppe et en arrière, est bordée à la tempe d'une raie blanche qui s'élargit sur le haut du cou; une zone noire descend depuis l'œil, et, traçant un zigzag, tombe jusque sur l'aile; les petites couvertures sont également noires; une belle tache d'un jaune doré couvre le reste de l'aile, et se termine en jaune verdâtre sur les petites plumes; les grandes sont comme dentelées de taches d'un blanc verdâtre sur un fond noir; la queue est noire; le ventre, la poitrine et le devant du cou, jusque sous le bec, sont entremêlés et comme maillés légèrement de blanc et de noir. Ce pic est un de ceux dont le plumage est le plus beau. De tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du pic : elle l'a condamné au travail, et, pour

(1) En latin, *picus martius*; en italien, *pico verde*, *picozo*; en allemand, *grun specht*; en anglais, *green-wood pecker*, *green-wood spise*, *high-hoo*, *hew-hole*, *rainsfowl*; en suédois, *groen-spick*, *groen-jeoling*, *wedknari*; en polonais, *dzieciol zielony*; en danois, *gron-spæt*, *gnul-spat*; en lapon, *zhiaine*; en français, *pic-mart*, *pic vert*, *pic jaune*, *picumart*; en Poitou, *picoisseau*; en Périgord, *picolat*; en Guienne, *bivay*; en Picardie, *becquabo*; en quelques endroits, *pleu-pleu* ou *plui-plu* ; d'après un de ses cris.

ainsi dire, à la galère perpétuelle; tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le pic, assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent. Occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement ni repos; souvent même, il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour : il ne partage pas les doux ébats des autres habitans de l'air; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvemens sont brusques; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche : il fuit toute société, même celle de son semblable.

Tel est l'instinct étroit d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la nature des organes appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très court et puissamment musclé, lui servent à grimper en tout sens autour du tronc des arbres.

Son bec tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce, et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs : ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais. De forts muscles dans un cou raccourci portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment, pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres; il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon, dont il perce, dans leurs trous, les vers qui sont sa seule nourriture.

Sa queue, composée de dix pennes raides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage. Il niche dans les cavités qu'il a en partie creusées lui-même; et c'est du sein des arbres que sort cette progéniture qui, quoique ailée, est néanmoins destinée à ramper à l'entour, à y rentrer de nouveau pour se reproduire, et à ne s'en séparer jamais.

PIC DE SAINT-DOMINGUE.

(Pl. 26.)

Ce petit pic a six pouces de longueur, et il est à-peu-près de la grosseur de l'alouette : il a le sommet de la tête rouge, les côtés sont d'un gris roussâtre ; tout le manteau est olive jaunâtre ; tout le dessous du corps est rayé transversalement de blanchâtre et de brun ; les plumes de l'aile, olivâtres comme le dos, du côté extérieur, ont l'intérieur brun et dentelé d'un bord de taches blanchâtres engrenées assez profondément ; les plumes de la queue sont d'un gris mélangé de brun. Malgré sa petite taille, ce pic ne laisse pas d'être des plus robustes : il perce les arbres les plus durs.

Ce pic se tient à terre, souvent surtout près des fourmilières, où l'on est assez sûr de le trouver, et même de le prendre avec des lacets. Il attend les fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre à la file, et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il la retire pour les avaler ; mais si le froid tient les fourmis renfermées, il va sur la fourmilière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et s'établissant au milieu de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et avale aussi leurs chrysalides.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres, qu'il attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce. Comme il est paresseux pour tout autre mouvement, il se laisse aisément approcher, et ne sait se dérober au chasseur qu'en tournant autour de la branche, et se tenant sur la face opposée.

On a dit qu'après quelques coups de bec, il va de l'autre côté de l'arbre pour voir s'il l'a percé ; mais c'est pour recueillir sur l'écorce les insectes qu'il a réveillés et mis en mouvement, ou reconnaître les endroits creux où se nichent les vers qu'il recherche, ou bien une cavité dans laquelle il puisse se loger et disposer son nid.

C'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il le place, à quinze ou vingt pieds au-dessus de terre, et plus souvent dans les arbres de bois tendre. Le mâle et la femelle travaillent incessamment, et tour-à-tour, à percer la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident et le creusent, rejetant au-dehors, avec les pieds, les copeaux et la poussière du bois; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond, que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits. La ponte est ordinairement de cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires. Les jeunes pics commencent à grimper tout petits, et avant de pouvoir voler. Le mâle et la femelle ne se quittent guère, se couchent de bonne heure, avant les autres oiseaux, et restent dans leur trou jusqu'au jour.

Le mécanisme de la langue du pic a été un sujet d'admiration pour tous les naturalistes. La langue du pic vert, proprement dite, n'est que cette pointe osseuse qui ne paraît en faire que l'extrémité; ce que l'on prend pour la langue est l'os hyoïde lui-même, engagé dans un fourreau membraneux prolongé, en arrière, en deux longs rameaux cartilagineux, lesquels se courbent sur la tête, se couchent dans une rainure tracée sur le crâne, et vont s'implanter dans le front à la racine du bec. Ce sont ces deux rameaux ou filets élastiques qui se prêtent à l'allongement et au jeu de cette espèce de langue. La pointe osseuse, qui tient seule la place de la véritable langue, est implantée sur l'extrémité de cet os hyoïde, et recouverte d'un cornet écailleux hérissé de petits crochets tournés en arrière.

PIC DE CAYENNE.

(Pl. 26.)

Ce pic est le même que le *pic varié huppé d'Amérique*, décrit incomplètement par M. Brisson, sur un passage de Gesner. La huppe d'un fauve doré ou plutôt d'un rouge aurore, la tache pourpre à l'angle du bec, les plumes fauves et noires, dont tout le corps est alternativement varié, sont des caractéristiques.

tères suffisans pour le faire reconnaître ; et la grandeur donnée, qui est celle du pic vert, convient à ce grand pic rayé de Cayenne. Son plumage est très richement émaillé par le fauve jaunâtre et le beau noir qui s'y entremêlent en ondes, en taches et en festons ; un espace blanc dans lequel l'œil est placé, et un toupet noir sur le front, donnent du caractère à la physionomie de cet oiseau, et la huppe rouge et la moustache pourpre semblent la relever encore.

Les créoles de Cayenne l'appellent le *charpentier jaune* ; il est moins grand que notre pic vert, et surtout beaucoup moins épais ; sa longueur est de neuf pouces.

Il fait son nid dans les grands arbres dont le cœur est pourri, après avoir percé horizontalement jusqu'à la cavité, et continue son excavation en descendant jusqu'à un pied et demi plus bas que l'ouverture. Au fond de cet antre obscur, la femelle pond trois œufs blancs et presque ronds. Les petits éclosent au commencement d'avril. Le mâle partage la sollicitude de la femelle, et, en son absence, se tient constamment à l'embouchure de sa galerie horizontale. Son cri est un sifflement en six temps, dont les premiers accens sont monotones, et les deux ou trois derniers plus graves. La femelle n'a pas aux côtés de la tête cette bande de rouge vif que porte le mâle.

TOCO.

(Pl. 26.)

Le corps de cet oiseau a neuf à dix pouces de longueur, y compris la tête et la queue ; son bec en a sept et demi. La tête, le dessus du cou, le dos, le croupion, les ailes, la queue en entier, la poitrine et le ventre sont d'un noir foncé ; les couvertures du dessus de la queue sont blanches, celles du dessous d'un beau rouge ; le dessous du cou et la gorge sont d'un blanc jaunâtre ; sous la gorge, on voit un petit cercle rouge ; la base des deux mandibules du bec est noire ; le reste de la mandibule inférieure est d'un jaune rougeâtre. Les ailes ne s'étendent guère qu'au tiers de la queue ; les pieds et les ongles sont noirs.

Ces oiseaux vont par petites troupes de six à dix ; leur vol est lourd et s'exécute péniblement, vu leurs courtes ailes et leur énorme bec qui fait pencher le corps en avant ; cependant on les voit presque toujours perchés à la cime des arbres et dans une agitation continuelle qui n'ôte rien à leur air grave ; quoique très vifs et très remuans, ils n'en paraissent que plus gauches et moins gais.

Comme ils font leur nid dans des trous d'arbres que les pics ont abandonnés, on a cru qu'ils creusaient eux-mêmes ces trous. Ils ne pondent que deux œufs. On les apprivoise très aisément en les prenant jeunes. Ils ne sont pas difficiles à nourrir ; car ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou poisson : ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près ; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier. Mais, obligés de ramasser les alimens à terre, ils semblent les chercher en tâtonnant, et prennent le morceau de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir.

TOUCAN A VENTRE ROUGE.

(Pl. 26.)

Ce toucan a la gorge jaune comme le précédent ; mais il a le ventre d'un beau rouge, au lieu que l'autre l'a noir.

La poitrine est d'une belle couleur d'or avec du rouge au-dessus, c'est-à-dire sous la gorge ; il a aussi le ventre et les jambes d'un rouge très vif, ainsi que l'extrémité de la queue qui, pour le reste, est noire ; l'iris de l'œil est noir ; il est entouré d'un cercle blanc qui l'est lui-même d'un autre cercle jaune. Les deux mandibules sont dentelées sur leurs bords.


Theveté assura que cet oiseau se nourrissait de poivre ; qu'il en avalait même en si grande quantité qu'il était obligé de le rejeter. Ce fait a été copié par tous les naturalistes, et il est inexact.

Le nom même de *toucan* signifie *plume* en langue brésilienne. Ces oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, brillent néanmoins par leur plumage. Ils ont en effet des plumes propres aux plus beaux ornemens, et ce sont

celles de la gorge : la couleur en est orangée, vive, éclatante ; et, quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à quelques-unes des espèces de toucans, elles ont donné le nom à tout le genre. On recherche en Europe ces gorges de toucans pour faire des manchons. Son bec prodigieux lui a valu d'autres honneurs, et l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappans et les plus remarquables. Ce bec est en général beaucoup plus gros et plus long, à proportion du corps, que dans aucun autre oiseau ; et ce qui le rend encore plus excessif, c'est que, dans toute sa longueur, il est plus large que la tête de l'oiseau. Ce long et large bec fatiguerait prodigieusement la tête et le cou de l'oiseau, s'il n'était pas d'une substance légère ; mais il est si mince, qu'on peut sans effort le faire céder sous les doigts. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines ni même les fruits tendres ; l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers : et, de même, il ne peut s'en servir pour se défendre, et encore moins pour attaquer ; à peine peut-il serrer assez pour faire impression sur le doigt quand on le lui présente.

Les auteurs qui ont écrit que le toucan perçait les arbres comme le pic, se sont donc bien trompés ; ils n'ont rapporté ce fait que d'après la méprise de quelques Espagnols. Il est certain que les toucans n'ont ni ne peuvent avoir cette habitude, et qu'ils sont très éloignés du genre des pics ; Scaliger avait fort bien remarqué, avant nous, que ces oiseaux ayant le bec crochu et courbé en bas, il ne paraissait pas possible qu'ils entamassent les arbres.

Les toucans sont répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, et ne se trouvent point dans l'ancien continent. Ils ne changent de pays, que pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture, ce sont surtout les fruits de palmiers ; comme ces espèces d'arbres croissent dans les terrains humides et près du bord des eaux, les toucans habitent ces lieux de préférence, et se trouvent même quelquefois dans les palétuviers qui ne croissent que dans la vase liquide ; c'est peut-être ce qui a fait croire qu'ils mangeaient du poisson : mais ils ne peuvent tout au plus qu'en avaler de très petits ; car leur bec n'étant propre ni pour entamer ni pour couper, ils ne peuvent qu'avalier en bloc les fruits même les plus tendres sans les comprimer.





DES OISEAUX ÉCHASSIERS.

L'ordre des échassiers se compose des oiseaux dont le bas de la jambe est nu comme le tarse. Presque tous ces oiseaux sont remarquables par la longueur des pattes, et paraissent comme montés sur des échasses. Leurs pieds présentent, le plus souvent, de petites palmures entre les doigts externes, et manquent quelquefois de pouce. Leur taille est ordinairement élancée et leur cou très long; le bec varie quant à sa forme, mais il est en général très long. Leur corps grêle et de figure élancée, leurs pieds dénués de membranes, ne leur permettent ni de plonger ni de se soutenir sur l'eau; ils ne peuvent qu'en suivre les rives : montés sur de très longues jambes, avec un cou tout aussi long, ils n'entrent que dans les eaux basses où ils peuvent marcher; ils cherchent dans la vase la pâture qui leur convient; ils sont, pour ainsi dire, amphibies, attachés aux limites de la terre et de l'eau, comme pour en faire le commerce vivant, ou plutôt pour former, en ce genre, les degrés et les nuances des différentes habitudes qui résultent de la diversité des formes.

La plupart des échassiers, que l'on appelle aussi oiseaux de rivage, à quelques exceptions près, vivent tous de substances animales et recherchent les poissons, les reptiles ou bien les vers et les insectes, suivant que leur bec est

fort ou faible ; un petit nombre d'entre eux se nourrissent de graines et d'herbages, et ceux-là seulement vivent éloignés des eaux. Enfin, presque tous ces oiseaux ont les ailes très longues, volent très bien, et étendent leurs jambes en arrière, lorsqu'ils volent, tandis que les autres oiseaux les reploient sous le ventre.

Les échassiers, qui font leur nid sur les arbres et dans des endroits élevés, sont monogames et nourrissent leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de voler : ceux qui nichent par terre sont presque tous polygames, et leurs petits vont, peu après leur naissance, chercher eux-mêmes leur nourriture.

On rencontre souvent des oiseaux, perchés sur une seule jambe, garder pendant long-temps, cette attitude ; les échassiers ont cette propriété au plus haut point de développement. Ils peuvent se tenir sur un seul pied, pendant des heures entières, et surtout durant leur sommeil. M. le professeur Duméril a expliqué ce phénomène de statique animale, par une dissection habile de l'articulation du genou des échassiers, qui a mis à découvert une espèce d'engrènement osseux, qui rappelle assez la disposition du ressort d'un couteau fermant et restant ouvert à volonté.

Cet ordre se compose de cinq familles principales et de trois petits groupes isolés qui diffèrent trop des autres échassiers, pour être compris dans les divisions précédentes, et qui peuvent être considérés comme formant autant de familles séparées.

Ces cinq familles principales sont les brévipennes, les pressirostres, les cultriostres, les longirostres et les macrodactyles.

Les trois petites familles accessoires, formées chacune par un seul genre, sont les vaginales, les giaroles, et les flammans.

OISEAU ROYAL.

(Pl. 27.)

L'oiseau royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet des plumes, ou plutôt de soies épanouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port no-

ble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse. De belles plumes d'un noir plombé, avec reflets bleuâtres, pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres sont d'un roux brun, et leurs couvertures rabattues en effilés, coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches le fond sombre de son manteau: un large oreillon d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face et descend jusque sous le bec; une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une houpe épaisse fort épanouie, et composée des brins touffus de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale.

L'iris de l'œil est d'un blanc pur; le bec est noir, ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celles de la grue, avec laquelle cet oiseau a beaucoup de rapport dans la conformation: il est originaire des climats chauds, et paré de la livrée du Midi, de cette zone ardente où tout est plus brillant, mais aussi plus bizarre; où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions; où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zones tempérées.

L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambia, de la côte d'Or, du Juida, de Fida, du cap Vert, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières. Ces oiseaux y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâtureur les herbes et recueillir des graines. Ils courent très vite, en étendant leurs ailes et s'aidant du vent; autrement leur démarche est lente, et, pour ainsi dire, à pas comptés.

L'oiseau royal est doux et paisible: il n'a pas d'armes pour offenser, n'a même ni défense ni sauve-garde, que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course, et la vitesse de son vol qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis; il semble même s'approcher de nous avec plaisir. Au cap Vert ces oiseaux sont à demi domestiques, et ils viennent manger du grain dans les basses-cours avec les pintades et les autres-volailles. Ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imitaient le cri; ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner par quelques naturalistes le nom de *paons marins*.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetait les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées. Le fond de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz, ou sec, ou légèrement bouilli. Néanmoins il paraît que les insectes, et particulièrement les vers de

terre, entrent aussi dans sa nourriture. Il aime à se baigner, et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur, et dont l'eau soit de temps en temps renouvelée. Pour régal, on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivans : il les mange avec plaisir, et refuse ceux qui sont morts.

Son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue ; c'est un son retentissant assez semblable aux accens rauques d'une trompette ou d'un cor. Il aime qu'on lui rende visite ; et, lorsque, après l'avoir considéré, on se promène indifféremment sans prendre garde à lui, il suit les personnes ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade : et si quelque chose l'amuse et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie. Dans l'attitude du repos, il se tient sur un pied ; son grand cou est alors replié comme un serpent, et son corps affaissé, et comme tremblant sur ses hautes jambes, porte dans une direction presque horizontale : mais quand quelque chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquiétude, il allonge le cou, élève la tête, prend un air fier, comme s'il voulait en effet imposer par son maintien ; tout son corps paraît alors dans une situation à-peu-près verticale ; il s'avance gravement et à pas mesurés, et c'est dans ces momens qu'il est beau, et que son air, joint à sa couronne, lui mérite vraiment le nom d'*oiseau royal*. Il a passé un hiver à Paris, sans paraître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien : il avait choisi lui-même pour abri une chambre à feu ; il ne manquait pas tous les soirs, à l'heure de la retraite, de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe, dès le quinzième siècle par les Portugais, lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique.

CIGOGNE.

(Pl. 27.)

La cigogne(1) moins grande que la grue, l'est plus que le héron : sa longueur,

(1) En latin, *ciconia* ; en allemand et en anglais, *stork* ; en italien, *cigogna*, *zigogna*, et le petit, *cicognino* ; en espagnol, *ciguenna* ; en vieux français, *cigongne* ou *cigoigne*.



L'oiseau Royal de la Sibirie

de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi, et jusqu'à celle des ongles, de quatre pieds; le bec, de la pointe aux angles, a près de sept pouces; le pied en a huit; la partie nue des jambes cinq, et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds. Le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractère dont les Grecs ont formé son nom; les pieds et le bec sont rouges, son long cou est arqué. Les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues et pendantes. Le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridée d'un noir rougeâtre; les pieds sont revêtus d'écaillés d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut; il y a des rudimens de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur, jusqu'à la première articulation, et qui, s'étendant plus avant sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la nature passe des oiseaux à pieds divisés, aux oiseaux à pieds réunis et palmés; les ongles sont mousses, larges, plats, et assez approchans de la forme des ongles de l'homme.

La cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les oiseaux qui ont des ailes très amples et la queue courte : elle porte en volant la tête en avant, et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail; elle s'élève fort haut, et fait de très longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai; elles devancent ce temps dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril, et quelquefois plus tôt; elles arrivent en Alsace au mois de mars, et même dès la fin de février. Leur retour est partout d'un agréable augure, et leur apparition annonce le printemps.

Les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux; et, si leur nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en grande quantité : c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les créneaux des tours, et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé, qu'elles le posent. En France, du temps de Belon, on plaçait des roues au haut des toits pour engager ces oiseaux à y faire leur nid; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace.

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule; les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons, sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais, ou sur les bords des eaux, ou dans les vallées humides.

Elle marche, comme la grue, en jetant le pied en avant par grands pas me-

surés. Quelquefois, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré, que les anciens avaient rendu par des mots imitatifs, *crepitat*, *glotterat*, et que Pétrone exprime fort bien en l'appelant un bruit de *crotales* : elle renverse alors la tête, de manière que la mandibule inférieure se trouve en haut, et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos. C'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre; mais, à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit, et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Ce bruit est le seul que la cigogne fasse entendre.

La cigogne ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'oie; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement. Le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble; et tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs, debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge, ils sont couverts d'un duvet brun; comme ils n'ont pas encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux. Lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voler au dessus du nid; mais il arrive souvent que, dans cet exercice, quelques-uns tombent et ne peuvent plus se relever. Lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène; enfin les jeunes cigognes déjà fortes prennent leur essor avec les plus âgées, dans les derniers jours d'août, saison de leur départ.

Lorsque les cigognes sont assemblées pour le départ, on les entend claqueter fréquemment, et il se fait alors un grand mouvement dans la troupe; toutes semblent se chercher, se reconnaître et se donner l'avis du départ général dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instans se perdent au haut des airs. Ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence, et souvent dans la nuit. On prétend avoir remarqué que, dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix en Provence.

La cigogne est d'un naturel assez doux; elle n'est ni défiante ni sauvage; elle peut se priver aisément, et s'accoutumer à rester dans nos jardins qu'elle purge d'insectes et de reptiles. Il semble qu'elle ait l'idée de la propreté. Elle a pres-

que toujours l'air triste et la contenance morne : cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaité, quand elle y est excitée par l'exemple; car elle se prête au badinage des enfans, en sautant et jouant avec eux. En domesticité, elle vit long-temps et supporte la rigueur de nos hivers.

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales dont l'image est toujours respectable : la tempérance, la piété filiale et paternelle. Il est vrai que la cigogne nourrit très long-temps ses petits et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes. Quand ils commencent à voler hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; elle les défend dans les dangers, et on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer périr avec eux plutôt que de les abandonner. On l'a de même vue donner des marques d'attachement et de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue : on l'a entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire en partant un semblable signe d'adieu. Mais ces qualités morales ne sont rien, en comparaison des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parens trop faibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant ces pieux sentimens jusque dans les cœurs bruts, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens, *lex ciconia*, fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Romains.

Elien assure que les qualités morales de la cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Egyptiens pour elle; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens c'était un crime de donner la mort à la cigogne. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux, tant ils étaient précieux à ce pays qu'ils purgeaient des serpens. Dans le Levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne. On ne la mangeait pas chez les Romains : un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Du reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée; et cet oiseau, né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

Il y a deux espèces de cigognes, et elles ne diffèrent que par la couleur; il semble, en effet, que, sous la même forme et d'après le même dessin, la nature

ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir. Cette différence pourrait être comptée pour rien, s'il n'y avait pas entre ces deux mêmes oiseaux différence d'instinct et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit, au contraire, nos habitations pour domicile ; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine ; elle pêche dans nos rivières, chasse dans nos jardins ; se place au milieu des villes sans s'effrayer de leur tumulte ; et partout hôte respecté et bien venu, elle paie par des services le tribut qu'elle doit à la société ; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cigogne noire, qui paraît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

TOUYOU.

(Pl. 28.)

Le touyou est l'autruche de l'Amérique méridionale ; il est appelé aussi *autruche d'Occident*, *autruche de Magellan* et *de la Guiane*. D'autres sauvages lui ont donné d'autres noms : *yardu*, *yandu*, *andu* et *nanduguacu*, au Brésil ; *sallian*, dans l'île de Maragnan ; *suri*, au Chili, etc. Voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu ; nous adoptons volontiers celui de *touyou*, qui vraisemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau, et nous le préférons aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées.

Le touyou, sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche, est le plus gros oiseau du Nouveau-Monde : les vieux ont jusqu'à six pieds de haut ; et Wafer, qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme. Il a le cou long, la tête petite et le bec aplati de l'autruche ; mais, pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, et paraît presque entièrement rond, lorsqu'il



Ostrichus capensis



est revêtu de toutes ses plumes; ses ailes sont très courtes et inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course : il a sur le dos et aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière et recouvrent l'anus; il n'a point d'autre queue, tout ce plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre. C'est un oiseau très haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, et tous trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt ce tubercule calleux et arrondi qu'il a en arrière, et sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon : on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrain glissant, et d'y marcher sans tomber; en récompense, il court très légèrement en pleine campagne, en élevant tantôt une aile, tantôt une autre.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers et suivent la première personne qu'ils rencontrent; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience et deviennent sauvages. Il paraît qu'en général leur chair est un assez bon manger, à l'exception de celle des vieux, qui est dure et de mauvais goût.

Leurs plumes ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles que celles de l'autruche : Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien.

Cet oiseau est propre à l'Amérique méridionale, mais il n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc; il ne l'est pas moins au Pérou et le long des côtes les plus fréquentées; mais il est plus commun dans la Guiane, dans les capitaineries de Seregippe et de Rio-grande, dans les provinces intérieures du Brésil, au Chili, dans les vastes forêts qui sont au nord de l'embouchure de la Plata, dans les savanes immenses qui s'étendent au sud de cette rivière, et dans toute la terre Magellanique, jusqu'au port Desiré, et même jusqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan. Autrefois il y avait des cantons dans le Paraguay qui en étaient remplis, surtout les campagnes arrosées par l'Uruguay; mais, à mesure que les hommes s'y sont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, et le reste s'est éloigné. Il paraît que le Touyou, qui se plaît, comme l'autruche, sous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puisque la pointe de l'Amérique méridionale, qui est terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-Espérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches.

AUTRUCHE.

(Pl. 28.)

L'autruche (1) passe pour être le plus grand des oiseaux ; mais elle est privée, par sa grandeur même, de la puissance de voler. On en a observé une qui pesait, quoique très maigre, cinquante-cinq livres tout écorchée et vidée de ses parties intérieures ; en sorte que , passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties et pour la graisse qui lui manquait, on peut, sans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante et médiocrement grasse, à soixante et quinze ou quatre-vingts livres. Quelle force ne faudrait-il pas dans les ailes et dans les muscles moteurs de ces ailes pour soulever et soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante ? Mais la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose ; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes, etc., seraient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande : or, toutes ces conditions leur manquent absolument ; car l'autruche n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage. Celles de la queue sont aussi de la même structure, et ne peuvent, par conséquent, opposer à l'air une résistance convenable ; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, et en prenant différentes inclinaisons ; toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même. Toutes ont pour barbes des filets détachés, sans consistance, sans adhérence réciproque ; en un mot, toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol. Aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes ; et elle est con-

(1) En latin, *struthio* ; en espagnol, *avestruz* ; en italien, *struzzo* ; en allemand, *struss* ou *strauss* ; en anglais, *ostrich*.

damnée à en parcourir laborieusement la surface, comme les quadrupèdes, sans pouvoir jamais s'élever dans l'air. Aussi a-t-elle, soit au dedans, soit au dehors, beaucoup de ressemblance avec ces animaux : comme eux, elle a, sur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que peu ou point de poils, non plus que ses cuisses, qui sont très grosses, très musculeuses; ses grands pieds nerveux et charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapports avec les pieds du chameau. Ses ailes sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre; l'orifice des oreilles est à découvert, et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les quadrupèdes, et bordée de longs cils comme dans l'homme et l'éléphant; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux, et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à-la-fois le même objet.

L'autruche est un oiseau très anciennement connu, puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des livres : il fallait même qu'il fût très connu, car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes; et plus anciennement encore, sa chair était, selon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puisque le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde.

La race de l'autruche est donc une race très ancienne; elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles, et toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappants qu'invariables.

Le temps de la ponte chez les autruches, dépend du climat qu'elles habitent, et c'est toujours aux environs du solstice d'été, c'est-à-dire, au commencement de juillet, dans l'Afrique septentrionale; et sur la fin de décembre, dans l'Afrique méridionale. La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couvrir : dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit; et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avaient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil, quoique les autruches ne couvent point ou que très peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent; au contraire, elles veillent assidument à

leur conservation et ne les perdent pas de vue; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les *couvaiènt des yeux*, à la lettre : et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid et à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferme d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs.

Les jeunes autruches sont d'un gris cendré, la première année, et ont des plumes partout; mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes, pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs et le dessous des ailes. Elles sont remplacées, sur le reste du corps, par des plumes alternativement blanches et noires quelquefois grises. Les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre et sur le dos.

L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui confine l'Afrique. Ces régions qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux, devaient être aussi la patrie de l'autruche. Elles sont très fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie.

Comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire, qu'elle n'a pu passer dans le nouveau : aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au Touyou. Par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle aurait cependant pu trouver, dans la Morée et au midi de l'Espagne et de l'Italie, un climat convenable à sa nature; mais pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparaient, ce qui lui était impossible, ou faire le tour de ces mers, et remonter jusqu'au 50° degré de latitude, pour revenir par le nord en traversant des régions très peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal qui ne se plaît que dans les pays chauds et les déserts.

Les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires et les plus arides, où il ne pleut presque jamais; et cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles; mais elles y trouvent la liberté; c'est pour jouir de ce bien inestimable, qu'elles fuient l'homme : mais l'homme, qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages; il se

nourrit de leurs œufs , de leur sang, de leur graisse, de leur chair ; il se pare de leurs plumes. Il conserve peut-être l'espérance de les subjuguier tout-à-fait, et de les mettre au nombre de ses esclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *struthophages*, par l'usage où ils étaient de manger de l'autruche ; et ces peuples étaient voisins des éléphantophages, qui ne faisaient pas meilleure chère. On sait que l'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas.

Les autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait : tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, surtout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Libye, etc., en nourrissent des troupeaux, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes ; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette du soin, et par la seule habitude de voir des hommes, et d'en recevoir la nourriture et de bons traitemens.

On fait plus que de les apprivoiser ; on en a dompté quelques-unes, au point de les monter comme on monte un cheval : et ce n'est pas une invention moderne ; car le tyran Firmius, qui régnait en Egypte sur la fin du troisième siècle, se faisait porter, dit-on, par de grandes autruches. M. Adanson a vu, au comptoir de Podor, deux autruches encore jeunes, dont la plus forte courait plus vite que le meilleur coureur anglais, quoiqu'elle eût deux nègres sur son dos. Cela prouve que ces animaux, sans être absolument farouches, sont néanmoins d'une nature rétive, et que, si on peut les apprivoiser jusqu'à se laisser mener en troupeaux, revenir au bercail, et même à souffrir qu'on les monte, il est difficile, et peut-être impossible, de les réduire à obéir à la main du cavalier, à sentir ses demandes, comprendre ses volontés, et s'y soumettre. Docile à un certain point par stupidité, elle paraît intraitable par son naturel, et il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe, qui a dompté le cheval et subjugué le chameau, n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche.

Au reste, quoique les autruches courent plus vite que le cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les courre et qu'on les prend ; mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie : celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, et surtout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte ; cela est d'autant plus facile qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, et qu'elles décrivent presque toujours, dans leur course, un cercle plus ou moins étendu. Les Arabes dirigent leur marche sur un cercle concentrique

intérieur, par conséquent plus étroit, et les suivent toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles. Lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées et affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop, en les menant contre le vent autant qu'il est possible, et les tuent à coups de bâton, pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes.

Les struthophages avaient une autre façon de prendre ces animaux : ils se couvraient d'une peau d'autruche; passant leur bras dans le cou, ils lui faisaient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même; et, par ce moyen, ils pouvaient aisément les approcher et les surprendre. C'est ainsi que les sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuils.

On s'est encore servi de chiens et de filets pour cette chasse, mais il paraît qu'on la fait plus communément à cheval; et cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval et l'autruche.

Lorsque celle-ci court, elle déploie ses ailes et les grandes plumes de sa queue, et ce n'est point pour accélérer son mouvement, car elle les relève lorsqu'elle va contre le vent, quoique, dans ce cas, elles ne puissent être qu'un obstacle.

La vitesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur; comme l'autruche est en même temps très pesante et très vive à la course, il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force : cependant, malgré sa force, elle conserve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus faibles; rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent; bordée sur tout le corps d'un cuir épais et dur, pourvue d'un large *sternum* qui lui tient lieu de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'aperçoit à peine des petites atteintes du dehors, et elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite : si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes et surtout avec les pieds.

PLUVIER DORÉ.

(Pl. 29.)

Le pluvier doré (1) est de la grosseur d'une tourterelle, sa longueur est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris blanc, sur un fond brun. Les mêmes couleurs, mais plus faibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc, le bec noir, court, arrondi et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié par une petite membrane, à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère est distinctif de la famille des pluviers. Tous ont une partie de la jambe dénuée de plumes, le cou court, les yeux grands, la tête un peu grosse à proportion du corps.

Il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de cette espèce ; néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très fréquentes, ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu, qu'ils paraissent tout gris : quelques-uns portent des taches noires sur la poitrine, etc.

Ces oiseaux arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que dans nos autres provinces plus méridionales, ils ne passent qu'en novembre, et même plus tard. On les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie et dans l'île d'Oeland, dans la Norwège, l'Islande et la Laponie. C'est par ces terres arctiques qu'ils paraissent avoir communiqué au Nouveau-Monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien ; car on trouve le pluvier doré à la Jamaïque, la Martinique, Saint-Domingue et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du Nouveau-Monde, habitent les savanes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu, leurs

(1) En anglais, *green plover* ; en allemand, *pulvier, pulrosz, see taube, greuner kiwit* ; en italien, *piviero*.

troupes y sont nombreuses et se laissent difficilement approcher : elles y voyagent , et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

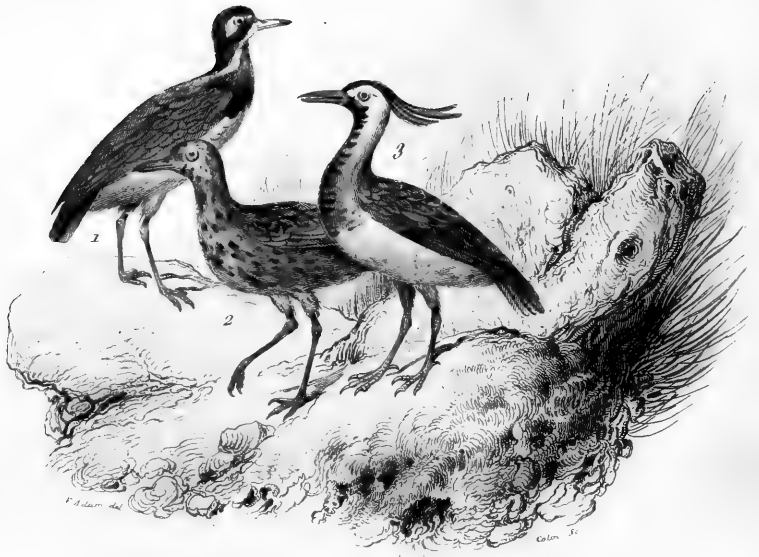
Les pluviers paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne ; et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés *pluviers*. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes. Ils vont à l'eau le matin, pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant ; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils soient hors de leur retraite.

Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides qu'on a imaginé qu'ils pouvaient vivre d'air. Ils paraissent capables de supporter un long jeûne. Schwenkfeld dit avoir gardé quatorze jours un de ces oiseaux, qui, pendant tout ce temps, n'avalait que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu. Comme ils sont en très grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venaient y chercher : dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés. Il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques-unes de nos provinces maritimes, jusqu'au temps des fortes gelées ; ils repassent au printemps, et toujours attroupés.

On ne voit jamais un pluvier seul , dit Longolius, et, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante. Lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos : sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement. Plusieurs font sentinelles pendant que le gros de la troupe se repaît ; et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant, ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier : ils se rangent sur une ligne en largeur, et, volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très grande longueur.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très vite ; ils demeurent attroupés tout le jour. Ils se dispersent le soir sur un certain espace, où chacun gîte à part : mais, dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment *l'appelant*, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit*, et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel. C'est le mo-



1. *Pluvier à collier*. 2. *Pluvier doré*. 3. *Vanneau*



4. *Dendroica*. 5. *Chapuis*. 6. *Merle à queue*

ment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend, avant le jour, un rideau de filet en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir: lorsqu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris, et lancent des bâtons en l'air; les pluviers effrayés partent d'un vol bas, et vont donner dans le filet qui tombe en même temps; souvent toute la troupe y reste prise. cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante: on en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier.

Hôtes passagers plutôt qu'habitans de nos campagnes, les pluviers disparaissent à la chute des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent. Il semble que la douce chaleur qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe, et apparemment aussi celles de l'Asie.

PLUVIER A COLLIER.

(Pl. 29.)

Les pluviers à collier (1) ont la tête ronde et le bec fort court et bien garni de plumes à sa racine; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe; le front est blanc; il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête,

(1) En anglais, *sea-lark*. A Cayenne, on le nomme *collier*; et les Espagnols de Saint-Domingue, en le voyant habillé de noir et de blanc, comme leurs moines, l'appellent *frailecitos*; et les Indiens *hegle*, *theгле*, d'après son cri.

et une calotte grise la recouvre ; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe sous les yeux ; le collier est blanc et la poitrine porte un plastron noir ; le manteau est gris-brun ; les plumes de l'aile sont noires ; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier. Sauf quelques différences légères et vraiment individuelles ou locales, on reconnaît le pluvier à collier le même dans presque tous les climats : on nous l'a apporté de Sibérie, du cap de Bonne-Espérance, des Philippines, de la Louisiane et de Cayenne ; M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan, et M. Ellis à la baie de Hudson. Ce pluvier à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *matuitui du Brésil*.

Nous regarderons le pluvier à collier comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux, suivant les différens climats ; ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même, ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et pour ainsi dire, la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent et dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent aux bords des eaux ; on les voit le long de la mer en suivre les marées. Ils courent très vite sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre on trouve leurs nids sur les rochers des côtes ; ces oiseaux y sont très communs, comme dans la plupart des régions du Nord, en Prusse, en Suède, et plus encore en Laponie pendant l'été. On en voit aussi quelques-uns sur nos rivières ; dans quelques provinces, on les connaît sous le nom de *gravières*, en d'autres, sous celui de *criards*, qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits, ce qui est long, car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les jeunes commencent à voler.

Les chasseurs assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent sur le gravier du rivage des œufs verdâtres tachetés de brun. Les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives.

VANNEAU.

(Pl. 29.)

Le vanneau (1) paraît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Son nom anglais *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*æx* et d'*æga*, relatifs à son cri, lui avaient donné celui de *paon sauvage* (ταὐὸς ἀγριός), à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs. Cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très déliés, et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillans et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes, prononcées faiblement, expriment assez bien son cri, que, dans plusieurs langues, on a cherché à rendre également par des sons imitatifs. Il donne en partant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit. Il a les ailes très fortes, il s'en sert beaucoup, vole long-temps de suite et s'élève très haut. Posé à terre, il s'élançe, bondit, et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai; il est sans cesse en mouvement, folâtre, et se joue de mille façons en l'air: il s'y tient par instans dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies, en grandes troupes, au commencement de mars, ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent du sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts et couvrir le matin les

(1) En latin moderne, *capella*, *vanellus*; en italien, *paonzello*, *pavonzino*; en allemand, *kywit*, et vulgairement *himmelgeisz* (chèvre volante, chèvre du ciel); en anglais, *lap-wing* et *bastard-plower*; en plusieurs de nos provinces, *dix-huit*, *pivite*, *kivite*.

prairies marécageuses pour y chercher les vers, qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant, le disperse d'abord légèrement, et, ayant mis le trou à découvert, il frappe la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces animaux ont un autre manège : ils courent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très loin le chasseur. On peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent ; car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal ; et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude, et que l'on voyait noir, paraît blanc tout d'un coup.

La grande société que forment les vanneaux à leur arrivée tend à se rompre, dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux ; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressaient pas, mais en effet pour attirer après elles ces combattans, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce.

La ponte se fait en avril, elle est de trois ou quatre œufs oblongs d'un vert sombre, fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais, sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain ; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte le moyen de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert. Pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre, à fleur de terre, un petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit alentour par la chaleur de la couveuse. Si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme de la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours. La femelle couve assidument : si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans

l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs pour que son départ n'en indique pas la place. Les vieilles femelles à qui on a enlevé les œufs ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau et y font plus tranquillement une seconde ponte : les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe et suivent leurs père et mère; ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme.

Ces oiseaux passent pour inconstans, et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre, les vanneaux sont très gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers; mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux à rentrer.

À la fin de l'hiver, ils paraissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne; on en fait des chasses abondantes; il s'en prend des volées au filet à miroir. On le tend pour cela dans une prairie; on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés, et un ou deux de ces oiseaux vivans pour servir d'appelans, ou bien l'oiseleur, caché dans sa loge, imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce : à ce cri perfide, la troupe entière s'abat et donne dans les filets.

Le vanneau est un gibier assez estimé; cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse l'ont, comme par faveur, admis parmi les mets de la mortification.

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle; mais il y en a quelques-unes dans les couleurs du plumage. Ces différences reviennent, en général, à ce que les couleurs de la femelle sont plus faibles, et que les parties noires sont mélangées de gris; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paraît être un peu plus grosse et plus arrondie. La plume de ces oiseaux est épaisse, et son duvet bien fourni; ce duvet est noir, près du

corps ; le dessous et le bord des ailes , vers l'épaule , sont blancs , ainsi que le ventre , les deux plumes extérieures de la queue , et la première moitié des autres ; il y a un point blanc de chaque côté du bec , et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil . Tout le reste du plumage est d'un fond noir mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique , changeant en vert et en rouge doré , particulièrement sur la tête et les ailes . Le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches : mais ce noir forme seul sur la poitrine un large plastron arrondi ; il est ainsi que le noir des penes de l'aile lustré de vert bronzé . Les couvertures de la queue sont rousses , la huppe n'est point implantée sur le front , mais à l'occiput , ce qui lui donne plus de grâce ; elle est composée de cinq ou six brins délicats , effilés , d'un beau noir dont les deux supérieurs couvrent les autres , et sont beaucoup plus longs . La longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces , et sa grosseur approche de celle du pigeon commun .

On peut garder les vanneaux en domesticité ; il faut les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets . Quelquefois on en met dans les jardins , où ils servent à détruire les insectes ; ils y restent volontiers , et ne cherchent point à s'enfuir .

HUITRIER.

(Pl. 29.)

L'huitrier (1) est de la grandeur de la corneille . Son bec , long de quatre pouces , est rétréci et comme comprimé verticalement au-dessus des narines , et aplati par les côtés , en manière de coin , jusqu'au bout , dont la coupe carrée forme un tranchant ; structure particulière qui rend ce bec tout-à-fait propre à

(1) Quelquefois *bécasse de mer* ; en anglais , *sea-pie* , *oyster catcher* ; en Islande , *tilldur* (le mâle) , *tilldra* (la femelle) , ce qui indiquerait une différence extérieure entre le mâle et la femelle , dont les auteurs ne parlent pas ; en latin de nomenclature , *ostralega* , et , par un nom formé du grec , mais qui ne caractérise point en particulier cet oiseau , *hamatopus* .

détacher, soulever, arracher du rocher et des sables les huîtres et les autres coquillages dont l'huître se nourrit.

Il est du petit nombre des oiseaux qui n'ont que trois doigts.

Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs, ou retirés sous l'ombrage de nos forêts, habitent les lieux les plus riens et les retraites les plus paisibles de la nature : mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante.

Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques oiseaux, tels que l'huître, savent trouver la subsistance et la sécurité. Celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs, les récifs découverts à basse mer, sur les grèves, où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes : cependant on le connaît en Saintonge et en Picardie ; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très considérables par les vents d'est et de nord-ouest. Ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire. On croit qu'ils viennent de la Grande-Bretagne, où ils sont en effet fort communs, particulièrement sur les côtes occidentales de cette île. Ils se sont aussi portés plus avant vers le Nord ; car on les trouve en Gothland, dans l'île d'Oeland, dans les îles du Danemark, et jusqu'en Islande et en Norwège. On en a vu sur les côtes de la terre de Feu, sur celles du détroit de Magellan, et à la baie d'Usky, dans la Nouvelle-Zélande, etc., etc. Ainsi l'espèce de l'huître peuple tous les rivages de l'ancien continent, et l'on ne doit pas être étonné qu'il se retrouve dans le nouveau.

Des trois doigts de l'huître, deux, l'extérieur et celui du milieu, sont unis jusqu'à la première articulation, par une membrane, et tous sont entourés d'un bord membraneux. Il a les paupières rouges comme le bec, et l'iris d'un jaune doré ; au-dessous de chaque œil est une petite tache blanche. La tête, le cou, les épaules sont noirs, ainsi que le manteau des ailes ; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle. Il y a un collier blanc sous la gorge. Tout le dessous du corps, depuis la poitrine, est blanc, ainsi que le bas du dos, et la moitié de la queue, dont la pointe est noire ; une bande blanche, formée par les grandes couvertures, coupe dans le noir brun de l'aile. Les pieds, avec

MERLE D'EAU.

(Pl. 29.)

Le merle d'eau (1) a les ongles forts et courbés, avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste il a le pied conformé comme le merle de terre et les autres oiseaux de ce genre ; il a, comme eux, le doigt et l'ongle postérieur plus forts que ceux de devant, et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire ; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou ; le bec est court et grêle, l'une et l'autre mandibules allant également en s'enfilant et se cintrant légèrement vers la pointe.

Avec le bec et les pieds courts, et un cou raccourci, on peut imaginer qu'il était nécessaire que le merle d'eau apprît à marcher sous l'eau, pour satisfaire son appétit naturel et prendre des petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit ; son plumage épais et fourni de duvet, paraît impénétrable à l'eau, ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner ; ses yeux sont grands, d'un beau brun, avec les paupières blanches, et il doit les tenir ouverts dans l'eau, pour distinguer sa proie.

Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine ; la tête et le dessus du cou, jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc, sont d'un cendré roussâtre ou marron ; le dos, le ventre et les ailes, qui ne dépassent pas la queue, sont d'un cendré noirâtre et ardoisé ; la queue est fort courte et n'a rien de remarquable.

Le merle d'eau n'est point un merle, quoiqu'il en porte le nom : c'est un oiseau aquatique, qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes, comme le merle en fréquente les bois et les vallons ; il lui ressemble aussi par la taille, qui est seulement un peu plus courte, et par la couleur presque noire

(1) Les Italiens, aux environs de Belinzone, l'appellent *lerlichirollo*, et ceux du lac Majeur, *folun d'aqua*, suivant Gesner ; les Allemands, *bach-amsel*, *wasser-amsel* ; les Suisses, *wasser-trostle* ; les Anglais, *water-ouzel*.

de son plumage ; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles : mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur ; il n'en a pas les mouvemens vifs et brusques ; il ne prend aucune de ses attitudes, et ne va ni par bonds ni par sauts ; il marche légèrement d'un pas compté, et court au bord des fontaines et des ruisseaux, qu'il ne quitte jamais, fréquentant de préférence les eaux vives et courantes, dont la chute est rapide et le lit entrecoupé de pierres et de morceaux de roche. On le rencontre au voisinage des torrens et des cascades, et particulièrement sur les eaux limpides qui roulent sur le gravier.

Ses habitudes naturelles sont très singulières : les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés, nagent sur l'eau ou se plongent ; ceux de rivage, montés sur de hautes jambes nues, y entrent assez avant sans que leur corps y trempe ; le merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain ; on le voit se submerger peu-à-peu, d'abord jusqu'au cou, et ensuite par dessus de la tête, qu'il ne tient pas plus élevée que s'il était dans l'air ; il continue de marcher sous l'eau, descend jusqu'au fond et s'y promène, comme sur le rivage sec. C'est à M. Hébert que nous devons la première connaissance de cette habitude extraordinaire.

« J'étais embusqué, dit-il, sur les bords du lac de Nantua, dans une cabane
« de neige et de branches de sapin, où j'attendais patiemment qu'un bateau,
« qui ramait sur le lac, fit approcher du bord quelques canards sauvages :
« j'observais sans être aperçu. Il y avait devant ma cabane un petite anse,
« dont le fond en pente douce pouvait avoir deux ou trois pieds de profondeur
« dans son milieu. Un merle d'eau s'y arrêta, et y resta plus d'une heure, que
« j'eus le temps de l'observer tout à mon aise ; je le voyais entrer dans l'eau,
« s'y enfoncer, reparaitre à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas ;
« il en parcourait tout le fond et ne paraissait pas avoir changé d'élément ;
« en entrant dans l'eau, il n'hésitait ni ne se détournait ; je remarquai seule-
« ment, à plusieurs reprises, que toutes les fois qu'il y entra plus haut que
« les genoux, il déployait ses ailes et les laissait pendre jusqu'à terre. Il me
« paraissait comme revêtu d'une couche d'air qui le rendait brillant ; sem-
« blable à certains insectes du genre des scarabées, qui sont toujours dans
« l'eau au milieu d'une bulle d'air : peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant
« dans l'eau que pour se ménager cet air ; mais il est certain qu'il n'y manquait
« jamais, et il les agitait alors comme s'il eût tremblé. »

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des oiseaux que celui que nous offre cette observation. On conçoit que, pour cet exercice, il faut au merle d'eau des fonds de gravier et des eaux claires ; aussi ne le trouve-t-on

que dans les pays de montagnes, aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers, comme en Angleterre, dans le canton de West-Morland, et dans les autres terres élevées; en France, dans les montagnes du Bugey et des Vosges, et en Suisse. Il vole fort vite, en droite ligne, en rasant de près la surface de l'eau, comme le martin-pêcheur. En volant il jette un petit cri. Au printemps on le voit avec sa femelle, mais dans tout autre temps on le rencontre seul. La femelle pond quatre ou cinq œufs, cache son nid avec beaucoup de soin, et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux.

BEC-EN-CISEAUX.

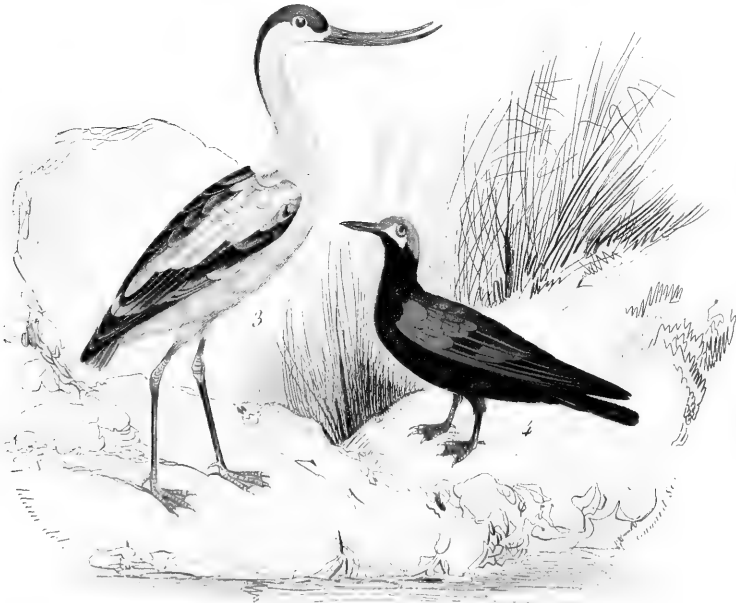
(Pl. 30.)

L'oiseau nommé *bec-en-ciseaux* ne peut ni mordre de côté, ni ramasser devant soi, ni béqueter en avant; son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure, allongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau, afin d'attraper en dessous le poisson et l'enlever en passant. C'est de cet exercice nécessaire et pénible, que l'oiseau a reçu le nom de *coupeur-d'eau*, de quelques observateurs, comme par celui de *bec-en-ciseaux*, on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec, dont celle d'en bas, creusée en gouttière, relevée de deux bords tranchans, reçoit celle d'en haut qui est taillée en lame.

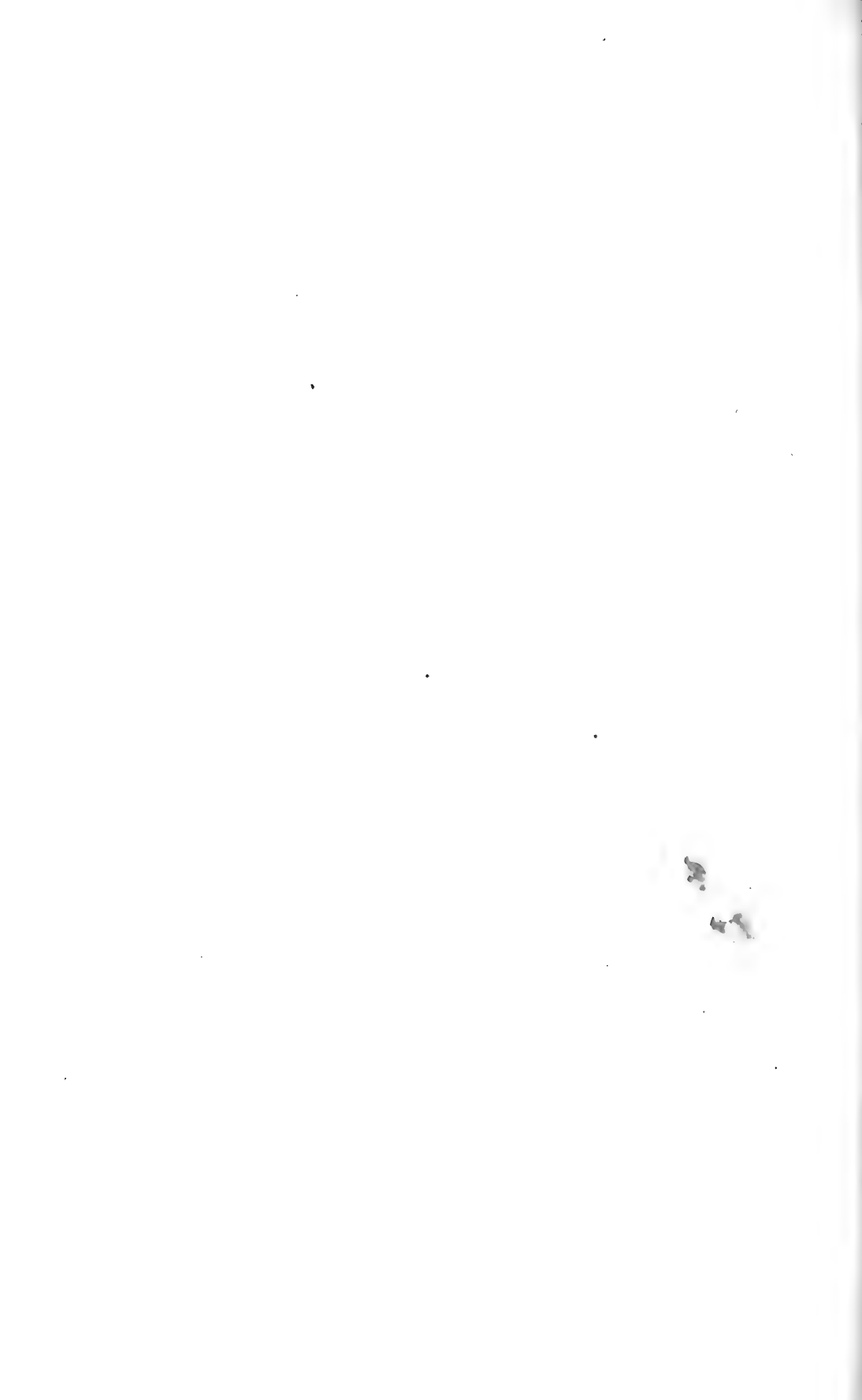
La pointe du bec est noire, et sa partie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds, qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à-peu-près de la taille de la petite mouette cendrée; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs; il a aussi un trait blanc sur l'aile,



1. Pterodroma circumcisa. 2. Lalla à longue queue.



3. Pterodroma circumcisa. 4. Lalla à longue queue.



dont quelques-unes des penes, ainsi que les latérales de la queue, sont en partie blanches; tout le reste du plumage est noir ou d'un beau noirâtre dans quelques individus.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celle de la Guiane. Ils sont nombreux dans ce dernier parage et paraissent en troupes, presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer. On a remarqué que leur vol est lent. L'espèce paraît propre aux mers de l'Amérique.

LABBE A LONGUE QUEUE.

(Pl. 3o.)

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue, en deux brins détachés et divergens, caractérise l'espèce de cet oiseau. Il a sur la tête une calotte noire; son cou est blanc, et tout le reste du plumage est gris; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires. Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie, et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea, sur les bords du fleuve Jénisca. Elle se trouve aussi en Norwège, et même plus bas, dans la Finmarchie, dans l'Angermanie; les Anglais appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird* (le vaisseau de guerre, ou l'oiseau guerrier); mais ce nom de *vaisseau de guerre* ou *guerrier* étant déjà donné, à la frégate, et beaucoup plus à propos, on ne doit point l'appliquer à celui-ci. La longueur des ailes et la faiblesse des pieds, font penser que cet oiseau doit se tenir plus souvent en mer et au vol, que sur terre et posé. Les pieds sont rudes comme une lime, et propres à se soutenir sur les corps glissant des grands poissons.

On rangerait le Labbe parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits: mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé; car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du Nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et, dès qu'il l'a-

perçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite. Selon eux, c'est pour en avaler les excréments, et, dans cette idée, ils lui ont imposé le nom de *strundjager* auquel répond celui de *stercoraire* : mais nous lui donnerons ou plutôt nous lui conserverons le nom de *Labbe*, car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas les excréments, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit, d'autant plus qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de substances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il serait bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de *stercoraire* paraît donné mal-à-propos.

On sait, d'ailleurs, que les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée : lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'aperçoit, fond dessus pour le lui prendre; si celle-ci ne se hâte de l'avalier, elle est poursuivie, à son tour, par de plus fortes qu'elle ne peut éviter qu'en fuyant, ou en écartant son ennemi. Alors, soit que le poisson la gêne dans son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le rejeter; l'autre, qui le voit tomber, le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau; il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paraît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la raideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes; en courant elles ont vomi le poisson qu'elles venaient d'avalier; je le leur ai rejeté; elles l'ont très bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens.

AVOCETTE.

(Pl. 30.)

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes; l'avocette(1)

(1) Ce nom vient de l'italien *avocetta*. L'avocette porte encore, en Italie, les noms de *becco-*

les a très longues, et cette disproportion, qui suffirait presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité ; c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut présente un arc de cercle relevé. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe; il est mince, faible, grêle , comprimé horizontalement, incapable de servir de défense.

Il est difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni béqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou : aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons , qui paraît être le principal fond de sa nourriture. Il se peut aussi qu'il mange des vers ; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnaît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et cristallines, et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paraît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves, de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos ; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau ; mais, pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens elle paraît vive, alerte, inconstante. Elle séjourne peu dans les mêmes lieux ; et dans ses passages sur nos côtes de Picardie, en avril et en novembre; elle part souvent dès le lendemain de son arrivée, en sorte que les chasseurs ont grand peine à en tuer ou saisir quelques-unes. Elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes, leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex, crex*.

torto, beccorella; et sur le lac Majeur, *spinzago d'acqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis.

En allemand, *fremder wasser vogel, schabel, schnabel*, et en Autriche, *kramb-schabl*; en anglais, *scooper*.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paraissent usées par les frottemens; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer dans le repos que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine.

Il y a peu de différences extérieures dans cette espèce entre le mâle et la femelle. Les vieux ont beaucoup de noir; mais les vieilles femelles en ont presque autant: seulement il paraît que la taille de celles-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde.

NODDI.

(Pl. 30.)

Le noddî (1) a été nommé *moineau fou* (*passer stultus*), dénomination néanmoins très impropre, puisque le noddî n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que dans la réalité, il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux; car il a les pieds de la mouette, et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer. Tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête. Sa taille est à-peu-près celle de la grande hirondelle de mer.

On a donné à cet oiseau le nom de *noddî*, parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle il vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paraît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques; mais elle est très nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. Catesby les a vus pêcher en grand nombre, volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer, pour enlever les petits poissons, dont les troupes en colonnes sont chassées et pressées par les grands vents. Cette pêche semble se faire, avec beaucoup de plaisir et de gaîté, si l'on en juge par la variété de leurs cris, par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles.

(1) *Noddy*, en anglais, signifie *sot*, *étourdi*; et cette dénomination a rapport au naturel de l'oiseau.

DES OISEAUX PALMIPÈDES.

On donne le nom de Palmipèdes aux oiseaux dont les doigts sont réunis par des palmures et dont les jambes ne présentent pas la conformation propre aux échassiers. Tout palmipède a, en effet, l'intervalle qui sépare les doigts garni d'une large membrane qui les enveloppe jusque près de l'ongle. Leurs pieds sont faits pour la natation, c'est-à-dire implantés à l'arrière du corps et portés sur des tarse forts et comprimés. Un plumage serré, lustré, imbibé d'un suc huileux, garni, près de la peau, d'un duvet épais, les garantit contre l'eau sur laquelle ils vivent. Ce sont les seuls oiseaux chez lesquels le cou dépasse, et quelquefois de beaucoup, la longueur des pieds, et cela était nécessaire, parce qu'en nageant à la surface de l'eau, ils ont souvent à chercher dans sa profondeur les animaux dont ils se nourrissent.

Le séjour qu'ils habitent les a soustraits, pour la plupart, à l'empire de l'homme, et même, à beaucoup d'égards, aux investigations des naturalistes. Les oiseaux de cet ordre jouissent, en général, d'un système d'organisation robuste et approprié au vol de longue haleine; leur sternum est très long, il garantit bien la plus grande partie de leurs viscères, et n'a, de chaque côté, qu'une échancrure ou un trou ovale garni de membranes; grâce à cette dispo-

sition, cet os fournit aux muscles abaissans des ailes des points d'attaches très étendues.

Les palmipèdes sont les seuls oiseaux qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre la possession de la mer; de nombreuses espèces, toutes très multipliées, en peuplent les rivages et les plaines; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel; partout ils y trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir; et tandis que, pour la saisir, les uns fendent les ondes et s'y plongent, d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface. Tous s'établissent sur cet élément mobile, comme dans un domicile fixe; ils s'y rassemblent en grande société, et vivent tranquillement au milieu des orages; ils semblent même se jouer avec les vagues, lutter contre les vents, et s'exposer aux tempêtes, sans les redouter.

Ils ne quittent qu'avec peine ce domicile de choix, et dès que leurs petits sont éclos, ils les conduisent à ce séjour chéri comme plus convenable à leur nature que celui de la terre. En effet, ils peuvent y rester autant qu'il leur plaît, puisque leur corps, mollement porté, se repose même en nageant, et reprend bientôt les forces épuisées par le vol. La longue obscurité des nuits, ou la continuité des tourmentes, sont les seules contrariétés qu'ils éprouvent, et qui les obligent à quitter la mer par intervalles. Leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau, et c'est peut-être sur cette figure, que l'homme a tracé celle de ses premiers navires: leur cou, relevé sur une poitrine saillante, en représente assez bien la proue; leur queue courte et toute rassemblée en un seul faisceau, sert de gouvernail; leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames; le duvet épais et lustré d'huile qui revêt tout le corps, est un goudron naturel qui le rend impénétrable à l'humidité, en même temps qu'il le fait flotter plus légèrement à la surface des eaux.

La vie de l'oiseau aquatique est plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux; il emploie beaucoup moins de forces pour nager, que les autres n'en dépensent pour voler. L'élément qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance: il la rencontre plus qu'il ne la cherche, et souvent le mouvement de l'onde l'amène à sa portée. Néanmoins la plupart de ces oiseaux ont, avec une grande véhémence d'appétit, les moyens d'y satisfaire; et plusieurs espèces, comme celle du harle, du cravan, du tadorne, etc., ont les bords intérieurs du bec armés de dentelures assez tranchantes pour que la proie saisie ne puisse s'échapper.

La plupart des oiseaux aquatiques paraissent être demi nocturnes: les hérons

rôdent la nuit ; la bécasse ne commence à voler que le soir : le butor crie encore après la chute du jour ; on entend les grues se réclamer du haut des airs, dans le silence et l'obscurité des nuits, et les mouettes se promener dans le même temps : les volées d'oies et de canards sauvages qui tombent sur nos rivières, y séjournent plus la nuit que le jour.

Ces habitudes tiennent à plusieurs circonstances relatives à leur subsistance et à leur sécurité : les vers sortent de terre à la fraîcheur ; les poissons sont en mouvement pendant la nuit, dont l'obscurité dérobe ces oiseaux à l'œil de l'homme et de leurs ennemis. Néanmoins l'oiseau pêcheur ne paraît pas se défier assez de ceux même qu'il attaque : ce n'est pas toujours impunément qu'il fait sa proie des poissons ; quelquefois le poisson le saisit et l'avale. Buffon a trouvé un martin-pêcheur dans le ventre d'une anguille ; le brochet gobe assez souvent les oiseaux qui plongent ou frisent en volant la surface de l'eau, et même ceux qui viennent seulement au bord pour boire et se baigner. Dans les mers froides, les baleines et les cachalots ouvrent le gouffre de leur énorme bouche, non-seulement pour engloutir les colonnes de harengs et d'autres poissons, mais aussi les oiseaux qui sont à leur poursuite, tels que les albatros, les pingouins, les macreuses, etc., dont on trouve les squelettes ou les cadavres encore récents dans le large estomac de ces grands Cétacés.

Les mers les plus abondantes en poissons attirent et fixent, pour ainsi dire, sur leurs bords, des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs.

Dans le nord, les oiseaux terrestres sont peu nombreux comparativement aux oiseaux aquatiques. Pour les premiers, il faut des végétaux, des graines, des fruits, les derniers ne demandent à la terre qu'un lieu de refuge, une retraite dans les tempêtes, une station pour les nuits, un berceau pour leur progéniture ; encore la glace, qui, dans ces climats froids, le dispute à la terre, leur offre-t-elle presque également tout ce qui est nécessaire pour des besoins si simples. MM. Cook et Forster ont vu, dans leurs navigations aux mers australes, plusieurs de ces oiseaux se poser, voyager et dormir sur des glaces flottantes comme sur la terre ferme ; quelques-uns même y nichent avec succès.

Ce dernier fait démontre que les oiseaux d'eau sont les derniers et les plus reculés des habitans du globe, dont ils connaissent mieux que nous les régions polaires : ils s'avancent jusque dans les terres où l'ours blanc ne paraît plus, et sur les mers que les phoques, les morses et les autres amphibies ont abandonnées ; ils y séjournent avec plaisir pendant toute la saison des très longs jours de ces climats, et ne les quittent qu'après l'équinoxe de l'automne, lors-

que la nuit, anticipant à grands pas sur la lumière du jour, l'anéantit bientôt et répand un voile continu de ténèbres.

L'ordre des palmipèdes se divise en quatre familles, d'après les caractères suivans :

1° Les **PLONGEURS** ayant les ailes très courtes.

2° Les **LONGIPENNES** ayant les ailes très étendues ; le pouce libre ou nul, et le bec sans dentelures.

3° Les **TOTIPALMES** ayant les ailes grandes et le pouce réuni aux autres doigts, dans une palmure commune.

4° Les **LAMELLIROSTRES** ayant les ailes de longueur médiocre et le bec garni sur les bords de lames et de petites dents.

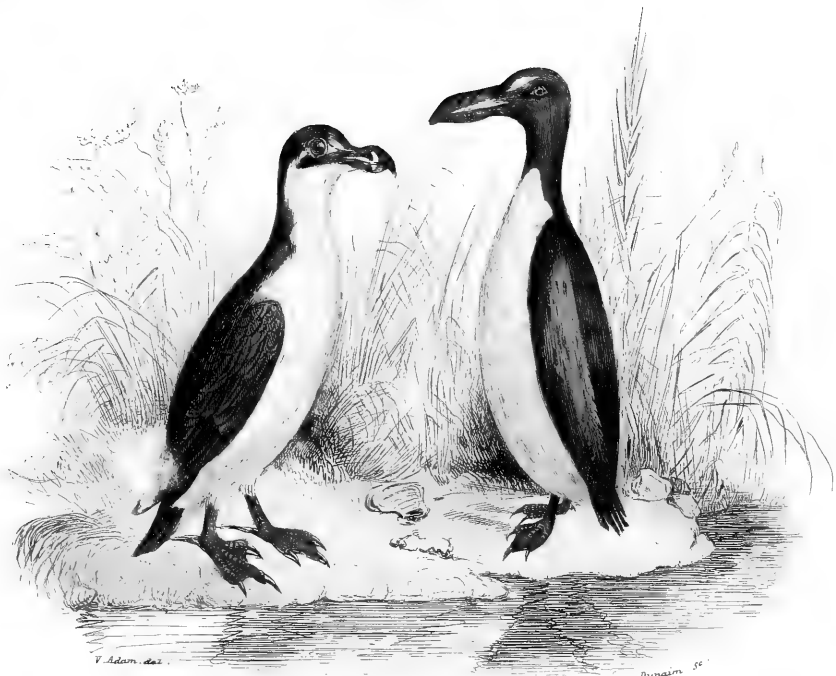
PINGOUIN.

(Pl. 3r.)

Le genre des *pingouins* a le bec cylindrique et pointu; dans quelques espèces, la pointe de la partie inférieure est tronquée. Les narines sont toujours des ouvertures linéaires; ils ont tous les pieds exactement de la même forme (trois doigts en avant, sans vestige de doigt postérieur); les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane, sont couverts de *plumules* placées si près les unes des autres, qu'elles ressemblent à des écailles.

Le pingouin a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler; ses pieds sont d'ailleurs si loin de l'avant-corps, et si portés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout et marcher; l'attitude droite est pénible pour lui; il a la marche lourde et lente, et sa position ordinaire est de nager et de flotter sur l'eau, ou d'être couché en repos sur les rochers ou sur les glaces.

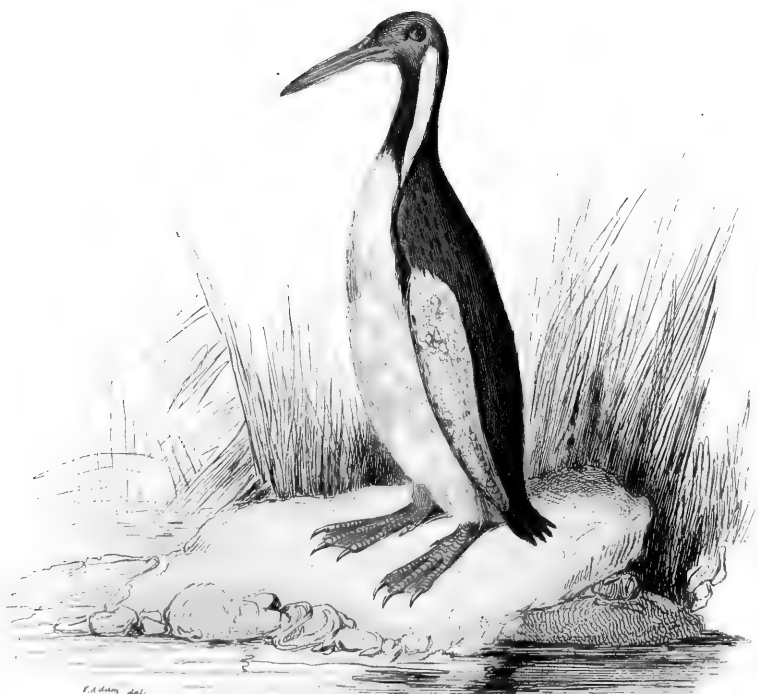
Ainsi, quoique l'aile du pingouin ait quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites pennes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler. Il



F. Adam del.

Duvain sc.

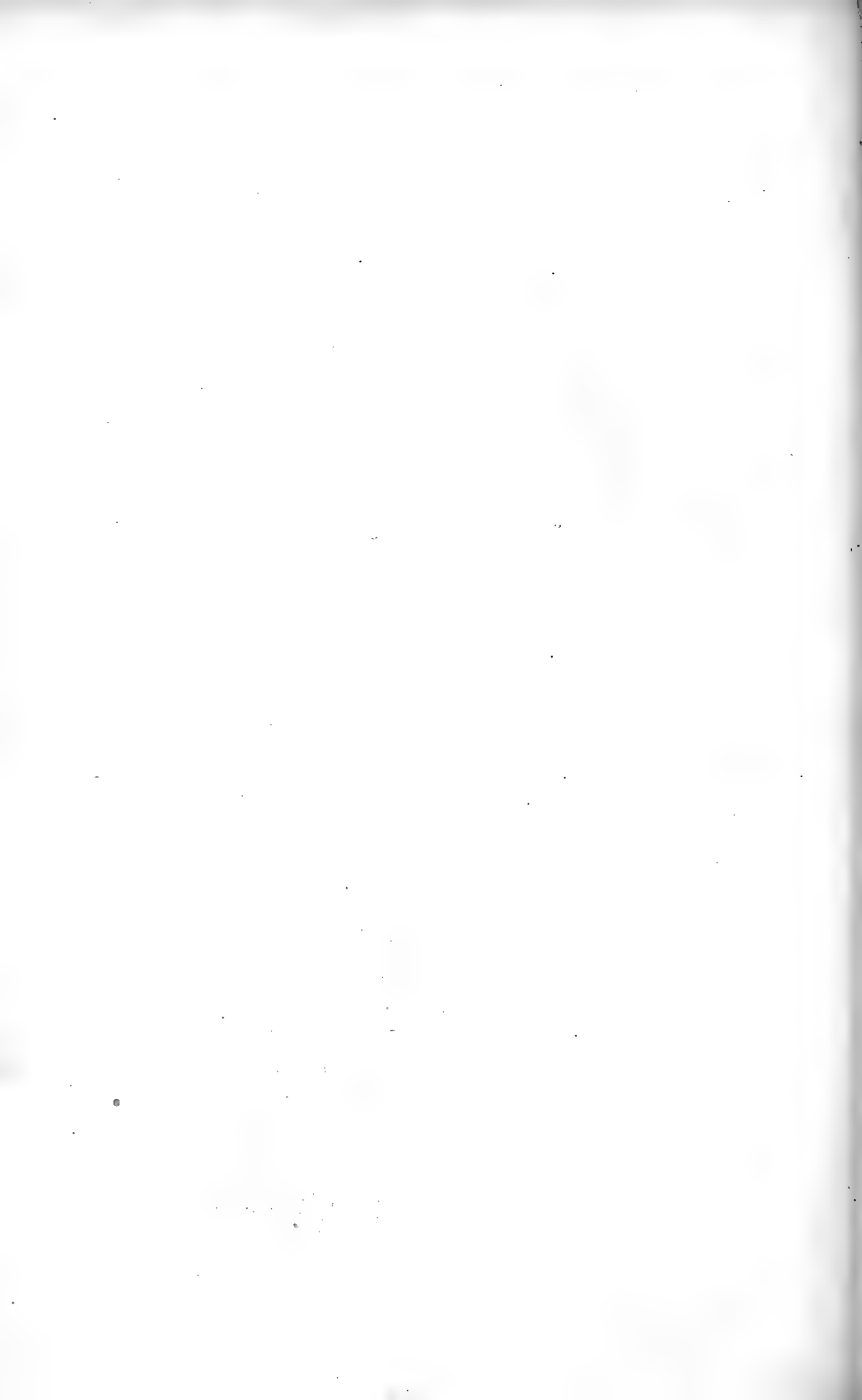
Le Pingouin, le grand Pingouin.



F. Adam del.

Duvain sc.

Le grand Manchot.



à la tête, le cou et tout le dessus du corps noirs: mais la partie inférieure, plongée dans l'eau quand il nage, est entièrement blanche; un petit trait de blanc existe entre le bec et l'œil, et un autre semblable trait traverse obliquement l'aile.

Le bec du pingouin est noir, il est tranchant par les bords, très aplati par les côtés, qui sont cannelés de trois sillons, dont celui du milieu est blanc tout à côté de son ouverture et sous le velouté qui revêt la base du bec, les narines sont ouvertes en fentes longues.

Le pingouin se trouve dans les parties septentrionales de l'Amérique et de l'Europe. Il vient nicher aux îles Féroé, où il grossit la foule des oiseaux de mer qui peuplent ces grands rochers que les Anglais ont appelés les Aiguilles (*the Needles*). On assure que cet oiseau ne pond qu'un œuf très gros par rapport à sa taille.

On ignore encore dans quel asile les pingouins, et particulièrement celui-ci, passent l'hiver. On pense qu'ils passent l'hiver dans des cavernes de rochers, dont l'ouverture est submergée, mais dont l'intérieur s'élève assez au-dessus des flots pour leur fournir une retraite où ils restent dans un état de torpeur, et nourris de l'imbibition intérieure de la graisse dont ils sont abondamment chargés.

L'oiseau qui n'a pas d'aile est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible: l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau: néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle, puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes, et des oiseaux qui n'en ont point. Il semble donc, qu'en ôtant les ailes à l'oiseau on en fait une espèce de monstre; mais ce qui nous paraît être un jeu dans les plans ou une interruption dans la marche de la nature, est pour elle l'ordre le plus parfait, et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue, car la nature ne joue pas, mais elle suit des lois constantes. Comme elle prive le quadrupède de pieds, elle prive l'oiseau d'ailes, et ce qu'il y a de remarquable, elle paraît avoir commencé dans les oiseaux de terre, comme elle finit dans les oiseaux d'eau. L'autruche est, pour ainsi dire, sans ailes; le casoar en est absolument privé, il est couvert de poils et non de plumes; et ces deux grands oiseaux semblent, à plusieurs égards, s'approcher des animaux terrestres; tandis que les pingouins, et les manchots paraissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons. L'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couchés, le besoin d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air

qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paraissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi, entre chacune de ces grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient; elle envoie la chauve-souris voler parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le test d'un crustacé; elle a construit le moule du cétacé sur le modèle du quadrupède, dont elle a tronqué la forme dans le morse, le phoque. Enfin, elle a produit des oiseaux qui, moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre: telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

GRAND PINGOUIN.

(Pl. 31.)

La taille de ce pingouin (1) approche de celle de l'oie; la grosseur et le volume du corps ont beaucoup moins d'épaisseur. Il a la tête, le cou et tout le manteau d'un beau noir, en petites plumes courtes, mais douces et lustrées comme du satin; une grande tache blanche ovale se marque entre le bec et l'œil, et le rebord de cette tache s'élève, comme en bourrelet, de chaque côté du sommet de la tête, qui est fort aplatie; le bec, dont la coupe ressemble au bout d'un large coutelas, a ses côtés aplatis et creusés d'entailles. Les plus grandes plumes des ailes n'ont pas trois pouces de longueur: on juge aisément que, dans cette proportion avec la masse du corps, elles ne peuvent lui servir pour s'élever en l'air. Il ne marche guère plus qu'il ne vole, et il demeure toujours sur l'eau, à l'exception du temps de la ponte et de la nichée.

L'espèce en paraît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norwège. Ils ne viennent pas tous les

(1) Nommé par les Anglais *northern penguin*.

ans visiter les îles de Féroé, et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe. On ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher.

L'*Akpa* des Groënlandais, oiseau grand comme le canard, paraît être un pingouin.

GRAND MANCHOT.

(Pl. 31.)

Ces singuliers oiseaux sont sans ailes, et n'ont à la place que deux espèces de membranes qui leur tombent de chaque côté comme de petits bras ; leur cou est gros et court, leur peau dure et épaisse comme le cuir du cochon. On les trouve par trois ou quatre dans des trous de rocher. Les jeunes sont du poids de dix à douze livres ; mais les vieux en pèsent jusqu'à seize, et en général ils sont de la taille de l'oie.

Le grand manchot aime la solitude et les endroits écartés ; son bec est plus long est plus délié que celui des autres espèces de manchots, et il a le dos d'un bleu plus clair ; son ventre est d'une blancheur éblouissante ; une palatine jonquille qui, partant de la tête, coupe ces masses de blanc et de bleu, et va se terminer sur l'estomac, lui donne un grand air de magnificence. Quand il lui plaît de chanter, il allonge le cou.

C'est au manchot qu'on peut spécialement donner le nom d'*oiseau sans ailes* ; et même, s'en tenant au premier coup-d'œil, on pourrait aussi l'appeler l'*oiseau sans plumes*. En effet, non-seulement ses ailerons pendans semblent couverts d'écailles, mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras.

Néanmoins, en y regardant de très près, on reconnaît dans ces *plumules* et même dans les écailles des ailerons, la structure de la plume, c'est-à-dire une tige et des barbes.

Le corps des manchots est entièrement couvert de *plumules* oblongues, épaisses, dures et luisantes, placées aussi près l'une de l'autre que les écailles des poissons ; cette cuirasse leur est nécessaire, aussi bien que l'épaisseur de graisse dont ils sont enveloppés, pour les mettre en état de résister au froid.

En suivant l'illustre Cook au milieu des glaces australes, où il a pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur, nous trouvons partout les manchots, et en d'autant plus grand nombre, que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial ; nous les voyons, avec quelques pétrels, habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux, dans ces lieux où toute nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum naturá, æterna mersa caligine* (Pline).

Encore paraît-il qu'ils peuvent aller très loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer. A terre, leur marche est lourde et lente : pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête. Dans cette attitude, dit Narborough, *on les prendrait de loin pour de petits enfans avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesans et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau. Ils plongent, et restent plongés; et quand ils se remontent, ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau, avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer.

Quoique la ponte des manchots ne soit que deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces des demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses.

Aucun navigateur ne manque l'occasion des'approvisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et de la chair même de ces oiseaux. Leur chair, dit-on, ne sent pas le poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne vivent que de pêche.

Pour nicher, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent, à cet effet, une dune ou plage de sable : le terrain en est pourtant si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux ; si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré.

Les manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes de la grande mer Pacifique, et sur toutes les terres qui y sont éparses, mais on les voit aussi dans l'Océan atlantique, et, à ce qu'il paraît, à de moins hautes latitudes. Il y en a de grandes peuplades vers le cap de Bonne-Espérance, et même plus au nord. On peut dire, en général, que le tropique est la limite que les manchots n'ont guère franchie, et que le gros de leurs espèce affectionne les hautes et froides latitudes des terres et des mers australes.

HARLE.

(Pl. 32.)

Le harle (1) est d'une grosseur intermédiaire entre le canard et l'oie : mais sa taille, son plumage et son vol raccourci, lui donnent plus de rapport avec le canard. Le bec du harle est à-peu-près cylindrique et droit jusqu'à la pointe, comme celui du plongeon : mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et fléchie en manière d'ongle courbe, d'une substance dure et cornée, et en ce que les bords sont garnis de dentelures dirigées en arrière. La langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec ; ce qui sert à retenir le poisson glissant, et même à le conduire dans le gosier de l'oiseau : aussi, par une voracité peu mesurée, avale-t-il des poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac ; la tête se loge la première dans l'œsophage, et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le harle nage, tout le corps submergé, et la tête seule hors de l'eau ; il plonge profondément, reste long-temps sous l'eau ; et parcourt un grand espace avant de reparaître. Quoiqu'il ait les ailes courtes, son vol est rapide, et le plus souvent il file au-dessus de l'eau, et il paraît alors presque tout blanc. Cependant il a le devant du corps lavé de jaune pâle ; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets ; et la plume qui en est fine, soyeuse, longue, et relevée en hérisson, depuis la nuque jusque sur le front, grossit beaucoup le volume de la tête. Le dos est de trois couleurs, noir, blanc et liseré de gris ; la queue est grise ; les yeux, les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le harle est, comme on voit, un fort bel oiseau ; mais sa chair est sèche et mauvaise à manger. La forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos. On a observé que la trachée-artère a trois renflemens, dont le der-

(1) En anglais, *goosander*, et la femelle, *dun-diver*, *sparling-fowl* ; en allemand, *meer-rach*, *weltsch cent* ; et, sur le lac de Constance, *gan* ou *ganner* ; en italien, autour du lac Majeur, *garganey*.

nier, près de la bifurcation, renferme un labyrinthe osseux : cet appareil contient de l'air que l'oiseau peut respirer sous l'eau. Le harle niche au rivage, et ne quitte pas les eaux. Ces oiseaux ne paraissent que de loin en loin dans nos provinces de France. On croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver.

Il se transporte en hiver dans des climats beaucoup plus méridionaux ; car il est du nombre des oiseaux qui viennent du Nord jusqu'en Egypte pour y passer l'hiver.

Les harles ne sont pas plus communs en Angleterre qu'en France ; et cependant ils se portent jusqu'en Norvège, en Islande, et peut-être plus avant dans le Nord. On reconnaît le harle dans le *geir-fugl* des Islandais, auquel Anderson donne mal-à-propos le nom de *vautour*. Il paraît que ces oiseaux n'habitent pas constamment la côte d'Islande, puisque les habitans, à chacune de leurs apparitions, ne manquent pas d'attendre quelque grand événement.

Dans le genre du harle, la femelle est constamment et considérablement plus petite que le mâle. Elle en diffère aussi, comme dans la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, par ses couleurs : elle a la tête rousse et le manteau gris.

GRAND PLONGEON.

(Pl. 32.)

Ce plongeon (1) est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse. Il ne prend son essor que sur l'eau : mais dans cet élément ses mouvemens sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides ; il plonge à de très grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance, sans reparaitre pour respirer ; une portion d'air renfermée dans la trachée-artère dilatée, fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux.

(1) En latin, *mergus* ; en hébreu et en persan, *kaath* ; en arabe, *semag* ; en italien *mergo*, *mergone* ; en anglais, *diver*, *ducker* ; en allemand, *ducher*, *duchent*, *taucher* ; en groënlandais, *naviarsoak*.

Les plongeurs commencent leur nichée dans le premier printemps, et les mouettes ne nichent qu'à la fin de cette saison ou au commencement de l'été.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeur était fort silencieux : cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant.

Quoique beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger, même jusqu'au fond de l'eau, en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de *plongeur* à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs, qui diffèrent des autres en ce qu'ils ont le bec droit et pointu, et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière.

Les plongeurs ont, de plus, les ongles petits et pointus, la queue très courte et presque nulle, les pieds très plats et placés tout-à-fait à l'arrière du corps, enfin la jambe cachée dans l'abdomen ; disposition très propre à l'action de nager, mais très contraire à celle de marcher : en effet, les plongeurs, comme les grèbes, sont obligés sur terre à se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvements ; au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte, qu'ils évitent la balle en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part : aussi les bons chasseurs, pour tirer ces oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton, qui, en laissant la mire libre, dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

CASTAGNEUX.

(Pl. 32.)

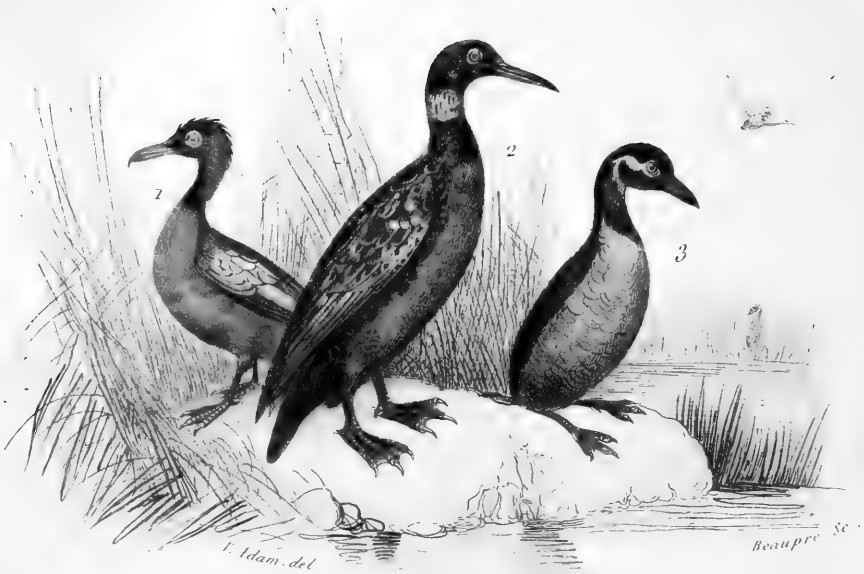
Le castagneux (1) est un grèbe beaucoup moins grand que tous les autres : on peut même ajouter, qu'à l'exception du petit pétrel, c'est le plus petit de tous les oiseaux navigateurs : il ressemble aussi au pétrel par le duvet dont il est couvert au lieu de plumes. Du reste il a le bec, les pieds et tout le corps entièrement conformés comme les grèbes. Il porte à-peu-près les mêmes cou-

(1) En latin, *colymbus* ; en anglais, *dobchick-diver*, *arsfoot-diver*, *greet loon-diver* ; en allemand, *deucchel* ; à Venise, *fisanelle*.

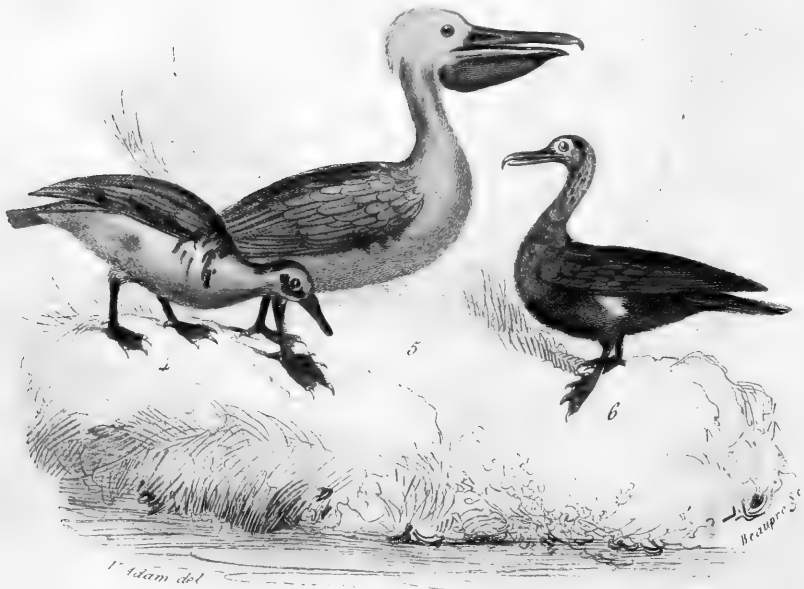
leurs , mais comme il a du brun châtain ou couleur de marron sur le dos , on lui a donné le nom de *castagneux*. Dans quelques individus , le devant du corps est gris , et non pas d'un blanc lustré ; d'autres sont plus noirâtres que bruns sur le dos. Le castagneux n'a pas plus que le grèbe la faculté de se tenir et de marcher sur la terre ; ses jambes trainantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir ; et ne lui servent qu'à nager. Il a peine à prendre son vol ; mais , une fois élevé , il ne laisse pas d'aller loin. On le voit sur les rivières tout l'hiver , temps auquel il est fort gras ; mais , quoiqu'on l'ait nommé *grèbe de rivière* , on en voit aussi sur la mer , où il mange des chevrettes , des éperlans , des petites écrevisses et du menu poisson ; les deux jambes sont attachées à l'arrière du corps par une membrane qui déborde quand les jambes s'étendent ; et qui est attachée fort près de l'articulation du tarse.

Par sa conformation , le castagneux ne peut être qu'un habitant des eaux : ses jambes , placées tout-à-fait en arrière , et presque enfoncées dans le ventre , ne laissent paraître que des pieds en forme de rames , dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à plomb. Dans cette position , on conçoit que le battement des ailes , au lieu de l'élever en l'air , le renverse en avant , les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes : ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre ; et comme s'il sentait combien il y est étranger , on a remarqué qu'il cherche à l'éviter , et il nage toujours contre le vent. Lorsque par malheur la vague le porte sur le rivage , il y reste en se débattant , et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau. On le prend souvent à la main , malgré les violens coups de bec dont il se défend. Son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre ; il nage , il plonge , fend l'onde , et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité ; on prétend même que ces mouvemens ne sont jamais plus vifs , plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau ; il y poursuit les poissons jusqu'à une très grande profondeur.

Les castagneux fréquentent également la mer et les eaux douces. Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne , de Picardie et dans la Manche. Cet oiseau est plus gros que la foulque ; sa longueur du bec au croupion , est d'un pied cinq pouces , et du bec aux ongles , d'un pied neuf à dix pouces. Il a tout le dessus du corps d'un brun foncé , mais lustré , et tout le devant d'un très beau blanc argenté. Comme tous les autres grèbes , il a la tête petite , le bec droit et pointu. Les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps.



1. Harle, Le G. d'Orangeon, Le Castagneux.



5. Pulte, Le Pelican, Le Cormoran.

PIETTE.

(Pl. 32.)

La piette est un joli petit harle à plumage pie, et auquel on a donné quelquefois le nom de *religieuse*, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir, et de sa tête coiffée en effilés blancs, couchés en mentonnière et relevée en forme de bandeau, que coupe par derrière un petit lambeau de voile d'un violet vert-obscur; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée.

Elle est fort connue, sous le nom de *piette*, sur les rivières d'Are et de la Somme en Picardie, où il n'est pas de paysan qui ne la sache nommer. Elle est un peu plus grande que la sarcelle, mais moindre que le morillon; elle a le bec noir et les pieds d'un gris plombé; l'étendue du blanc et du noir dans son plumage est fort sujette à varier, de sorte que quelquefois il est presque tout blanc. La femelle n'est pas aussi belle que le mâle, elle n'a point de huppe; sa tête est rousse, et le manteau est gris.

PÉLICAN.

(Pl. 32.)

Le pélican (1) égale ou même surpasse en grandeur le cygne, et ce serait le plus grand des oiseaux d'eau si l'albatrosse n'était pas plus épais, et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes. Le pélican les a au contraire

(1) En latin, *onocrotalus*; en ancien latin, *truo*; en espagnol, *grote*; en italien, *agrotto*; à

très basses, tandis que ses ailes sont si largement étendues, que l'envergure en est de onze ou douze pieds. Il se soutient très aisément et très long-temps dans l'air ; il s'y balance avec légèreté, et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie, la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau la font bouillonner, tournoyer, et étourdissent en même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir.

C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls : mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert ; on les voit se disposer en ligne et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu-à-peu pour y renfermer le poisson et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir, où le poisson est le plus en mouvement, et choisissent les lieux où il est le plus abondant ; c'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques piques au-dessus, et tomber le cou raide et leur sac à demi plein, puis se relevant avec effort retomber de nouveau, et continuer ce manège jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie ; il vont alors manger et digérer à l'aise sur quelque pointe de rocher, où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir.

Cet oiseau doit être un excellent nageur : il est parfaitement *palmipède*, ayant les quatre doigts réunis par une seule pièce de membrane. Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis.

La tête est aplatie par les côtés ; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues. Les couleurs du bec sont du jaune ou du rouge pâle sur un fond gris : ce bec est aplati en dessus comme une large lame relevée d'une arête sur sa longueur, et se terminant par une pointe en croc ; le dedans de cette lame présente cinq nervures saillantes ; la mandibule inférieure ne consiste qu'en deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée, et qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide ; elle est si large et si longue, qu'on y peut placer le pied ou y faire entrer le bras jusqu'au coude. Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête ; ce qui ne

Rome, *truo* ; et vers Sienne et Mantoue, *agrotti* ; en anglais, *pelecane* ; en allemand, *meergans*, *schneegans* ; et en Autriche, *ohnvogel*.

nous fera pourtant pas croire ce que dit Sanctius, qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avait emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation et même d'une certaine gaité, malgré sa pesanteur; il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme.

Il paraît qu'il serait possible de tirer parti de l'instinct du pélican, qui n'avale pas sa proie d'abord, mais l'accumule en provision, et qu'on pourrait en faire, comme du cormoran, un pêcheur domestique, et l'on assure que les Chinois y ont réussi. Labat raconte aussi que des sauvages avaient dressé un pélican qu'ils envoyaient le matin après l'avoir rougi de rocou, et qui le soir revenait au carbet, le sac plein de poissons, qu'ils lui faisaient dégorger.

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux; il le pose à plate terre.

Cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres.

Le pélican mange de côté, et quand on lui jette un morceau, il le happe. Cette poche où il emmagasine toutes ses captures est composée de deux peaux: l'interne est continue à la membrane de l'œsophage; l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou; les rides qui la plissent servent à retirer le sac, lorsque étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de pélican comme de vessies pour enfermer le tabac à fumer: aussi les appelle-t-on, dans nos îles, *blagues* ou *blades*, du mot anglais *bladder*, qui signifie *vessie*. Quelques marins s'en font des bonnets.

Il semble que la nature ait pourvu, par une attention singulière, à ce que le pélican ne fût point suffoqué quand, pour engloutir sa proie, il ouvre à l'eau sa poche tout entière; la trachée-artère, quittant alors les vertèbres du cou, se jette en avant, et s'attachant sous cette poche, y cause un gonflement très sensible: en même temps deux muscles en sphincter resserrent l'œsophage de manière à fermer toute entrée à l'eau. Au fond de cette même poche est cachée une langue si courte, qu'on a cru que l'oiseau n'en avait point. Les narines sont aussi presque invisibles et placées à la racine du bec.

CORMORAN.

(Pl. 32.)

Le cormoran (1) est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson. Il est à-peu-près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et allongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau : cette queue est composée de quatorze plumes raides comme celles de la queue du pic ; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert.

Le manteau est ondé de festons noirs sur un fond brun : mais ces nuances varient dans différens individus. Une peau également nue garnit le dessous du bec, qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très aigu.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les quatre doigts assujettis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied, muni de cette large rame, semblerait indiquer qu'il est très grand nageur : cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques dont la palme n'est ni aussi continue ni aussi élargie que la sienne ; il prend fréquemment son essor et se perche sur les arbres.

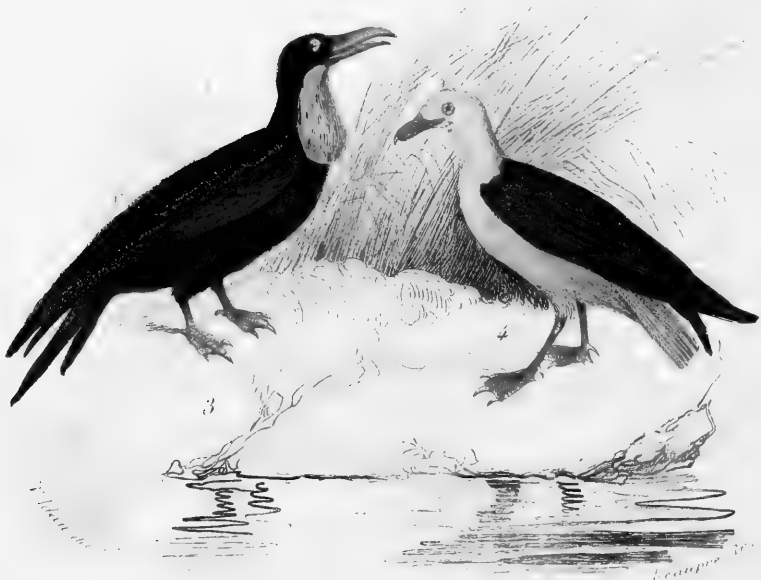
Le cormoran a la tête sensiblement aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs ; les yeux sont placés très en avant et près des angles du bec, les pieds sont noirs, courts et très forts ; le tarse est fort large et aplati latéralement ; l'ongle du milieu est intérieurement dentelé en forme de scie, comme celui du héron ; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de plumes courtes ; ce qui fait qu'il vole pesamment.

(1) En latin, *corvus aquaticus* ; en italien, *corvo marino* ; en espagnol, *cuervo calvo* ; en allemand, *scarb*, *wasserrabe* ; en anglais, *cormorant* ; dans quelques-unes de nos provinces de France, *crot-pescherot*.





Le van du Tropique de Saint Pierre



Le Tropic de Saint Pierre à un autre moment

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher, et d'une si grande voracité, que, quand il se jette sur un étang, il y fait lui seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs. Heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. Comme il peut rester long-temps plongé, et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson au travers de son bec.

Pour l'avaler, il fait un singulier manège; il jette en l'air son poisson, et il a l'adresse de le recevoir la tête la première, de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier, tandis que la peau membraneuse qui garnit le dessous du bec, prête et s'étend autant qu'il est nécessaire, pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson, qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays, comme à la Chine, et autrefois en Angleterre, on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche, et en faire, pour ainsi dire, un pêcheur domestique, en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie, et l'accoutumant à revenir à son maître en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec.

On voit sur les rivières de la Chine des cormorans ainsi bouclés, perchés sur l'avant des bateaux, s'élançant et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame, et revenir bientôt en apportant leur proie qu'on leur ôte du bec. Cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître, content de la pêche de son oiseau, lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte.

OISEAU DU TROPIQUE.

(Pl. 33.)

La grosseur de l'oiseau du tropique (1) est à-peu-près celle d'un pigeon com-

(1) *Paille-en-cul, fêtu-en-cul, queue de flèche*; en anglais, *the tropic bird*; en hollandais, *pilstaart*; en espagnol, *rabo de junco*; en latin moderne, *lepturus*.

mun. Le beau blanc de son plumage suffirait pour le faire remarquer, mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paraît que comme une paille implantée à sa queue; ce qui lui a fait donner le nom de *paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets, chacun formé d'une côte de plume presque nue et seulement garnie de petites barbes très courtes. Les habitans d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leurs bois, et en forment des touffes et des panaches pour leurs guerriers; les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces long brins dans la cloison du nez pour se rendre plus beaux ou plus terribles.

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires, comme les derniers enfans de la nature mourante, sous cette sphère de glace: celui-ci semble, au contraire, attaché au char du soleil sous la zone brûlante que bornent les tropiques. Volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux lignes extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes: aussi sous lui ont donné le nom d'*oiseau du tropique*, parce que son apparition indique l'entrée de la zone torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud, dans toutes les mers du monde, que cet oiseau fréquente également.

C'est même aux îles les plus éloignées et jetées le plus avant dans l'Océan équinoxial des deux Indes, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène, Rodrigue, les îles de France et de Bourbon, que ces oiseaux semblent s'arrêter de préférence. Quoique leur apparition soit regardée comme un signe de la proximité de quelque terre, il est certain qu'ils s'en éloignent quelquefois à des distances prodigieuses, et qu'ils se portent ordinairement au large à plusieurs centaines de lieues.

Indépendamment d'un vol puissant et très rapide, ces oiseaux ont, pour fournir ces longues traites, la faculté de se reposer sur l'eau. Ils ont beaucoup de rapports avec les hirondelles de mer, ils leur ressemblent par la longueur des ailes, qui se croisent sur la queue lorsqu'ils sont en repos; et encore par la forme du bec, qui néanmoins est plus fort, plus épais, et légèrement dentelé sur les bords.

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut, aussi libre, aussi vaste, ne puisse s'accommoder de la captivité; d'ailleurs ses jambes courtes et placées en arrière le rendent peu agile à terre. On a vu quelquefois ces oiseaux, fatigués ou dérouterés par les tempêtes, venir se poser sur le mât des vaisseaux, et se laisser prendre à la main.

PIERRE-GARIN.

GRANDE HIRONDELLE DE MER.

(Pl. 33.)

Le nom de Pierre-Garin (1) a été donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs, qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue, et qui, par leur vol constant à la surface des eaux, représentent assez bien sur la plaine liquide, les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations. Ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner, avec quelque fondement, le nom d'*hirondelles*, malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds, qui, dans les hirondelles de mer, sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts, et ne leur servent pas pour nager. Ils font usage de leurs ailes larges et échancrées pour planer, cingler, plonger dans l'air, en élevant, rabaisant, coupant, croisant leurs vols de mille et mille manières, suivant que le caprice, la gaité ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvemens : ils ne la saisissent qu'au vol, ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage ; car ils n'aiment point à nager, quoique leurs pieds à demi membraneux puissent leur donner cette facilité.

Ils résident ordinairement sur les rivages de la mer, et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçans, comme les martinets, surtout lorsque par un temps calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur, ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses. Elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'O-

(1) En anglais, *sea-swallow* ; en allemand, *see-schwalbe* ; en suédois et dans d'autres langues du Nord, *taern*, *terns*, *stirn*, d'où Turner a dérivé le nom de *sterna*, adopté par les nomenclateurs pour distinguer ce genre d'oiseaux. Sur nos côtes de l'Océan, les hirondelles de mer s'appellent *goélettes*.

céan au commencement de mai ; la plupart y demeurent, et n'en quittent pas les bords ; d'autres voyagent plus loin, et vont chercher les lacs, les grands étangs, en suivant les rivières ; partout elles vivent de petite pêche, et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volans.

Le bruit des armes à feu ne les effraie pas : ce signal de danger, loin de les écarter, semble les attirer ; car à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe, les autres se précipitent en foule à l'entour de leur compagne blessée, et tombent avec elle jusqu'à fleur d'eau.

Au reste, les pieds de l'hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre qu'en ce qu'ils sont à demi palmés ; car ils sont de même très courts, très petits et presque inutiles pour la marche. Les ongles pointus qui arment les doigts ne paraissent pas plus nécessaires à l'hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec : celui des hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse sans dentelures, et aplati par les côtés. Les ailes sont si longues, que l'oiseau en repos paraît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile.

Les pierre-garins sont des oiseaux aussi vifs que légers, des pêcheurs hardis et adroits ; ils se précipitent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent, et, après avoir plongé, se relèvent et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étaient en l'air. Ils digèrent le poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent ; car il se fond en peu de temps dans leur estomac : la partie qui touche le fond du sac se dissout la première, et l'on a observé ce même effet dans les hérons et dans les mouettes ; mais la force digestive est si grande, dans ces hirondelles de mer, qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins ne refusent pas de manger de la chair, mais il ne paraît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.

Chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nu, deux ou trois œufs fort gros, eu égard à sa taille ; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela est toujours à l'abri du vent du nord, et au-dessous de quelques petites dunes. Si l'on approche de leurs nichées, les pères et mères se précipitent du haut de l'air sur les assaillans, et poussent de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

FRÉGATE.

(Pl. 33.)

Le meilleur voilier , le plus vite de nos vaisseaux , la frégate , a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers. La frégate (1) est en effet de tous ces navigateurs ailés, celui dont le vol est le plus fier, le plus puissant et le plus étendu : balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille, pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait ; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la frégate s'élève jusqu'aux nues, et va chercher le calme en s'élançant au-dessus des orages. Elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue ; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues, fournit tout d'un vol ces traites immenses, qu'elle continue dans les ténèbres de la nuit, et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante.

Les poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers, fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites, aux dorades, qui les poursuivent, mais ils n'échappent point aux frégates. Elles discernent de très loin les endroits où passent leurs troupes qui sont quelquefois si serrées, qu'elles font bruire les eaux et blanchir la surface de la mer : les frégates fondent alors du haut des airs, et fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher, elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec, les griffes, et souvent avec les deux à-la-fois, selon qu'il se présente, soit en nageant sur la surface de l'eau ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques, ou un peu au-delà que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les oiseaux de la zone

(1) En anglais, *frigate bird* ; à la Jamaïque, *man of war bird* ; en espagnol, *rabihorcado*.

torride une espèce d'empire ; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs ; les frappant d'un coup d'ailes, ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avaient avalé, et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé.

Cette témérité de la frégate tient autant à la force de ses armes et à la fierté de son vol, qu'à sa voracité. Elle est en effet armée en guerre ; elle a des serres perçantes, un bec terminé par un croc très aigu, les pieds courts et robustes, recouverts de plumes, comme ceux des oiseaux de proie, le vol rapide et la vue perçante. Toutefois, par sa conformation, la frégate tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager, elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée et, par cette union de tous les doigts elle se rapproche du genre cormoran, du fou, du pélican, que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule ; mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure. C'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, mais cette longueur excessive des ailes embarrasse et empêche la frégate, comme le fou, de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés, en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor. Il leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant.

Les frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés ou des îlots boisés, pour nicher en repos. Elles placent leurs nids sur les arbres, dans les lieux solitaires et voisins de la mer. La ponte n'est que d'un œuf ou deux ; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi. Les petits dans le premier âge, sont couverts d'un duvet gris-blanc : ils ont les pieds de la même couleur, et le bec presque blanc : mais, par la suite, la couleur du bec change ; il devient ou rouge ou noir, et bleuâtre dans son milieu, et il en est de même de la couleur des doigts ; la tête est assez petite et aplatie en dessus ; les yeux sont grands, noirs et brillants, et environnés d'une peau bleuâtre.

GOËLAND A MANTEAU NOIR.

(Pl. 33.)

Ce goéland (1) a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur. Un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos; tout le reste du plumage est blanc. Son bec, fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure; la paupière est d'un jaune aurore, les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineuse.

Le cri du grand goéland, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauqué et répété fort vite : mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment.

Tous les goélans sont voraces et criards, on peut dire que ce sont les vautours de la mer; ils la nettoient des cadavres de toutes espèces qui flottent à la surface, ou qui sont rejetés sur les rivages : aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels : aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée; et même lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie.

Tout convient à leur voracité : le poisson frais ou gâté; la chair sanglante,

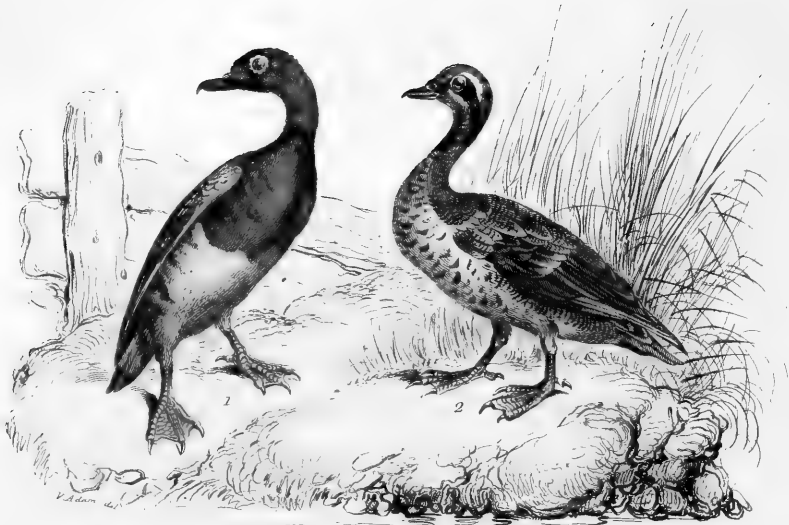
(1) En latin, *larus* et *gravia*; sur nos côtes de la Méditerranée *gabian*, sur celles de l'Océan, *mauwe*; en allemand, *mew*, *meuwe* (miauteur, de *meuwen*, miauler); en groënlandais, *akpa*, selon Eggede; *naviat* dans Anderson.

récente ou corrompue ; les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac : ils avalent l'amorce et l'hameçon ; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferment eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng qu'il leur offre en appât, il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons, pour que ces oiseaux viennent s'y briser.

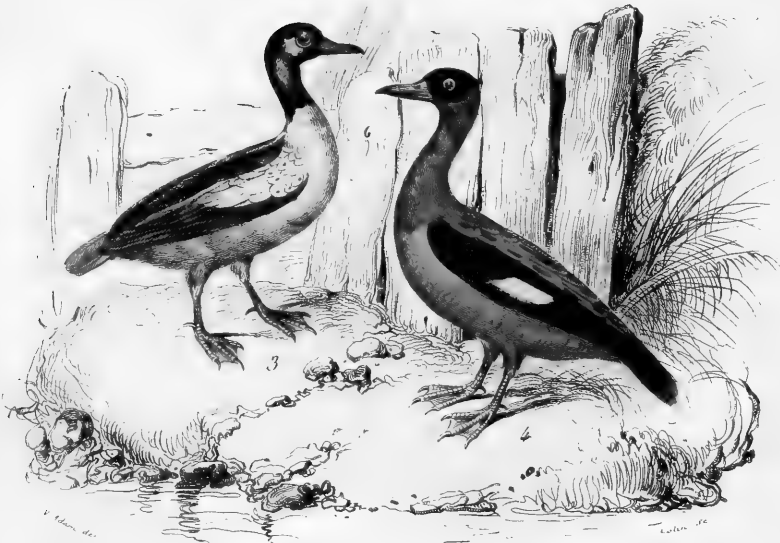
Les goélands ont le bec tranchant, allongé, aplati par les côtés, avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Les goélands ont les trois doigts engagés par une palme pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très petit. Leur tête est grosse ; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vite sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots ; leurs longues ailes qui, pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très légers. Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais, qui est d'une couleur bleuâtre, surtout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet ; mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complètement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps, et le noir ou gris bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année.

Les goélands se tiennent en troupes sur les rivages de la mer ; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns, et sur lesquels ils semblent fourmiller, les uns prenant leur vol, les autres s'abattant pour se reposer, et toujours en très grand nombre. En général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance. Les plus grandes espèces paraissent attachées aux côtes des mers du Nord. On raconte que les goélands des îles de Feroé sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux, dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids.

Dans les mers glaciales, on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines ; ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps la pâture de leurs petits. Ces oiseaux déposent par milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires ; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température.



La 'Sarcotti' di la China, la 'Sarcotti'



la 'Sarcotti' Italiana, la 'Sarcotti' Pesce'

SARCELLE.

(Pl. 34.)

La sarcelle (1) a la figure d'un petit canard et la grosseur d'une perdrix. Le plumage du mâle, à couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables. Le devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris, et comme maillé par petits carrés tronqués, renfermés dans de plus grands, tous disposés avec tant de netteté et d'élégance, qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Les côtés du cou et les joues, jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge; mais un long trait blanc prenant sur l'œil, va tomber au-dessous de la nuque. Des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des hachures de gris noirâtre sur gris blanc, et sont mouchetés aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple : vêtue partout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe : il n'y a point de noir sur la gorge, comme dans le mâle, et en général, il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles, comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnaissent, et leur ont donné les noms impropres de *tiers*, *rancanettes*, *mercanettes*.

Le mâle, au temps de la parade, fait entendre un cri semblable à celui du

(1) En grec, βόσκος, et chez les Grecs modernes, *pappi*, dénomination générique, appliquée à toutes les espèces du genre des canards. En italien, *sartella*, *cercedula*, *cercevolò*, *garganello*; en espagnol, *cercela*; en allemand, *murentlein*, *mittel-entle*, *scheckicht-entlîn*, *spreuglicht-entlte*; en bas allemand, *crak kasona*; et dans quelques endroits, comme aux environs de Strasbourg, *kernell*, selon Gesner; en russe, *tchirka*; à Madagascar, *sirire*; dans quelques-unes de nos provinces, *garsotte*; en d'autres, *halbran*; dans l'Orléanais, la Champagne, la Lorraine, *arcanette*; dans le Milanais et dans notre province de Picardie, *garganey*.

râle. La femelle ne fait guère son nid dans nos provinces, ils volent par bandes dans le temps de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier; ils prennent leur essor de dessus l'eau et s'envolent avec beaucoup de légèreté. Ils ne se plongent pas souvent, et trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords la nourriture qui leur convient : les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les alimens qu'ils choisissent de préférence.

On servait souvent des sarcelles à la table des Romains; elles étaient assez estimées pour qu'on prit la peine de les multiplier, en les élevant en domesticité, comme les canards.

SARCELLE DE LA CHINE.

(Pl. 34.)

Cette belle sarcelle (le mâle) est très remarquable par la richesse et la singularité de son plumage. Il est peint des plus vives couleurs, et relevé sur la tête par un magnifique panache vert et pourpre, qui s'étend jusqu'au-delà de la nuque; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues, d'un rouge orangé; la gorge est blanche, ainsi que le dessus des yeux; la poitrine est d'un roux pourpré ou vineux; les flancs sont agréablement ouvragés de petits liserés noirs, et les penes des ailes élégamment bordées de traits blancs. Ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable : ce sont deux plumes, une de chaque côté, entre celles de l'aile les plus près du corps, qui, du côté extérieur de leur tige, portent des barbes d'une longueur extraordinaire, d'un beau roux orangé, liseré de blanc et de noir sur les bords, et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au-dessus du dos.

Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois; ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers. La femelle, qu'ils y représentent aussi, y paraît toujours toute brune, et c'est en effet, sa couleur, avec quelque mélange de blanc. Tous deux ont également le bec et les pieds rouges.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon comme à la Chine; car on la reconnaît dans l'oiseau *kimmotsui*.

SARCELLE BLANCHE ET NOIRE.

(Pl. 34.)

Une robe blanche, un bandeau blanc, avec coiffe et manteau noirs, ont fait donner le surnom de *religieuse* à cette sarcelle de la Louisiane, dont la taille est à-peu-près celle de notre sarcelle. Le noir de sa tête est relevé d'un lustre de vert et de pourpre; et le bandeau blanc l'entoure par derrière depuis les yeux. Les pêcheurs de Terre-Neuve appellent cet oiseau *l'esprit*, je ne sais par quelle raison, si ce n'est qu'étant très vif plongeur, il peut reparaitre, l'instant après avoir plongé, à une très grande distance; faculté qui a pu réveiller dans l'imagination du vulgaire les idées fantastiques sur les apparitions des esprits.

SARCELLE ROUSSE.

(Pl. 34.)

Celle-ci est un peu plus grande que la précédente, et en diffère beaucoup par les couleurs; mais elle s'en rapproche par le caractère de la queue longue, et de ses plumes terminées en pointe, sans cependant avoir le brin effilé aussi nettement prononcé. La sarcelle rousse a le dessus de la tête, la face et la queue noirâtres; l'aile est de la même couleur, avec quelques reflets bleus et verts, et porte une tache blanche; le cou est d'un beau roux marron; les flancs

sont teints de cette même couleur, et le dessus du corps en est ondé sur du noirâtre.

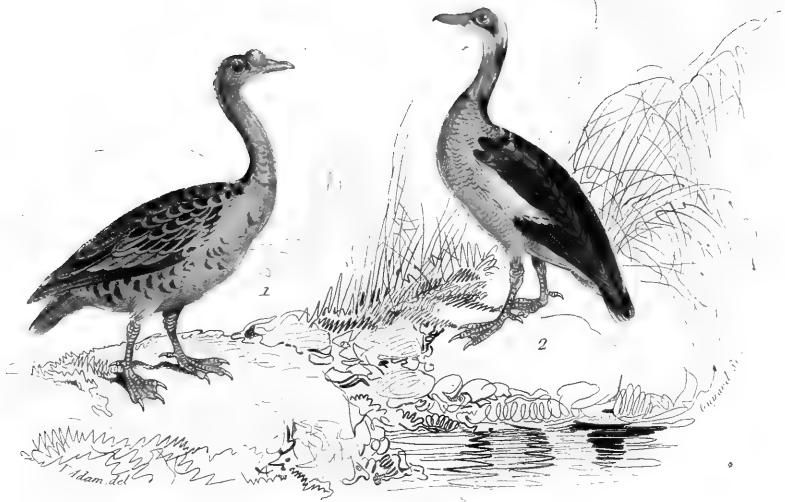
Cette sarcelle se rencontre dans la Guadeloupe.

OIE DE GUINÉE.

(Pl. 35.)

La taille de l'oie de Guinée surpasse celle des autres oies. Son plumage est gris brun sur le dos, gris blanc au devant du corps, le tout également nué de gris roussâtre, avec une teinte brune sur la tête et au-dessus du cou. Elle ressemble à l'oie sauvage par les couleurs du plumage : la grandeur de son corps et le tubercule élevé qu'elle porte sur la base du bec l'approchent un peu du cygne. L'Afrique, et peut-être les autres terres méridionales de l'ancien continent, paraissent être leur pays natal.

Non-seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids, mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées; et, de ce mélange, il résulte des métis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins éclatante. Le bec est noir et armé, sur ses bords, de petites dentelures; la langue est garnie de papilles aiguës; le tubercule qui surmonte le bec est d'un rouge vermeil. Cet oiseau porte la tête haute en marchant; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. L'oie de Guinée se trouve en France comme en Allemagne, en Suède et Sibérie.



L'Œ de Guinée. L'Œ d'Égypte.



La Bernache L'Œider



OIE D'ÉGYPTE.

(Pl. 35.)

Cette oie est moins grande que l'oie sauvage ; son plumage est richement émaillé et agréablement varié ; une large tache d'un roux vif se remarque sur la poitrine ; et tout le devant du corps est orné , sur un fond gris blanc , d'une hachure très fine de petits zigzags d'un cendré teint de roussâtre. Le dessus du dos est ouvragé de même , mais par zigzags plus serrés, d'où résulte une teinte de gris roussâtre plus foncé ; la gorge , les joues et le dessus de la tête sont blancs ; le reste du cou et le tour des yeux sont d'un beau roux ou rouge bai , couleur qui teint aussi les penes de l'aile voisines du corps ; les autres penes sont noires ; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet vert bronzé sur un fond noir ; et les petites , ainsi que les moyennes , sont blanches ; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

Cette oie d'Égypte se porte ou s'égare dans ses excursions quelquefois très loin de sa terre natale , car nous en avons vu qui avaient été tuées en France , et , d'après la dénomination que Ray donne à cette oie , elle doit aussi quelquefois se rencontrer en Espagne.

BERNACHE.

(Pl. 35.)

La bernache (1) est de la famille de l'oie. Elle a la taille plus petite et plus légère , le cou plus grêle , le bec plus court et les jambes proportionnellement

(1) En anglais , *bernacle* , *scoth-geese* ; en allemand , *baum-ganss*. Quelquefois on a désigné la

plus hautes que l'oie ; mais elle en a la figure , le port et toutes les proportions de la forme. Son plumage est agréablement coupé par de grandes pièces de blanc et de noir ; elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines ; un domino noir couvre le cou et vient tomber , en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine ; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc ; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Parmi les fausses merveilles que l'ignorance a si long-temps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la nature , l'une des plus absurdes peut-être , et cependant des plus célébrées , est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères* , sur certains arbres des côtes d'Ecosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que les fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile, tombés dans la mer, s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et Scaliger l'assurent ; Fulgose dit même que les arbres qui portent ces fruits ressemblent à des saules, et qu'au bout de leurs branches se produisent de petites boules gonflées , offrant l'embryon d'un canard qui pend par le bec à la branche, et que lorsqu'il est mûr et formé, il tombe dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce , dont il suce le suc , jusqu'à ce que, déjà grand et tout couvert de plumes , il s'en détache.

Leslæus , Majolus , Oderic , Torquemada , Chavasseur , l'évêque Olaüs et un savant cardinal attestent tous cette étrange génération ; et c'est pour la rappeler que l'oiseau porte le nom d'*anser arboreus* , et l'une des îles Orcades, où ce prodige doit s'opérer, celui de *Pomoniu*.

Pour Cambden, Boëtius et Turnèbe , c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, qu'ils se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers , qui , peu-à-peu se couvrant de duvet et de plumes , achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseaux.

Enfin chez Cardan , Gyraldus et Mayer qui a écrit un traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère, ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent. Voilà sans doute bien des erreurs sur l'origine des bernaches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, j'ai cru devoir les rap-

bernache sous le nom de *cravant*. *Barnacle* est le nom écossais de l'*anser leucopsis*, ou bernache proprement dite. *Klake*, en cette langue, signifie une oie.

porter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse.

Plusieurs anciens naturalistes ont rejeté ces contes et reconnu que les prétendues conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière. La description que Wormius, Lobel et d'autres font des *conques anatifères*, et les figures qu'en donnent Aldrovande et Gesner, font très bien reconnaître les coquillages appelés *pousse-pieds*. Ces coquillages, par leur adhésion à une tige commune, auront pu offrir à des imaginations prévenues les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendans à des branches.

Enéas Silvius raconte que se trouvant en Écosse, et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisait la merveilleuse génération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'était que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades, qu'il pourrait en être témoin : et il ajoute spirituellement qu'il vit bien que le miracle reculait à mesure qu'on cherchait à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, les Hollandais, dans une navigation au 80° degré, furent les premiers qui les trouvèrent. Ces oiseaux se rendent en Irlande, et particulièrement dans la baie de Loughfoyle, près de Londonderry. Il est rare qu'ils descendent jusqu'en France : néanmoins il en a été tué un en Bourgogne, où des vents orageux l'avaient jeté au fort d'un rude hiver.

EIDER.

(Pl. 35.)

L'eider (1) est à-peu-près gros comme l'oie ; il a le dos blanc et le ventre noir, ou d'un brun noirâtre : le haut de la tête, ainsi que les penes de la queue et des ailes, sont de cette même couleur, à l'exception des plumes les plus voisines du corps, qui sont blanches. On voit, au bas de la nuque, une

(1) Par quelques-uns, oie à duvet, canard à duvet ; en allemand, *eyder-ente*, *eyder-gans*, *eyder-vogel* ; en anglais *cuthbert-duck*, *edder-fowl*.

large plaque verdâtre, et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse. La femelle est moins grande que le mâle, et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre, sur un fond gris brun. Dans les deux sexes, on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours, qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec.

C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'*eider-don*; ou *duvet d'eider*, dont on a fait ensuite *édre-don*, ou par corruption *aigle-don*; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'était d'une espèce d'aigle que se tirait cette plume délicate et précieuse.

Le duvet de l'eider est très estimé, et sur les lieux même, en Norvège et en Islande, il se vend très cher. Cette plume est si élastique et si légère, que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelote à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même. Le duvet pris sur le corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids : soit que, dans la saison de la nichée, ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de temps sec et sans pluie.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six, d'un vert foncé, et fort bons à manger. Lorsqu'on les ravit, la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid et fait une seconde ponte, mais moins nombreuse que la première. Si l'on dépouille une seconde fois son nid, comme elle n'a plus de duvet à fournir, le mâle vient à son secours, et se déplume le ventre, c'est par cette raison que le duvet que l'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille dans le premier. Mais, pour faire cette troisième récolte, on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits; car si on lui enlevait cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitterait pour jamais la place. Si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norvège et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Les Islandais font tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain; et quand ils voient que ces oiseaux commen-

cent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre aux eiders, et les engager à s'y fixer.

Ces peuples ont même formé, à force de travail, plusieurs petites îles, en coupant et séparant de la grande divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir.

Tout ce qui se recueille du duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais, qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norwège et d'Islande. Sous ce rude climat, le chasseur robuste, retiré sous une hutte, enveloppé de sa peau d'ours, dort d'un sommeil tranquille et profond, tandis que le mol édredon dont il n'a pas voulu pour lui, transporté chez nous sous des lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

On voit, dans le temps des nichées, des eiders mâles qui volent seuls, et n'ont point de compagnes; ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier, le nombre des femelles étant dans cette espèce plus petit que celui des mâles.

Au temps de la pariade, on entend continuellement le mâle crier *ha ho*, d'une voix rauque et comme gémissante; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons, et particulièrement des genévriers. Le mâle travaille avec la femelle, et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout alentour un gros bourrelet renflé, qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture. Le mâle ne l'aide point à couvrir, et fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paraît. Les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits: aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et d'un vol doux, les transportant à la mer.

A ce moment le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop faibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groënländais comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders.

L'eider plonge très profondément à la poursuite des poissons ; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages , et se montre très avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques.

Les eiders voyagent , et non-seulement quittent un canton pour passer dans un autre , mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait pu croire qu'ils passaient du Groënland en Amérique. Il s'en trouve jusqu'au Spitzberg , car on reconnaît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens.

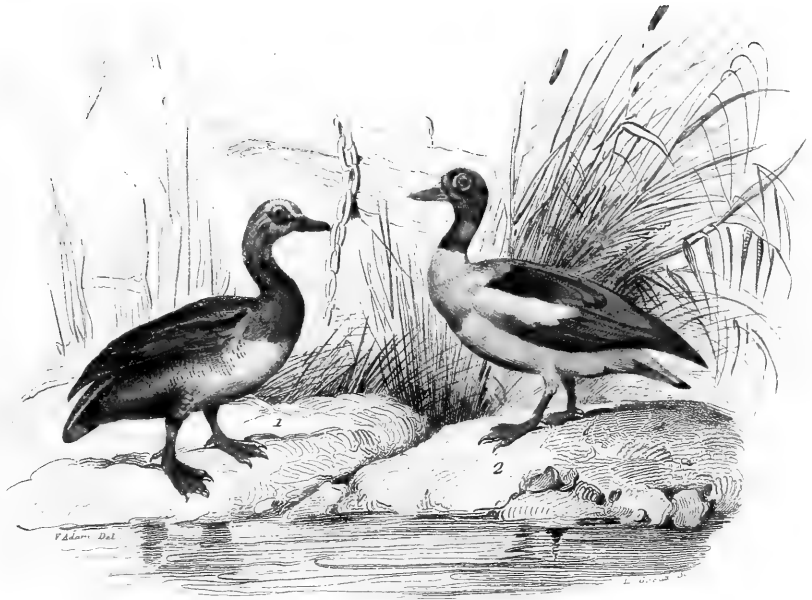
CANARD COMMUN.

(Pl. 36 et 37.)

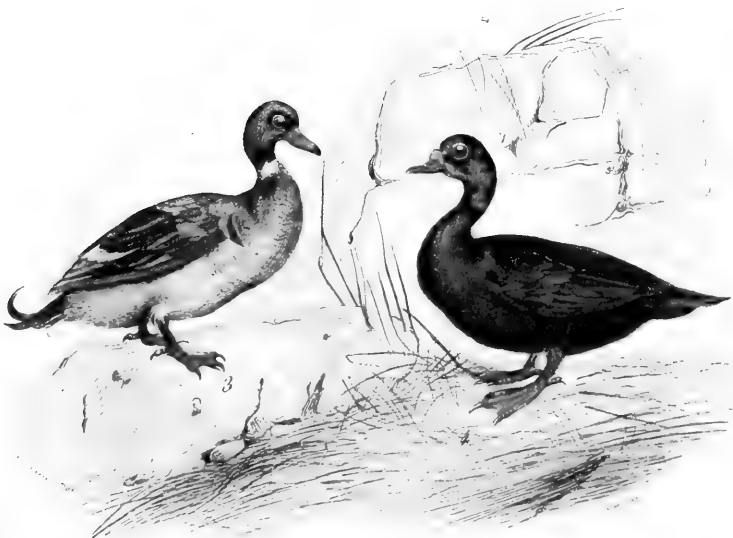
Le bec du canard (1) comme celui du cygne et de toutes les espèces d'oies , est large , épais , dentelé par les bords , garni intérieurement d'une espèce de palais charnu , rempli d'une langue épaisse et terminé , à sa pointe , par un onglet corné , de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont la queue très courte , les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre , ce qui leur donne des mouvemens mal dirigés , une démarche chancelante , un air lourd qu'on prend pour de la stupidité , tandis qu'on reconnaît au contraire par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau , la force , la finesse et même la subtilité de leur instinct.

(1) La femelle , *cane* ; le petit , *caneton* et *halbran* ; par les latins , *anas* ; en italien , *anitra* , *anatre* , *anadra* ; en espagnol , *anade* ; en allemand , *ent* , *endt* , et autrefois , *ant* , *ant-vogel* ; le mâle , *racha* , *actscha* , par rapport à sa voix enrouée , et par composition et corruption , *entrach* , *entrich* ; la femelle , *endre* ; en Flamand , *aente* , *aende* ; en hollandais , le mâle , *woordt* ou *waerdt* ; la femelle , *eendt* ; en anglais , *duck wild-duck* (le sauvage) , *tame-duck* (le privé).

En Normandie , suivant M. Salerne . le canard mâle s'appelle , *malart* , la cane *bourre* , et le petit *bourret* (ces noms appartiennent à la race domestique). Les Allemands les désignent sous les noms de *haus-endte* , *zam-ente* ; les Italiens sous ceux que nous avons déjà cités , et plus particulièrement de *anitra domestica*. Les dénominations suivantes désignent la race sauvage : en allemand , *wilde-endte* , *merth-endte* , *gross-endte* , *hag-ent* ; sur le lac de Constance , *bläss-ent* ; et sur le lac Majeur , *spiegel-ent* ; en italien , *anitra salvatica* , *cesone*.



Le Canard milouin de l'Inde.



Le Canard commun de l'Inde.



L'homme a fait une double conquête , lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitans à-la-fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau semblaient devoir lui échapper à jamais, ne pouvoir contracter de société ni d'habitude avec nous, rester enfin éternellement éloignés de nos habitations, et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent, en effet, que par le seul besoin d'y déposer leur progéniture; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couvrir à une mère étrangère qui les adoptait, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages, farouches fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté; mais ces mêmes oiseaux, et mieux encore leurs descendans, sont devenus insensiblement plus doux, plus traitables, et ont produit sous nos yeux des races privées. L'éducation de la famille rend en effet l'affection des parens plus profonde, et la communique aux petits qui citoyens, par naissance, d'un séjour adopté par leurs parens, ne cherchent point à en changer; n'ayant aucune idée d'un état différent ni d'un autre séjour, ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie, et cette terre natale leur est chère à eux-mêmes qui l'habitent en esclaves.

L'espèce du canard est partagée en deux grandes tribus ou races distinctes, dont l'une; depuis long-temps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus nombreuses familles de nos volailles; et l'autre nous fuit constamment, se tient sur les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées; et s'enfonce au printemps dans les régions du Nord, pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 octobre que paraissent en France les premiers canards: leurs bandes, d'abord petites et peu fréquentes, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces oiseaux dans leur vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air.

On prend les canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de mou de veau, et attachés à un cerceau flottant. Cette chasse est partout une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards

domestiques est la mieux soignée, est où la chasse des canards sauvages est la plus fructueuse; cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement, ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux.

La pariade dure environ trois semaines. La femelle perce les touffes de joncs, s'y enfonce et les arrange en forme de nid; quoique la cane sauvage place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver dans les bruyères ou dans les champs, sur les tas de paille que le laboureur y élève en meules. On trouve ordinairement dans chaque nid dix, quinze et quelquefois dix-huit œufs. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Le mâle ne paraît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée; seulement il se tient à peu de distance: il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture, et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus. Le soir, la mère les rallie et les retire dans les roseaux, où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit: tout le jour ils guettent les moucherons et autres menus insectes qui font leur première nourriture; on les voit plonger, nager et faire mille évolutions sur l'eau, avec autant de vitesse que de facilité.

Pour élever des canards, il faut les établir dans un lieu voisin des eaux, et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves, leur offrent de quoi paître, se reposer et s'ébattre; lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une marre, dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé.

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira les canards soit infectée de sangsues, elles font périr les jeunes en s'attachant à leurs pieds; et pour les détruire, on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture.

Le temps de l'éclosion est de plus de quatre semaines; ce temps est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs: la poule s'attache par ce soin et devient pour les petits canards une mère étrangère, mais qui n'en est pas moins tendre; on le voit par sa sollicitude et ses alarmes, lorsque, conduits pour la première fois au bord de l'eau, ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la nature, malgré les cris redoublés de leur

conductrice qui , du rivage , les rappelle en vain, en s'agitant et se tourmentant comme un mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis , et bientôt on peut leur jeter de l'orge : leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant : jeunes ou adultes , ils ne sont jamais rassasiés : ils avalent tout ce qui se rencontre , comme tout ce qu'on leur présente ; ils déchirent les herbes , ramassent les graines , ils gobent les insectes et pêchent les petits poissons , le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau ; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continuel des pieds.

Les petits canards acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : ils ont la tête lustrée d'un vert d'émeraude , l'aile ornée d'un brillant miroir. Le demi-collier blanc au milieu du cou , le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis , nuancés , et font en tout un beau plumage qui est assez connu.

Ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage ; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques.

En effet , comme tous les autres oiseaux privés , les canards ont subi les influences de la domesticité ; les couleurs du plumage se sont affaiblies , et quelquefois même entièrement effacées ou changées : on en voit de plus ou moins blancs , bruns , noirs ou mélangés ; d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage : telle est la race qui porte une huppe.

La chair du canard est , dit-on , pesante et échauffante ; cependant on en fait grand usage , et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus finé et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savaient comme nous , car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner.

SIFFLEUR.

(Pl. 36.)

Le canard siffleur (1) porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage. Il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue. Les joues, la gorge et le tour du cou sont roux, comme la tête : le reste du cou, la poitrine et le dessus du corps sont d'un noir qui, sur le ventre, est légèrement ondé ou nué de gris; il y a du blanc aux flancs et aux épaules, et le dos est d'un gris brun; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon.

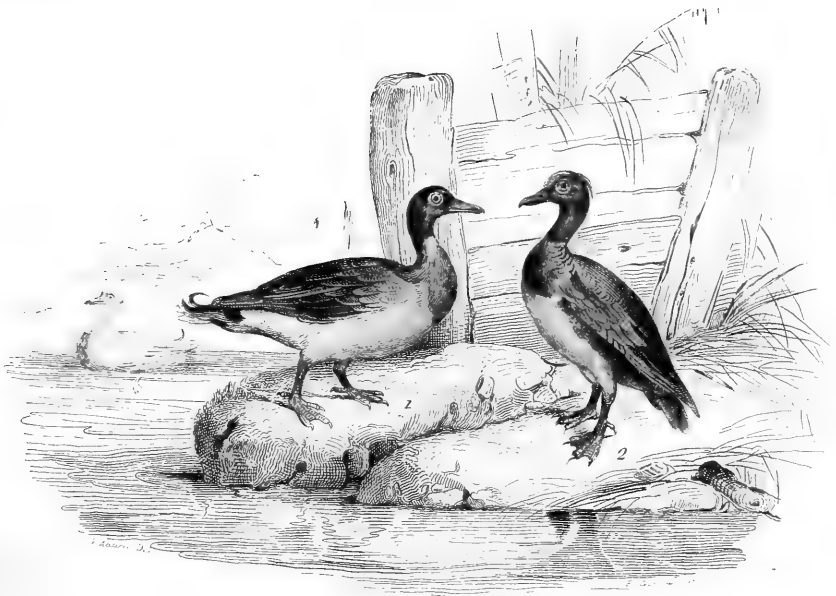
Une voix claire et sifflante, que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre, distingue ce canard de tous les autres qui ont la voix enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très fréquemment, il se fait entendre souvent et reconnaître de loin; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit; il a l'air plus gai que les autres canards: il est très agile et toujours en mouvement. Sa taille est au-dessous de celle du canard commun.

Les canards siffleurs volent et nagent toujours par bandes. Il en passe chaque hiver quelques troupes dans la plupart de nos provinces, même dans celles qui sont éloignées de la mer, comme en Lorraine, en Brie.

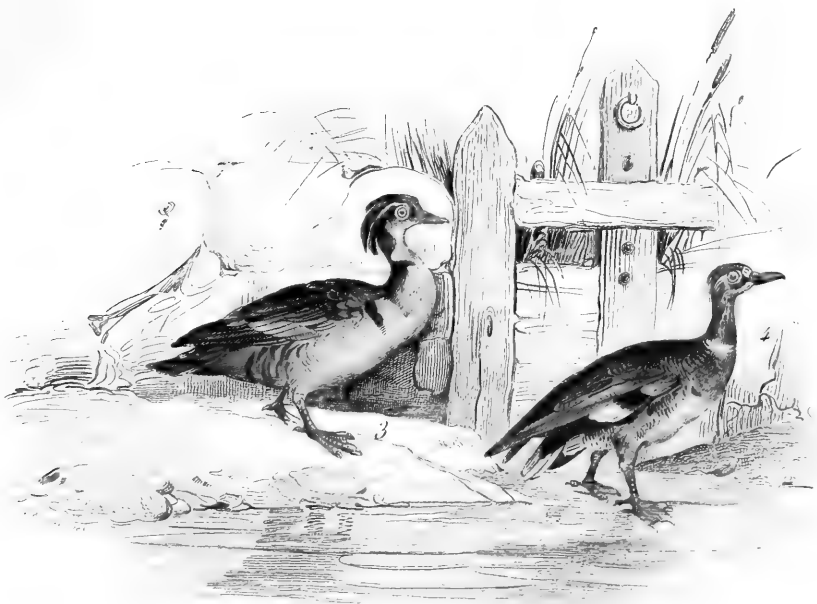
Ces oiseaux voient très bien pendant la nuit, à moins que l'obscurité ne soit totale; ils cherchent la même pâture que les canards sauvages, et mangent comme eux les graines de joncs et d'autres d'herbes, les insectes, les crustacés, les grenouilles et les vermiseaux. Plus le vent est rude, plus on voit de ces canards errer. Ils se tiennent bien à la mer et à l'embouchure des rivières malgré le gros temps, et sont très durs au froid.

Ils partent régulièrement vers la fin de mars, par les vents de sud; aucun ne reste ici.

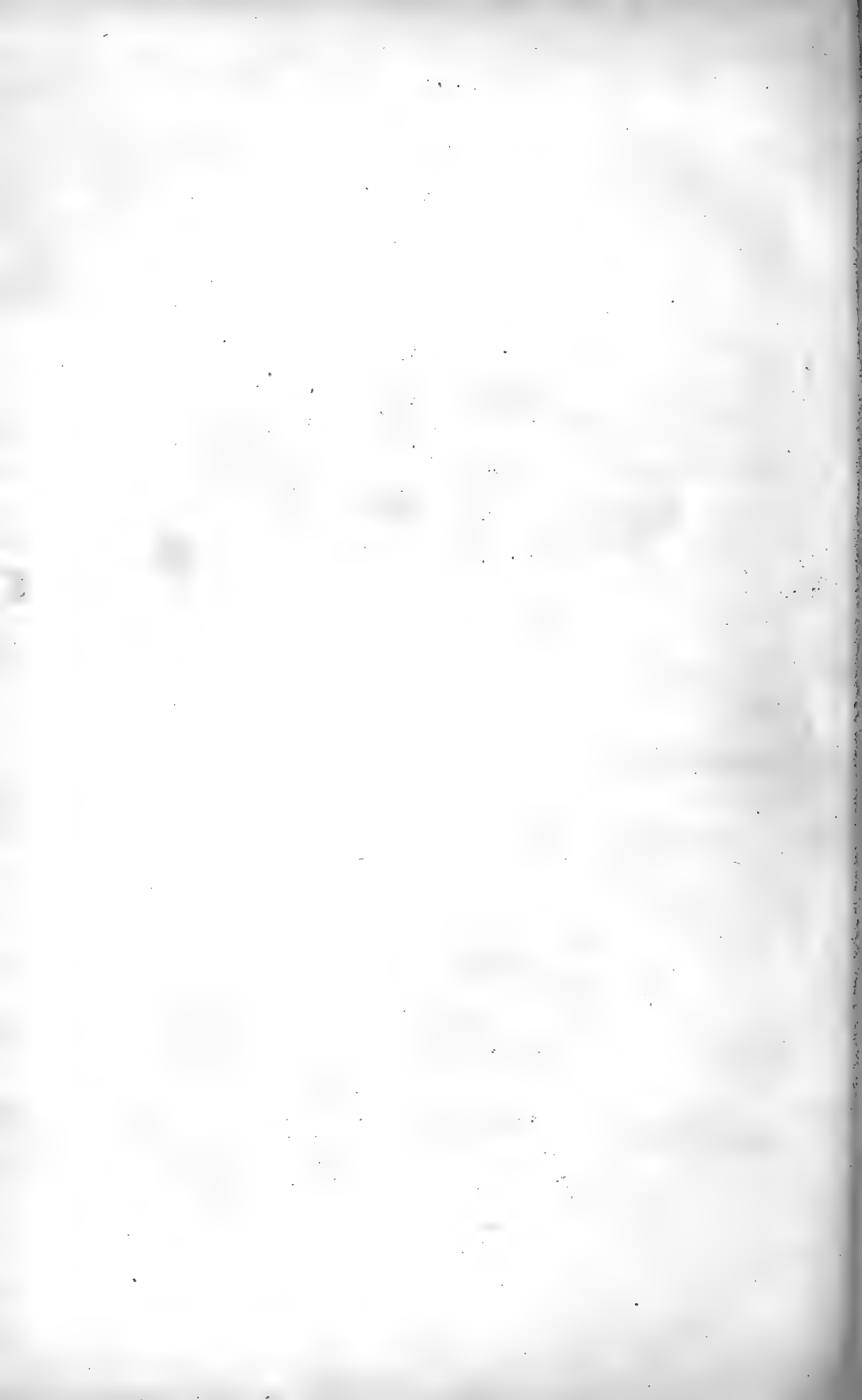
(1) En quelques-unes de nos provinces, le canard siffleur s'appelle *oignard*; en Basse-Picardie, *oigne*; en Basse-Bretagne *penru*, ce qui veut dire *tête rouge*; sur la côte du Croisic on l'appelle *moreton*, nom appliqué ailleurs au millouin; en catalan, *piulla*; vers Strasbourg, *schmey* et *pfeif-ente*; en Silésie, *pfeif-entlin*; en suédois, *wri-and*; en anglais, *whim*, *wigeon*, *common wigeon*, *wehewer*.



Le Canard à bifrons.



Le Canard hippé, ou Chipou.



CANARD HUPPÉ.

(Pl. 36.)

Le riche plumage de ce beau canard paraît être une parure recherchée que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante ; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs couvre le bas du cou et la poitrine, l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir, et celles des flancs, très finement liserées de petites lignes noirâtres, sur un fond gris, sont rubanées à la pointe de noir et de blanc.

Le dessous du corps du canard huppé est gris blanc de perle ; un petit tour de cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil, le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches, vertes et violettes, pendantes en arrière comme une chevelure, le front et les joues brillent d'un lustre de bronze ; l'iris de l'œil est rouge ; le bec de même avec une tache noire au-dessus.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun ; et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré : elle est presque toute brune. Ces oiseaux aiment à se percher sur les plus hauts arbres ; d'où vient que plusieurs voyageurs les indiquent sous le nom de *canards branchus*.

CHIPEAU OU RIDENNE.

(Pl. 36.)

Le canard appelé *chipeau* (1) n'est pas si grand que notre canard sauvage. Il

(1) S'appelle *ridelle* ou *ridenne*, en Picardie ; en anglais, *gadwal* ou *gray* ; en allemand, *schnarr* ou *schnerr-endte*, *schnatter-endte*, et par quelques-uns *leiner*.

a la tête finement mouchetée et comme piquetée de brun noir et de blanc, la teinte noirâtre dominant sur le haut de la tête et le dessus du cou; la poitrine est richement festonnée ou écaillée, et le dos et les flancs sont tous vermiculés de ces deux couleurs; sous l'aile sont trois taches ou bandes, l'une blanche, l'autre noire, et la troisième d'un beau marron rougeâtre. La voix de ce canard ressemble fort à celle du canard sauvage; elle n'est ni plus rauque ni plus bruyante.

Le chipecau est aussi habile à plonger qu'à nager; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Il paraît craintif et vole peu durant le jour; il se tient tapi dans les joncs, et ne cherche sa nourriture que de grand matin ou le soir, et même fort avant dans la nuit: on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs; et, comme eux, il se prend à l'appel des canards privés. Les canards chipecaux arrivent sur nos côtes de Picardie au mois de novembre, par les vents de nord-est; et lorsque ces vents se soutiennent pendant quelques jours, ils ne font que passer et ne séjournent pas. Dès la fin de février, aux premiers vents du sud, on les voit repasser retournant vers le nord.

Le mâle est toujours plus gros et plus beau que la femelle: il a, comme les canards millouins et siffleurs mâles, le dessous de la queue noir, et dans les femelles cette partie du plumage est toujours de couleur grise.

Le bec de cet oiseau est noir, ses pieds sont d'un jaune sale d'argile, avec les membranes noires. Le mâle a vingt pouces du bec à la queue, et dix-neuf pouces jusqu'au bout des ongles; son vol est de trente pouces.

MILLOUIN.

(Pl. 37.)

Le millouin (1) est ce canard que Belon désigne sous le nom de *cane à tête rousse*. Il a la tête et une partie du cou d'un brun roux ou marron; cette cou-

(1) En Brie, *moreton*; en Bourgogne, *rougeo*; en catalan *bui-xot*; dans le Bolonais *collo rosso*, en allemand, *rot-hals*, *rot-ent*, *mittel-ente*, *wilde-grawe endt*, *braun koepfichte endte*; en anglais, *pochard*, *red-head*, *red widgeon*, *common grey widgeon*.

leur coupée en rond au bas du cou est suivie par du noir qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos : l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir ; le dos et les flancs sont joliment ouvragés d'un liseré très fin, qui court transversalement par petits zigzags noirs dans un fond gris de perle, la tête de la femelle n'est pas rousse comme celle du mâle, et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne, mais sa taille est plus lourde ; sa forme trop ronde lui donne un air pesant ; il marche avec peine et de mauvaise grâce, et il est obligé de battre de temps en temps des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent qu'à la voix d'un oiseau ; son bec large et creux est très propre à fouiller dans la vase, pour y trouver des vers et pour pêcher des petits poissons et des crustacés.

Ces oiseaux appartiennent au nord, ils mangent beaucoup et digèrent aussi promptement que le canard.

L'espèce du millouin est, après celle du canard sauvage, la plus nombreuse. Il arrive en Brie, à la fin d'octobre, par troupes de vingt à quarante, il a le vol plus rapide que le canard, et le bruit que fait son aile est tout différent ; la troupe forme en l'air un peloton serré, sans former des triangles comme les canards sauvages. A leur arrivée ils sont inquiets, ils s'abattent sur les grands étangs ; l'instant d'après ils en partent, en font plusieurs fois le tour au vol, se posent une seconde fois pour aussi peu de temps, disparaissent, reviennent une heure après, et ne se fixent pas davantage.

On ne les approche pas facilement sur les grands étangs.

TADORNE.

(Pl. 37.)

Le tadorne (1) est le seul palmipède auquel on puisse trouver avec le renard un rapport singulier, qui est de se gîter comme lui dans un terrier. C'est sans

(1) En latin, *vulpanser* et *anas strepera* ; en allemand, *bergenten* et *fuchs-gans*, noms qui répon-

doute pour cette habitude naturelle qu'on a désigné le tadorne par la dénomination de *renard-oie*; non-seulement cet oiseau gîte comme le renard, mais il niche et fait sa couvée dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

Elien attribue au *vulpanser* l'instinct de venir, comme la perdrix, s'offrir sous les pas du chasseur pour sauver ses petits; les Egyptiens, qui avaient mis cet oiseau au nombre des animaux sacrés, le figuraient dans les hiéroglyphes pour signifier la tendresse généreuse d'une mère.

Les dénominations données à cet oiseau dans les langues du nord, *fuchegans* ou plutôt *fuchs-ente* en allemand (canard-renard), en anglo-saxon *bergander* (canard montagnard), en anglais *burrough-duck* (canard-lapin), n'attestent pas moins que son ancien nom l'habitude singulière de demeurer dans des terriers pendant tout le temps de la nichée. Il est un peu plus grand que le canard commun, et il a les jambes un peu plus hautes; mais, du reste, sa figure, son port et sa conformation sont semblables, et il n'en diffère que par son bec, qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle, auquel du reste elle ressemble même par les couleurs; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparens que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très fin et très doux: les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair. Le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noirs.

Les tadorne que nous avons vus ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage; ils se laissaient prendre aisément et ne faisaient presque pas d'efforts pour s'échapper. Ils mangeaient du pain, du son, du blé, et même des feuilles de plantes et d'arbrisseaux. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard. Ils se baignent fort souvent, surtout dans les temps doux et à l'approche de la pluie; ils nagent en se berçant sur l'eau; et lorsqu'ils abordent à terre, ils se dressent sur leurs pieds, battent des ailes et se secouent comme les canards, ils arrangent aussi très souvent leur plumage avec le bec.

Ainsi les tadorne, qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps, leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles. Comme ils ne sont pas difficiles à priver, que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très

dent à celui de *vulpanser*; en anglais, *schel-drake*, *burrough-duck*, *berg-ander*; sur nos côtes de Picardie, *herclan*.

bel effet sur les pièces d'eau, il serait à désirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux ; mais ce ne pourrait être que dans les terrains très voisins des eaux salées qu'on pourrait tenter leur multiplication en domesticité avec espérance de succès.

MACREUSE.

(Pl. 37.)

On a prétendu que les macreuses (1) naissaient comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri : nous avons suffisamment réfuté ces fables. Les macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux ; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes d'Écosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier.

Le plumage de la macreuse est noir : sa taille est à-peu-près celle du canard commun, mais elle est plus ramassée et plus courte ; l'extrémité de la partie supérieure du bec n'est pas terminée par un ongle corné, comme dans toutes les espèces de ce genre : dans le mâle, la base de cette partie, près de la tête, est considérablement gonflée, et présente deux tubercules de couleur jaune ; les paupières sont de cette même couleur ; les doigts sont très longs.

Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses ; la mer en est, pour ainsi dire, couverte. Dès qu'une macreuse plonge, toute la bande l'imite et reparait quelques instans après.

La nourriture favorite des macreuses est une espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les macreuses *plongent aux vaimeaux* (c'est le nom qu'on donne à ces coquillages), ils tendent leurs filets fort lâches, au-dessus de ces coquillages : peu d'heures après, la mer entrant dans son plein, couvre ces filets, les macreuses

(1) Les Anglais de la province d'York l'appellent *scoter*.

suivent le reflux à deux ou trois cents pas du bord, la première qui aperçoit les coquillages plonge, toutes les autres la suivent, et rencontrant le filet qui est entre elles et l'appât, elles s'empêtrent dans ces mailles flottantes; toutes s'y noient; et lorsque la mer est retirée, les pêcheurs vont les détacher du filet, où elles sont suspendues par la tête, les ailes ou les pieds.

OIE.

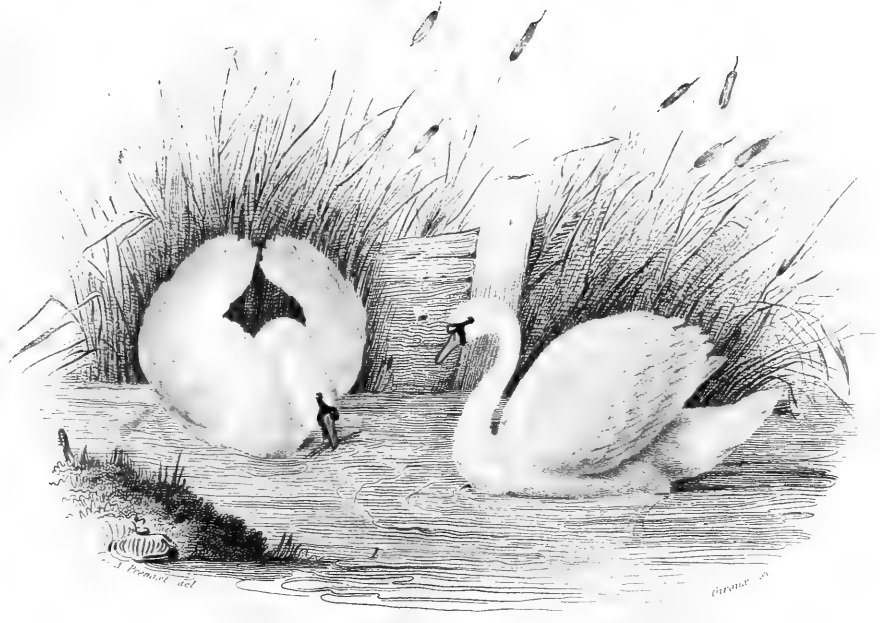
(Pl. 38.)

L'espèce de l'oie (1) est partagée en deux races ou grandes tribus; dont l'une depuis long-temps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins; et l'autre, beaucoup plus nombreuse, nous a échappée, et est restée libre et sauvage. L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique. L'oie sauvage à le dos d'un gris brunâtre, le ventre blanchâtre, et tout le corps nué d'un blanc roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique, cette couleur roussâtre a varié; elle a pris des nuances de brun ou de blanc; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques-unes ont acquis une huppe sur la tête. Dans les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies, tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison consiste à les rappeler le soir à la ferme, et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée; ce qui suffit, avec l'asile et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver, pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de désertier; le reste

(1) En ancien français, *ouë*; le mâle, *jars*; et le petit, *oison*; en latin, *anser*; en italien, *oca*, *papara*; en allemand, *gans*, *ganser*, *ganserich*, et le jeune, *ganselin*; en espagnol, *ganso*, *pato*; le mâle, *ensar*, *ensarea* ou *bivar*, et le jeune, *patico*, *hijo de pato*; en anglais, *goose*, *geese*.

Ces noms se rapportent à la race domestique de l'oie; les phrases et les noms suivans appartiennent à son espèce sauvage.

En allemand, *wilde gans*, *grawe gans*, *schnee gans*; en espagnol, *ansar bravo*; en italien, *oca salvatica*; en anglais, *wild goose*, *greylagg*; en suédois, *will goas*; en polonais, *ger dzika*; en groënlandais, *nerlech*; en huron, *ahonque*; en mexicain, *tlalacatl*.



Les Cygnets.



1. 2.



du temps elles vont habiter les eaux, ou elles viennent s'abattre et se reposer sur les rivages, et dans cette vie si pareille à la liberté de la nature, elles en prennent presque tous les avantages : force de constitution, épaisseur et netteté du plumage, vigueur et étendue de vol. La corpulence de l'oie, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, son naturel, susceptible d'attachement et de reconnaissance, enfin sa vigilance tant célébrée, tout concourt à nous présenter cet oiseau comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles. Indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la molesse se plaît à reposer, et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre soit peu convenable à sa nature. Pour former de grands troupeaux d'oies, il faut, en effet, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages, environnés de grèves spacieuses et de gazons sur lesquels ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté.

La domesticité de l'oie est moins ancienne et moins complète que celle de la poule. C'en est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre et toujours dans le même lieu. Si on enlève leurs œufs elles font une seconde, une troisième et même une quatrième ponte. Mais si l'on continue à enlever les œufs, l'oie s'efforce de continuer à pondre, et enfin elle s'épuise et périt ; car le produit de ses pontes, et surtout des premières, est nombreux : chacune est au moins de sept, communément de dix, douze ou quinze œufs.

Mais si la domesticité de l'oie est plus moderne que celle de la poule, elle paraît être plus ancienne que celle du canard, dont les traits originaires ont moins changé. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que l'oie sauvage ; elle a les proportions du corps plus étendues et plus souples, les ailes moins fortes et moins raides : tout a changé de couleur dans son plumage ; elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif : elle paraît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs de l'oie. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase et de l'eau dans un autre, à quelque distance de ses œufs, qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture.

Les monstruositées sont plus communes dans l'espèce de l'oie que dans celles

des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres : l'un a deux corps avec une seule tête; l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. Le foie de cet oiseau peut se grossir d'un embonpoint d'obstruction excessif; souvent une oie engraisée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble; et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étaient aussi du goût des Apicius romains. Ils nourrissaient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avaient déjà trouvé qu'elle s'engraissait beaucoup plus vite étant renfermée dans un lieu étroit et obscur; mais il était réservé à notre gourmandise plus que barbare de clouer les pieds, et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse. Communément et plus humainement, on se contente de les enfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très bonne.

Le cri naturel de l'oie est une voix très bruyante; c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*. Elle a de plus d'autres accens brefs qu'elle répète souvent; et lorsqu'on l'attaque elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre. Les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit*, *gracitat*, *stridet*.

Soit crainte, soit vigilance, l'oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame. Cette grande loquacité ou vocifération avait fait donner, chez les anciens, le nom d'*oie* aux indiscrets parleurs, aux méchants écrivains et aux bas délateurs; comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grâce nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais. Mais indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence, que nous lui reconnaissons, le courage avec lequel elle défend sa couvée et se défend elle-même contre l'oiseau de proie; et certains traits d'attachement, de reconnaissance même, très singuliers, que les anciens avaient recueillis, démontrent que ce mépris serait très mal fondé.

CYGNE.

(Pl. 38.)

Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté; le cygne (1) règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air, il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre, et il oppose à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux: la nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le cygne, respire les grâces et la beauté, et justifie la riante mythologie qui a donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet

(1) En latin, *olor*; en italien, *cino*, *cygno*; en espagnol, *cisne*; en allemand *schwan*; en anglais, *swan*; le petit, *cygnet*; le privé, *tame-swan*, le sauvage, *wild-swan*, *elk*, et, selon quelques-uns, *hooper*.

figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe ; la queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames , et ses grandes ailes demi ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à-la-fois.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté ; libre sur nos eaux , il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux , quitter sa solitude et revenir à la société , pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau ; ils animaient , égayaient les tristes fossés des châteaux, et ils décoraient la plupart des rivières.

Le cygne nage si vite, qu'un homme, marchant rapidement au rivage, à grand'peine à le suivre.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune ; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson ; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa force.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, de même que les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés ; leur instinct social est fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et un naturel délicat et sensible. Le cygne a l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé, de sa belle et douce existence. Tous les observateurs s'accordent à lui donner une très longue vie ; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans, ce qui sans doute est fort exagéré.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit. Ces œufs sont blancs et oblongs ; ils ont la coque épaisse, et sont d'une grosseur très considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottans sur l'eau : la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes, et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant. Son courage, dans ces momens, n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival. Dans ces deux circonstances, oubliant sa

douceur , il devient féroce et se bat avec acharnement ; souvent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre.

En tout autre temps ils n'ont que des habitudes de paix ; aussi propres que caressans , ils font toilette assidue chaque jour ; on les voit arranger leur plumage , le nettoyer , le lustrer et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos et sur les ailes , le seul temps où la femelle néglige sa toilette , est celui de la couvée ; les soins maternels l'occupent alors tout entière.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre , comme les oisons ; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après , et sont encore de la même couleur. Ce vilain plumage change à la première mue , au mois de septembre ; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches , d'autres plus blondes que grises , surtout à la poitrine et sur le dos. Ce plumage chamarré tombe à la seconde mue , et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans d'âge , que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages , il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille. Les anciens ont cité le Méandre , le Mincio , le Strymon , le Caïsre , fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts. L'île chérie de Vénus , Paphos , en était remplie. Néanmoins les régions du Nord semblent être la vraie patrie du cygne , puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces , nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux. Gesner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver quand on voit arriver beaucoup de cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paraissent sur les côtes de France , d'Angleterre et sur la Tamise , où il est défendu de les tuer , sous peine d'une grosse amende.

Les cygnes , dans la race domestique , sont constamment un peu plus gros et plus grands que dans l'espèce sauvage ; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. La longueur , du bec à la queue , est quelquefois de quatre pieds et demi , et l'envergure de huit pieds. La femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec , ordinairement long de trois pouces et plus , est , dans la race domestique , surmonté à sa base par un tubercule charnu , qui donne à la physiologie de cet oiseau une sorte d'expression. Ce tubercule est revêtu d'une peau noire , et les côtés de la face , sous les yeux , sont aussi couverts d'une peau de même couleur.

Dans toutes les espèces des palmipèdes , il se trouve au-dessous des plumes

extérieures un duvet bien fourni qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le cygne, ce duvet est d'une grande finesse, d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite; on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade qu'il était servi dans les festins chez les anciens.

Quoique le cygne soit assez silencieux, il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces.

Néanmoins la voix habituelle du cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante; c'est un sorte de strideur, parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jurement du chat*. C'est, à ce qu'il paraît, un accent de menace ou de colère, et ce n'est point du tout sur des cygnes presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avaient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens. L'on distingue en effet dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, et des sons bruyans de clairon, mais dont les tons aigus sont très éloignés de la tendre mélodie et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait des accens doux et touchans, pareil au murmure léger et douloureux, d'une voix basse, plaintive et lugubre. On entendait ce chant lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires.

Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs: poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étaient aimables et touchantes, et valaient bien de tristes, d'arides vérités. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *C'est le chant du Cygne*.



PRÉPARATION

ET

CONSERVATION DES OISEAUX.

On a fait, de nos jours, de si grands progrès dans l'art de préparer les animaux, qu'il n'est plus aucun de ces êtres dont la conservation soit impossible. La Taxidermie, cette représentation durable de ce qui a vécu, peut justement réclamer sa part dans les succès qui ont couronné les travaux des naturalistes modernes : ses procédés ingénieux ont fait des galeries de nos musées, autant de ménageries artificielles dont tous les habitans rivalisent, par l'élégance de leurs formes et la justesse de leurs proportions, avec les êtres vivans dont ils ne sont que les débris, et, par là, cet art tout nouveau n'a pas seulement offert une source de jouissances aux amateurs de l'histoire naturelle, il a hâté les développemens de cette science et l'a enrichi en la popularisant. Nous ne pouvons nous proposer, ici, de suivre dans ses détails la Taxidermie des oiseaux; et nous devons nous borner à indiquer les méthodes qui leur donnent le mieux, après leur mort, cet air de vie et de fraîcheur qui semble les faire respirer.

Dépouiller un oiseau, en remplir la peau de substances préservatrices, lui donner, en le montant, une attitude quelconque, est une opération facile; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est de traduire ses proportions, de varier ses attitudes, et donner la grâce, le mouvement et la vie à cet être inanimé.

Les instrumens dont il faut se pourvoir pour *empailler les Oiseaux* sont: 1° deux scalpels, un à lame faite en forme de lancette ou tranchante des deux côtés, et l'autre à dos, à lame plus forte et tranchante d'un seul côté; l'extrémité des manches doit être aplatie et arrondie; 2° des ciseaux droits et courbes; 3° des

pincés à mors arrondis, aplatis et tranchans sur le côté; 4° deux limes, l'une aplatie pour aiguiser les fils de fer, l'autre triangulaire pour les couper; 5° des alènes de différentes grosseurs; 6° des aiguilles droites et courbes; 7° des pincés de dissection crénelées à la pointe, pour saisir la peau et la détacher du corps; 8° deux érignes, dont une à manche et à un seul crochet, et l'autre sans manche et à deux crochets, pour fixer la peau quand on la sépare du corps; 9° des vrilles de différents diamètres pour faire les trous dans les huchoirs, planches, etc., dans lesquels doivent passer les fils de fer; 10° des bourroirs de différentes grosseurs et longueurs, terminés à leur extrémité en forme de long cure-oreille, dont l'usage est de servir à remplir la peau et le cou de l'oiseau, et à vider le crâne; 11° un marteau; 12° une petite scie; 13° un petit étau portatif qu'on fixe à volonté; 14° des fils de fer ou de laiton de numéros différens suivant le volume de l'oiseau; 15° des tricoises ou grosses tenailles de maréchaux, pour couper les fils de fer d'un diamètre un peu gros; 16° une petite enclume. Il faut ajouter à tous ces objets, des pinceaux et des éponges de différentes grosseurs, du coton, des étoupes, des mousses, etc.

Les matières propres à bourrer les peaux sont :

1° Le coton, pour les très petits oiseaux, et même pour ceux de grosseur moyenne. On l'emploie sans aucune préparation préliminaire; cependant s'il était fort long, et que l'objet à bourrer fût extrêmement petit, on pourrait le couper, ou le hacher, avec des ciseaux.

2° La filasse de lin ou de chanvre hachée plus ou moins menue selon le besoin. On l'emploie pour les oiseaux, depuis la taille de la petite mésange jusqu'à celle du pigeon et au-dessus; en la hachant très fine, on peut s'en servir pour les plus petits individus, et telle qu'elle est, on peut en bourrer les plus grands oiseaux.

3° La mousse. Avant de s'en servir, elle doit être parfaitement triée de tous les corps étrangers qui peuvent y être mêlés; on la passe au four ou à l'étuve, à un degré de chaleur suffisant pour faire périr tous les insectes qui peuvent y être cachés: elle peut être avantageusement employée pour les oiseaux de la grandeur d'une poule et au-dessus.

4° Le foin de mer. Il est excellent, parce que les insectes s'y mettent rarement; mais malheureusement il ne peut être mis en usage que par les préparateurs qui sont à proximité de la mer, et peuvent ainsi s'en procurer facilement. Cependant on ne doit jamais l'employer seul, parce que, renfermant toujours une grande quantité de sel marin, il attire l'humidité de l'air sur la peau de l'animal, et l'expose à pourrir. On aura donc la précaution de le mélanger et de le hacher avec des étoupes. Cette matière préparée est excellente surtout pour bourrer le cou, parce qu'il n'en est que plus léger, et que les fils de fer y passent beaucoup plus aisément.

5° Le foin, passé au four, s'emploie pour la préparation des grands animaux, tels que les chiens, loups, ours; les pélicans, cygnes, autruches, etc.

6° La paille ne sert guère que pour les très grands mammifères, tels que cerfs, buffles, chevaux, rhinocéros, etc.

7° Enfin, au besoin et faute des matières que nous venons de citer, on pourra en employer d'analogues, mais toujours choisies dans le règne végétal. La bourre, le poil et toutes les autres substances animales seront rigoureusement exclues, par la raison qu'elles attirent les insectes, et que les dermestes, surtout, les plus dangereux de tous, les recherchent avec beaucoup d'avidité.

Les matières que nous venons d'indiquer ne s'emploient pas spécialement pour un seul individu; on peut se servir de coton, de filasse, de mousse, de foin, pour le même animal, en employant chacune de ces substances selon la plus ou moins grande capacité de la cavité à remplir.

Si l'on avait à empailler un animal très précieux, et que l'on ne fût pas trop pressé par le temps, un moyen que l'on pourrait employer pour s'assurer davantage de sa conservation, serait de faire tremper ces substances pendant vingt-quatre heures, dans une forte dissolution d'alun; mais, en ce cas, il ne faudrait s'en servir que lorsqu'elles seraient parfaitement sèches.

Voici la recette d'un excellent préservatif :

Sel de tartre, un gros et demi; camphre, cinq gros; arsenic, quatre onces; savon blanc, quatre onces; chaux vive, demi-once.

Il faut dissoudre le camphre dans une suffisante quantité d'esprit-de-vin, y ajouter l'arsenic, le sel de tartre, la chaux, et y délayer le savon.

Il est plus avantageux de se servir de suif blanc que de savon.

Lorsque ce préservatif est trop sec, on l'humecte avec de l'alcool ou de l'eau-de-vie, et il acquiert sur-le-champ toute la liquidité nécessaire. On s'en sert pour humecter l'intérieur des peaux. On emploie avec avantage une teinture de coloquinte à l'esprit-de-vin, dont on enduit les peaux à l'intérieur, pour les préserver des insectes.

Le premier soin, avant d'ouvrir un oiseau que l'on se propose d'empailler, est d'examiner s'il peut ou ne peut pas être monté.

Il peut être monté, 1° lorsque la corruption n'a point détaché les plumes du derme et de l'épiderme, et que ces parties n'ont souffert aucune altération; 2° que les plumes ne sont point tachées de sang; 3° que la tête, le bec, les jambes, la queue, en un mot, toutes les parties essentielles sont dans un état d'intégrité parfait; 4° que la peau n'est point déchirée, etc.

Les endroits où les effets de la corruption se manifestent de préférence, sont : le ventre près de l'anus, à raison des intestins, qui occasionnent la décomposition de ces parties; puis le contour du bec, des yeux, des narines, le dessous de la gorge, et les environs des blessures qui ont fait périr l'animal.

Un oiseau ne peut pas être empaillé, 1° lorsque chez les individus, comme les *Cygnés*, *Oies*, *Canards*, *Sarcelles*, dans lesquels on est obligé d'inciser le dessous de la gorge, afin de pouvoir faire passer la tête, la corruption a attaqué la peau du cou et a occasionné la chute des plumes, inconvénient qui ne permet point de recoudre la peau.

2° Lorsque le coup de fusil où les blessures ont arraché les plumes, détérioré la peau, détruit quelque partie essentielle, comme une jambe, le bec en tout ou en partie, le crâne, la queue, etc.

3° Lorsque les oiseaux pris aux filets, ont eu la tête écrasée par l'oiseleur.

4° Enfin, lorsque les chasseurs ont plumé le dessus de la queue répondant au coccyx.

Lorsqu'un oiseau est en état d'être empaillé, il faut avoir soin de mesurer sa longueur totale, depuis le bec jusqu'aux ongles, et au bout de la queue; l'étendue de son corps, depuis la partie saillante de la poitrine jusqu'au coccyx; l'envergure de ses ailes, la circonférence et le poids de son corps, la longueur du cou, et la forme de la tête.

Il convient de considérer la structure externe et interne du bec, la forme de la langue, la couleur des yeux, la longueur et la direction des jambes, la forme des doigts, la longueur et les différentes courbures des ongles, etc.

Lorsque l'on voit qu'un oiseau est en état d'être empaillé, et que l'on ne peut pas le monter tout de suite, on commence par le vider, et on remplit de poudre à poudrer ou de farine, l'intérieur du corps. Par ce moyen l'oiseau se maintient frais pendant un ou plusieurs jours, et l'on peut le monter ensuite sans craindre que la corruption attaque la peau et communique aux chairs une mauvaise odeur.

Il faut nettoyer et remplir de coton le gosier, le bec, les narines, l'anus et les endroits par lesquels le sang qui coule des plaies peut, en s'écoulant, gâter les plumes.

Avant de mettre du coton dans le gosier, on y introduit de la farine, qui empêche les humeurs de sortir par le bec. On ferme le bec avec un fil passé dans les narines, et on laisse ce fil d'une certaine longueur, afin d'avoir plus de facilité pour retourner la peau.

Comme il existe un grand nombre d'oiseaux, surtout dans les petites espèces, qu'on ne peut se procurer qu'en les tuant à la chasse, il est nécessaire d'indiquer, sur cet objet important, quelques observations.

Lorsqu'on a tué un oiseau, il faut mettre sur le sang sorti de la plaie, non point de la terre en poussière ou de la cendre, qui salissent ou tachent les plumes, mais de la *poudre à poudrer*.

Cette substance a la propriété d'étancher le sang, de l'absorber, et de rendre aux plumes leur éclat et leur blancheur. Si le coup de fusil a porté dans la tête, et que le sang sorte par le bec, il faut en nettoyer l'intérieur avec des étoupes ou du coton, et y introduire de la poudre à poudrer. On remet les plumes et les ailes dans leur position, et on laisse l'oiseau à terre pendant le temps nécessaire pour charger le fusil. Cette opération faite, on enferme l'oiseau dans un cornet de papier proportionné au volume de l'animal, on place la tête la première, en le tenant par les pattes et la queue, afin que les plumes se conservent dans leur direction ordinaire. On ferme le cornet par le bout qui a servi à introduire l'oiseau, c'est-à-dire, par le bout le plus large. Ce cornet doit être plus long que le corps de l'oiseau, afin que les plumes de la queue ne soient point gâtées ou recourbées. On enferme ensuite le cornet dans une boîte de fer blanc, qui est préférable aux boîtes de sapin ou de buis, et on en garnit l'intérieur avec du coton, de la mousse ou du papier mou, afin d'empêcher l'oiseau de balloter par le mouvement de la marche.

Quand on prend des oiseaux aux filets, il faut les étouffer en les pressant fortement sous les ailes; par ce moyen on les conserve en bon état. Les oiseleurs ont le tort de leur écraser la tête. Cette méthode empêche souvent de les monter, parce que la tête écrasée, ne peut être assujettie qu'avec beaucoup de peine, et lorsqu'on dépouille cette partie, le sang sort souvent par les yeux et tache les plumes.

Il est nécessaire de casser avec des pinces à mors arrondis, pour ne pas couper la peau, les ailes au tiers supérieur qui répond aux humérus, et de laisser entiers les deux tiers qui répondent aux avant-bras. Cette rupture des ailes facilite le renversement de la peau à l'endroit des cavités pectorales, et permet de les replier et replacer commodément sur les cotés du corps lorsqu'on monte l'oiseau.

Il faut ouvrir avec un scalpel le dessous des pieds répondant au métatarse, et enlever avec une alène les tendons fléchisseur des phalanges. L'extirpation de ces tendons facilite le passage des fils de fer, qui, toujours placés derrière le tarse, le talon et le tibia, ne déforment point ces parties quand l'oiseau est en position. Ce procédé ne peut s'exécuter, en commençant, que sur les petits oiseaux, car pour ceux d'une grosseur moyenne, il faut, pour extraire facilement les tendons, avoir séparé le tibia des muscles qui l'environnent.

Lorsqu'on veut empailler un oiseau dont la peau des jambes est sèche (ce qui arrive lorsqu'il est mort depuis un certain temps), il faut faire tremper les pattes dans l'eau tiède. La peau se ramollit et se prête alors à l'introduction des fils de fer, qui doivent servir à maintenir l'animal en position.

Lorsqu'on n'a pas le temps de monter un oiseau, et qu'on se contente seulement d'en vider la peau (qu'on remplit avec du foin de mer ou de la mousse, en remettant à un autre moment le soin de l'empailler), il est nécessaire d'enlever les tendons, et on passe un fil de fer huilé entre la peau et le tarse. L'huile empêche le fil de fer de se rouiller, et l'on peut, avec ce procédé aussi simple qu'avantageux, faire jouer le fil de fer en tous sens, et fixer les jambes de l'oiseau aussi facilement que s'il était frais.

On se souviendra de préparer trois fils de fer vernissés, dont deux d'égale longueur, bien dressés et limés à un des bouts, doivent servir à maintenir les extrémités inférieures, après avoir été fixés dans le corps; et le troisième, à embrasser et assujettir le corps, à former le cou, et à être fixé dans la cavité du crâne. La longueur des deux premiers fils de fer doit varier selon la grosseur du corps de l'oiseau et la longueur des jambes; celle du troisième, que nous garnissons d'étoupes dans toute sa longueur, doit excéder les dimensions totales de l'oiseau, depuis le sommet de la tête jusqu'aux ongles, au moins d'une fois la longueur du corps, dans les individus d'une taille moyenne. Mais dans ceux dont le volume du corps est très gros, le cou très allongé, et les extrémités courtes, comme les *Cygnés*, *Oies*, *Cormorans*, *Pélicans*, etc.; et dans ceux, tels que les *Flam-mans*, les *Grues*, *Hérons*, etc., chez lesquels les parties inférieures sont très développées, la longueur du fil de fer qui doit servir à maintenir les jambes, et être fixé dans le corps factice, doit être prise en ligne diagonale, depuis l'extrémité de l'ongle du doigt intermédiaire de la jambe gauche, jusqu'au contour de l'aile droite, qui répond au poignet ou carpe, ou de la jambe droite jusqu'au contour

de l'aile gauche. Le fil de fer, proportionné à la grosseur de l'oiseau et des parties avec lesquelles il s'unit, doit être recuit, c'est-à-dire, rougi au feu, afin de pouvoir être manié plus facilement sans se rompre.

Ces préliminaires achevés, on procède ainsi qu'il suit :

Après avoir étendu sur le dos, la tête en avant et la queue tournée de côté, l'oiseau que l'on veut dépouiller, on écarte de droite et de gauche avec le pouce et l'index de la main gauche, les plumes qui recouvrent le dessous du ventre, et l'on fait de la droite, avec un scalpel, une incision longitudinale, depuis le cartilage xiphoïde jusqu'à l'anus, c'est-à-dire, dans la partie du corps qui répond à la saillie antérieure, de l'articulation de la cuisse avec la jambe. On a soin que cette incision soit aussi petite que peut le comporter le volume du corps que l'on fait passer par l'ouverture pratiquée dans l'endroit désigné, parce qu'alors la couture de la peau est plus facile et moins longue, et que l'on peut arrondir la poitrine et les côtés du corps, ce qui donne aux oiseaux une forme très naturelle.

Pour extraire de la peau le corps de l'oiseau (y compris le cou, les ailes et les cuisses), les uns pratiquent, soit au côté gauche, soit au côté droit, au-dessous de l'aile, une ouverture prolongée jusqu'aux cuisses, qu'ils enlèvent quelquefois, et par cette ouverture, ils font l'extraction du corps et des parties désignées, en renversant la peau. D'autres font deux incisions angulaires sur les côtés du corps, depuis l'anus jusqu'aux contours des ailes, et dépouillent l'oiseau en détachant successivement la peau du ventre, des cuisses, du croupion, des ailes et de la tête.

Quelques personnes ouvrent sur le dos les oiseaux aquatiques, très fournis en plumes et duvet, au moyen d'une incision qui s'étend depuis les omoplates jusqu'au coccyx.

L'on détache ensuite la peau des deux côtés du corps, avec l'extrémité du manche du scalpel, qui doit être à cet effet aplatie, arrondie et tranchante, et l'on fait paraître par l'incision, les deux cuisses que l'on coupe dans la partie qui répond à la rotule; on sépare les muscles qui entourent le tibia: et après avoir humecté avec une petite éponge, imbibée d'eau alunée, la partie de la peau qui couvrait les chairs de la jambe, afin qu'elle ne se sèche pas, on retire la jambe et on la remet dans sa situation naturelle.

Pour empêcher que les plumes qui bordent les deux côtés incisés de la peau ne se salissent, soit en frottant contre la partie du corps écorché, soit en raison du sang qui peut sortir des plaies, ou bien des humeurs qui s'échappent de l'anus ou des intestins, il est nécessaire de placer une trainée de coton ou d'étoupe entre le corps et la peau. Quelques personnes emploient le son, la farine, la poudre à poudrer, l'alun en poudre; mais le coton ou l'étoupe sont préférables.

Dans les oiseaux qui sont gras, et dont la graisse en coulant tache les plumes, il faut avoir soin, pour éviter cet inconvénient, de saupoudrer à différentes reprises, avec de la poudre à poudrer, les bords de la peau et les plumes, dans les endroits où l'on a pratiqué l'ouverture. La poudre, qui sert de dessiccatif, absorbe le sang, la graisse, et empêche les plumes de se tacher.

Continuant ensuite à détacher la peau du croupion, auquel on laisse adhérer

quelquefois une partie du coccyx, on la renverse de derrière en avant sur les ailes que l'on coupe dans l'endroit fracturé. On dépouille ensuite le cou et la tête de l'oiseau jusqu'à l'origine du bec, en avançant vers la partie antérieure, et en ayant soin de ménager les paupières et la peau des oreilles qui répond au conduit auditif externe.

Pour faciliter le dépouillement de l'oiseau, s'il est d'un volume considérable, on passe avec un carrelet, à travers l'os sacrum, une petite ficelle qu'on noue, et à l'aide de laquelle on suspend à un clou ou à un crochet, le corps de l'oiseau qu'on veut dépouiller. Ce procédé est utile pour écorcher les *Hérons*, les *Butors*, les *Oies*, les *Cigognes*, les *Aigles*, etc.

Dans cette opération, le préparateur éprouve des difficultés provenant de l'état d'obésité ou de maigreur de l'animal, de l'altération de la peau, du sang et des humeurs qui s'échappent du corps, des angles saillans que forme latéralement la poitrine, répondant à l'acromion ou à l'insertion des ailes dans les *oiseaux de proie*; ou du peu de diamètre du cou dans le *Flammant* et le *Canard à longue queue*; de la grosseur de la tête dans les *Canards*, les *Pics*, etc.; dans ce cas, il faut faire sur la partie supérieure et antérieure du cou, une incision longitudinale répondant à la tête et à la base du crâne; et par cette ouverture, proportionnée toujours au diamètre de ces deux parties, on parvient à développer la peau jusqu'au bec. Cette incision n'a pas les inconvénients de celle qui a été proposée sur le vertex ou sommet de la tête, qui défigure les crêtes, huppés et autres plumes qui en font l'ornement. Cette dernière ne pourrait être permise que dans les oiseaux qui ne présentant, dans la partie supérieure de la tête, ni huppe, ni aigrette, offriraient dans la mandibule inférieure, ou sous le cou, des caractères qu'il importe de conserver, et que cette ouverture pourrait dénaturer, altérer ou déplacer.

Pour replacer la peau sur le corps factice, il faut retrancher tous les muscles qui font mouvoir les mandibules l'une sur l'autre, le contour ou la tubérosité de la mandibule inférieure qui s'unit avec la supérieure au-dessous du crâne, et enlever les glandes placées sur les parties latérales du crâne.

Quand on dépouille un oiseau dont le diamètre du cou ne permet pas de laisser passer la tête, il faut replier la peau du cou vers la tête, jusqu'à ce qu'on éprouve une résistance qui se fait sentir au tiers supérieur du cou, et qui indique l'impossibilité de pouvoir la faire passer. On coupe alors le cou aussi près de la tête qu'il est possible, on retourne la peau dans sa direction naturelle, et on fait avec un scalpel une ouverture longitudinale sous la partie qu'on appelle, dans les gros animaux, la *ganache*. On écarte, avec le manche du scalpel, la peau des deux côtés de l'incision; on la détache du reste du cou ou des vertèbres qui adhèrent à la tête, et on nettoie le crâne. Lorsqu'on a introduit le mannequin dans la peau, fixé dans le crâne la partie excédante du fil de fer qui l'entoure et qui représente le cou, donné au cou sa grosseur naturelle, en roulant autour du fil de fer qui le représente une quantité suffisante d'étope, on coud les deux bords de l'incision avec une aiguille fine, dans laquelle on passe un fil proportionné à l'épaisseur de la peau, en ayant soin de passer l'aiguille de dedans en dedans.

Lorsqu'on a séparé le cou de la tête, on doit enlever la langue. Pour y réussir, on coupe avec un scapel les muscles et les membranes qui la tiennent attachée à la mandibule inférieure : on a soin de la saupoudrer d'alun ou de chaux en efflorescence, et de la serrer médiocrement entre deux feuilles de papier pour la faire sécher et lui conserver sa forme. Lorsqu'on a détaché la langue, il est utile de faire quelques scarifications aux différens muscles qui unissent la mandibule inférieure à la supérieure, afin d'y faire pénétrer les préservatifs.

Après avoir coupé le cou de l'oiseau, entre l'occipital et la première vertèbre cervicale, enlevé et préparé la langue, on doit s'occuper de sortir les yeux.

Pour enlever les yeux, il faut ouvrir le bec, inciser avec un scapel à lame étroite, les parties latérales de la mandibule supérieure; faire pénétrer l'instrument jusqu'au fond de l'orbite; couper les différens muscles qui les attachent au fond de la cavité orbitaire; séparer la conjonctive des bords internes des paupières; piquer avec une alène courbe le globe de l'œil dans la partie qui répond à la cornée transparente, et l'enlever avec un léger effort, en tirant à soi. On saupoudre ensuite, avec du préservatif, l'intérieur de la cavité orbitaire.

Cette opération achevée, on vide le crâne au moyen d'un morceau de bois ou de métal disposé en forme de long cure-oreille, que l'on y introduit à différentes reprises avec du coton, lequel s'imbibe d'une partie du cerveau et de ses dépendances, le reste, poussé par le coton au dehors, s'échappe par les conduits optiques ou orbitaires et le trou occipital. En mouillant ensuite la peau du cou et du corps, on la maintient dans un état d'humidité.

Après avoir vidé le crâne, on doit s'occuper de tanner et de saupoudrer la peau, opérations absolument essentielles, et qui ont rapport à la conservation de l'animal qu'on prépare.

La tête nettoyée et vidée, et la peau tannée, il s'agit de s'occuper de la confection du mannequin, ou corps factice de l'oiseau, qui doit être modelé sur les dimensions de celui qu'on vient de dépouiller. Ces corps doivent varier à raison de la forme et de la grosseur des oiseaux. Ils doivent : 1° former une pyramide dont la base regarde la poitrine dans les *Oiseaux de proie* et les *Granivores* en général; 2° ils doivent être arrondis dans les *Canards*, et généralement dans tous les oiseaux aquatiques; 3° de forme oblongue et comprimée, ou aplatie sur les côtés, dans les *Echassiers* ou *Oiseaux de rivage*; 4° enfin, très aplatis, soit dans la partie qui répond au ventre, soit dans celle qui répond au dos, dans les *Grèbes*, *Plongeurs*, etc.

Le corps étant formé d'après ces principes, on l'assujétit avec le troisième fil de fer vernissé et recouvert d'étoupes dans toute sa longueur, et autour duquel on passe, à différentes reprises, une petite ficelle pour lui donner de la consistance. Il est essentiel que le corps présente beaucoup de solidité.

Pour former les corps factices, on emploie une quantité suffisante de mousse ou de foin de mer, etc.; on la façonne de manière à lui donner la forme et le volume du corps de l'animal. On prend alors le troisième fil de fer vernissé et recouvert, ainsi que nous l'avons dit, d'étoupes dans toute sa longueur; on laisse un des bouts excéder le corps factice, d'une longueur proportionnée à celle du cou de

Poiseau (dont les dimensions ont été prises sur celles de l'individu écorché); et avec l'excédant du fil de fer, on entoure le corps dans sa longueur, en commençant par la partie qui représente la poitrine, parcourant le dos; et revenant par le ventre et la poitrine, se replier autour du fil de fer qui sert à former le cou. On passe ensuite, à différentes reprises, autour de ce mannequin, une petite ficelle qui sert à assujétir le fil de fer qui l'embrasse et l'entoure dans toute sa longueur, et qui lui donne la consistance nécessaire.

Quelques naturalistes, après avoir rempli et cousu la peau d'un oiseau, se contentent d'en assujétir la tête et le cou, au moyen d'un fil de fer qui, traversant le crâne et sortant par le derrière de la tête, est fortement implanté dans la poitrine. Ce procédé, qui donne la facilité d'allonger ou de raccourcir à volonté le cou de l'animal, pêche, en ce qu'il ne présente aucune solidité, et que le fil de fer passé à nu se rouille et finit par se rompre, si l'on veut remanier l'oiseau ou lui donner une nouvelle position.

Il est plus avantageux que le fil de fer qui sert à maintenir le corps factice de l'oiseau, et qui est vernissé et enveloppé, dans toute sa longueur, d'étoupes pour empêcher les effets de la rouille, serve à former le cou de l'oiseau, dont les dimensions ont été prises sur celles de l'animal écorché. En le recourbant ensuite à son extrémité, il faut l'introduire dans le crâne par le trou occipital, et l'assujétir au moyen d'une mèche d'étoupe roulée autour du fil de fer pour le fixer. Par ce procédé, les oiseaux acquièrent, au moment où ils sont montés, une solidité bien supérieure à celle des individus préparés par d'autres méthodes.

Voici une seconde méthode, plus simple et plus avantageuse, pour allonger ou raccourcir à volonté le cou des oiseaux. Lorsque l'on a formé le corps factice, on y fait passer intérieurement, de bas en haut et dans toute sa longueur, un fil de fer attaché avec une ficelle autour de l'extrémité de l'autre fil de fer qui dépasse le corps factice. On en replie l'extrémité, on l'assujétit dans le crâne avec de l'étoupe ou du coton, et on l'attache autour de la tête de l'oiseau avec la ficelle que l'on fait passer dans les cavités orbitaires. Par ce procédé, lorsque l'on a retourné la peau et placé le mannequin, en faisant jouer le fil de fer, on allonge ou raccourcit à volonté le cou de l'oiseau, sans être obligé de percer le crâne avec un fil de fer, qui dérange les plumes du sommet de la tête. Le bout opposé de ce fil de fer, qui sort sous la queue, sert à soutenir cette partie, et évite d'introduire un porte-queue dans l'anus.

Le fil de fer, après avoir embrassé le corps dans sa longueur, sert à former le cou, et est introduit dans le crâne par le trou occipital. Pour l'y fixer, il faut y faire entrer autant d'étoupe que peut en contenir la cavité du crâne, et rouler autour de ce fil de fer une partie excédante de l'étoupe qui sert à augmenter le volume du cou : il est également nécessaire de remplir de coton les orbites, en maintenant la surface des paupières.

Cela fait, il faut avoir soin de refouler doucement la tête en dedans du cou avec la main droite, de retirer doucement la peau avec la main gauche, en évitant que le bec ne s'engage entre les plis de la peau du cou qu'il pourrait déchirer. Pour prévenir cet accident, on fait passer dans les narines un fil que l'on noue à

son milieu, et qui, dépassant de beaucoup la longueur du cou, sert à retirer la tête et donne la facilité de diriger le bec en droite ligne.

Après qu'on a retourné la tête et le cou de l'oiseau, incisé le croupion, enlevé les deux glandes placées au-dessus et en avant, et saupoudré ces parties avec du préservatif, et qu'on a placé le corps factice en dedans de la peau, on doit s'occuper d'assujétir les jambes dans le mannequin.

La disposition des fils de fer qui doivent servir à fixer les jambes, est, sans contredit, la plus difficile de toutes les opérations de l'art d'empailler. De l'arrangement de ces fils, dépend la position des extrémités inférieures et la grâce de l'oiseau qu'on prépare.

Pour placer les fils de fer, il faut les introduire par l'ouverture pratiquée au-dessous des pieds, les faire glisser jusqu'aux talons, refouler en dedans le tarse, et poussant en avant le fil de fer, le fixer légèrement autour du tibia avec un peu d'étaupe qui sert à remplacer le vide des chairs et à former la jambe.

Cette opération achevée, on doit combiner l'introduction des fils de fer dans le corps factice. Ils doivent être : 1° très rapprochés de l'extrémité postérieure ou de l'anus, dans les *Grèbes*, *Plongeurs*, etc.; 2° placés au tiers postérieur du corps, dans les *Etchassiers*; 3° à-peu-près à la partie moyenne du corps, dans les *Gallinacées*.

Lorsque le fil de fer a pénétré hors du corps, on le recourbe en forme de crochet pour l'y fixer, en le tirant avec force de la main droite par l'extrémité saillante en dessous des pieds, et tenant de la main gauche le corps, afin qu'il ne varie point. Le fil de fer ainsi fixé, et faisant partie de la jambe, doit être dirigé de dehors en dedans, et rapproché du point central du corps.

Le même procédé répété sur la partie opposée, on a soin d'égaliser les jambes, de les repousser à différentes reprises vers le corps, afin de pouvoir soulever le fil de fer de bas en haut, jusqu'à ce qu'il soit dans une situation verticale. Dans cet état, on retire de nouveau la jambe de bas en haut, on appuie fortement de haut en bas l'index de la main gauche dans l'endroit où le fil de fer est introduit dans le corps, afin de lui faire former une concavité; en même temps on recourbe en sens contraire, c'est-à-dire de bas en haut, avec le pouce et l'index de la main droite, le fil de fer à une certaine distance de la première courbure, pour donner à cette jambe factice sa conformation naturelle, et lui faire former un coude à-peu-près de la longueur de l'os du fémur, et on le recourbe de nouveau de bas en haut à l'articulation du tarse et du tibia.

Cette opération achevée, on remplit la poitrine, le ventre et les côtés du corps avec de l'étaupe ou du coton, en ayant soin de soulever avec la pointe du bourroir la peau de la poitrine, afin de l'arrondir et de lui donner sa forme naturelle. Il est d'une importance majeure de ne point garnir les cavités du corps qui répondent aux muscles pectoraux, dans lesquelles se replient et reposent naturellement les ailes. Sans cette précaution, les cavités pectorales se trouvant remplies, il serait impossible de pouvoir placer les ailes.

La manière de coudre la peau ne doit pas être passée sous silence. Après en avoir rapproché les deux bords lorsqu'elle est remplie, on passe une aiguille garnie d'un fil ciré, afin qu'il puisse mieux couler (et dont la longueur et la force

sont proportionnées à celle de la dépouille de l'oiseau), à travers les bords de la peau, en le conduisant alternativement du côté droit au gauche, du gauche au droit en zigzags, comme le lacet à travers les œillets d'un corset, et toujours de dedans en dedans. Cette dernière observation est absolument nécessaire pour éviter de coudre les plumes qui seraient dérangées, et présenteraient des obstacles au passage, soit de l'aiguille, soit du fil.

On a soin d'écarter les plumes à chaque point de couture, pour qu'elles ne gênent pas le passage du fil, et de faire les points dans les bords de la peau, qui, dans l'endroit de l'incision longitudinale, est plus forte que dans les autres parties de l'animal. Mais il arrive, lorsque l'oiseau est ce qu'on appelle un peu fait, surtout si le coup de fusil a porté dans le bas ventre, que l'épiderme se sépare avec les plumes, du derme ou de la peau, et cette dernière partie trop affaiblie ne peut soutenir l'effort du fil : dans ce cas, il faut éloigner les points de la couture des bords de l'incision, ce qui diminue le volume de l'oiseau.

La couture achevée, on prend de la main gauche l'oiseau couché sur le dos, on arrange avec la main droite les ailes qu'on place dans les cavités pectorales, et on passe avec une longue aiguille ou carrelet, dans la partie du corps saillante au dessous des ailes, un fil qui les embrasse latéralement et les maintient dans leur position naturelle; on noue ce fil sur le dos, on le recouvre avec les plumes du dessus des ailes et du dos, et lorsque l'oiseau est sec, on le coupe si on le juge à propos.

On place ensuite l'oiseau, 1^o sur une petite planche ou sur un pied aplati de forme octogone, proportionné à la longueur des doigts, s'il ne perche pas; tels sont les *Canards*, dont il faut avoir soin d'écarter les doigts en les assujétissant avec des épingles, pour tendre la membrane qui les unit; 2^o sur une petite béquille ou huchoir, s'il perche, comme les *Grives*, *Merles*, etc.; 3^o on fixe contre une branche, dans une position verticale; ceux qui, comme les *Pies*, les *Grimpeurs*, les *Mésanges*, etc., grimpent, et par ce caractère qui leur est propre, s'éloignent des habitudes des autres oiseaux. On peut percher ou cramponner les *Mésanges*, le *Tarin*, etc., parce que ces oiseaux perchent, grimpent et se suspendent aux branches des arbres; le dessus du corps doit être tourné en bas, et le dessous appliqué contre les branches.

Pour placer l'oiseau sur un de ces trois supports, on fait pénétrer les deux extrémités des fils de fer qui excèdent les pieds, dans deux petits trous pratiqués, dans l'un des supports, à une distance proportionnée à l'écartement naturel des jambes. On fixe ceux qui perchent ou qui grimpent, soit en serrant en dehors les fils de fer, soit en les roulant autour de la traverse du huchoir ou de la branche, ou en les tordant l'un dans l'autre, et on assujétit ceux qui ne perchent pas, en coupant avec une pince les fils de fer qui excèdent l'épaisseur de la petite planche, et en introduisant dans les trous où ils passent un petit morceau de bois pointu qui en remplit le vide et maintient les fils de fer. La distance de ces trous doit varier selon les différentes situations qu'on donne à l'animal.

La manière de placer les yeux présente divers procédés. Quelques personnes les

font entrer dans la cavité orbitaire de dehors en dedans, et les fixent avec une dissolution de gomme arabique.

Il est préférable de pratiquer dans le bec et sur les parties latérales de la voûte du palais, qui répondent aux glandes tonsillaires, une ouverture par laquelle on introduit les yeux, que l'on avance à volonté. Par ce procédé, l'ouverture elliptique que forment les paupières n'éprouve aucune altération; les paupières poussées en dehors deviennent très saillantes, de même que les yeux qui donnent aux oiseaux un air très animé.

Les yeux doivent être en émail, proportionnés à la grosseur de ceux de l'oiseau qu'on empaille, et en imiter les différentes couleurs. On est dans l'usage d'employer deux sortes d'yeux, les uns vitrés ou à chambre, et les autres émaillés extérieurement; les premiers qui imitent les yeux naturels, doivent être préférés.

La disposition des plumes de la queue mérite d'être observée. Quelques personnes, en les écartant, les fixent au moyen de deux brins de paille ou de deux petits morceaux de bois plats, qu'ils assujétissent à leurs extrémités avec du fil. Mais cet arrangement des plumes, qui tend à aplatir la queue, est vicieux. Dans l'oiseau, cette partie forme presque toujours une voûte, dont la convexité est supérieure ou en avant, et la concavité inférieure ou en arrière. Cette forme, qui sert à l'oiseau pour le soutenir dans le vol, mérite d'être observée soigneusement.

L'oiseau mis dans la position qui lui convient, on procède à l'arrangement des plumes du corps, de celles de la queue, qui doit toujours être relevée en voûte et non point aplatie (excepté dans les *Cygnés, Canards, Harles*), et on la soutient au moyen d'un porte-queue ou fil de fer enfoncé dans l'anus. On plie plus ou moins les jambes à la jointure du tibia avec le tarse, selon l'attitude de l'oiseau s'il perche; mais on les laisse à-peu-près droites dans les oiseaux qui ne perchent pas. Il est utile de réunir les deux mandibulés avec un fil, afin de les empêcher de s'ouvrir, si l'animal doit avoir le bec fermé; et d'envelopper le corps et les ailes avec une mèche d'étoupes, ou avec des bandelettes de gaze, de mousseline, de toile, de papier mou, etc., au moins pendant quelques jours, afin que les plumes ne prennent pas une fausse direction.

On doit avoir soin de colorer les différentes membranes que certains oiseaux portent sur la tête ou sur le dessus du cou, ainsi que le bec et les jambes. On prépare, à cet effet, une composition avec le noir d'ivoire, le blanc de plomb et le vermillon, pour les couleurs rouges; avec l'ocre ou la gomme-gutte, pour les couleurs jaunes, etc. Lorsque les couleurs dont on a enduit ces différentes parties, sont sèches, on y passe une couche de vernis qui sert à les lustrer et à éloigner les insectes.

Dans les oiseaux chez lesquels les narines ne sont point recouvertes par des plumes, des poils ou des moustaches, on doit avoir soin de remplir de coton l'intérieur de ces parties, lorsqu'elles sont d'une grosseur considérable, afin d'empêcher que la peau supérieure en se desséchant ne les déforme. On doit également soutenir les crêtes ou autres appendices, avec une ou deux de ces allumettes

aplaties dont on se sert pour fixer les pièces d'anatomie, et qui, placées sur la tête ou sous le cou, et cousues avec ces membranes, en empêchent le racornissement, et servent à maintenir ces parties dans leur longueur, largeur et forme naturelles. On laisse ensuite sécher l'oiseau, et lorsqu'il est sec on enlève les bandelettes de papier ou de toile, et on l'enferme dans la collection.

Les oiseaux de collection se placent dans des armoires en bois solide et bien joint, dont le devant vitré s'ouvre à deux battans. On donne à ces meubles plus ou moins de largeur et de hauteur, et une profondeur calculée sur le volume des oiseaux qu'ils doivent renfermer. L'essentiel est de coller plusieurs bandes de papier sur tous les joints, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, afin de ne laisser aucune issue aux insectes et à la poussière.

A chaque coin, dans l'intérieur, on place un montant taillé en cran, de pouce en pouce. Ces crans servent à placer des rayons, à la hauteur que l'on desire sur de petites traverses, de manière à laisser la faculté de les rapprocher des vitres ou du fond, selon le besoin.

Quelques personnes sont dans l'usage de faire pratiquer, dans le dessous, un tiroir de cinq ou six pouces de hauteur, pour serrer les peaux non montées, les collections de minéralogie, de coquilles, etc.

Ces armoires, une fois garnies d'oiseaux, doivent s'ouvrir le moins souvent possible, afin de ne pas favoriser l'entrée des insectes et de la poussière. On fera bien de placer des rouleaux de coton entre la porte et ses battans, pour les faire joindre parfaitement. On peut, si on le veut, placer de temps à autre, dans ces armoires, des morceaux de camphre, ou y jeter quelques gouttes d'essence de serpolet. Enfin, il ne faut négliger aucuns moyens pour s'assurer de la conservation des individus qu'elles contiennent.

FIN.

